

LEAVING

CERTAINES PROMESSES SONT FAITES POUR ÊTRE BRISÉES

AMARILLO

CAISEY QUINN



CAISEY QUINN

# LEAVING AMARILLO

SÉRIE

NEONDREAMS

TOME 1

ROMAN

*Traduction de l'américain par*  
TYPHAINE DUCELLIER



*A mon frère Michael, qui a toujours empli notre maison de musique, de jour comme de nuit.*

« La musique est ce qui unit les différentes parties de notre corps. »

ANAÏS NIN

# Prologue

C'est dans ce genre de moments, lorsque mon archet court sur les cordes comme s'il était doué de raison, que j'ai l'impression d'être capable de voler. Comme si je laissais derrière moi la scène, le public et même le monde, et que je m'élevais à un plan supérieur.

Le bruit assourdissant de la batterie de Gavin résonne dans mes oreilles, en rythme avec les battements de mon cœur. Les notes qui montent de la guitare de Dallas forment un flux qui coule dans mes veines, telle une rivière qui me transporte de part et d'autre de la scène. Le son me fait décoller, flotter, tandis que je joue comme si ma vie en dépendait. La musique circule autour de nous et elle entre en moi, allumant la moindre fibre de mon être jusqu'à ce que tout mon corps s'embrase.

Les spectateurs que j'aperçois dans mon champ de vision se fondent dans un halo de lumière bleue et rouge. Si je n'étais pas en train de jouer, les couleurs me distrairaient sûrement, mais je suis concentrée. Je ne fais qu'un avec mon instrument, et la mélodie que j'en tire fait tellement partie de moi que j'ai l'impression que c'est mon âme que je tiens sur mon épaule, au lieu de mon *fiddle*<sup>1</sup>.

Avec notre musique, le public embarque sur des montagnes russes vertigineuses. Dallas aime commencer et terminer chaque concert sur des chansons rapides et jouer les morceaux plus lents vers le milieu. *Whiskey Redemption* retentit après une série de reprises de tubes R'nB qui a emballé les spectateurs. On enchaîne sur *Ring of Fire* avant de passer à une chanson d'Adele, puis on entonne tous les trois *Love Runs Out*.

Ma chanson préférée arrive ensuite, et je suis totalement électrisée pendant qu'on la joue. C'est un mix de deux chansons, l'une appelée *What Do You Want from Me* et l'autre *Beneath Your Beautiful*, qu'on a modifiées pour leur donner un style qui nous ressemble. C'est notre reprise la plus téléchargée en ligne. Il m'a fallu une éternité pour convaincre Dallas de la faire et encore plus longtemps pour parvenir à la version finale, mais les nuits passées à travailler ont fini par payer. A voir l'expression des gens dans le public, ça valait le coup.

On joue la chanson à boire préférée de Dallas (il l'a composée lui-même), puis notre set s'achève sur notre toute dernière version de *When You Leave Amarillo*. Les applaudissements sont si assourdissants que je peux sentir tout mon corps vibrer. Je déborde tellement d'adrénaline que j'ai toutes les peines du monde à reprendre mon souffle. On salue la foule et on remercie le public le plus nombreux et le plus enthousiaste devant lequel on ait jamais joué avant de nous éclipser. Je ne suis même pas sûre que mes pieds touchent le sol tandis qu'on regagne les coulisses.

Un type en costume alpague immédiatement mon frère et l'entraîne à l'écart pour discuter. Sans doute un manager potentiel. Gavin est derrière moi, si près que je ressens son excitation presque aussi nettement que la mienne. Je me tourne vers lui.

— C'était génial. Je me demande si ce n'était pas encore mieux que le sexe.

Il arrête de jouer avec ses baguettes et me dévisage fixement. Son regard noisette s'assombrit alors qu'il me pousse dans le couloir, hors du champ de vision de mon frère.

Avec la lumière tamisée des coulisses qui se reflète dans ses pupilles, il a presque l'air d'un être mystique venu d'un autre monde. Une voix présente le groupe suivant au micro, et mon frère est quelque part, en train d'échanger une poignée de main qui va peut-être changer le cours de notre vie à tous. Mais pour le moment, là où je suis, rien de tout ça n'a d'importance, car Gavin Garrison me fait l'amour du regard et je ne veux surtout pas que ça s'arrête. Jamais.

Il baisse la tête et ses lèvres sont à peine à quelques millimètres des miennes. Les mots qui en sortent font battre mon cœur si vite que j'ai peur de faire un arrêt cardiaque.

— C'était génial parce que *tu* étais géniale. Et si tu crois que ça, c'était aussi bien que le sexe, alors les minets que tu t'es envoyés ne devaient pas être très doués.

[1.](#) Sorte de violon (NdE).

# 1

Il y a tout un tas de choses à dire sur le sexe post-rupture.

Pas de pression. Pas d'inquiétude si ce n'est pas parfait. Donne-moi un dernier orgasme s'il te plaît, merci, au revoir. Je te souhaite le meilleur, ou pas. Va en paix.

Non pas que je sois une experte, loin de là. Je n'ai couché qu'avec une seule personne. Ce dont je suis sûre, en revanche, c'est que notre dernière fois était aussi la meilleure.

Dans le cas de Jaggerd McKinley, c'était si réussi que j'en suis venue à envisager de me remettre avec lui, juste pour qu'on puisse rompre de nouveau et remettre ça une dernière fois. Il est vraiment doué de ses mains, et pas uniquement pour réparer des voitures. Un talent qu'il m'a caché pendant l'année qu'a duré notre relation.

— Dixie, ça fait deux fois que tu rates l'intro.

La voix de mon frère me fait sursauter.

— Tu peux te concentrer un peu, s'il te plaît ? On paie à l'heure, je te rappelle.

— Pardon.

Je me sens rougir sous son regard inquisiteur et celui de Gavin. D'habitude, c'est lui qui est distrait et qui se plante. En général, c'est parce qu'une nana a attiré son attention ou lui a jeté sa petite culotte — qui a bien sûr atterri au bout d'une de ses baguettes. Et, dans ces cas-là, c'est lui que mon frère fusille du regard.

— Tout va bien ? me demande Gavin, l'air anxieux.

Je sais à quoi il pense. Le week-end dernier, on a joué au Midnight Rodeo, une boîte du centre-ville. Jaggerd, celui qui est désormais mon ex, n'a jamais particulièrement soutenu notre groupe, Leaving Amarillo, mais il s'était déplacé cette fois... et il a eu la bonne idée d'arriver complètement soûl. Gavin et mon frère ont failli lui faire une tête au carré avant que les videurs ne le mettent dehors. Du grand spectacle.

— Oui, ça va. Désolée. On recommence.

Je fais rouler mes épaules pour me détendre et place Oz, mon *fiddle*, sur mon épaule droite. Deux mesures après le début du morceau, la musique autour du moi s'arrête brusquement.

— Bon Dieu, Dix.

Dallas a des mitraillettes à la place des yeux et, pas de chance, c'est moi la cible. Je pousse un énorme soupir en baissant mon archet.

— Désolée.

J'inspire profondément et leur adresse un piteux sourire d'excuse.

— Je vais y arriver, promis. On reprend.



— Tu as dormi un peu la nuit dernière, au moins ? demande Dallas.

Son regard s'est adouci et je suis presque étonnée par tant de sollicitude de sa part. Ce n'est pas dans ses habitudes : lorsqu'on répète, c'est toujours la musique qui passe en premier. Je ne sais pas si ce sont les cernes sous mes yeux qui l'inquiètent, souvenirs des longues nuits passées à veiller mon grand-père, ou si c'est ma rupture. En tout cas, il paraît décidé à attendre que je réponde pour reprendre.

— Oui, ne t'en fais pas. Je vais bien, je t'assure. On y retourne.

Je me force à lui sourire, je relève mon archet, et on joue la moitié de notre set sans la moindre interruption. Je lutte contre la fatigue et contre les souvenirs douloureux qui m'assaillent. Des souvenirs qui sont loin d'être tous liés à Jaggerd. Heureusement que je joue depuis des années. Mon instinct prend le dessus et mon archet vole sur les cordes.

— Mortel ! s'écrie Dallas en tapant dans la main de Gavin quand on fait enfin une pause. Ça, c'est de la répète !

Il sourit de toutes ses dents et je ne peux m'empêcher de l'imiter en le voyant si enthousiaste. Je me sens dix fois plus légère d'avoir joué et, surtout, de voir mon frère si fier.

— Tu penses qu'on est prêts pour Nashville ?

— On tient le bon bout, petite sœur. Bon, on reprend depuis le début de *Ring of Fire* et on enchaîne jusqu'à la fin du set.

Je lève les yeux au ciel en l'entendant m'appeler « petite sœur ». J'ai beau avoir dix-neuf ans, Dallas continue à me traiter comme si j'en avais douze et comme s'il était mon père. Il faut avouer que ça lui est arrivé plusieurs fois de jouer ce rôle, depuis que nos parents sont morts dans un accident de voiture quand on était petits.

Le regard de Gavin croise le mien, et il hoche la tête pour s'assurer que je suis prête avant d'attaquer l'intro de la chanson suivante. Mon cœur fait une espèce de petite pirouette, comme à chaque fois que nos yeux se rencontrent pendant plus d'une seconde. Ce qui n'arrive pas très souvent, d'ailleurs.

C'est toujours pareil : un regard un peu appuyé, et je voyage dans le temps pour remonter jusqu'à notre première rencontre.

Gavin Garrison, notre batteur et le meilleur ami de mon frère, est le premier garçon pour qui j'ai eu un coup de cœur. Depuis le moment où il est apparu sur le perron de mes grands-parents, avec ses vêtements déchirés, ses cheveux en bataille qui avaient sérieusement besoin d'une coupe et son air de chiot abandonné, nous sommes restés inséparables, tous les trois.

C'était le jour des funérailles de mes parents et la journée avait été surréaliste, avec tous ces gens qui marchaient sur des œufs autour de nous, qui nous offraient des cookies et du thé... La plupart d'entre eux étaient des étrangers, mais ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour nous faire oublier le fait qu'on était soudain deux orphelins de neuf et douze ans.

Avec Dallas, on était assis sur la balancelle du porche, on ne parlait pas. Ce n'était pas courant pour moi : j'étais une vraie pipelette, en temps normal. Mais le choc et la tristesse agissaient comme un bâillon qui m'empêchait d'ouvrir la bouche.

Gavin est arrivé, il a observé la horde de gens qui entraient et sortaient de la maison et il s'est tourné vers nous.

— Il y a une fête ? a-t-il demandé sans se présenter.

J'ai regardé mon frère, en quête d'une réponse. Après un silence, Dallas a secoué la tête.

— Un enterrement. Nos parents.

Gavin s'est passé une main dans les cheveux, mal à l'aise.

— Oh... Merde.

Avant ça, je n'avais jamais entendu quelqu'un employer volontairement ce mot à voix haute. Un frisson d'excitation m'a parcourue et mon cœur s'est mis à battre plus vite dans ma poitrine. Ce qui était étonnant, vu que, depuis que tante Shelly nous avait annoncé que nos parents étaient morts, j'avais plutôt l'impression qu'il était perpétuellement sur le point de s'arrêter en signe de protestation.

— Ça vous dit d'aller péter des trucs ? a alors demandé Gavin.

Une fois encore, je m'en suis remise à mon frère, en proie à un mélange de panique et d'exaltation. Mais intérieurement je le suppliais : *Dis oui*.

— Pourquoi pas, a dit Dallas en descendant de la nacelle, comme si c'était dans nos habitudes de suivre des gamins inconnus.

On s'est présentés et Gavin a serré ma main comme le faisaient les grandes personnes. Je peux jurer sur ce que j'ai de plus cher que j'ai ressenti une décharge dans le bras et que ses yeux ont semblé s'illuminer. Je me suis figée et mon frère a plissé les yeux en nous considérant d'un air suspicieux.

— Qu'est-ce que tu faisais ici ? Pourquoi tu es chez nous ?

— Euh...

Gavin a lâché ma main. Son expression s'est assombrie et il s'est gratté la tête en regardant autour de lui, comme en quête de la sortie de secours la plus proche.

— Je cherchais quelque chose à manger. Je me suis dit qu'il y aurait de la nourriture à une fête.

\* \* \*

Le son de la batterie fait voler mon souvenir en éclats. Mon solo approche et je suis ramenée de force dans le présent. Je lève Oz et joue ma partition jusqu'à ce que Dallas hoche la tête. Il a l'air de se satisfaire du fait que je ne me sois pas totalement plantée cette fois, même si je suis sûre qu'il sent que je suis toujours distraite. Je profite du moment où il attaque le premier couplet de la chanson qu'on a écrite, à propos du passé qui est bien plus qu'un simple souvenir, pour glisser un regard en direction de Gavin.

Il a beaucoup changé par rapport au petit garçon maigre et timide qu'il était. Son T-shirt gris foncé laisse deviner des muscles puissants et ses bras sont recouverts de tatouages. Il joue comme si sa vie en dépendait et je suis incapable de le quitter des yeux.

Il est différent. Plus... intense. Et aussi, sa qualité de vie s'est sensiblement améliorée, comparativement à ce qu'elle était quand il avait dix ans. Il n'est plus cet enfant qui doit se débrouiller seul pour survivre, mais il y a toujours cette espèce de faim en lui. Un manque, un besoin profond et sombre qui ravage mon âme et mon corps à chaque fois que je plonge dans ses yeux brûlants.

— Cinq minutes de pause, déclare Dallas à la fin de la chanson. J'ai quelques coups de fil à passer.

Il me lance un regard du style « Je te conseille de te reprendre » et je quitte la pièce sans un mot. J'attrape une bouteille d'eau et je me dirige vers l'escalier qui conduit au toit pour prendre l'air. En dépit de mes efforts pour ne pas laisser le passé m'emporter, le souvenir de cette journée où Gavin est entré dans nos vies me poursuit.

Ce jour-là, il y a dix ans, je suis rentrée en courant dans la maison et j'ai attrapé autant de sandwiches, de canapés, de brownies et de cookies que possible. Les bras chargés, je suis ensuite

ressortie au pas de course par peur qu'ils partent sans moi et j'ai failli m'étaler de tout mon long sur le perron.

Heureusement, ils étaient toujours là. Je leur ai donné mon stock de provisions et je me suis fourré un brownie dans la bouche, pour que Gavin n'ait pas l'impression que je lui faisais la charité. Au cours des quelques jours qui s'étaient écoulés depuis la mort de mes parents, j'avais eu ma dose de témoignages de sympathie éplorés et ils m'avaient tous laissé un goût plus qu'amer dans la bouche. On se ressemblait, lui et moi, je le sentais. Alors je n'ai pas posé de questions, je n'ai pas fait de commentaires sur ses vêtements et ses cheveux sales, et je ne lui ai pas demandé pourquoi il traînait en ville tout seul en quête de nourriture.

On a mangé en marchant jusqu'à un parking abandonné. Là, on a passé un temps fou à balancer des bouteilles de bière vides contre un mur en briques, jusqu'à ce que je ne puisse plus lever le bras.

Chaque explosion de verre me ramenait à la vie. Elle faisait remonter à la surface des émotions que j'avais enfouies très profondément. Le monde était devenu gris depuis la mort de nos parents, et ce n'était pas juste une image. Chaque journée avait apporté son lot de nuages et de pluie depuis qu'on était arrivés dans ce coin du Texas. Mais « péter des trucs », comme disait Gavin, ravivait les couleurs, comme si le soleil perçait à travers les nuages qui obscurcissaient le ciel texan. Ça faisait tellement de bien. Trop de bien : même à neuf ans, je me sentais affreusement coupable d'être partie m'amuser alors que c'était l'enterrement de nos parents.

— Putain de merde !

Jamais je n'avais prononcé de tels mots à haute voix mais, en les criant, j'espérais évacuer un peu de tristesse et de colère.

Dallas a continué à jeter des bouteilles, mais Gavin s'est arrêté pour m'observer. J'ai fini par me laisser glisser à genoux sur le sol, le visage dissimulé au regard des garçons par mes longs cheveux, et j'ai pleuré. J'ai pleuré à chaudes larmes pour la première fois depuis qu'on avait appris le décès de mes parents. Au bout d'un moment, le bruit de verre brisé a fini par cesser.

— Je t'interdis de la toucher.

La voix de mon frère était lourde de menaces.

J'ai relevé la tête et vu que Gavin était à quelques pas de moi. Apparemment, il avait voulu me reconforter, mais l'avertissement de Dallas le clouait sur place, à présent. Les graviers s'enfonçaient dans mes genoux et mes paumes, mais je ne voyais que les émotions contradictoires qui défilaient sur le visage de Gavin. Il avait envie de m'aider, mais il n'osait pas m'approcher.

— Elle va bien. Tu veux qu'on soit amis ? D'accord. Mais tu ne la touches pas. *Jamais*. Relève-toi, Dixie Leigh, a alors dit Dallas d'une voix plus douce. On rentre à la maison.

*La maison.* Tu parles. La maison était une maison de briques en banlieue, à une demi-heure d'Austin, où on faisait du vélo et où on jouait avec nos amis. La maison abritait notre mère et notre père, elle sentait les pancakes au petit déjeuner et elle vivait au rythme des dessins animés le samedi matin. Sauf que, désormais, on allait vivre dans une vieille baraque branlante sans télévision, avec un porche qui tombait en ruine, dans une rue crasseuse d'Amarillo, avec des gens qu'on ne voyait normalement que pendant les vacances.

La maison était morte en même temps que nos parents.

On n'y retournerait plus jamais.

L'escalier métallique grince sous mes pas et je prends une grande inspiration en arrivant sur le toit. Le ciel du Texas est peuplé de nuages aujourd'hui, exactement comme il l'était il y a dix ans.

D'une certaine façon, et même si Dallas, Gavin et moi n'errons plus dans les ruelles d'Amarillo, nos vies sont toujours les mêmes. Sauf qu'on parcourt le Texas à bord d'Emmylou, une vieille Chevrolet Express qui nous transporte, nos instruments et nous, de concert en concert, pour jouer notre musique devant quiconque veut bien nous payer. Même si, parfois, on nous rémunère juste en nourriture et en pourboires.

Je joue du *fiddle* avec Leaving Amarillo et je suis douée. Si douée qu'en général chacun de nos concerts débute par un solo de *fiddle* pour capter l'attention du public. On a commencé à jouer dans l'abri de jardin de mes grands-parents quand j'avais quinze ans, mais c'est seulement quand on est arrivés troisièmes à un concours musical qu'on a officiellement lancé notre groupe. J'étais encore au lycée à l'époque. Malheureusement, au moment où on s'est rendu compte que Leaving Amarillo pourrait être plus qu'un passe-temps, j'avais déjà accepté une bourse d'études pour une des écoles de musique les plus prestigieuses du Texas.

Ce qui m'a valu de passer un semestre et demi, l'an dernier, à la Shepherd School of Music de Houston pour y suivre une formation de violoniste classique, qui devait me conduire droit à une fosse d'orchestre. Quand notre grand-père a eu une attaque cardiaque au début du printemps, je suis revenue à la maison pour m'occuper de lui. Une fois qu'il a été totalement remis sur pied, Dallas et Gavin ont accepté que je participe à quelques concerts avec eux, puis à d'autres. On commence à percer, maintenant, et j'espère que je n'aurai plus jamais à enfiler mon uniforme noir pour me faire trimballer d'une fosse d'orchestre à une autre. Mais, si un manager digne de ce nom ne nous a pas proposé de contrat d'ici la fin de l'été, je devrai reprendre le chemin de l'école à l'automne.

Je ne sais pas combien de fois j'ai dit à mon frère que je suffoquais dès que j'étais dans une fosse d'orchestre, mais il s'est montré intraitable : il ne me laissera jamais abandonner ma bourse pour parcourir le pays dans un van avec lui et Gavin et gagner des cacahuètes. A part la musique, je n'ai pas beaucoup de possibilités en termes de carrière. Si je laisse tomber l'école et que le groupe échoue, je risque de passer le restant de mes jours à demander à des inconnus s'ils veulent une part de gâteau avec leur café.

Mes yeux balayaient le centre-ville d'Amarillo et je sens le poids du temps qui passe peser sur moi. Il me glisse entre les doigts, trop vite pour que je parvienne à le retenir.

J'adresse une prière silencieuse à nos parents, ou à quiconque m'écoute, et je les supplie de me donner une chance.

*S'il vous plaît... Par pitié, laissez-nous vivre notre rêve.*

## 2

— Qu'est-ce que les petits oiseaux racontent, aujourd'hui ?

La voix de Gavin vient interrompre ma rêverie. Je me tourne vers lui et m'appuie sur la balustrade au bord du toit.

— Beaucoup de ragots. Il y aurait de quoi en faire une chanson.

Il regarde brièvement par-dessus le rebord de la balustrade et fait la grimace avant d'y poser les coudes. Il a toujours eu un peu le vertige. Mais Gavin Garrison n'est pas du genre à laisser ses peurs l'empêcher d'aller de l'avant.

— Ah oui ? Préviens-moi quand tu auras écrit les paroles.

Mon regard se pose sur ses bras tatoués, glisse sur son torse musclé, puis remonte le long de son cou et de la ligne de sa mâchoire. Des mèches sombres de cheveux bouclés dépassent de son bonnet gris. Il a une fossette presque invisible au niveau du menton, assortie à celle qui naît sur sa joue droite quand il sourit. Si vous saviez ce que ça me fait quand il sourit et que la fossette apparaît... Mon pouls s'accélère rien que d'y penser.

Je me rends compte qu'il me fixe bizarrement, comme s'il attendait. Ah oui... De quoi on parlait déjà ?

— Te prévenir quand quoi ?

Lorsqu'on joue, c'est électrique : on se complète à la perfection et l'harmonie est totale. Mais retirez la musique, le bruit et le mur que constitue mon frère entre nous, et je deviens aussi spirituelle qu'une endive face à lui. A croire que l'arrivée de Gavin sur le toit a anéanti mes facultés intellectuelles.

— Quand tu auras écrit les paroles, précise Gavin.

— Ah. Oui, bien sûr. Je te tiendrai au courant.

— Ecoute, je sais que tu es contrariée d'avoir rompu avec l'autre abruti mais, crois-moi, les mecs comme lui ne...

— Ça n'a rien à voir avec Jaggerd.

A la seconde où les mots sortent de ma bouche, il fronce les sourcils et je regrette de ne pas avoir menti. Ç'aurait été bien plus facile de prétendre que c'était ma rupture qui me perturbait.

— Oh. Tant mieux, alors. C'est juste que tu avais l'air distraite et Dallas est plus sur les nerfs que d'habitude.

— Papy a eu quelques nuits difficiles et... ça fait dix ans aujourd'hui, dis-je doucement.

Il fronce les sourcils encore plus et, à son expression, je vois bien qu'il ne sait pas de quoi je parle.

— Nos parents. Ça fait dix ans qu'ils sont...

— Bon sang, je suis désolé. Je n'y ai pas pensé... Quel con.

Il a l'air tellement mal que j'oublie ma propre tristesse, prise d'un besoin irrésistible de le reconforter.

Il a *Le Regard*, comme j'ai commencé à le surnommer. Celui qui dit : « J'aimerais tellement te consoler, t'emmener au lit et faire en sorte que tout aille mieux, mais ton frère me tuerait si je posais la main sur toi, alors je reste debout à côté de toi, à me dandiner sur place pendant que je réfléchis à quoi faire de mes bras. »

— Ça ne fait rien, dis-je pour abrégier ses souffrances. Ça me pèse plus que d'habitude, c'est tout.

Ce qu'il ne sait pas, c'est que *Le Regard* me reconforte, en réalité. Car même s'il ne peut pas m'entourer de ses bras, s'il ne peut pas me murmurer des mots doux à l'oreille ou adoucir ma tristesse avec des baisers — ou même plus —, ses yeux me disent qu'il aimerait bien. Et, pour le moment, ça me suffit de le savoir. Même si j'ignore combien de temps ça me suffira.

Gavin sort un paquet de Marlboro rouge de sa poche et je le fusille du regard en le voyant attraper une cigarette.

— Je croyais que tu avais arrêté ?

— Je ne peux pas me priver de tout, Bluebird.

J'ai beau être passablement irritée de le surprendre en train de fumer, une vague de chaleur me submerge quand j'entends le surnom qu'il me donne depuis qu'on est enfants.

L'été de mes treize ans, Dallas et Gavin tondaient des pelouses pour se faire un peu d'argent. Dallas économisait pour acheter un van et Gavin voulait... Je ne sais pas trop, en fait. Je suppose qu'il en avait tout simplement marre de ne pas être en mesure de subvenir seul à ses besoins. Ça le gênait d'accepter l'aide de papy et mamie, même s'ils le faisaient de bon cœur.

Quant à moi, je vivais en plein entre-deux : j'avais le corps d'une femme, mais encore mon âme d'enfant, et je me sentais soit les deux à la fois, soit rien du tout.

Un jour, mamie m'a envoyée prévenir les garçons que le dîner était prêt. J'aurais pu y aller en courant, mais je ne voulais pas être en sueur avant de passer à table avec Gavin, alors j'ai marché aussi lentement que possible. Les mains dansant dans la brise, j'essayais de ne pas me laisser distraire par les fleurs que j'étais tentée de cueillir.

J'ai fini par arriver à l'étang de la famille de Camilla Baker. Les garçons se tenaient l'un à côté de l'autre et ils avaient les yeux rivés au sol. Pensant que l'un d'eux s'était blessé, qu'il saignait, qu'il avait laissé un orteil, ou carrément un pied, dans la tondeuse, je les ai rejoints en courant.

— Chut, a dit Dallas en levant un bras pour m'empêcher de marcher sur ce qu'ils observaient. Je pense qu'il est encore en vie.

— Qu'est-ce qui est encore en vie ?

Leur immobilité me fascinait. Ils étaient plutôt du genre à ne pas tenir en place, d'habitude.

— Regarde, a dit Gavin en montrant le sol. Sa poitrine bouge. Il respire encore.

J'ai frissonné en songeant qu'il s'agissait peut-être d'un rat ou d'une autre bestiole du même genre, mais j'ai quand même regardé. Là, près d'une touffe de fougères, se trouvait un petit oiseau avec des plumes bleues. Sa respiration était rapide, mais il ne bougeait pas, et je me suis baissée sans réfléchir pour le ramasser.

— Non ! a crié Gavin. Arrête. Il ne faut surtout pas le toucher.

— Pourquoi ? Il a besoin d'aide.

Il a secoué la tête et m'a dévisagée d'un air terriblement malheureux, un air qui m'a hantée pendant des années.

— C'est peut-être encore un bébé, et si sa mère sent ton odeur sur lui, elle ne voudra plus s'en occuper. Elle l'abandonnera et il ne pourra pas survivre tout seul.

C'est marrant, les détails dont on se souvient parfois. Je me souviens qu'on a longuement débattu, mais j'ai oublié les arguments de chacun. Je serais incapable de me les rappeler, même si ma vie en dépendait. En revanche, je me rappelle l'expression de Gavin et je me rappelle que c'est là que, pour la première fois, je me suis rendu compte à quel point sa vie était différente de la mienne ou de celle de Dallas.

Bien sûr, on était orphelins et on était passés d'une existence confortable en banlieue à un mode de vie bien moins opulent. Mais, à la fin des longues journées d'été en compagnie de Gavin, on rentrait chez des gens qui nous aimaient. Qui nous offraient de bons repas, leur amour pour la musique, des câlins et des lits propres et accueillants. Parfois Gavin restait dormir chez nous. Parfois non.

Encore aujourd'hui, je ne sais pas exactement où il allait quand il nous quittait pour rentrer chez lui. Mais je sais que c'était très différent de là où je vivais.

Ce jour-là, Dallas a finalement ramassé l'oiseau et l'a tenu blotti contre sa poitrine pendant tout le trajet jusqu'à la maison. On a longtemps réfléchi à ce qui pouvait être la cause de sa détresse, sans vraiment la trouver.

Une fois arrivé, Dallas a écarté une main de sa poitrine pour nous laisser jeter un coup d'œil à notre patient blessé. Il était tellement petit... tellement immobile.

Un sanglot est monté dans ma gorge. La vie était dure, Dallas me le répétait constamment. On ne pouvait pas passer son temps à pleurnicher sans arrêt.

Mais l'injustice de voir l'existence de cette petite créature se terminer sans raison, c'était un choc pour l'enfant que j'étais. Un rappel brutal que la mort était omniprésente, inévitable et imprévisible. Elle avait emporté mes parents sans prévenir et planait au-dessus de nous comme les nuages dans un ciel texan.

Alors que les larmes commençaient à me monter aux yeux, le petit oiseau a ouvert les siens et poussé un cri perçant. C'était peut-être un cri de remerciement, ou de peur quand il s'est rendu compte qu'il était captif entre les mains d'un être humain. Avant qu'aucun de nous n'ait le temps de réagir, il a déployé ses ailes bleues et s'est envolé. On n'a rien pu faire à part le suivre des yeux dans le ciel. J'avais l'impression d'avoir assisté à un miracle.

Mamie nous a fait rentrer dans la maison et on lui a raconté l'histoire, mais elle a sûrement cru à une fable qu'on se serait inventée pour se distraire.

Après le dîner, pendant mon cours de piano quotidien, j'ai tenté d'imiter le sifflement du petit oiseau. Je n'étais vraiment pas douée et les garçons se sont moqués de moi. Enfin, surtout Dallas. Gavin, lui, a juste souri en regardant son meilleur copain faire des singeries. A la fin de ma leçon, on a mangé de la glace dans des petits pots en carton sur la terrasse, puis Gavin s'est levé pour partir. Et, parce que j'avais vu son expression et la douleur dans son regard quand il avait parlé de la maman oiseau qui abandonnerait son petit, je ne voulais pas qu'il s'en aille.

Comme il faisait nuit, papy a offert de le ramener chez lui en voiture, pendant que je restais là, à réfléchir à un moyen de le faire rester. Mamie a forcé Dallas à rentrer pour prendre un bain et papy est allé chercher la fourgonnette. J'en ai profité pour me rapprocher de Gavin. Le visage tourné vers le ciel, il gardait ses distances avec moi, comme toujours.

J'ai pris mon courage à deux mains et murmuré, en sentant mes joues s'empourprer :

— Ne pars pas. Tu pourrais rester ici.

Ce que je voulais dire en réalité, c'était qu'il aurait pu rester pour toujours, mais je ne lui ai jamais demandé s'il avait compris la vraie signification de ma proposition.

Il a posé sur moi un regard triste avant de me faire un clin d'œil.

— Ne t'en fais pas, Bluebird, ça va aller. Il ne faut pas t'inquiéter pour moi.

Mais j'étais inquiète. Je le suis toujours. Et lui m'appelle toujours Bluebird, « oiseau bleu ». Mais seulement en privé et jamais devant mon frère.

\* \* \*

Revenant brusquement au présent, j'arrache la cigarette qu'il tient entre ses doigts.

— Oui, eh bien, je pense que tu peux te priver d'un cancer.

Je balance la cigarette dans le vide.

— Ça ne va pas ou quoi ?

— Le groupe ne serait plus le même sans batteur. Et ça nous prendrait du temps pour te trouver un remplaçant, on n'a pas que ça à faire.

Gavin plisse les yeux avec un air que beaucoup assimileraient à de la colère, mais je sais que, dans le fond, il a envie de sourire. Il tente toujours de paraître taciturne et impénétrable. Ça prend peut-être avec le public et toutes ces filles qui lui jettent leur petite culotte en dentelle. Pour moi, il reste Gav, le garçon que je connais depuis toujours ou presque. Celui dont la mère était trop défoncée pour être capable d'éduquer son fils. « Eduquer » est d'ailleurs un mot bien trop ambitieux pour Katrina Garrison : rien que le nourrir, c'était trop lui demander. Heureusement que Gavin est fort et combatif et qu'il n'a jamais eu besoin d'elle.

Lorsqu'on était plus jeunes, c'était toujours lui qui s'occupait d'elle, qui lui rappelait de se faire à manger ou même de se laver. Quant à elle, elle était bien trop occupée à trouver de quoi s'acheter sa prochaine dose pour en faire autant pour lui. Le Gavin que je connais a failli s'écrouler sous mes yeux quand la bonne à rien qui lui sert de mère a frôlé l'overdose. Alors ce n'est pas la peine qu'il se fatigue à jouer les gros durs devant moi.

— D'accord. Tu as gagné.

Il fait mine de remettre son paquet dans sa poche avec un soupir, mais je tends la main vers lui. Je claque des doigts en lui faisant le geste de me le donner, et il se renfrogne.

— Bon sang, arrête un peu. Je promets de ne pas fumer quand tu es là, voilà. Ça te va ? Ce paquet m'a coûté six dollars, Dix.

Je hausse les épaules et le défie silencieusement de continuer à argumenter. Après toutes ces années, il devrait pourtant savoir que ça ne sert à rien qu'il s'obstine.

Après une minute passée à nous affronter du regard, il lève les yeux au ciel, exaspéré, et place le paquet dans ma paume. Je le balance immédiatement par-dessus la balustrade.

— Tu pollues, je te signale. J'espère que tu es fière de toi.

— Fière de ne pas hériter d'un cancer des poumons causé par ton propre tabagisme, tu veux dire. Et, si je peux t'empêcher de raccourcir ton espérance de vie de plusieurs années, alors je le suis encore plus.

Je le fusille du regard, car c'est quelque chose qui me met hors de moi chez lui. Il serait prêt à tout lâcher pour aller s'occuper de sa mère droguée, et si Dallas ou moi avions besoin d'un rein, il serait le premier à vouloir nous donner un organe. Mais quand il s'agit de prendre soin de lui-même... Parfois, j'ai l'impression qu'il essaie de prendre un raccourci pour ses propres funérailles.



— Oh ! Je te manquerais ?

Et voilà. Juste au moment où je me sens mal pour lui, il se fiche de moi. Parfois, je dois me retenir pour ne pas lui envoyer mon pied dans les tibias. Mais, si je faisais ça, je sais que la première chose que je ferais ensuite serait de tomber à genoux pour m'assurer que je ne lui ai pas fait trop mal. Et... si je me retrouvais vraiment agenouillée devant Gavin Garrison, je ne veux même pas imaginer dans quel genre de pétrin je serais... Alors je me retiens de le frapper, pour notre bien à tous les deux.

— Bien sûr que tu me manquerais. Il n'y aurait plus personne pour me faire c...

— Ah, pas de gros mots, ma jolie ! Qu'est-ce que ton frère dirait s'il t'entendait débiter des obscénités pareilles ?

Son regard se pose sur ma bouche et j'ai bien l'impression que parler d'obscénités lui fait un certain effet. A moi aussi, d'ailleurs.

Je me rapproche de lui.

— D'accord. Tu sais quoi ? Tu ne dis plus d'obscénités et je tâcherai d'en faire autant. Marché conclu ?

— Hum... Je ne sais pas trop. Je dois reconnaître que c'est très sexy de voir des gros mots sortir d'une si jolie bouche.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire d'un air suffisant.

— La vérité éclate enfin au grand jour. Tu penses que je suis sexy.

— Tu n'as aucune idée de ce que je pense.

Il ponctue sa phrase d'un clin d'œil, mais il n'y a pas la moindre trace d'humour dans sa voix. Il se tourne de façon à appuyer son dos et ses coudes contre la balustrade. Est-ce que c'est parce qu'il ne veut plus être face à moi ? Je déteste ne pas voir l'expression de son visage. Je peux juste voir sa mâchoire tendue, tout comme le reste de son corps d'ailleurs. J'ai l'impression qu'il n'arrive pas à se décider à propos de nous. Il y a toujours eu quelque chose. Une connexion. Mais plus on vieillit, plus ça devient compliqué.

— C'est toi qui le dis, Gav.

Je hausse les épaules nonchalamment, comme si je n'en avais rien à faire, sauf qu'en réalité je suis à deux doigts de fondre à force d'être si proche de lui. Encore un peu et je serais capable de le supplier de me dire ce qu'il pense de moi. De nous. Avant que mes désirs secrets n'aient raison de moi, je tourne les talons pour retourner à l'intérieur.

Mais je suis comme je suis, à savoir têtue, et je déteste céder en premier. Alors, avant de partir, je lui assène un coup qui pourrait le faire réfléchir.

— Oh ! au fait, Gav...

— Oui ?

Je le regarde dans les yeux pour m'assurer qu'il m'écoute et qu'il va bien saisir la portée de chaque mot.

— Pour ton information, je ne fonde pas mes décisions sur ce que dit mon frère.

Il penche la tête sur le côté et croise les bras sur sa poitrine.

— Vraiment ?

*Vraiment. Contrairement à toi.*

Les mots sont sur le bout de ma langue, mais je serre les dents. Je soutiens son regard et lutte pour rester droite et garder la tête haute alors que je n'ai qu'une envie : me laisser tomber la tête la première dans ce regard qui fait bouillonner mon sang dans mes veines à chaque fois que je le sens sur moi.

— Je te retrouve à l'intérieur.

Ma voix n'est qu'un murmure et je prends la fuite sans me retourner.

\* \* \*

— OK. Oui, pas de problème. Et, encore une fois, merci beaucoup. Sincèrement. Si je peux faire quoi que ce soit pour toi, tu n'hésites pas, d'accord ?

Dallas raccroche et ses yeux bleus se posent sur moi, qui suis en train d'appliquer de la colophane sur mon archet, puis sur Gavin qui vient juste de nous rejoindre. Il sourit tellement qu'il a presque l'air dérangé.

— C'était Levi Eaton, annonce-t-il sans nous laisser le temps de lui demander à qui il était en train de parler. Son groupe ne peut pas jouer au MusicFest d'Austin, le joueur de synthé a couché avec la femme du chanteur. Enfin bref, ils font un break.

— Formidable, dit Gavin avec une touche de sarcasme dans la voix.

— C'est carrément génial, tu veux dire ! Enfin, pas parce qu'un type s'est tapé la femme d'un autre, mais parce que ça veut dire qu'il y a une place qui se libère pour jouer au festival.

Le MusicFest d'Austin est un festival musical de cinq jours qui se déroule sur Sixth Street. C'est le deuxième plus gros festival de la région. Ça ne paie pas des masses, mais la visibilité est plus importante que celle qu'on acquerrait en un an de concerts, si ce n'est plus.

Depuis qu'on a commencé à jouer sérieusement, on a tenté notre chance chaque année, mais on n'a jamais réussi à être sélectionnés.

— Alors, d'après toi, on a juste à y aller en faisant semblant d'être le groupe de Levi ?

Dallas éclate de rire.

— Mais non. On fait partie de la programmation, avec notre nom à nous. Levi nous refille même sa chambre d'hôtel. Heureusement, sinon on aurait dû dormir dans le van toute la semaine.

Soudain, c'est comme si quelqu'un avait vidé tout l'air contenu dans mes poumons. Peut-être que ma prière sur le toit a été entendue, en fin de compte.

Jusqu'à maintenant, on a toujours donné des concerts près de la maison. Bien sûr, on doit parfois dormir dans le van quand on joue à l'extérieur, mais ça n'a jamais été pour plus d'une nuit, et les garçons restent toujours sur les sièges avant pour que je puisse m'allonger sur la banquette. Sur la route, on dort chacun notre tour pendant qu'un de nous trois conduit notre poubelle sur roues, qui tient son surnom de ma grande mais brève passion pour Emmylou Harris.

Mais cette fois ça va être différent. Très différent.

— On part demain soir. Il y aura plus d'une centaine de managers présents et au moins autant d'agents et de patrons de labels. Ça y est. On tient enfin notre chance.

Il rayonne et ses pupilles brillent lorsque nos regards se rencontrent.

— Putain de merde. On joue au MusicFest.

Les garçons se tapent dans la main pour fêter la bonne nouvelle pendant que j'essaie d'assimiler ce que ça veut dire. J'ai la gorge sèche tandis que mes yeux se posent sur l'homme tatoué assis derrière sa batterie.

J'ai fait de mon mieux pour conserver mes distances. Pour bien me tenir, garder la bouche fermée et ne pas laisser parler mon cœur. Ça gâcherait tout.

Une semaine. Une chambre d'hôtel. Notre chance de nous faire connaître enfin.

Je ne sais pas si j'en suis capable.

Je sais juste que je n'ai pas le choix.

Installée sur la banquette arrière, je dors autant que possible pendant le trajet jusqu'à Austin, qui nous prend un peu plus de sept heures. Pendant les rares moments où on est tous les trois réveillés, on discute des changements possibles à apporter à la liste de chansons que nous comptons jouer, d'idées pour retravailler quelques titres et des morceaux les plus récents qu'on doit encore améliorer.

Quand on se gare sur le parking du Days Inn où Levi a réservé la chambre qu'il nous laisse utiliser, on est partagés entre la fatigue du voyage et l'excitation d'être enfin arrivés.

On récupère les cartes d'accès à notre chambre, puis on prend un ascenseur qui sent légèrement l'urine et la bière jusqu'au troisième étage. Ce n'est pas le grand luxe, mais c'est abordable. La plupart des musiciens qui jouent au festival vont sûrement résider ici, eux aussi.

Dès qu'on pose nos sacs dans la chambre, deux lits simples et un lit pliant, Dallas et Gavin commencent à déballer leurs affaires.

De mon côté, je m'assieds sur un des lits et je me contente de les regarder faire. Dallas fronce les sourcils et pousse le lit de camp dans le petit espace qui sépare les deux lits individuels.

— Je prends le lit pliant.

— Je peux le prendre, si tu veux, propose Gavin. J'ai connu pire.

Mon cœur se serre dans ma poitrine. J'essaie de ne pas l'imaginer, petit garçon, endormi Dieu sait où à même un sol sale. Mon frère lui lance un regard lourd de sous-entendus et la conversation tourne court.

Une vague de soulagement me submerge, et je prends conscience de la tension qui m'habitait depuis que j'ai appris qu'on allait partager la même chambre. Dormir — ou essayer de dormir — dans une chambre à côté de Gavin me terrifie. Mais avec Dallas entre nous, comme à son habitude, je serai sans doute moins encline à me retourner dans mon lit en me demandant ce qui se passerait si Gavin m'y rejoignait. J'ai bien assez de la pression du festival pour m'empêcher de dormir.

La vérité, c'est que, même si je n'ai pas besoin de la célébrité ni des feux de la rampe que mon frère recherche, j'ai autant envie de réussir que lui. Je préfère ne pas penser au destin qui m'attend dans le cas contraire. Ma place est ici, avec ces deux hommes que j'aime si différemment, à vivre de la musique avec laquelle j'ai grandi. Pas dans une fosse d'orchestre, à avoir le sentiment d'étouffer pendant que je joue des partitions bien trop prétentieuses pour moi.

Une fois qu'on est installés, je sors pour appeler papy. Je lui ai promis que je lui téléphonerais pour le prévenir qu'on était bien arrivés, mais il ne répond pas, alors je lui laisse un message.

Quand je reviens dans la chambre, les garçons sont tous les deux endormis. Je pense à papy tout en grignotant une gaufre qui reste du petit déjeuner qu'on a pris à emporter. Il va avoir soixante-

douze ans, il est presque sourd et depuis son attaque cardiaque — ou plutôt son « petit souci », comme il l'appelle les rares fois où il en parle — je ne l'ai jamais laissé seul plus d'une nuit.

En dépit des années qui passent, sa voix continue à résonner dans ma tête. La première fois que j'ai attrapé son *fiddle*, il a ri et m'a dit que, si j'étais capable de l'appriivoiser, il était à moi. Pendant des semaines, j'ai massacré les oreilles des voisins et de tous les animaux environnants, jusqu'à ce qu'il ait pitié de moi et qu'il commence à me montrer les bases. Il m'a enseigné la manière d'appuyer sur les cordes pour obtenir un son plus riche. Il m'a appris comment faire chanter l'instrument. *Amazing Grace* est la première chanson que j'ai réussi à jouer du début à la fin. C'était incertain et pas toujours harmonieux, mais c'est ce jour-là que papy a déclaré que le *fiddle* m'appartenait.

A la mort de mes parents, j'avais eu l'impression que toutes les bonnes choses que j'avais en moi avaient été anéanties, qu'on me les avait prises pour les mettre à la poubelle. Repenser au passé était douloureux, et penser à mon avenir aussi. Les regards étranges que me jetaient les enfants à ma nouvelle école me donnaient envie de disparaître sous terre. Mais jouer du *fiddle* faisait naître en moi quelque chose de spécial et de magique. Ça ramenait dans ma vie un sentiment qui avait disparu quand j'avais perdu ma mère et mon père : l'espoir.

Tous les jours après l'école, je rentrais en courant à la maison pour m'entraîner, et je me levais tôt tous les samedis et tous les dimanches, impatiente d'avoir Oz entre les mains. Papy avait dit que je pouvais lui donner un nom et je venais juste de voir *Le Magicien d'Oz*. Dorothy laissait derrière elle un monde gris et morne et partait pour un endroit magique, et c'était exactement ce que je ressentais en jouant.

Et c'est pour ça que, même si j'en ai envie, je me force à ne pas regarder le corps ciselé de Gavin, étendu sur le lit de l'autre côté de la chambre. Pour ne pas faire quoi que ce soit qui risquerait de gâcher cette magie.

Je m'endors en réfléchissant à des paroles de chansons et j'essaie de ne pas penser à ce que serait la sensation de ses mains sur moi, de ses lèvres sur les miennes.

\* \* \*

Je me suis réveillée à plusieurs reprises au cours de la nuit. A chaque fois, j'ai surpris mon frère assis sur son lit, absorbé par les paroles d'une chanson qui lui donnent du fil à retordre. Trop fatiguée pour lui donner de l'inspiration ou un bon conseil, je me rendormais presque aussitôt. J'étais encore groggy quand il nous a réveillés avec Gavin pour aller à notre première répétition. En fait de local, c'est un garde-meubles vide que Levi est parvenu à louer pour la semaine.

— On va jouer *Ring of Fire* avant *Whiskey Redemption*, ordonne mon frère. On captera leur attention avec un mélange de reprises et de compositions à nous, et on essaiera de conserver le même rythme pendant tout le concert.

Gavin écrit la liste des morceaux sur un bloc qu'il a piqué à l'hôtel et lève les yeux sur moi.

— Dixie joue son solo au début ?

Dallas se tourne vers moi et l'inquiétude se lit sur son visage.

— Tu t'en sens capable ? C'est du sérieux, Dix.

Ses yeux bleus légèrement plus sombres que les miens ne me lâchent pas. Je prends le temps d'évaluer les risques de me laisser distraire par des groupies à moitié nues et complètement bourrées en train de montrer leurs seins à Gavin. Ça ne serait pas la première fois.

— Je peux le faire. Pas de problème.

Je lui souris avec toute l'assurance dont je suis capable, mais il ne m'offre qu'un hochement de tête incertain en retour. J'ai envie de faire un commentaire sur le manque de confiance qu'il me témoigne, mais je me retiens. L'atmosphère est déjà assez tendue comme ça.

— Très bien, acquiesce-t-il avant de retourner à sa place et d'attraper sa guitare. Alors c'est parti.

Je me concentre autant que possible pendant qu'on joue, en prenant bien soin de faire attention aux nuances de chaque morceau. Si cette opportunité est ma chance d'échapper à la fosse d'orchestre, c'est aussi une chance pour Dallas de vivre son rêve et de faire de nous autre chose qu'un petit groupe qui donne des petits concerts dans des petits bars. Ne pas vraiment réussir à vivre de la musique lui donne l'impression d'être un raté. Je sais qu'il a le sentiment de ne pas prendre soin de moi et de ne pas me donner la vie que je mérite. Je l'ai surpris plusieurs fois en train de tenir ce genre de discours à Gavin.

« Prenez soin l'un de l'autre. » C'est la dernière chose que nous a dite notre père, avant de croiser la route d'un conducteur ivre qui s'était endormi au volant. A présent, mon frère accorde à ces mots une importance bien plus grande que celle que mon père leur avait sans doute donnée.

Papy et mamie parvenaient tout juste à boucler les fins de mois quand on a emménagé avec eux. Ils étaient des gens simples qui vivaient dans la mesure de leurs moyens. Les funérailles et l'enterrement avaient grignoté les maigres polices d'assurance de nos parents, et l'argent que nous avait versé l'Etat aidait à peine à améliorer le quotidien. Je me souviens encore de nos passages à la friperie pour acheter des vêtements d'école dont les autres filles se moquaient. Enfin, elles s'en moquaient toujours moins que des vieux habits de mon frère que je portais quand ils étaient trop petits pour lui. Pendant toutes ces années, Dallas m'a répété à longueur de temps que tout finirait par s'arranger.

Il continue à essayer d'améliorer les choses, de tenir une promesse qu'il n'a pourtant pas besoin d'honorer. Je lui ai dit un milliard de fois que j'étais très contente comme ça. Je n'ai pas besoin de vêtements de marque, je n'en avais pas besoin enfant et ça n'a pas changé. Mais Dallas est convaincu qu'il déçoit nos parents, et je ne peux rien faire pour ôter ce poids de ses épaules, alors j'ai fini par me résigner. C'est sa croix et je ne peux pas la porter à sa place.

— On fait cinq minutes de pause, décrète Dallas alors qu'on en est à la moitié de la répétition.

Pendant l'interruption, nous discutons de mon ouverture et je vois bien que Dallas est nerveux à l'idée que je joue mon solo en premier. Les plis qui barrent son front parlent pour lui.

— Ce n'est pas que le morceau ne me plaise pas. Simplement, je me demande si c'est le meilleur choix.

— Et si je jouais ça à la place ?

Je baisse le menton, lève mon archet et joue les premières notes de *If You're Gonna Play in Texas* d'Alabama. Aussitôt, la musique m'emporte quelque part où le stress et la pression ne peuvent pas m'atteindre. Quand je baisse mon instrument, Dallas et Gavin me fixent tous les deux avec un grand sourire.

— Alors ? Ça irait ?

— Oui, Dixie Leigh, dit Dallas avec un hochement de tête approbateur. Ça irait.

Le reste de notre set est une combinaison de chansons de notre composition, de hits contemporains et de classiques de la musique country. On joue quelques morceaux de Johnny Cash auxquels on a ajouté une pointe de rock'n'roll ainsi que d'autres chansons plus récentes arrangées à notre sauce. On a même remanié des titres de Jay Z et Bruno Mars en y ajoutant un air de country. C'était juste pour nous amuser mais, bizarrement, c'est ce que le public a l'air de préférer.

Après cette répétition réussie, la tension présente chez Dallas semble avoir disparu et même Gavin paraît plus à l'aise. Je me tourne vers eux.

— On peut aller manger un morceau ? Je suis affamée.

— On n'a qu'à commander une pizza et la faire livrer dans notre chambre. Je veux encore bosser sur une chanson. J'aimerais bien avoir quelque chose de plus ou moins exploitable avant demain soir.

Pas la peine de demander de quelle chanson Dallas parle : on travaille dessus depuis près d'un an. D'après lui, c'est l'hymne dont le groupe a absolument besoin. Sauf que si je retourne dans cette chambre, où l'anxiété de mon frère consomme tout l'oxygène, je sens que je vais devenir folle. Il ne met pas de mots sur ses angoisses, mais elles irradiant de tout son être et augmentent au fur et à mesure que le premier concert approche.

Gavin doit lire dans mes pensées — une possibilité absolument terrifiante, quand j'y réfléchis — car il s'interpose entre mon frère et moi avant que je fasse un commentaire.

— Et si on dînait à l'italien devant lequel on est passés en venant ici ? On peut y aller à pied. Comme ça, Dallas, tu as ta pizza et on peut parler de la chanson sans être enfermés dans une chambre.

J'observe Dallas, dans l'attente d'une réponse. Il se passe une main dans les cheveux puis il soupire bruyamment, son regard alternant entre Gavin et moi.

— J'aimerais mieux me concentrer sur la chanson, pour être honnête.

Je suis incapable de cacher ma déception et il fronce les sourcils.

— Je sais que je vous fais travailler sans arrêt en ce moment, mais je vous assure que c'est pour le bien du groupe.

Je lui donne un petit coup d'épaule pour le rassurer. Je sais que ça part d'une bonne intention et que Gavin aussi en est conscient.

— Ne t'en fais pas, Dallas. On le sait bien. C'est juste que parfois...

— Parfois, on joue aux fléchettes en utilisant une photo de toi comme cible.

Dallas éclate de rire à la blague de Gavin, et c'est comme si la tension n'avait jamais existé. C'est pour ça que ça fonctionne entre nous et que Leaving Amarillo existe toujours. J'adore la musique, mais je déteste le côté business, tandis que Dallas, c'est son truc. Quant à Gavin, il joue les médiateurs et nous empêche de nous massacrer à coups de guitare ou de *fiddle*.

C'est précisément pour ça que j'ai peur. Si notre dynamique change, si je perds l'emprise que j'ai sur mes sentiments pour Gavin, ça gâchera tout.

Je ne sais pas qui je suis sans Leaving Amarillo et je ne sais pas non plus ce que seraient Dallas ou Gavin sans le groupe. Dans une autre vie, peut-être que je serais caissière et qu'ils seraient ouvriers ou quelque chose comme ça. Mais, dans cette vie-là, on est un groupe. Chacun de nous est un composant de quelque chose de bien plus grand que nous.

— Allez-y, vous, dit Dallas tandis qu'on quitte l'entrepôt vide. Je m'achèterai un truc à grignoter à l'hôtel.

— Dallas...

— J'ai plein d'idées, alors je préfère m'y mettre tout de suite avant d'oublier les paroles que j'ai en tête.

Il ouvre les portes arrière du van, range sa guitare et attrape l'étui de mon *fiddle*.

— C'est bon, je vous assure. Je veux juste travailler dessus tant que c'est frais dans ma tête.

Gav finit de charger le van et referme les portes.

— On va venir avec toi. On n'a qu'à faire ce que tu disais, on peut commander des pizzas.

Je soupire, car je sais que mon frère vient de gagner et qu'on va retourner s'enterrer dans cette foutue chambre. Entre nos bagages, notre matériel et le lit pliant, c'est un vrai gourbi.

— Regarde Dixie, répond Dallas en levant les yeux au ciel. On dirait que je viens de la condamner à mort.

— Ou que tu viens de me condamner à passer le restant de mes jours dans la chambre 106 du Days Inn, ce qui est encore pire.

Pile au moment où Gavin s'apprête à ouvrir la portière avant du van, Dallas l'en empêche.

— Allez manger. J'ai envie d'être un peu seul de toute façon. Cette chanson me prend la tête et j'en ai vraiment marre, je veux absolument la terminer.

Gavin hausse les sourcils, mais je saute sur l'opportunité.

— Tu l'as entendu, Garrison. On y va. Je meurs de faim.

— Tu es sûr ? insiste Gavin.

Dites-moi que je rêve... Il veut que je l'étrangle ou quoi ?

— Absolument certain, répond mon frère. Ne rentrez pas trop tard, par contre. On doit être en forme demain.

Ils échangent un regard lourd de quelque chose que je n'arrive pas à identifier de là où je me trouve. Que Gavin et moi allions dîner sans mon frère ne devrait pas être une affaire d'Etat. Et pourtant je vois bien que ça pose un problème. L'avertissement est présent dans les yeux de Dallas chaque fois qu'on fait quelque chose seuls, sans qu'il soit là pour nous chaperonner. Il a ce regard qui dit : « Assieds-toi en face d'elle et pas à côté, ne la laisse pas toucher à la moindre goutte d'alcool et ne t'avise surtout pas de poser une main sur elle. »

Gavin hoche la tête pour sceller leur accord muet et on se sépare en promettant à Dallas qu'on le rejoint vite.

Parcourir les deux pâtés de maisons jusqu'au restaurant est un véritable exercice de patience et de retenue. Gavin est assez près de moi pour que je puisse sentir la chaleur de son bras qui se balance à côté du mien. Au moment où je suis sur le point de tout envoyer paître et de passer mon bras sous le sien, comme si on était en 1926 et qu'on se promenait le long d'une rivière et pas sur le trottoir d'une zone industrielle, un coup de klaxon retentit, qui nous fait sursauter tous les deux. C'est mon frère, qui nous dépasse au volant du van et agite la main par la fenêtre.

*Abruti.* Il l'a fait exprès, j'en suis persuadée. Gavin lui fait un petit signe de la main puis on perd le van de vue. Quand je me tourne vers lui, je me rends compte qu'il s'est écarté pour laisser davantage d'espace entre nous. La chaleur de son bras me manque déjà, mais le coup de klaxon était un rappel à l'ordre des plus clairs : « Gardez vos distances. »

Gavin se tient à une distance respectueuse pendant le reste du trajet jusqu'au restaurant et mon envie d'étrangler mon frère est plus grande à chaque pas.

Au fond, je sais très bien que Dallas ne veut pas me faire de peine. Il veut juste me protéger et m'empêcher d'être malheureuse. De la même façon que je devine son anxiété quant à l'avenir du groupe, je sais qu'il n'est pas dupe et qu'il devine mes sentiments pour Gavin. Je le soupçonne même d'avoir toujours su ce qui risquait de se passer si je décidais de les laisser s'exprimer. Ils finiraient sans doute écrasés sous la semelle de Gavin, comme ceux de tout un tas de filles avant moi.

Mon frère et moi ne partageons pas vraiment la même vision des choses. Il ne croit pas trop au fait que l'amour a le pouvoir de tout arranger, ou du moins de rendre les difficultés plus supportables. Quand Robyn, sa petite amie, est partie étudier à l'université, ils ont décidé de se séparer. D'après les fragments d'informations que j'ai pu rassembler, Robyn voulait tenter la relation à distance mais, pour des raisons que mon frère n'a jamais voulu évoquer avec moi, ils ont fini par rompre. Robyn Breeland était magnifique, drôle et intelligente. Elle était sincère et, surtout, elle était toujours gentille avec moi. Peu importaient les disputes entre elle et mon frère, elle était toujours là pour moi. D'ailleurs, elle continue à prendre de mes nouvelles de temps en temps. Elle est un peu la grande sœur que je n'ai jamais eue.

A chaque fois que j'ai essayé de cuisiner mon frère pour savoir ce qui s'était passé entre eux exactement, il a éludé mes questions et marmonné quelque chose à propos des relations longue distance et des priorités. Mais, en faisant du rangement la dernière fois qu'on est rentrés à la maison, j'ai trouvé sous son lit la boîte que Robyn lui avait donnée au lycée. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur et j'ai senti mon cœur se briser : elle était pleine de photos d'eux. Ils étaient si beaux et ils avaient l'air si heureux. Il y avait aussi des petits mots écrits par Robyn, avec de minuscules cœurs dessinés dessus. Ils étaient pliés si minutieusement qu'ils devaient être très personnels, et je n'ai pas été indiscreète au point de les lire. Rien que le fait que mon frère ait conservé la boîte quatre ans après leur rupture en dit long sur les sentiments qu'il a eus pour elle et qu'il a peut-être encore. Il n'est pas du genre à s'accrocher à des possessions matérielles. Même les affaires de nos parents n'ont jamais eu une grande valeur sentimentale pour lui.

— Tu es drôlement silencieuse ce soir, Bluebird.

La voix de Gavin interrompt ma réflexion. Il a les sourcils froncés et semble sincèrement inquiet de me voir si songeuse. Encore agacée par la distance qu'il a mise entre nous, j'envisage de lui répondre que tout va bien puis de l'ignorer cordialement. Mais sa fichue façon de me regarder me pousse toujours à lui dire la vérité.



— Est-ce que tu penses que Robyn manque à Dallas, parfois ?

A voir sa tête, ce n'est pas le genre de question auquel il s'attendait.

— Breeland ?

— Est-ce qu'il est sorti avec une autre Robyn ?

Il lève les yeux au ciel et allume le briquet qu'il a dans les mains — et que je n'avais pas remarqué.

— Non, grosse maligne. Je ne m'attendais pas à ce que tu parles de ça, c'est tout. Pourquoi tu penses à elle, d'un coup ?

— Je n'en sais rien. C'est juste que je trouve ça triste, je l'aimais vraiment bien. Une partie de moi espérait qu'ils se marieraient un jour.

Gavin écarquille les yeux et il fait une grimace de dégoût, comme s'il était sur le point de vomir.

— Se marier ? Il n'a que vingt-deux ans, bon sang.

— Je ne voulais pas dire *bientôt*. Un jour, dans plusieurs années. Peu de gens peuvent dompter mon frère comme elle le faisait. Je crois que j'ai peur qu'il ne retrouve plus jamais quelqu'un capable de le supporter. Je ne veux pas le voir finir tout seul et je n'ai vraiment pas envie qu'il squatte mon canapé jusqu'à la fin de ses jours.

Gavin rit et je sens les muscles de mon estomac se contracter.

Il y a tout un tas de types de rires dans ce monde. Des rires contagieux, des rires aigus, des rires agaçants. Mais le rire de Gavin Garrison est grave et profond, et si rare que mon cœur fond à chaque fois que je l'entends. C'est le meilleur des antidépresseurs.

Heureusement, on finit par arriver au restaurant italien, et j'ai quelques minutes pour reprendre une contenance tandis qu'on nous installe et qu'on nous apporte les menus. Observer les photos de nourriture qui accompagnent la description des plats fait gargouiller mon estomac, sans parler de l'odeur d'ail et de tomate qui flotte dans la salle.

— Qu'est-ce que tu vas prendre, Blueb...

— Dites-moi que je rêve ! s'exclame une serveuse rousse à côté de notre table. Vous êtes dans ce groupe... Leaving Amarillo, c'est ça ?

C'est plutôt étrange qu'elle nous reconnaisse. Ça ne nous arrive jamais. Au moins, elle ne s'est pas trompée sur le nom du groupe. Ça change de tous ces gens qui déforment notre nom : de Loving Eldorado à Losing Armadillos, la liste est longue. Je suis d'abord flattée et reconnaissante que nous ayons une fan, mais quand je la regarde de plus près, ma bonne humeur s'envole. Elle se pâme devant Gavin d'une façon qui me donne envie de lui arracher ses grands yeux de biche.

— Tout à fait, madame, lui répond-il.

Sa voix est plus traînante et un peu plus grave que d'habitude. Je hausse les sourcils, mais il ne s'en rend pas compte, à croire que je suis soudainement devenue invisible.

— Tu as entendu parler de nous ?

Un grand sourire illumine le visage de la serveuse. Je dois bien avouer qu'elle est jolie. Enfin, elle le serait sans doute encore plus si elle ne s'était pas étalé une tonne de maquillage à la truelle sur le visage.

— Je vous ai vus à Beale Street l'an dernier et, depuis, je vous suis à la trace sur le Net.

Ses joues deviennent toutes rouges et elle baisse la tête.

— Enfin, pas à la trace, mais j'ai toutes vos chansons dans mon iPod et euh... j'aime beaucoup ce que vous faites. Enfin, ça paraît évident. Waouh, vous devez me prendre pour une vraie cruche.

*En plein dans le mille. Et maintenant dégage.*

Gavin se laisse aller contre le dossier de sa chaise. Il l'examine des pieds à la tête et je suis prise d'une envie soudaine de lui coller mon poing sur la figure.

— On ne penserait jamais ça de nos fans, princesse. Vous êtes extrêmement intelligents, tous les cinq, et vous avez très bon goût.

Il lui fait un clin d'œil et je jurerais qu'elle est à deux doigts de se livrer à un strip-tease. Heureusement que personne ne nous a encore apporté de couverts, parce que je lui crèverais bien les yeux avec une fourchette.

— J'ai pris des places pour venir vous voir au MusicFest cette semaine. J'étais tellement excitée quand j'ai appris que vous faisiez partie de la programmation cette année. On n'a que des places standard avec mes copines. Les places VIP sont parties super-vite.

Elle fait une moue de petite fille contrariée, et j'agrippe mon genou de toutes mes forces sous la table pour m'empêcher de lui en coller une.

— Tu as un stylo ? lui demande Gavin.

Je détourne le regard pour ne pas assister à cet échange, qui me blesse bien plus qu'il ne le devrait, et je me lance dans la contemplation du menu comme s'il s'agissait d'une épreuve du baccalauréat... en essayant d'oublier le nœud de colère qui s'est formé dans ma gorge.

Le tintement des bracelets de la serveuse quand elle lui tend un crayon me tape sur les nerfs. En toute logique, je sais très bien que je n'ai aucune raison valable d'être si près de péter un plomb. Mais la logique n'a jamais été mon point fort quand il s'agit de mes sentiments pour Gavin.

Lorsqu'il lui prend la main et relève délicatement la manche de son chemisier pour écrire sur son poignet, je perds complètement les pédales. Mon genou m'échappe et cogne contre la table, dont les pieds crissent bruyamment sur le carrelage. J'expire aussi lentement et discrètement que possible dans l'espoir que ça m'aide à calmer mon accès enragé de jalousie.

— Voilà mon numéro...

— Marissa.

— Marissa, répète-t-il doucement.

Il lui adresse le sourire qui est sa marque de fabrique, celui qui leur donne envie à toutes d'arracher leur petite culotte, et sa foutue fossette apparaît.

— Envoie-moi un message quand vous arrivez et je ferai en sorte que vous soyez au premier rang pour notre concert. Ou appelle-moi, comme ça je pourrai entendre ta jolie voix.

Je retiens un ricanement, car on n'a absolument pas ce genre de pouvoir ou d'influence. C'est déjà tout juste si on a réussi à décrocher le droit de monter sur scène. Mais ce qui me rend malade, c'est de savoir que, s'il lui donne son numéro, c'est sans doute pour lui faire un concert privé. Ma gorge se noue pendant qu'ils se déshabillent mutuellement du regard. Et ce n'est que lorsqu'il finit enfin par lui lâcher la main pour qu'elle puisse aller chercher nos boissons que je respire un peu mieux.

Gavin se tourne vers moi, sans doute sans imaginer un instant que j'ai passé les trois dernières minutes et demie à réfléchir aux différentes façons de l'assassiner avec des couverts.

— Alors, qu'est-ce que tu prends ?

Ma poitrine se soulève péniblement. Rester assise sans bouger et respirer calmement est une véritable épreuve, compte tenu de mon envie de retourner la table. Je baisse mon menu et lui lance un regard assassin.

Bluebird ? Je t'ai demandé ce que tu... Il s'interrompt en voyant mes yeux plissés par la colère.

— Tout va bien ?

*Concentre-toi, Dixie Leigh.*

Quand je parle enfin, ma voix est étonnamment tranquille et posée.

— Tu ne me touches jamais.

— Quoi ?

Il baisse les yeux sur son menu, comme s'il contenait l'explication des plus grands mystères de l'univers.

— Tu ne me touches jamais. On se connaît depuis dix ans et tu ne passes jamais ton bras autour de mes épaules. Tu ne me prends jamais par la taille et tu ne me tiens jamais la main quand on marche côte à côte. Tu ne me prends jamais dans tes bras et tu ne poses jamais ta main dans le bas de mon dos.

Il s'éclaircit la gorge et regarde autour de lui, comme un animal traqué.

— OK. Je ne te touche pas. Et alors ? On peut commander maintenant ?

Je tends le bras pour baisser le menu qu'il tient devant lui comme un bouclier.

— Et alors ? Alors tu connais cette serveuse depuis cinq secondes et tu lui as caressé le bras comme si c'était ta propre bite que tu tripotais. Alors que, toi et moi, on se connaît depuis toujours et tu ne me touches jamais.

Je ne lui ai jamais parlé comme ça. Il écarquille les yeux et je le vois déglutir.

— Dis-moi que c'est une blague. Tu veux vraiment faire ça maintenant ?

— Je veux juste que tu me dises pourquoi. Je veux savoir pourquoi ça n'est pas un problème de poser les mains sur une parfaite étrangère alors que tu évites de me toucher comme si j'avais une maladie contagieuse. Ce qui n'est pas le cas, pour information.

— Tu sais très bien que je ne pense pas que tu es *contagieuse*.

L'expression de son visage se durcit, mais je n'arrive pas à l'interpréter. On dirait presque qu'il croit que je joue les idiots. Que je fais semblant d'ignorer la réponse à ma question.

— Pas la peine de mettre ça sur le compte de Dallas. Ça m'étonnerait qu'il te casse la figure juste parce que tu passes un bras autour de mes épaules.

Son regard s'assombrit davantage. La serveuse revient avec nos boissons, mais Gavin continue à me fixer, sans lui prêter attention.

— Est-ce que vous êtes prêts à...

— On a encore besoin d'une minute, aboie-t-il presque.

Une fois qu'elle s'est éloignée, je bois une gorgée d'eau sans le quitter des yeux. J'ignore ce qui est en train de se passer entre nous, mais je sais que c'est important et je ne veux pas en perdre une miette.

— Tu réagis comme si j'essayais de t'attirer dans mon lit. Ce n'est pas le cas. Je veux juste comprendre pourquoi tu ne...

— Tu vas m'écouter attentivement, m'interrompt-il. Toi et moi, il est hors de question qu'on ait cette conversation. Ni ici, ni maintenant, ni jamais d'ailleurs. C'est clair ?

Il martèle chaque mot en me fusillant du regard. Mon cœur s'emballé comme s'il allait exploser, mais je croise les bras sur ma poitrine pour me donner un air assuré.

— Tu crois ça ? Eh bien moi, j'ai décidé qu'on allait l'avoir, cette discussion.

— Si tu y tiens tant que ça, tu n'as qu'à l'avoir toute seule, ta putain de discussion. Moi, je me casse d'ici.

Je tressaille quand il recule bruyamment sa chaise. Il ne m'a jamais parlé de cette façon. J'adore ça et je déteste ça en même temps. C'est à la fois super sexy et complètement terrifiant.

— Gav, s'il te plaît. Attends. Je suis désolée.

Je l'attrape par le poignet et il dégage son bras comme si je venais de l'électrocuter. Je repose les mains sur mes genoux et l'observe d'un air suppliant. Il me dévisage pendant ce qui me paraît une

éternité avant de finalement se rasseoir et reporter son attention sur le menu. Pendant les minutes qui suivent, j’essaie de croiser son regard et de rétablir une connexion entre nous, mais il semble fermement résolu à m’ignorer.

— J’hésite entre les penne au pesto et les spaghetti à la sauce Alfredo.

J’ai pris ma voix la plus détachée pour lui faire comprendre que je vais le laisser tranquille... du moins pour l’instant.

Il lève prudemment les yeux sur moi, comme pour s’assurer que j’ai vraiment laissé tomber. Ce n’est pas le cas, mais il va falloir que j’y aille plus doucement si je veux obtenir de vraies réponses.

— Tu n’as qu’à commander celles au pesto et moi les autres. On partagera.

J’acquiesce et je sens un sourire se dessiner sur mes lèvres. Quand on était enfants, je n’arrivais jamais à me décider entre la glace au chocolat et la glace à la framboise. Gavin en prenait toujours une au chocolat puis échangeait avec moi quand j’en étais à la moitié, en dépit des protestations écoeurées de Dallas.

— Pas la peine de sourire comme ça. C’est ce que j’allais commander de toute façon.

— Bien sûr.

Je souris de plus belle et je suis sur le point de lui rappeler l’histoire de la glace quand la serveuse fait son grand retour.

— Vous êtes prêts ?

Il lui sort de nouveau son sourire séducteur. Celui qu’il ne me fait jamais.

— Oui, princesse. On est prêts.

Il commande nos plats, lui tend les menus et, une fois encore, j’ai l’impression d’avoir l’estomac qui fait des loopings.

— Rentre les griffes, ma belle, dit-il quand on est de nouveau seuls. Profitons plutôt du dîner.

Apparemment, je ne suis pas très douée pour masquer mes émotions... Je me force à lui sourire, même s’il me connaît suffisamment bien pour savoir que ce n’est pas sincère.

— Je vais essayer. Mais ça m’aiderait si tu arrêtais de baiser la serveuse des yeux.

Il se redresse sous le coup de la surprise. Il pose un regard intrigué sur mes lèvres et son commentaire à propos des obscénités dans une jolie bouche me revient à l’esprit.

Je me penche en avant pour ajouter :

— Je ne veux pas me disputer avec toi, Gavin. Mais il faut qu’on parle, et le plus tôt sera le mieux.

— Non, lâche-t-il platement.

Peut-être que Gavin est heureux de flotter dans une rivière de déni, mais moi, je suis en train de couler. Alors j’insiste.

— On est dans le même groupe de musique et on est sur le point de vivre ensemble pendant une semaine. Tu ne peux pas faire comme s’il ne se passait rien, comme si tu ne ressentais rien. Je sais que ce n’est pas vrai.

Une tension palpable émane de tout son être. Si j’étais une batterie et qu’il avait ses baguettes, je ne donnerais pas cher de ma peau. Je sais que je le pousse à bout mais si, même sans aller plus loin, on ne reconnaît pas qu’il y a quelque chose entre nous, je pense que je vais implorer. Et, quand ça arrivera, je devine que ça ne sera pas beau à voir. J’ai peur que ça détruise tout. Nous, notre groupe, toutes les choses positives dans ma vie... dans notre vie à tous les trois. Il penche la tête sur le côté et pousse un long soupir.

— Ecoute, je suis un homme, tu es une femme et, oui, il y a des moments où...

Il s'interrompt pour regarder autour de nous, comme si on était entourés d'agents secrets embauchés par mon frère pour espionner notre conversation.

— Où c'est un peu intense, finit-il par dire.

*Un peu intense ?*

C'est un euphémisme qui frise l'insulte. Personnellement, je dirais plutôt qu'il y a des moments où j'ai envie d'arracher ses vêtements pour suivre les contours de ses tatouages avec ma langue. Des moments, dans la semaine à venir, où je vais devoir m'agripper des deux mains aux draps de mon lit afin de m'empêcher de tendre le bras pour le toucher en pleine nuit. Des moments où je suis tellement dépassée par un désir douloureux que lui seul peut satisfaire que je serais capable de le plaquer contre un mur, sans me préoccuper des personnes autour.

— Et ?

Il secoue imperceptiblement la tête.

— Et rien du tout. On ne peut rien y faire. Est-ce que je te trouve belle ? Bien sûr. J'ai des yeux. Tous les types assis dans ce restaurant aimeraient être à ma place en ce moment. Mais on est plus que ça. Vous êtes tout ce que j'ai, Dallas et toi. Tu comprends ça ? Tu sais ce qui arriverait si je... si on...

Il secoue la tête une nouvelle fois et ses yeux se perdent dans le vague.

— Alors rends service à tout le monde et laisse tomber.

D'accord ?

J'ai la tête qui tourne. Il me trouve belle, je l'attire, mais il veut que je laisse tomber parce que je compte trop pour lui. En revanche, on dirait bien que la serveuse compte pile ce qu'il faut, elle.

Elle revient avec nos plats et prend tout son temps pour nous servir. Après avoir posé nos assiettes brûlantes devant nous, elle glisse un étui noir dans la main de Gavin, et quelque chose me dit qu'il ne contient pas que l'addition.

— Si tu veux un dessert, dit-elle en appuyant grossièrement sur le dernier mot, tu n'as qu'à me prévenir et je t'apporterai ça.

Je baisse les yeux sur mes pâtes au pesto, l'appétit brusquement coupé. Gavin l'attrape par le poignet et j'ai l'impression que mon cœur va exploser dans ma poitrine sous le coup de la colère. Sans m'accorder un regard, il l'attire à lui pour lui murmurer quelque chose à l'oreille, et elle acquiesce avec un sourire avant de s'éloigner.

Mes sentiments pour Gavin ont toujours été incontrôlables et indéfinissables, mais, à cet instant précis, je sais exactement ce que je ressens pour lui : je le déteste. Chaque fibre de mon être le hait profondément. J'ai les mains qui tremblent et je risque de finir aveuglée par la rage si je ne me calme pas.

— Tu sais, dis-je d'une voix tremblante, que tu ne veuilles pas de moi, ou du moins que tu ne veuilles pas assez de moi pour prendre le risque, c'est une chose. Mais te regarder parader avec tes conquêtes sous mon nez, c'en est une autre. Et c'est trop, même pour moi.

Sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, je me lève d'un bond et je quitte la table comme une furie.

Je suis en train de me donner en spectacle et de m'humilier devant la personne face à laquelle j'ai toujours fait en sorte de garder mon sang-froid. Mais si je ne vais pas me réfugier aux toilettes dans les cinq secondes, je sais que ce sera encore pire.

— Oh ! ne t'en fais pas. Je suis prête à faire n'importe quoi.

En tout cas, je peux t'assurer qu'on sera en VIP.

La serveuse est au téléphone avec quelqu'un quand j'arrive dans les toilettes. Elle rit et je la fusille du regard en l'entendant faire une blague crasse sur le fait de donner de sa personne.

— Je dois filer, Stace. Je te rappelle quand j'ai fini, d'accord ?

Elle rit de nouveau et m'adresse un sourire narquois.

— Enfin... quand j'en aurai fini avec Gavin Garrison, plutôt.

L'entendre prononcer son nom comme si elle le connaissait me donne des envies de meurtre et, à en juger par son sourire assuré, elle le sait. D'un coup, les paroles de la chanson *Jolene* retentissent dans ma tête.

— Tu es la joueuse de *fiddle*, c'est ça ? Est-ce que toi et lui, vous avez déjà... enfin, tu sais ? Je me demande s'il est aussi mortel au lit qu'il en a l'air.

Elle ramène ses boucles rousses en queue-de-cheval basse et jauge le résultat dans le miroir. *Mortel* ? Sûrement, mais certainement pas autant que mon envie de la gifler.

Un rire sans joie s'échappe de mes lèvres.

— Je pense que tu le découvriras par toi-même.

Je la contourne et agrippe le rebord du plan en marbre qui entoure le lavabo. Déterminée à ne pas perdre la face devant cette idiote, je prends une grande respiration et m'asperge le visage d'eau glacée. Je me redresse ensuite et tamponne délicatement ma peau avec une serviette en papier en faisant attention à ne pas ruiner mon maquillage. Je n'ai pas envie de ressembler à un panda en plus du reste.

Du coin de l'œil, je la vois ranger son gloss. Pas trop tôt.

— J'espère que je ne suis pas en train de marcher sur tes plates-bandes, lance-t-elle soudain.

Elle sourit, mais je vois bien que ses yeux ne sourient pas. Sale hypocrite.

— J'ai un copain, tu sais, mais j'ai toujours eu un petit faible pour les musiciens.

— Et je suis sûre qu'ils ont été nombreux à profiter de ta faiblesse, ma pauvre.

Ses yeux s'illuminent. C'est exactement ce qu'elle veut : un crêpage de chignon. Si elle tient autant que ça à finir dans le lit de Gavin, c'est sans doute en partie parce qu'elle sent que je suis sur la défensive. Eh bien qu'ils aillent au diable tous les deux.

— Comme tu es mignonne, couine-t-elle. Tu as le béguin pour lui, c'est ça ? C'est adorable. Mais tu sais, ma puce, ce n'est pas un petit garçon que tu as en face de toi : c'est un homme. Et toi, tu es encore une enfant, ma petite chérie.

Elle me sourit, faussement compatissante, et je ne prends pas la peine de lui faire remarquer qu'il a à peine un an de plus que moi. Je suis quasiment sûre qu'elle ne parle pas d'âge, de toute façon. J'ai vécu toute ma vie au Texas, alors quand quelqu'un dit : « Comme tu es mignonne », je sais exactement ce que ça sous-entend. Quelque chose comme : « Ma pauvre fille ». Et quand une femme en appelle une autre « ma puce », ce qu'elle veut dire en réalité, c'est qu'elle la prend pour une débile profonde.

Peut-être qu'elle a raison. Je me perds dans l'observation de mon reflet dans le miroir. Avec mon mètre soixante-dix, je suis plutôt grande pour une fille, et assez fine aussi. J'ai quand même des formes, assez en tout cas pour qu'on ait arrêté de me confondre avec un garçon depuis mes quatorze ans. Mes cheveux naturellement bouclés sont bruns et m'arrivent presque à la taille. Ils sont beaucoup trop longs en ce moment, mais on a tellement sillonné les routes ces derniers temps que je n'ai pas pris le temps d'aller chez le coiffeur. Pendant l'été, ils s'éclaircissent un peu et prennent des reflets roux, tandis que ma peau diaphane, si semblable à celle de ma mère, dore légèrement. J'ai de grands yeux d'un bleu qui tire sur le gris, avec des éclats verts à la lumière du soleil.

Je ne suis pas hideuse, mais je suis loin d'être canon comme Gavin Garrison et, sous les néons des toilettes du restaurant, je parais fade et fatiguée. Les mots de la serveuse résonnent dans ma tête. Peut-être que Gavin a couché avec tellement de filles que le sexe classique ne l'intéresse plus et qu'il est branché masques, menottes et coups de fouet. Et en effet, ce n'est pas mon style. Je soupire et regarde mes épaules s'affaisser tristement dans la glace.

Je sais ce que c'est, mon style. C'est la dentelle et les fleurs et jouer du *fiddle* sur la terrasse de mes grands-parents. Ce sont les routes poussiéreuses et les pissenlits, comme papy le dit toujours. Les vinyles dans un monde de musique à télécharger. Papy dit aussi que j'ai une âme ancienne et que c'est pour ça que j'apprécie des choses qui n'intéressent pas les gens de mon âge. En revanche, je ne suis pas la seule à apprécier Gavin : il est le type d'hommes que toutes les femmes veulent.

Il est sombre et audacieux alors que je suis douce et réfléchi. Impulsif là où je suis réservée. Flamboyant là où je suis discrète. On n'a rien à faire ensemble et je suis ridicule de penser que je pourrais l'avoir un jour. Je me sens stupide d'oser ne serait-ce qu'en rêver. Comment pourrais-je dompter quelqu'un qui a couché avec tous les types de femmes possibles et imaginables sans jamais en rappeler une seule le lendemain ?

Jaggerd McKinley me correspondait bien plus. Il me ressemble, du moins. Il travaille à Amarillo dans la carrosserie de son père. C'est un ouvrier avec des rêves d'ouvrier, qui se contente de faire sa semaine de trente-cinq heures sans se poser de questions. Il est pile dans la moyenne des hommes pour moi. Il en est même l'incarnation parfaite.

Tout bien réfléchi, je crois que le moment est venu de me résigner : je dois me contenter de voir Gavin Garrison comme un ami, un membre de mon groupe, et rien d'autre. Peut-être que je devrais me dire que j'ai déjà de la chance de faire partie de sa vie.

Il est comme un incendie qui embrase tout sur son passage, tandis que moi... je suis juste un petit oiseau bleu qui risque de se brûler les ailes à force de voler beaucoup trop près du feu.

\* \* \*

Quand je retrouve enfin le contrôle de mes émotions et que je sors des toilettes, je dois une fois de plus faire face à Gavin et sa nouvelle copine. La rouquine est enroulée autour de lui comme une liane. On dirait le lierre qui poussait toujours sur les troncs des chênes chez papy et mamie. Papy disait que ça empêchait les arbres de respirer, et il avait l'habitude de l'arracher et de le brûler.

Ça ne me dérangerait pas d'en faire autant avec l'autre garce. Je passe devant eux sans un regard.

— Attends, Dixie, dit Gavin en se soustrayant à l'emprise de sa camarade de jeu du jour.

— Je rentre à l'hôtel. Bonne soirée.

J'ai à peine fait trois pas qu'un grand type aux cheveux sombres vient se planter devant moi.

— Les restes de vos plats, mademoiselle, dit-il en me tendant un sac.

— Oh. Merci.

Je prends le sac et je sors du restaurant. Gavin peut bien payer l'addition. Après ce qu'il vient de me faire subir, c'est le minimum.

Dès que je suis dehors, je balance les reliefs de notre dîner dans une poubelle, avec ce qui me reste de fierté.

— Peut-être que je n'avais pas fini.

Sa voix retentit juste derrière moi, si près que je sursaute avant de faire volte-face. Je le fusille du regard et lève le bras pour héler un taxi.

— Rien ne t'empêchait de terminer ton assiette.

— Tu sais très bien que je ne parlais pas du dîner.

— Tu sais quoi, Gav ? Si tu n'en avais pas terminé avec ton petit dessert aux cheveux roux, personne ne t'empêche d'y retourner. Ne te gêne surtout pas pour moi. Tu ne t'es jamais gêné auparavant.

Il lève les mains, visiblement exaspéré. Il perd si rarement son calme que ça me chamboule presque encore plus que quand il me crie dessus.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? Dis-moi ce que je suis censé faire parce que, apparemment, je fais tout de travers.

D'un coup, toutes mes bonnes résolutions s'envolent. Je ne l'aurai peut-être jamais, mais je veux qu'il sache. J'ai *besoin* de lui dire ce que je ressens. Et surtout j'ai besoin de savoir si, oui ou non, il éprouve la même chose que moi, s'il ressent ce magnétisme, cette connexion entre nous. Si je hante ses rêves de la même façon qu'il hante les miens.

Je rassemble mon courage et fais un pas vers lui. Lorsque j'ouvre enfin la bouche, un flot de paroles se déverse.

— Je veux que tu me touches. Je veux que tu me prennes, que tu me possèdes, je veux être à toi autrement que juste dans nos fantasmes. Je te veux, tout entier. Avec tes bons et tes mauvais côtés, et avec cette fragilité que tu ne montres jamais à personne d'autre. Je veux être celle avec qui tu passes tes nuits, celle près de qui tu te réveilles le matin et celle à qui tu penses sans arrêt.

Il me dévisage avec dureté, et une tension semble s'être emparée de tous ses muscles.

— Tu joues avec le feu, ma petite.

— Je sais. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Je ne veux pas.

Ma voix n'est qu'un murmure et, pendant un moment, on reste tous les deux aussi immobiles que des statues, indifférents à ce qui se passe dans la rue bondée.

Un taxi s'arrête près de nous et Gavin me contourne pour ouvrir la portière.

— Grimpe.

Il ne dit pas un mot de plus. Je peux lire un mélange de panique et de désir dans ses yeux, et j'ai peur de deviner laquelle des deux émotions va l'emporter. J'ai peur de monter dans le taxi, qu'il referme la portière et qu'il me renvoie à l'hôtel toute seule.

Je réussis à murmurer :

— Toi d'abord.

— Monte dans ce foutu taxi immédiatement, Dixie.



— Pas avant que tu me promettes de venir avec moi.

— Grimpe et retourne à l'hôtel avant que j'appelle ton frère pour lui dire de venir te chercher.

Je sens mes yeux se remplir de larmes. Je lui ai avoué mes sentiments, je me suis totalement mise à nu et lui ne trouve rien de mieux à faire que de m'envoyer loin de lui.

— Tu me menaces ? Tu n'arrives pas à encaisser ce que j'ai à te dire, alors tu veux aller tout raconter à mon frère ? Je suis une grande fille, tu sais. Un simple « merci, mais non merci » aurait suffi.

Un sanglot monte dans ma gorge et s'échappe avant que j'aie le temps de le retenir.

— Blueb...

— Non. Tu sais quoi ? Je m'en vais. Mais ce soir, quand tu seras avec ta serveuse, une autre de ces filles pour qui tu ne ressens rien, dont tu ne te souviendras pas et que tu ne reverras jamais, dans le fond, on sait tous les deux que c'est à moi que tu penseras. Bonne nuit, Gavin.

Là-dessus, je grimpe dans la voiture et je sursaute quand il claque violemment la portière derrière moi. Le taxi démarre et je fais un effort surhumain pour ne pas me retourner.

\* \* \*

Dallas n'est pas là quand je reviens à l'hôtel, mais le simple fait de franchir la porte de la chambre me met les nerfs en pelote. Gavin est partout dans la pièce. Un de ses T-shirts traîne sur le dossier d'une chaise et ses baguettes sont sur la table. J'essaie d'atteindre ma valise, mais le lit pliant de Dallas me bloque l'accès, et il ne tarde pas à se transformer en *lit pliant de merde* quand je me cogne le petit orteil contre son pied.

Même cligner des paupières me met en rage car, à chaque fois que je ferme les yeux, l'image de Gavin en train de flirter avec la serveuse apparaît. Je le revois en train de la toucher, je revois son foutu sourire, je revois ses mains sur elle...

Il va falloir que mon frère arrête avec son numéro d'artistes sans le sou. Ce n'est pas l'opulence et on mange souvent des restes pendant plusieurs jours d'affilée, mais là, j'en ai ma claque. A partir de maintenant, si on doit passer une nuit à l'hôtel, je veux ma propre chambre, même si je dois me priver de manger pour la payer. Vivre dans une telle proximité avec Gavin, c'est impossible. Je balance ma valise sur le lit et commence à jeter mes affaires à l'intérieur. Quand tout y est, je m'empare d'un bloc-notes et d'un stylo et rédige un petit mot à leur intention. Enfin, c'est surtout pour Dallas, car je doute que Gavin en ait quoi que ce soit à faire de savoir où je suis. Ça m'étonnerait même qu'il revienne dormir ici ce soir.

J'explique que j'ai besoin de mon propre espace et que je prends une chambre séparée. Puis, tandis que je me dirige vers la réception, j'attrape mon portable pour envoyer un texto à mon frère, au cas où il ne verrait pas mon mot.

Pas de panique. J'ai pris une chambre pour échapper au trop-plein de testostérone. J'ai besoin de m'aérer un peu.

Alors que je termine d'expliquer à la réceptionniste que j'ai besoin d'une chambre aussi éloignée que possible de ma chambre précédente, mon téléphone bipe. Je prends possession de la carte magnétique qui me permettra d'accéder à mon sanctuaire à soixante-cinq dollars la nuit, puis je lis la réponse de mon frère.

Qu'est-ce qui se passe ? Je viens de revenir dans la chambre. Où est-ce que tu es ?

Je ne suis pas d'humeur à me justifier, d'autant moins que je n'ai pas vraiment de raison valable. Je prends donc le temps de réfléchir à une réponse tandis que je déballe mes affaires dans ma chambre au cinquième étage, à l'opposé de la leur.

J'ai juste envie d'avoir une chambre à moi. Problèmes de fille. J'avais un peu d'argent de côté, donc ne t'en fais pas pour ça. Je vous vois demain matin.

Voilà. *Problèmes de fille* est normalement une manière infaillible de m'assurer que mon frère ne va pas insister.

Il me renvoie un message, qui ne contient qu'un seul mot.

OK.

Dieu bénisse les problèmes de fille.

Je m'installe sur mon lit et parcours deux fois l'intégralité des chaînes de télévision disponibles avant de l'éteindre. J'ai beau essayer, mon esprit reste concentré sur Gavin. Je n'arrête pas de me repasser la scène seconde par seconde et de me demander ce qu'il peut bien être en train de faire en ce moment. S'il est avec la serveuse. Si elle le voit, le touche d'une façon dont je ne pourrai jamais le voir ni le toucher.

Avant de sombrer complètement dans la folie, je vais dans la salle de bains pour prendre la douche la plus brûlante du monde. Comme si la chaleur de l'eau pouvait faire se désintégrer mon désir pour lui...

Alors que j'enfile un débardeur blanc et le short bleu délavé que j'ai découpé dans un jogging, je me rends compte que mon plan présente une faille majeure. Dans ma hâte de prendre la fuite, j'ai oublié un détail, et pas des moindres : toutes les boissons et tous les casse-croûte sont dans la chambre des garçons.

*Et merde.*

Heureusement, j'ai un peu de monnaie. Je démêle sommairement mes cheveux encore trempés, je mets mes baskets et j'attrape la clé magnétique de ma chambre sur la table de nuit pour partir en quête de nourriture. Mon estomac souffre douloureusement du fait que mon idiot de cœur l'ait privé de dîner.

J'ouvre la porte et j'ai le souffle coupé en découvrant qui se tient derrière elle.

— Qu'est-ce que tu...

— Il y a une raison, m'interrompt-il. Il y a une raison pour laquelle je ne te touche jamais.

— D'accord.

C'est le seul mot qui me vienne à l'esprit et je le prononce presque au ralenti. Gavin respire la colère et aussi autre chose que je n'arrive pas à définir. Son regard torturé croise le mien et une vague de désir m'emporte.

— Alors dis-moi ta raison.

Il m'a vue en pyjama un million de fois, mais il me contemple comme si j'étais toute nue. Il agrippe le montant de la porte avant de me répondre. Ou plutôt, de siffler entre ses dents :

— Si je te touche, si je m'autorise ne serait-ce qu'à poser une main sur toi, je ne suis pas sûr d'être capable de m'arrêter.

Je meurs d'envie de tester sa théorie. De le toucher, de l'attirer à moi et de prendre possession de sa bouche. Mais la violence de son aveu et son regard féroce m'empêchent d'esquisser le moindre mouvement.

— Et... si je ne voulais pas que tu arrêtes ? Ou si moi je te touchais ? Qu'est-ce qui arriverait si j'arrêtais de jouer les gentilles filles, si j'arrêtais de vouloir me contrôler, de m'inquiéter à cause de mon frère et du groupe ? Si je cédaï à ce qui me fait vraiment envie pour une fois ?

La vérité, c'est que ce serait littéralement la première fois que j'imposerais ma volonté, mes désirs et mes envies à quelqu'un. J'ai toujours pris la vie comme elle venait, sans jamais tenter de manipuler les forces de l'univers. D'une certaine façon, je suis devenue une fleur dans la brise, ou peut-être une mauvaise herbe têtue : je penche gentiment du côté où le vent me pousse, mais je ne bouge pas de là où je suis. Sauf qu'à cet instant précis je n'en peux plus d'être raisonnable et je rêve de prendre Gavin dans mes bras comme je l'ai si souvent imaginé.

Sa poitrine se soulève rapidement et il semble avoir toutes les peines du monde à respirer normalement. Il se passe une main dans les cheveux et regarde par-dessus son épaule.

— Je n'en sais rien. Mais je pense que c'est la pire chose que tu pourrais faire. Pour nous tous.

Mon esprit, mon corps et mon cœur se livrent une guerre sans merci. Je suis au beau milieu de leurs tirs croisés, ballottée entre leurs désirs contradictoires.

Je trouve la force de chuchoter :

— Pourquoi ? Pourquoi tu ne veux pas de moi, Gavin ? Qu'est-ce qu'il y a chez moi qui a l'air de te repousser ?

Pendant longtemps, je savais qu'il me voyait uniquement comme la petite sœur de Dallas, une gamine avec des cheveux frisés en bataille, des genoux cagneux, et plate comme une planche à repasser. J'ai bien changé à présent et, pourtant, j'ai parfois l'impression qu'il ne s'en est pas rendu compte. Peut-être qu'il voit encore les genoux cagneux, les cheveux mal peignés et les taches de rousseur sur mes épaules.

Il plisse les yeux et secoue la tête.

— Arrête. Ne me fais pas ça. Tu le sais. Je viens de te le dire.

— Non, je ne sais pas. Tu tripotes des serveuses juste sous mon nez, mais tu ne me touches pas. Tu couches avec tout ce qui bouge, mais pas avec moi. Je te dis ce que je ressens et ta première réaction, c'est de te débarrasser de moi à la vitesse de la lumière.

Il avance vers moi, les yeux brillant d'une colère que je n'ai jamais vue chez lui auparavant. Il entre dans la chambre, me plaque contre le mur et referme bruyamment la porte derrière lui. Il pose ses mains de part et d'autre de ma tête et une énergie dévastatrice irradie de tout son être. Les seules fois où je l'ai vu aussi énervé, c'est quand il joue de la batterie. Mon cœur se transforme en un minuscule petit oiseau prisonnier de ma cage thoracique, qui voudrait s'échapper désespérément.

Les mots sortent de sa bouche avec une telle force qu'ils me feraient sûrement tomber à la renverse si je n'avais pas déjà le dos plaqué au mur.

— Qu'est-ce que tu penserais de me dire une bonne fois pour toutes ce que tu attends de moi ? Tu veux qu'on se tienne la main et qu'on y aille doucement ? Parce que si c'est ça que tu veux, alors je dois dire que tu n'es pas aussi futée que je le croyais.

Je relève le menton, feignant une assurance que je n'ai pas. Il est hors de question que je le laisse m'intimider.

— Tu as couché avec la serveuse ? Je veux savoir.

Il secoue la tête et laisse échapper un rire sans joie.

— Non, tu ne veux pas.

— Si. Dis-moi la vérité.

Je rive mes yeux aux siens en priant pour que la réponse soit « non ». Quelque chose me dérange profondément chez cette fille. Peut-être que c'est le fait de les avoir vus flirter, ou peut-être que c'est à

cause de ce qu'elle m'a dit aux toilettes. Je n'en sais rien. Je suis consciente qu'il a été avec un nombre incalculable de filles mais, avec celle-ci, c'est différent. Cette fois, je le prends comme une attaque personnelle parce qu'il savait ce que je ressentais. Ce qui signifie que, s'il a couché avec elle, il a fait un choix conscient et réfléchi entre elle et moi.

— S'il te plaît.

Il me libère de la prison de ses bras et se prend la tête entre les mains. Je reprends tant bien que mal ma respiration, mais l'accalmie ne dure pas, car il donne un coup dans le mur. Je sursaute et il a soudain l'air mortifié, comme s'il croyait que j'avais peur de lui. Ce qui est ridicule. C'était juste un sursaut de surprise. Jamais je ne pourrais avoir peur de lui.

— Non, ça te va ? Je n'ai pas couché avec elle. C'est bon, tu es contente ?

— Toi non, visiblement. Si tu savais que ça allait te contrarier autant que ça, pourquoi tu ne te l'es pas faite alors ?

— Tu te fous de moi ? Qu'est-ce que tu aurais voulu, en fait ? Que je couche avec elle, oui ou non ?

Sa voix a augmenté de plusieurs décibels. Encore un peu et il va se mettre à crier. De mon côté, je suis tendue comme jamais. J'ai l'impression d'être un de ces jouets que j'avais quand j'étais petite, dont on remonte le mécanisme encore et encore jusqu'à ce qu'il se casse et que le ressort vous reste dans la main. Je suis perdue, blessée, en colère et en proie à une excitation incompréhensible. Une combinaison bien trop complexe pour que je sois en mesure de l'assimiler. Inspirée par la méthode Gavin, je tape dans le mur à mon tour. Naturellement, je me fais mal, mais la douleur me distrait et me donne le courage de cracher la vérité.

— Non ! Je ne veux pas que tu couches avec elle, ni avec *personne* !

Il ouvre grand les yeux, incrédule.

— *Personne* ? Donc, il faudrait que je fasse vœu de chasteté ? Tu me détestes ou quoi ?

Je prends plusieurs grandes inspirations pour essayer de me calmer et ça marche. Presque.

— Ce que je veux, c'est que tu ne commences pas de préliminaires sous mon nez.

Il ouvre la bouche pour répondre — et sans doute pour nier — mais je pose mes doigts tremblants sur ses lèvres. En une fraction de seconde, je viens de briser l'accord tacite vieux de dix ans selon lequel on ne doit pas se toucher. J'aimerais prendre un instant pour savourer la sensation de ses lèvres douces et sensuelles, mais ce n'est pas le moment de me laisser distraire. Je dois me concentrer sur ce que j'essaie de lui dire.

— Je t'ai dit ce que je ressentais et ce que je voulais, et je comprends que tu ne ressentes pas la même chose ou que tu ne veuilles pas écouter tes sentiments. Mais ça ne veut pas dire que je peux oublier les miens quand ça t'arrange. Et ça ne m'empêche pas d'être jalouse, ou triste, et de détester être en présence de ces femmes qui obtiennent ce que moi je n'aurai jamais.

L'anxiété et la frustration de Gavin sont si palpables dans l'atmosphère saturée de la chambre que j'ai du mal à respirer. Je retire mes doigts de sa bouche et je regarde les émotions contradictoires se succéder sur son visage. Il finit par pencher la tête vers moi et je frémis en sentant son souffle dans mon cou.

— Dis-moi qu'on ne sera jamais ensemble de cette façon. Dis-moi de laisser tomber et de passer à autre chose.

J'ai besoin de l'entendre le dire, même si cette perspective me terrifie complètement.

— Tu es ma meilleure amie. Tu étais mon repère en grandissant, dit-il dans un soupir. Je ne veux pas t'abîmer, Bluebird.

Avant que je puisse lui assurer qu'il ne va pas m'abîmer, Gavin fait la dernière chose à laquelle je me serais attendue.

Dans mon esprit, je le vois m'attraper, m'embrasser et me faire l'amour toute la nuit. Mais dans le monde réel, celui dans lequel je vis, malheureusement, celui où les parents meurent et où les rêves ne se réalisent presque jamais, Gavin Garrison lâche son juron favori, tourne les talons et me laisse plantée là.

MusicFest d' Austin — 1<sup>er</sup> jour

— Un, deux, un, deux, trois, quatre !

Gavin marque le tempo avec ses baguettes et j'ai l'impression que c'est sous ma boîte crânienne qu'il joue de la batterie.

Je n'ai pas dormi après son départ la nuit dernière. Le souvenir de la façon dont je me suis humiliée devant lui me donnait trop envie de voyager dans le temps pour gifler le moi d'hier, le bâillonner.

Si seulement je pouvais m'inventer une excuse qui expliquerait mon comportement. Peut-être que je pourrais dire à Gavin que je ne me sentais pas bien et que j'ai pris trop de médicaments contre le rhume pour ne pas être malade le premier jour du festival ? Ou lui faire croire que j'ai été victime d'une intoxication alimentaire et que je ne savais pas ce que je disais ? Sauf qu'il sait que je n'ai pas touché à mon plat de pâtes.

Mon intro arrive et je joue les premières notes de *Whiskey Redemption*, une ballade lente que Dallas a composée à propos d'un homme qui a tout perdu à cause d'un problème d'alcool. D'habitude, j'adore cette chanson et l'harmonie entre le *fiddle* et la guitare de Dallas, mais aujourd'hui elle me tape sur les nerfs.

Gavin Garrison m'a provoquée avant de me laisser en plan, et c'est seulement maintenant que je me rends compte à quel point je suis furieuse qu'il ait allumé une flamme qu'il n'a pas pu — ou pas voulu — éteindre ensuite.

Après la chanson, on enchaîne sur quelques tubes classiques puis plusieurs morceaux plus entraînants. A la fin de notre set, ma colère bat son plein et je sens la fatigue m'envahir.

Entre l'homme de *Whiskey Redemption* qui finit sans domicile avant de mourir tout seul et Gavin qui ne daigne même pas me regarder, mon état émotionnel est dangereusement instable. La musique prend plus que ce que j'ai à lui donner et je sens que je ne vais pas tarder à atteindre mes limites. Néanmoins, Dallas a l'air ravi et dit que, si on joue aussi bien ce soir, il sera le plus heureux du monde.

Mon Dieu. Ce soir. Le premier soir du MusicFest d' Austin.

On monte sur scène dans quelques heures et je n'ai même pas encore réussi à digérer l'image de la rousse en train de se jeter au cou de Gavin. Alors pour ce qui est de jouer correctement...

— On peut aller manger chez Mae avant la balance son, suggère Dallas.

En disant ça, il me lance un regard en coin, un peu nerveux.

— Ça va, Dix ? Tu as l'air fatiguée, tu veux faire un somme avant le concert ?

Comme il croit que j'ai mes règles et que je n'ai absolument pas l'intention de rétablir la vérité, il s'abstient de me poser trop de questions. Néanmoins, je vois l'inquiétude dans ses yeux lorsqu'il me prend par les épaules.

— Oui. Allez-y, vous. Je vais rentrer à l'hôtel me reposer un peu.

Gavin remballa son matériel, la tête obstinément baissée, et j'ai envie de le gifler.

*Espèce de lâche.*

Je suppose que je n'ai plus qu'à me résigner. J'ai perdu la bataille et je dois maintenant en payer le prix. C'est peut-être mieux comme ça. S'il est aussi distant juste parce que j'ai été honnête avec lui, je préfère ne pas imaginer ce que ça donnerait si j'étais passée à l'action.

— Rendez-vous à 19 heures tapantes, Dixie Leigh. Tu as intérêt à être à l'heure. On aura trente minutes pour se chauffer, pas une de plus, me rappelle mon frère de son ton qui veut dire : « Je ne suis pas là pour rigoler. »

— Oui, chef. Je serai sur le front à 19 heures, chef.

J'imite un salut militaire et je me dirige vers la porte.

— Je ne plaisante pas, Dixie, gronde-t-il.

— Je serai à l'heure, promis. Je vais mettre un réveil sur mon portable.

— Mets-en deux.

Je fais le trajet jusqu'à l'hôtel en secouant la tête toute seule. Le Days Inn n'est qu'à quelques pâtés de maisons du local où on répète, mais j'ai l'impression de parcourir des kilomètres. Lorsque j'arrive dans ma chambre, je suis prête à m'effondrer sur mon lit. Mais, comme je suis incapable de m'endormir en prenant le risque de décevoir Dallas, je mets deux réveils à cinq minutes d'intervalle. Comme ça, je suis sûre de ne pas rater mon coup.

Pour la première fois depuis longtemps, je ne pense pas à Gavin tandis que je sombre dans les méandres du sommeil. Je l'ai perdu. La vérité l'a fait fuir.

\* \* \*

*Let the Drummer Kick* retentit et le brouhaha des instruments me sort de ma torpeur.

Lorsque j'ouvre les yeux, il me faut un instant pour reconnaître le décor impersonnel de ma chambre d'hôtel. Je me redresse et regarde le nom qui s'affiche sur l'écran de mon portable.

C'est Gavin. *Pourquoi est-ce que Gavin m'appelle ?*

Je place mon téléphone près de mon oreille d'une main tout en me frottant les yeux de l'autre.

— Allô ?

— Debout, Bluebird. Ton frère est en train de complètement péter les plombs.

Il m'a appelée Bluebird. Peut-être que je n'ai pas tout gâché avec ma confession ridicule, en fin de compte ? Mais... merde, quelle heure est-il ?

— Il est quelle heure, Gav ?

Les mots n'ont pas encore quitté mes lèvres que je redoute déjà la réponse.

— La balance est dans cinq minutes.

— D'accord. J'y serai.

Je raccroche sans un mot de plus.

Sauf que c'est impossible et je le sais. Même si j'étais prête à partir, il me faudrait encore dix minutes pour prendre un taxi et rejoindre notre scène. Jamais je n'arriverai à l'heure. Je vérifie mon téléphone : j'ai effectivement réglé le réveil sur 6 heures... du matin, au lieu de 6 heures du soir.

Je laisse tomber mon portable sur le matelas, je me lève et j'enlève mon jean et mon T-shirt à la vitesse de l'éclair. J'ouvre ma valise et attrape les vêtements qui me paraissent les plus propres, un petit short noir et une chemise blanche qui n'est même pas à moi, si ça se trouve. Des bretelles noires pailletées sont encore attachées au short et je décide de les laisser, pour ajouter une touche de glamour à ma tenue. Mes cheveux sont indomptables alors je mets un chapeau noir, et j'enfile une paire de talons aiguilles noirs en espérant qu'ils m'allongent suffisamment les jambes pour m'aider à trouver un taxi plus vite.

Naturellement, j'ai mal boutonné la chemise et je porte un soutien-gorge noir alors qu'il risque de pleuvoir pendant la soirée. Pour couronner le tout, mon sac se renverse quand je l'attrape, alors je m'empare d'un gloss au hasard. Un peu de mascara ne serait pas du luxe, mais je doute que Dallas trouve que la séparation de mes cils justifie mon absence à la balance.

En passant devant le miroir, je me rends compte que mon look est un poil vulgaire, mais je n'ai pas vraiment le temps d'y remédier. Je prends l'étui qui renferme Oz, la clé de ma chambre et je sors en trombe. Je me précipite dans l'escalier pour ne pas perdre une minute à attendre l'ascenseur, et je prie pendant toute la descente pour ne pas me briser les os avec ces foutues chaussures. Mes talons font un bruit de mitrailleuse tandis que je traverse le hall en courant. Dans ma hâte, je me cogne contre un monsieur âgé qui pousse un chariot chargé de valises.

— Pardon, monsieur. Je suis vraiment désolée.

Il me sourit chaleureusement et hoche la tête avant de remettre de l'ordre dans sa pile de bagages. Peut-être qu'il aime bien les joueuses de *fiddle* en micro-short.

A peine arrivée sur le trottoir, je me heurte brutalement contre ce qui ressemble à une armoire à glace. Je reprends mes esprits et mon souffle à temps pour me rendre compte que c'est un type à peine plus âgé que moi, avec un étui de guitare accroché dans le dos.

Je murmure un vague « pardon » pour la deuxième fois en moins d'une minute. Il y a vraiment trop de monde dans cette ville... Il pose sur moi des yeux bleu glacier et me sourit d'un air approbateur.

— Tu es toute pardonnée, ma belle.

Hum. D'accord. Apparemment, lui aussi aime bien les musiciennes en short trop court.

— OK. Désolée.

Je lève le bras désespérément, mais aucun taxi ne daigne s'arrêter. Dallas va me tuer.

— Tu vas au MusicFest ?

Je me tourne vers ma nouvelle victime en soupirant.

— Oui. Et je suis en retard pour la balance.

— Nous aussi. Enfin, je veux dire que nous aussi on va au festival, pas qu'on est en retard. Tu veux qu'on te dépose ?

Un malade sur un vélo manque de me renverser et j'atterris presque dans les bras du guitariste. Qui est loin d'être déplaisant à regarder, d'ailleurs.

— Fais attention, me prévient-il. Apparemment, les gens sont complètement obsédés par le sport ici. C'est la quatrième personne à vélo que j'ai vue à deux doigts de renverser un piéton aujourd'hui.

— Le piéton en question est en retard et, si elle n'est pas sur la scène 7 dans... il y a dix minutes, son frère va la tuer et cacher son corps dans un étui à guitare semblable au tien. Je suis désolée si j'ai l'air mal élevée, mais je dois vraiment y aller.

— On a un van et on connaît un raccourci.

— Un van ?



Je remarque alors plusieurs autres types du même âge qui chargent du matériel dans une fourgonnette, en bien meilleur état que celle dans laquelle j'ai l'habitude de voyager. Il y a probablement la clim... ce que mes cheveux apprécieraient sûrement, avec leur tendance à frissonner dès qu'il y a de l'humidité.

— Oui. Je suis sûr qu'on a assez de place pour une personne en plus, si ça ne te dérange pas d'être un peu à l'étroit.

*Risquer de laisser ce type et ses copains me violer en réunion et me balancer au bord d'un chemin OU affronter la rage de mon frère...*

C'est triste, mais j'avoue que je ne sais pas quoi choisir.

— Euh, c'est gentil, mais je ferais probablement mieux de...

— Je comprends. Des types dans une fourgonnette, ce n'est pas ce qu'il y a de plus rassurant. Mais tu peux nous faire confiance, on est cool.

— Je te crois sur parole mais je préfère...

Son éclat de rire me coupe le sifflet.

— Tu n'y es pas du tout. On est les Cools et, à en juger par l'étui que tu trimballes, tu dois être la joueuse de *fiddle* du groupe qui fait notre première partie ce soir.

J'ai littéralement envie de me mettre des gifles.

— Mais... je te reconnais ! Tu es Afton Tate. Putain de merde !

Afton Tate était un enfant prodige de la musique avant de devenir le chanteur des Cools. A seulement vingt et un ans, c'est une étoile montante de la musique indépendante et il a déjà décliné plusieurs propositions de contrats de la part d'énormes maisons de disques. Néanmoins, son groupe continue à être l'un des plus demandés dans les festivals et leurs chansons figurent en tête des hit-parades.

— Ça change, comme réaction, plaisante-t-il en se dirigeant vers le van.

— J'adore ce que vous faites. Waouh... Je ne sais même pas quoi dire.

Il rit de nouveau et me tient la portière ouverte pour que je puisse grimper.

— Etant donné que tu fais ma première partie, tu pourrais peut-être commencer par me dire comment tu t'appelles ? Enfin, c'est toi qui vois.

— Mon nom. Bien sûr. Je m'appelle Dixie. Dixie Lark.

Super. J'ai l'air d'une pauvre groupie sans cervelle. Je ne suis pas mieux que cette abrutie de serveuse à qui j'ai toujours envie de crever les yeux, en fait.

Un type percé de partout est déjà installé sur la banquette. Je crois que c'est Mikey Beam, leur guitariste. Je me glisse à côté de lui et des sifflements retentissent.

— Du calme, les gars, dit Afton en s'installant au volant. Je vous présente Dixie Lark, elle est dans le groupe qui fait notre première partie ce soir.

Quelques-uns d'entre eux me saluent d'un hochement de tête et Mikey me vole mon chapeau pour le mettre sur sa tête.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis coiffée comme un épouvantail, alors j'ai vraiment besoin de ce chapeau.

Je lui donne une petite bourrade et il se met à rire.

— Je trouve que ça me va mieux qu'à toi, pourtant. Qu'est-ce que vous en pensez, les gars ? Il l'ajuste de façon que le chapeau dissimule un de ses yeux et les autres sifflent de nouveau.

— Au fait, Dixie est un peu pressée, prévient Afton. Alors on prend le raccourci.

— Sérieusement ? demande l'homme assis sur le siège passager avant.

Il est sensiblement plus âgé que les autres. J'imagine que c'est leur régisseur, étant donné qu'à ma connaissance ils n'ont pas de manager.

— Quand une belle femme doit absolument se rendre quelque part, tu l'y conduis, répond Afton.

Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux et je tourne la tête pour que les autres ne s'en rendent pas compte.

— Oh ! c'est trop mignon, minaude Mikey. Afton a un faible pour toi, Dixie. Attends, je vais te faire passer un petit mot pour te demander si tu veux bien sortir avec lui.

— C'est vraiment sympa de ta part, enfoiré, marmonne Afton.

Je suis quasiment certaine que la rue dans laquelle on se trouve est coupée à la circulation à l'occasion du festival. Tandis qu'Afton accélère, je l'observe un peu plus attentivement. Ses cheveux sombres sont bouclés et il a vraiment un beau visage, avec un air encore un peu enfantin.

*Mais il n'arrive pas à la cheville de Gavin.*

Ce que je peux détester mon subconscient, parfois.

Avant que j'aie le temps de poursuivre mon examen, on s'arrête dans un crissement de pneus et Mikey fait coulisser la portière. Afton m'a littéralement amenée au pied de la scène 7.

— Merci de m'avoir déposée, messieurs.

Je me tords un peu la cheville droite en sautant à bas du van, mais je n'ai pas le temps de me lamenter sur mon sort.

— Bonne chance pour ce soir, me dit Afton.

J'ai à peine fait quelques pas que j'aperçois Dallas et Gavin qui me fusillent du regard. Je leur offre à chacun mon plus beau sourire d'excuse et un petit signe de la main tandis que je m'approche de l'escalier qui mène à la scène.

— Hé, première partie ! crie une voix dans mon dos. Tu as oublié ça !

Je me retourne et je vois qu'Afton est juste derrière moi. Il me sourit, mon chapeau à la main.

— Merci !

Je tends le bras pour l'attraper, mais il recule.

— Dîne avec moi.

— Quoi ? Mais j'ai une balance, tu sais bien.

Mon dos me démange. Sans doute les yeux de mon frère qui lancent des flèches empoisonnées dans ma direction.

— Après le concert, espèce de folle. Dîne avec moi après le concert.

Il tient toujours mon chapeau pile hors de ma portée. Normalement, ça m'énerverait qu'on me taquine de la sorte, mais Afton Tate arrive à rendre ça drôle. Il me regarde avec un mélange d'espoir et de nervosité, mais je suis trop préoccupée par l'engueulade qui m'attend pour songer à ce que son invitation signifie vraiment.

— Je vais réfléchir, OK ? Ça dépend surtout de si mon frère m'égorge ou pas. Et plus je le fais attendre, plus je risque d'être portée disparue.

— Alors si c'est une question de vie ou de mort...

Afton me sourit et pose mon chapeau sur ma tête.

— Passe me voir après le concert, d'accord ?

Je hoche la tête, mais mon propre manque d'enthousiasme m'agace. C'est Afton Tate, quand même. Où sont les papillons, l'estomac noué et tous ces trucs ? Il n'y a pas une ado ou sa mère sur cette Terre qui ne fantasme pas sur ce mec — sur tout son groupe d'ailleurs. Et moi, je suis juste vaguement flattée par l'invitation et reconnaissante qu'il ait joué les taxis.

J'avance jusqu'à la scène la mort dans l'âme, certaine que Dallas va me trucider. En passant devant lui, j'ignore royalement le garçon par la faute duquel je ne saute pas de joie à l'idée d'aller dîner avec Afton. De la même façon que ledit garçon m'a ignorée tout à l'heure pendant la répétition.

— Dallas, je suis désolée. Je ne me suis pas réveillée. J'ai mis deux réveils, comme tu me l'avais dit, et...

— Contente-toi de jouer, Dixie. Je n'ai vraiment pas envie d'écouter tes excuses, là.

On interprète quelques morceaux pour nous échauffer et nous assurer que l'acoustique nous convient. A chaque note, je mets toute mon énergie et tout mon talent au service de mon archet. A un moment, Gavin casse une baguette et il me fusille des yeux quand je tourne la tête vers lui. A croire que lui aussi accorde soudainement une importance vitale à la ponctualité. A cette exception, ni Dallas ni Gavin ne me jette un regard pendant toute la balance.

Dès qu'on a terminé, je fais une dernière tentative pour obtenir le pardon de mon frère.

— J'ai merdé, je sais, mais je t'assure que ça ne se reproduira pas.

Dallas me fait face.

— Qu'est-ce que tu fabriquais avec Afton Tate ? Je pensais que tu faisais une sieste, pas que tu batifolais avec...

— Attends, je rêve ou tu viens de dire « batifoler » ? J'ai vraiment fait une sieste, pour ta gouverne. On s'est croisés alors que je sortais de l'hôtel en courant et, comme il n'y avait pas de taxi, il a offert de me conduire jusqu'ici, tout simplement.

— Et donc, tu as sauté dans un van rempli de mecs que tu n'avais jamais vus de ta vie ? Tu délires ou quoi ? Je te croyais plus intelligente que ça, Dixie.

Je secoue la tête pendant que je range mon archet dans mon étui.

— Vas-y, dis-le : je suis irresponsable et immature et je n'ai rien à faire ici. Je ferais mieux de retourner à l'école et de passer sagement ma vie dans une fosse d'orchestre, plutôt que de sillonner les routes avec vous.

Dallas a un mouvement de recul.

— Dixie, ce n'est pas ce que je...

— Tu sais quoi ? J'ai un scoop pour toi : je suis une grande fille et je fais des erreurs. A vrai dire, j'en ai même fait tout un tas ces derniers temps.

En disant ça, je regarde Gavin, qui observe la scène planqué derrière sa batterie.

— Je ne suis pas parfaite, je suis juste un être humain, et aussi une adulte qui mérite le bénéfice du doute. Je me suis excusée et, franchement, je ne vois pas ce que je peux faire de plus à part passer à autre chose. Par contre, si toi tu ne peux pas, c'est ton problème, pas le mien.

J'attrape Oz et je leur tourne le dos, au comble de la frustration. Ce ne sont pas les raisons qui manquent. Gavin ne veut pas de moi dans sa vie, Dallas ne veut pas de moi sur la route, alors que c'est le seul endroit où je me sente vraiment chez moi, et je suis complètement insensible au charme du musicien sexy et hyper-talentueux qui m'a invitée à sortir.

— Dixie Leigh, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que...

Je lève une main en l'air pour lui faire signe de se taire et je m'en vais. Il faut absolument que je mette de la distance entre eux et moi. Et tout de suite.

J'ai passé ma vie à sauver les apparences, mais là, je sens que j'ai de plus en plus de mal à donner le change. J'ai toujours accepté mon existence telle qu'elle était, sans me plaindre et sans trop en demander. J'ai toujours fait en sorte de ne pas laisser la douleur causée par la mort de mes parents déteindre sur les gens autour de moi. J'ai tenté d'être ce que Dallas et Gavin avaient besoin que je sois, d'être une enfant sans problèmes et de ne pas embêter mes grands-parents, qui se retrouvaient à

nous éduquer à un âge où ils auraient dû profiter de leur retraite. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éteindre l'incendie qui fait rage en moi dès que Gavin pose les yeux sur moi.

Mais tout ça, toute cette retenue, a fini par semer le chaos en moi. Un chaos qui me perturbe et me fait souffrir.

A côté, le déchirement qu'a été mon départ pour Houston paraît presque facile à gérer. L'idée de partir en tournée avec le groupe me plaisait tant. Jamais je n'avais imaginé qu'il pourrait y avoir des inconvénients. Mais, à présent, je sais que ça inclut une place au premier rang du défilé des conquêtes de Gavin et ça multiplie par l'infini ce que j'ai ressenti en le voyant flirter avec la serveuse.

— Tu vas où ? me crie Dallas depuis la scène.

— J'ai besoin d'air. Je serai revenue à temps pour le concert.

Ma voix tremble un peu et je me demande si lui ou Gavin s'en rendent compte.

Je ne serai pas en retard. Mais je ne serai peut-être pas entière non plus.

— J'en déduis que ton frère était furax ?

Je sursaute en entendant la voix d'Afton. Assise seule à une table dans un petit bar, je ne l'ai même pas vu arriver. Il a l'air sincèrement inquiet.

— On peut dire ça, oui.

— Désolé. Si je ne t'avais pas tenu la jambe devant l'hôtel...

— J'étais déjà en retard. Crois-moi, ce n'est absolument pas ta faute.

Il baisse la tête et m'observe à travers ses cils.

— Ça ne coûte rien d'essayer de partager la responsabilité. Je lui adresse un petit sourire.

— Merci. C'était très noble de ta part.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais ça me semble un peu exagéré comme réaction, non ?

Je hausse les épaules en suivant du bout des doigts le motif gravé sur le dessus de la table.

— Un peu. Disons qu'il y a d'autres trucs.

*Non pas que j'aie prévu de t'en parler.*

— Je vois, répond-il doucement. On peut peut-être en discuter ce soir autour d'un dîner ? Il y a un resto mexicain pas très loin d'ici et il paraît qu'ils servent jusque tard dans la soirée.

Il attend ma réponse et à chaque seconde qui passe la lueur qui brille toujours dans ses yeux semble se ternir un peu.

— Combien de fois je peux t'inviter avant d'avoir l'air désespéré ?

— Normalement, Bluebird ne dit jamais non à un repas gratuit. Alors si tu dois lui demander plus d'une fois, ça veut dire qu'elle n'en a pas envie.

La voix de Gavin nous surprend tous les deux.

*A quoi il joue ?* Il ne m'a jamais appelée comme ça devant quelqu'un. Pas une fois en dix ans.

Afton écarquille les yeux et lève les mains en signe d'excuse.

— Désolé, mec. Je ne savais pas qu'elle avait un copain.

— C'est parce qu'elle n'en a pas, je rétorque aussitôt.

Je suis en train de comprendre. Gavin peut me jeter comme une malpropre, mais il ne supporte pas de me voir avec quelqu'un d'autre. Je me lève pour être au même niveau qu'eux et me tourne vers Afton.

— J'adorerais dîner avec toi. On n'a qu'à se retrouver après ton concert.

Un grand sourire illumine soudain son visage.

— Génial. Bon concert, Dixie Lark.

Il me fait un clin d'œil et disparaît dans la masse, me laissant seule avec M. Chaperon Furax.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Je croise les bras sur ma poitrine avant de lui répondre :

— Je peux te retourner la question.

— Je te sauve la mise avant que ton frère ne te vire du groupe ou qu'il te confisque ton solo.

— Ah. J'en déduis que c'est l'heure ?

— Oui. C'est l'heure.

Sans un mot de plus, il tourne les talons et je lui emboîte le pas. Le bar est bondé et on a du mal à se faufiler au milieu de cette marée humaine. Mais, au fur et à mesure qu'on approche de la scène, la foule semble plus clairsemée.

C'est un peu le problème quand on fait la première partie d'un autre groupe. Tout le monde est encore sobre et le public est beaucoup moins indulgent. En plus, ce soir, il ne fait pas encore assez sombre pour compter sur la dose de magie qu'ajoutent normalement les lumières. Dallas n'a pas tout à fait tort quand il dit qu'on va devoir être absolument irréprochables.

Les ingénieurs du son sont encore en train de réparer du matériel, ce qui veut dire qu'il y aura forcément des petits couacs pendant notre set. Dallas trouve ça inacceptable mais, pour moi, ça fait partie du jeu. Les imprévus, les incidents, les soirs où rien ne se passe comme on le voudrait, les concerts où tous les éléments sont contre vous... c'est aussi ça que j'aime. La musique est une expérience, elle est pleine de vie et indomptable. Vous pouvez essayer de tout organiser, de tout prévoir, mais elle ne se soumet jamais complètement à votre volonté.

Je suis née pour être une première partie, pour être toujours un peu sur le fil et tenter de tirer le meilleur parti de chaque chose. Mais mon frère, lui... il est fait pour être en tête d'affiche.

Quant à Gavin... je ne sais pas vraiment ce qu'il est. Le rappel, peut-être. Celui dont le public ne se lasse jamais.

Même si je suis complètement stressée, je ne peux pas m'empêcher de remarquer son jean noir qui lui tombe sur les hanches et ses baguettes qui dépassent d'une des poches. Je ne peux pas résister au besoin de contempler la manière dont son T-shirt épouse son dos large et dont ses tatouages semblent prendre vie lorsque les muscles de ses bras bougent.

Quand on atteint la scène, Gavin va immédiatement s'installer derrière sa batterie. Il est en colère et je sens bien que c'est contre moi. Sauf que je n'ai pas la moindre idée de pourquoi.

— Dallas, je suis sincèrement...

Je n'ai pas le temps de finir de présenter — une nouvelle fois — mes excuses, car mon frère me prend dans ses bras.

— Je sais que ça fait dix ans et je sais qu'ils te manquent. Je suis désolé, Dixie Leigh. Si tu savais à quel point.

Il me parle à l'oreille, tout bas, tout en me caressant les cheveux. Il y a une telle émotion dans sa voix que je sens que je suis sur le point de flancher. Alors je me contente de hocher la tête sans rien dire.

— Ça va changer. Tu vas avoir une vie meilleure, je te le promets. Ou plutôt non, je ne te le promets pas : je te le jure. Dix, je jure sur la mémoire de nos parents que tu auras tout ce que tu mérites.

— Dallas, j'ai déjà tout ce dont j'ai besoin. J'ai la musique et je t'ai, toi. Ça me suffit.

*Et j'ai Gavin.*

Sauf qu'on ne peut pas vraiment *avoir* du feu. On ne peut pas tenir une flamme entre ses mains sans se brûler.

— Eh bien, tu ne devrais pas te contenter de ça.

J'ai trop peur de me mettre à pleurer s'il continue comme ça, alors je le congédie avec un clin d'œil.

— On en parlera plus tard. Va à ta place, grand frère. C'est l'heure de leur en mettre plein les oreilles.

Il me laisse seule, prête à attaquer mon solo, et je me lance.

Je garde les yeux baissés jusqu'à la fin et, quand je relève la tête, je m'aperçois que le public est sensiblement plus nombreux qu'au début. Je n'avais pas non plus remarqué qu'Afton et les autres membres de son groupe étaient postés sur le côté de la scène.

Pendant tout le reste de notre concert, Afton ne me regarde pas une seule fois. Ses yeux sont fixés là où les miens rêveraient d'être, là où mon cœur revient sans cesse. Rivés à Gavin Garrison.

\* \* \*

Une brise légère rafraîchit un peu ma peau encore brûlante. Le concert s'est bien passé et le parterre devant notre scène était plein à craquer à la fin. Même Dallas était content, c'est pour dire.

— Ton batteur a l'air un peu... véhément, dit Afton pendant qu'on marche en direction du restaurant.

— Hum...

Si *véhément* est un bon adjectif et *batteur* un bon descriptif pour Gavin, il n'est certainement pas *mon* batteur. D'ailleurs, j'ai aperçu sa nouvelle serveuse préférée qui roulait des fesses jusqu'à lui après notre concert.

— Il n'avait pas l'air enchanté que je t'emmène dîner.

Apparemment, Gavin l'a vraiment intimidé.

Lorsque Afton est venu se présenter à Gavin et Dallas en sortant de scène, ils se sont tous les deux plantés devant moi, comme pour lui bloquer le passage. Les épaules droites et le menton relevé, on aurait dit deux membres de la garde royale.

Dallas a même promis de se lancer à sa poursuite si je ne suis pas de retour à l'hôtel à minuit. Apparemment, je suis Cendrillon et personne ne m'avait prévenue. Gavin, quant à lui, m'a juste jeté un regard meurtrier. J'ai marqué une pause en passant à côté de lui, pour lui donner une dernière chance de dire quelque chose. N'importe quoi. En vain.

Quand j'ai eu la confirmation qu'il n'allait rien faire d'autre que nous scruter méchamment, j'ai haussé les épaules et pris le bras d'Afton. Au moins, il y a un mec sur cette planète qui n'a pas peur de me toucher devant mon frère.

Même une fois qu'on était sortis de son champ de vision, j'ai continué à sentir le regard de Gavin sur moi. Il s'était insinué sous ma peau et me suivait partout. Malgré tous mes efforts pour me convaincre que je me moquais bien de la raison pour laquelle il ne voulait pas que j'aie dîner avec Afton Tate.

— Ils ont juste une grosse tendance à me surprotéger, c'est tout.

— Ton frère, peut-être. Mais le batteur... ce n'est pas du tout des ondes de frère surprotecteur que j'ai senties chez lui.

— Et quel genre d'ondes c'était, alors ?

J'ai des papillons dans l'estomac. C'est affreux, mais c'est la première fois qu'Afton éveille vraiment mon intérêt. Je suis horrible. Pire encore, je suis tordue et visiblement encline au masochisme.

— Il ne te quitte pas des yeux quand tu joues.

Un nœud si énorme se forme dans ma gorge que je n'arrive pas à répondre.

*Gavin me regarde ?*

Je n'ai aucun moyen de savoir si c'est vrai ou pas, car je ne peux pas voir Gavin pendant que je joue. Je ne vois pas grand monde, d'ailleurs. En règle générale, je ferme les yeux et je ne vois plus que les couleurs vibrantes de la musique que j'interprète.

— Je n'invente rien, je t'assure.

Je ne décèle aucune trace de jalousie dans la voix d'Afton. Il parle de manière douce et posée, comme un professeur dont le seul objectif est de faire part à ses élèves d'un phénomène qu'il a observé. Il est réellement gentil et je me trouve injuste de ne rien avoir à lui offrir en retour, même si ces choses-là ne se commandent pas.

— Je te crois. Je réfléchissais, c'est tout. Je suis sûre que c'est simplement pour s'assurer que je ne rate pas une mesure et qu'il ne doit pas rattraper mes bourdes.

Dieu merci, on arrive enfin devant un bâtiment bariolé qu'Afton désigne comme étant notre destination.

Il m'ouvre la porte, et une femme entièrement vêtue de noir nous accueille. Elle a un fort accent espagnol et sa tenue contraste fortement avec les couleurs éclatantes du décor. Des sombreros ornent les murs et une multitude de lanternes en verre pendent au plafond. Des odeurs délicieuses de sauce et de *fajitas* flottent dans l'air.

On nous donne des menus et on nous installe autour d'une petite table, dans un coin tamisé. Le cadre est un peu plus intime que ce que j'aurais voulu, à vrai dire... Afton me regarde timidement et esquisse un sourire un peu crispé.

— Tu as déjà changé d'avis et tu regrettes de m'avoir invitée à dîner, c'est ça ? Si c'est le cas, tu ferais mieux de me le dire tout de suite, parce que je suis sur le point de commander tout le côté gauche du menu.

Afton baisse sa carte et se passe nerveusement une main dans les cheveux.

— Je plaisante. Je vais juste prendre une *quesadilla* au poulet. Détends-toi.

Il inspire profondément et se penche vers moi.

— Tu m'as impressionné sur scène. Tu es vraiment douée. Et très belle, aussi. Evidemment.

Il baisse la tête, visiblement embarrassé, avant de poursuivre :

— Je ne sais pas trop comment dire ça, mais je vais faire de mon mieux.

— Oh ! me voilà rassurée. Moi qui avais peur d'être mal à l'aise avant même d'avoir commandé les entrées, je me sens mieux, tout de suite.

Il sourit enfin de bon cœur et une lueur amusée brille dans ses yeux.

— Désolé. Je ne suis pas aussi nul, d'habitude.

— Je dois reconnaître que c'est sans doute la première fois que je rends un mec aussi nerveux.

— Ce n'est pas ta faute. C'est moi.

— De mieux en mieux. On n'utilise jamais l'excuse du « ce n'est pas toi, c'est moi » avant le dessert, je te signale. Ou même jamais avant d'avoir couché, je dirais.

Il écarquille tellement les yeux que je suis à deux doigts d'éclater de rire.

— Tu... tu as l'intention de coucher avec moi ? Au premier rendez-vous ? demande-t-il avec un mélange d'impatience et d'anxiété.

— Maintenant que je sais déjà avec quelle phrase tu vas me larguer ? Certainement pas.

Je n'arrive pas à retenir un sourire et il m'imitte.



— C'est méchant de te moquer de moi comme ça. Je commence à me dire que c'est toi qui devrais m'inviter à dîner.

— Hors de question. C'est toi qui as insisté, je te rappelle.

Là-dessus, un serveur, qui n'a même pas l'air d'avoir l'âge de conduire, nous interrompt et dépose des tortillas et un bol de sauce sur notre table, ainsi que deux verres d'eau. Je commande ma *quesadilla* et Afton prend des *fajitas* au bœuf. Une fois que le serveur s'éloigne, je m'empare d'une tortilla et me concentre sur mon cavalier.

— Et donc, qu'est-ce que tu disais ?

— En fait, j'aimerais bien savoir pourquoi tu as accepté de dîner avec moi. Ça m'a l'air d'une décision plutôt risquée.

Son regard croise le mien et j'y lis davantage que de la simple taquinerie. On dirait bien que j'ai déclenché quelque chose en parlant de sexe. Je bois une gorgée d'eau et j'attends un instant avant de répondre :

— Laisse-moi deviner. Tu as eu l'impression que le comportement de mon frère et de Gavin voulait dire : « Tu peux regarder mais pas toucher », et maintenant tu cherches comment battre en retraite.

Je lèche les miettes qui sont restées collées sur mes lèvres et les yeux d'Afton se posent sur ma bouche. Il suffirait de faire une blague un peu provocante ou de se lécher la bouche pour fasciner un homme ? Il faut que je tire ça au clair.

— A moins que...

Je me mords la lèvre inférieure et me penche vers lui.

— ... tu ne sois pas aussi gentil que tu en as l'air et que tu aies envie de prendre des risques.

Il se laisse aller contre son dossier et hausse les sourcils.

— Honnêtement, prendre des risques, ce n'est pas mon genre.

Afton n'est pas juste gentil : il est intelligent et, visiblement, il voit clair dans mon petit jeu. Il faut croire que je ne suis pas aussi irrésistible que j'aimerais l'être.

C'est pour ça que Gavin n'a pas voulu de moi. Parce que je ne suis pas assez sexy ni expérimentée. Ça doit se voir comme le nez au milieu de la figure si même quelqu'un que je viens juste de rencontrer rejette mes avances aussi facilement. Il ne me reste plus qu'à faire bonne figure.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— C'est-à-dire ?

— Il paraît que tu as reçu beaucoup d'offres de la part de gros labels et de managers importants. Pourquoi avoir dit non à tout le monde ? Pourquoi ne pas tenter votre chance ?

— Parce que j'aime ma carrière et mon groupe tels qu'ils sont. C'est toujours pareil avec ces gens-là : ils commencent par te dire que tu es génial, puis ils se mettent en tête de changer tout ce qui fait que tu es génial à la base.

— Je vois.

Ça me rend triste de penser que le groupe d'Afton risque de ne jamais vraiment connaître le succès. Ils sont franchement bons et ils méritent mieux que de vivre entassés dans un van en gagnant une misère, même s'ils aiment leur vie comme elle est.

Soudain, je comprends.

*C'est sûrement ce que Dallas ressent.*

— Ne fais pas cette tête. On reçoit régulièrement des propositions. Pour le moment, on est très bien comme ça. Si ça change, alors on explorera les différentes options qui s'offrent à nous.

Je hoche la tête. Ça ne me regarde pas de toute façon.

— Je comprends. Désolée, je suis indiscreète.

— Ça ne me dérange pas d'en parler. Et, pour ta gouverne, je ne suis pas en train de battre en retraite. J'aime juste savoir où je me situe.

— Par rapport à quoi ?

— Au batteur, dit-il d'une voix neutre. Il ne te regarde pas comme s'il avait peur que tu fasses une fausse note. Plutôt comme s'il avait peur que tu disparaisses et que tu emportes son cœur avec toi.

« Si je te touche, si je m'autorise ne serait-ce qu'à poser une main sur toi, je ne suis pas sûr d'être capable de m'arrêter. »

J'essaie de repousser les mots de Gavin qui tentent de s'insinuer dans mon esprit.

— Pas mal. Tu devrais mettre ça dans une chanson.

— C'est la vérité, insiste-t-il en haussant les épaules. Je l'ai observé pendant tout le concert : il te regarde comme si sa vie en dépendait. Je me suis vraiment senti con de t'inviter à sortir alors qu'il y a clairement...

— Il n'y a rien du tout, d'accord ? Tu ne sais absolument pas de quoi tu parles.

Il a un mouvement de recul, sans doute surpris par la violence de ma réaction.

Décidément, piquer des crises à l'heure des repas est en train de devenir une manie. Je vais finir par mourir de faim si je continue. Je respire profondément et je plie et déplie les doigts pour avoir quelque chose sur quoi me concentrer.

— Ecoute, ce n'est pas aussi compliqué que ça en a l'air. J'ai simplement eu le béguin pour lui quand on était plus jeunes mais, crois-moi, on ne sera jamais autre chose que des amis, il a été très clair là-dessus. On est deux musiciens qui jouent dans le même groupe, c'est tout.

« On est plus que ça. Vous êtes tout ce que j'ai, Dallas et toi. Tu comprends ça ? »

Comment se fait-il que Gavin soit soudain une petite voix dans ma tête ? Afton ouvre la bouche, mais nos plats arrivent avant qu'il ne puisse répondre. C'est sans doute mieux comme ça.

On commente le contenu de nos assiettes respectives — vraiment délicieux — puis Afton me parle d'une petite tournée d'artistes indépendants à laquelle il aimerait que son groupe participe.

J'aime bien discuter avec lui et je passe un bon moment mais, dès qu'on a fini de manger, je n'ai qu'une envie : retrouver la solitude de ma chambre.

Même sans être là, Gavin a réussi à gâcher mon rendez-vous.

Je l'ai vu.

Gavin était dans le couloir quand Afton m'a raccompagnée jusqu'à ma chambre d'hôtel. Il a dû nous entendre arriver et faire aussitôt demi-tour car je l'ai juste aperçu une demi-seconde avant qu'il ne s'engouffre dans l'escalier. Mais il était à mon étage.

*Pourquoi ?*

En temps normal, je me serais juste dit que lui et Dallas faisaient des rondes pour s'assurer que je rentrais à l'heure. Mais ce qu'Afton m'a dit pendant le dîner a fait naître un fol espoir en moi. Peut-être qu'un jour Gavin me voudra suffisamment pour oser. Oser défier Dallas, mettre en péril l'avenir du groupe et aussi celui de notre amitié.

Je dois reconnaître que c'est un risque énorme. La possibilité de gâcher tout ce qu'on a, de perdre à la fois la confiance de mon frère, le groupe et l'amitié de Gavin, me donne l'impression d'être en équilibre au bord d'un gouffre sans fond.

Arrivée devant ma porte, je me tourne vers Afton.

— Merci pour le dîner. Désolée de rentrer aussi tôt, je sais que c'est nul, mais je suis plus fatiguée que ce que je croyais.

— Tu es tout sauf nulle.

Il sourit, mais je sens bien qu'il est déçu dans le fond.

— Encore merci de m'avoir déposée tout à l'heure. J'ai vraiment eu chaud aux fesses.

Il se penche et regarde mes fesses ouvertement.

— Qui sont superbes, il faut bien l'avouer, me dit-il avec un clin d'œil malicieux.

— Ravie qu'elles te plaisent.

Je lui tends la main. Au lieu de la serrer, il la soulève et me fait un baisemain. Je ris gaiement. C'est tellement cliché que je ne résiste pas à l'envie de prendre mon plus bel accent de duchesse du XVII<sup>e</sup> siècle.

— Adieu, sieur Tate. Ce fut un réel plaisir que celui de faire votre connaissance. Tous mes vœux de réussite dans vos futures aventures musicales.

— Qu'il en soit de même pour vous, dame Lark. Peut-être nos chemins se recroiseront-ils un jour prochain. Si nous avons la chance que les étoiles s'alignent de nouveau.

A cet instant, tandis qu'on joue tous les deux la comédie et qu'Afton me sourit si chaleureusement, je commence à comprendre pourquoi Gavin est capable de coucher avec des inconnues.

La solitude est le quotidien des artistes en tournée, et elle l'est encore plus maintenant que j'ai une chambre à moi toute seule. La perspective d'un peu de réconfort, même s'il n'est que passager, est tentante. Je pourrais inviter Afton à entrer, le laisser m'embrasser, tirer sur la ceinture de son jean, et passer une nuit très agréable dans ses bras.

Sauf que je revois encore l'expression tourmentée de Gavin quand il m'a vue partir avec Afton et je sais le nombre exact de baguettes qu'il a cassées ce soir. Cinq. C'est la première fois qu'il en casse autant en un seul concert. On ne peut pourtant pas dire qu'on joue du heavy metal.

Peut-être qu'il ne me désire pas suffisamment pour me prendre la main et sauter dans le vide avec moi, mais savoir que je lui ferais du mal en étant avec Afton suffit à m'en couper l'envie.

— Peut-être, dis-je enfin à voix basse. Bonne nuit, Afton.

— Bonne nuit, Dixie Lark.

Il se laisse congédier sans protester et s'éloigne, en parfait gentleman.

Une fois dans ma chambre, j'appuie mon dos contre la porte close. Oz est là pour m'accueillir. Peut-être que ça ne dérangerait pas les gens des chambres voisines que je joue un petit peu ?

Je songe soudain qu'il est trop tard pour appeler papy et j'ai envie de me gifler. Je l'appelle toujours après un concert pour lui dire comment ça s'est passé. Mais il doit déjà être couché à cette heure-ci. Je m'assieds sur mon lit et tente d'écrire des paroles potables pour une chanson sur laquelle je travaille. J'écris sans relâche, jusqu'au moment où je n'arrive plus à garder les yeux ouverts.

\* \* \*

Le lendemain matin, je retrouve Dallas dans le hall de l'hôtel.

— J'imagine que ton sbire t'a informé que j'étais sagement rentrée plus d'une heure avant mon couvre-feu ?

— Mon quoi ?

Il fronce les sourcils et ses yeux se posent sur Gavin, qui vient de nous rejoindre. Il a l'air d'être tombé de son lit.

— Oublie.

Je n'ai plus envie d'en parler.

Gavin nous dit bonjour d'une voix rauque qui m'excite instantanément. Je tourne la tête vers lui pour essayer de croiser son regard. Echec cuisant. Il ne lève même pas les yeux.

— Tu es passé où cette nuit ? lui demande Dallas. Tu es allé retrouver la rouquine, finalement ?

Ma curiosité masochiste est immédiatement piquée au vif, mais le dégoût me fait grimacer, alors je m'éloigne vers le parking. Hors de question que Gavin s'en rende compte.

Et puis, il vaut mieux que je ne sache pas. Ça ne change rien, de toute façon : même si j'avais su hier soir qu'il était avec elle, je n'aurais rien fait avec Afton. Je n'arrive pas à m'imaginer couchant avec quelqu'un par vengeance ou par dépit, et encore moins avec un garçon aussi gentil que lui. Il mérite mieux que ça.

Le soleil m'aveugle dès que je mets un pied dehors et je dois me protéger les yeux pour repérer le van. Les garçons ne tardent pas à me rejoindre et, heureusement, le sujet semble clos.

— On y va à pied ou en voiture ?

— A pied, me répond Dallas. La batterie de Gavin est déjà sur place et tous les parkings doivent être bondés. Si on prend le van, on ne retrouvera pas de place pour se garer.

Je les laisse ouvrir la marche et prendre quelques mètres d'avance.

J'ai besoin de si peu de choses pour exister. Il me faut juste de l'eau, Oz, de la musique et un cœur qui bat. Même un petit peu. Tant qu'il ne s'arrête pas.

*Bats juste un petit peu.*

J'inspire. J'expire.

*Allez, Dixie Leigh. Avance.*

Plus facile à dire qu'à faire. J'ai l'impression que le bitume se transforme en sables mouvants sous mes pieds et que l'air est si dense que je vais étouffer.

Je ne sais pas si c'est à cause d'Afton, de notre rencard ou d'autre chose qui n'a rien à voir avec moi, mais Gavin est contrarié, je le sens. Ses épaules sont tombantes, il a la tête basse, et l'air nonchalant qu'il affiche toujours semble forcé. Peut-être qu'il a la gueule de bois ou qu'il est de mauvaise humeur. Peut-être que sa mère l'a appelé et qu'elle lui a demandé de l'argent en lui donnant une excuse débile, alors qu'en fait c'est pour s'acheter de la drogue. Peut-être que la rousse était si bonne au lit qu'il n'a pas dormi de la nuit et qu'il est épuisé.

En tout cas, quelle que soit la raison, il n'est pas dans son état normal et par conséquent moi non plus.

Je ne sais pas quand je suis devenue cette espèce de pauvre fille pathétique complètement dépendante du bonheur de quelqu'un. Quelqu'un qui m'a clairement dit qu'il ne franchirait jamais la frontière de l'amitié avec moi. Et pourtant je reste là, toute seule et toujours aussi amoureuse.

On arrive dans la rue où se trouve l'entrepôt. Dallas et Gavin traversent le carrefour au trot tandis que je les suis en traînant les pieds.

Si l'année que j'ai passée à Houston pour devenir une violoniste classique a été catastrophique, ce n'est pas seulement parce que je n'aimais pas le genre de musique que je jouais. C'est aussi parce que j'étais loin des trois hommes de ma vie.

Loin de la chaleur de Gavin, de son fichu sourire à fossette, loin de la présence de mon frère et de son rire réconfortant, loin de la force tranquille de mon grand-père et de ses encouragements constants, j'ai commencé à changer. Comme une fleur qui ne voit plus la lumière du soleil, je me suis fanée de jour en jour. Je me suis renfermée sur moi-même et je me suis rapprochée de celle que je serais sûrement devenue si Gavin Garrison n'était pas apparu sur le perron le jour de l'enterrement de mes parents.

\* \* \*

A la fac, tout le monde pensait que j'étais timide, à l'exception de ceux qui me prenaient pour une petite snobinarde qui se croyait supérieure à eux. S'ils avaient su à quel point ils étaient loin du compte...

Alors, quand j'ai obtenu la place de premier violon solo, tout ça sans être passée par le conservatoire, ni par les stages hors de prix que mes petits camarades avaient enchaînés toute leur vie... inutile de dire que ça n'a pas enchanté les autres.

Mais quand Dallas m'a appelée pour me dire que papy avait fait un infarctus, je n'ai pas hésité. Je suis partie avant la fin des examens et j'ai pris le premier bus pour Amarillo.

La frayeur que papy m'avait faite m'avait rappelé à quel point la vie était courte. Je mourais d'envie d'aller chez Gavin en courant pour lui dire que je l'aimais et que je ne pouvais pas passer une seconde de plus loin de lui.

Il a suffi à Dallas de quelques mots pour m'en dissuader. C'était le premier soir après la sortie de papy de l'hôpital et on venait de l'installer à la maison. Dallas m'a entraînée dans la cuisine pour

discuter et j'ai sauté sur l'occasion pour lui expliquer ce que m'avait dit mon conseiller d'orientation. Etant donné que c'était une urgence familiale et qu'il ne restait que quelques semaines avant la fin du semestre, ils acceptaient de me garder une place jusqu'à l'automne et de me laisser passer les rattrapages.

Rien n'aurait pu me préparer à la réponse de mon frère :

— Je ne peux pas dire que ça m'enchanté que tu aies quitté l'école et en même temps... je ne suis pas mécontent que tu sois là, Dix. Ecoute, je sais qu'on doit se concentrer sur la santé de papy pendant les prochaines semaines, mais j'ai parlé à quelques propriétaires de salles dans le coin. Je peux nous décrocher une douzaine de concerts le mois prochain.

Une partie de moi était choquée qu'il se préoccupe du groupe alors que la santé de notre grand-père était la priorité, mais je ne pouvais pas le nier : j'étais surexcitée à l'idée de jouer de nouveau avec eux. Et ça faisait bien longtemps que je n'avais pas été excitée par quelque chose.

Mais c'est la suite de la conversation qui m'a bouleversée.

— Au fait, ne lui en parle pas quand tu le verras, mais Gavin a traversé une période difficile. Sans le groupe, il était un peu... paumé, disons.

Rien que de repenser à cette discussion, mon cœur se serre dans ma poitrine, exactement comme il l'a fait ce jour-là.

— Paumé, c'est-à-dire ?

Dallas a haussé les épaules et détourné le regard. Il fait toujours ça quand il me cache quelque chose.

— Rien. C'est juste vraiment important qu'on fasse ces concerts. Il a besoin du groupe et il a besoin d'être occupé, autrement...

— Autrement quoi, Dallas ? Dis-moi ce qui se passe. Je veux savoir.

Les bras croisés et la tête basse, Dallas m'a alors expliqué que, quand j'étais partie à Houston, le groupe s'était retrouvé au point mort. Gavin avait commencé à déraper, au point de suivre un chemin dangereusement semblable à celui de sa mère.

J'étais tellement choquée que je me suis mise à pleurer, incapable de masquer mes émotions. J'ai supplié mon frère de me donner davantage de détails, mais il m'a répondu que ce n'étaient pas mes oignons, que ça s'était mal passé, tout simplement. Que ce n'était que lorsque Dallas lui avait dit que je revenais à Amarillo et qu'il nous avait trouvé des concerts que Gavin avait commencé à remonter la pente.

Gavin a besoin du groupe pour rester dans le droit chemin. Dallas a toujours eu besoin d'être sur scène. Mon âme dépérit quand je ne peux pas jouer la musique dont elle se nourrit.

C'est pour ça que j'ai essayé de toutes mes forces de me mentir sur ce que j'éprouve, pour que le groupe reste ensemble. Et ça marchait plutôt... jusqu'à ce que je le voie avec cette fichue serveuse et que je pique une crise d'hystérie.

Si je ne parviens pas à garder le contrôle sur mon cœur, je vais tout gâcher. Je vais faire du mal à tous les gens que j'aime. Mais j'ai vraiment peur d'échouer. Affronter la réalité — celle qui me submerge quand je suis si proche de lui — fait ressortir toutes mes faiblesses.

Il est parti. Il a tourné les talons et il est parti. Voilà quelle a été sa réaction quand je lui ai avoué mes sentiments.

La vérité, c'est que Gavin Garrison ne m'embrassera jamais. Il ne me fera jamais l'amour et il ne murmurerà jamais mon nom dans le silence d'une chambre à coucher plongée dans l'obscurité, tandis qu'il me tient dans ses bras.

Il ne dira jamais ces mots que je n'ai pas entendus depuis la mort de mes parents. Pas à moi du moins. Le jeu n'en vaut pas la chandelle à ses yeux et je le comprends tout à fait. Mais comprendre et accepter sont deux choses très différentes.

Ça ne m'a jamais dérangée que mes grands-parents ne nous le disent pas. Ce n'était pas leur genre, tout simplement. Ils croyaient davantage aux preuves d'amour qu'aux grandes déclarations. Je ne crois pas que Dallas l'ait jamais dit à Robyn, et encore moins à moi. Ça ne m'embête pas : je sais que mon frère m'aime et je sais aussi à quel point ça le mettrait mal à l'aise de devoir le dire tout haut. Mais savoir que Gavin ne me dira jamais ces trois mots et qu'il ne veut pas les entendre de ma bouche... Ça me fait l'effet d'un pieu qu'on m'enfonce dans le cœur, un peu plus profondément chaque jour.

J'ai besoin de les dire. Il faut que ça sorte. Autrement, je vais redevenir cette fille qui se flétrit et, au moindre coup de vent, les morceaux de mon cœur brisé seront dispersés par la brise, telles des aigrettes de pissenlit.

Une fois dans l'entrepôt, je sors Oz de son étui, le dos tourné à Gavin et Dallas qui s'installent de leur côté. Ils plaisantent ensemble et parlent des filles qu'ils ont rencontrées à Austin. Mon frère fait un commentaire sur la chaleur de l'été qui pousse les jupes courtes à sortir de leur hibernation, et le rire de Gavin me donne la nausée. Dallas dit quelque chose à propos d'un bar du coin où des filles veulent les retrouver après le concert de ce soir, mais le bourdonnement dans mes oreilles m'empêche de capter les détails.

Je rêve qu'ils la bouclent et qu'on entame cette fichue répétition. Je suis là pour jouer. Jouer suffirait à garder le contrôle. La musique balaierait la douleur. Mais ils n'ont pas l'air pressés de démarrer, et me tenir plantée là comme une idiote pendant qu'ils prévoient de sortir draguer des groupies est au-dessus de mes forces.

— J'ai besoin d'une pause.

Je sais très bien qu'on n'a pas encore commencé et qu'ils vont trouver ça bizarre, mais je m'en moque.

Je tente de poser Oz avec soin, mais j'entends mon archet tomber par terre tandis que je quitte l'entrepôt le plus vite possible.

A moitié aveuglée par la lumière du soleil, c'est presque à tâtons que je vais me réfugier dans la contre-allée. Penchée en avant, les mains sur les genoux, je fais de mon mieux pour me ramasser toute seule à la petite cuillère et recoller les morceaux.

Dallas va être furieux. Quant à Gavin, il va se demander si je ne suis pas devenue complètement folle.

— Ça va, Bluebird ?

Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas envie de le voir. Dommage que ce ne soit pas mon frère qui soit venu me chercher. Avec lui, j'aurais pu ressortir l'excuse des problèmes de fille, j'aurais pu accuser un taux anormalement élevé d'hormones et reprendre la répétition comme si rien ne s'était passé. Mais les yeux noisette de Gavin pleins d'inquiétude m'en empêchent. Je suis incapable de lui mentir.

Alors je me rends, je capitule et je dépose mon cœur aux pieds de l'ennemi — avec un poignard et un schéma des endroits où me frapper pour me faire vraiment mal.

— Non.

Il s'approche un peu plus. Son corps fait écran entre le soleil et moi, la lumière forme une sorte de halo autour de sa silhouette, qui lui donne des airs d'apparition divine.

— J'aurais dû être honnête. J'aurais dû te le dire plus tôt, peu importe ce que Dallas en pensait.

Un petit sanglot s'échappe de ma gorge et je parle plus vite, par peur de ne pas réussir à aller jusqu'au bout.

— Si j'avais fait ça, peut-être que je ne serais pas en train de perdre les pédales pendant la semaine la plus importante de notre vie.

Gavin me dévisage comme si je parlais une langue étrangère.

— Je ne sais pas de quoi tu...

— Je suis rentrée à la maison pour papy, tout le monde sait ça. Je suis revenue pour m'occuper de lui et pour que Dallas n'ait pas à tout gérer tout seul. Mais ce n'est pas la seule raison. Si je suis revenue, c'est aussi pour toi, Gav.

Il va me planter là, exactement comme la nuit dernière. Je peux déjà le lire dans ses yeux. Mais il faut que ça sorte, tant pis pour les conséquences.

— Je détestais ma vie à Houston. Je pouvais sentir en permanence cette attraction, cette espèce de champ magnétique, comme si tu avais besoin de moi, qu'on avait besoin l'un de l'autre, et être loin de toi m'était insupportable. Mais ce que je vis à présent, c'est encore pire. Être si près de toi et ne pas pouvoir...



Ma voix devient rauque et les mots ont de plus en plus de mal à sortir.

— J'ai toujours essayé de gérer ça toute seule dans mon coin, mais je ne sais pas si je peux continuer. Avec tout ce qui nous arrive en ce moment, je sais que je devrais être reconnaissante. Je devrais être heureuse qu'on soit ici, heureuse d'avoir une chance d'échapper à la fosse d'orchestre, mais passer le reste de ma vie comme ça, ensemble sur la route sans...

Je n'arrive même pas à finir ma phrase. Je suis incapable de mettre des mots sur ce dont j'ai besoin et je n'ai plus assez d'air dans les poumons pour parler de toute façon.

Si seulement j'avais une bouteille de bière vide à balancer contre le mur...

Le regard de Gavin s'assombrit. Mon corps essaie de me faire taire, de me forcer à tout garder à l'intérieur, mais rien ne peut arrêter le flot de mes paroles maintenant que le barrage s'est effondré. Tout ce que j'ai essayé de taire pendant si longtemps m'échappe, si vite que je ne me rends même pas compte de l'énormité de ma confession.

— Je sais que tu ne ressens pas la même chose et que ça détruira tout ce pour quoi on a travaillé si dur, mais je t'...

Les lèvres de Gavin atterrissent brutalement sur ma bouche entrouverte et volent les mots qui s'apprêtaient à en sortir. Des flashes de lumière dansent devant mes yeux et mes mains viennent instinctivement se poser sur sa nuque, comme pour sceller nos deux corps ensemble pour l'éternité.

Je sens ses doigts s'enfoncer dans la chair de mes fesses et il m'agrippe fermement, sans jamais quitter ma bouche. Il me soulève et mon dos percute le mur en briques derrière moi, mais je me rends à peine compte du choc.

Il respire contre ma bouche, et je plaque mes lèvres et ma langue contre les siennes bien plus brutalement que ce qui conviendrait pour un premier baiser. Il plante doucement les dents dans ma lèvre inférieure et je l'imite en me collant contre lui, incapable de me contrôler. J'ai besoin d'être encore plus proche de lui, même si c'est physiquement impossible.

Peut-être que c'est de la pitié, peut-être que c'est du désir ou peut-être que le baiser a juste pour but de me faire taire. Je n'en sais rien, mais je sais que c'est sans doute tout ce que j'obtiendrai jamais. Alors je prends ce qu'il me donne avec voracité, jusqu'à ce qu'il arrête ou que l'un de nous deux s'évanouisse à cause d'un manque d'oxygène.

Tout tourne à toute vitesse autour de moi, comme si j'étais dans l'œil d'un cyclone. Les assauts des lèvres de Gavin finissent par se faire plus doux et j'essaie de suivre son rythme. J'aimerais mémoriser chaque respiration, savourer chaque petit grognement qui sort de sa bouche pour mourir sur la mienne. Je veux que sa présence reste gravée sur mes lèvres, qu'elles me brûlent pour que je me rappelle chaque fraction de chaque seconde. Mais son goût enivrant m'étourdit trop pour que je puisse me concentrer.

Lorsque nos langues se rencontrent de nouveau, une vague de chaleur me submerge et c'est comme si chaque cellule de mon être sortait d'un long sommeil. Un petit gémissement m'échappe et je tremble des pieds à la tête. Sa saveur me grise tellement que mes jambes vacillent. Heureusement qu'il me tient, autrement je m'effondrerais. Et dire que j'ai vécu toute ma vie sans connaître ce sentiment... Ça me fend le cœur.

Un gémissement plus profond sort de ma gorge et Gavin me lâche si abruptement que je tombe presque à la renverse. Dès que j'ai retrouvé un semblant d'équilibre, il recule d'un pas, puis d'un autre en se prenant la tête dans les mains. Mais la réelle distance entre nous, l'immense fossé qui nous sépare, c'est dans ses yeux que je le vois.

Je fais un pas vers lui. J'ai désespérément besoin de le ramener à moi, de revivre ces quelques secondes de perfection, qui, indubitablement, ont été les meilleures de toute ma vie. Mais il fait un

autre pas en arrière pour mettre encore un peu plus de distance entre nous. Il se défile déjà. Beaucoup trop tôt.

— Mon Dieu. *Non. Dixie. Mon Dieu.* Je n'aurais jamais dû. Je suis désolé, je...

— Je t'interdis.

La colère ronge mon cœur comme de l'acide. Il est en train de complètement gâcher le moment qu'on vient de vivre.

— Ne t'avise pas de me retirer ça, Gavin Garrison. Pas d'excuses.

Il ouvre la bouche et la referme aussitôt.

— Ne dis pas un mot de plus. S'il te plaît. Restons-en là, d'accord ?

Son regard tumultueux se pose sur moi et il hoche la tête.

— Ça va ? J'ai complètement perdu le contrôle, je suis vraiment...

Je le foudroie du regard et il ravale ses excuses.

— Est-ce que je t'ai fait mal ?

Je secoue la tête.

*Pas encore.*

Pourtant, on sait très bien tous les deux qu'il est sur le point de me détruire, de massacrer mon pauvre cœur une bonne fois pour toutes. Je n'échangerais ce baiser pour rien au monde, mais c'est encore pire maintenant. J'ai goûté au bonheur paradisiaque d'être embrassée par Gavin Garrison et tout ce qu'il en reste, ce sont les regrets que je lis dans ses yeux.

— Vous venez, oui ou non ?

La voix de Dallas s'élève près de la porte ouverte du local et je prends une grande inspiration. Tout est sous contrôle. Du moins pour l'instant.

J'effleure mes lèvres de ma langue et je sens qu'elles sont un peu gonflées par le traitement que Gavin vient de leur infliger. J'ai pris une seule dose et je suis déjà accro. Il va falloir m'en contenter. Ça devra suffire, je n'ai pas le choix.

Je ne regarde pas mon frère quand je retourne à l'intérieur. Je mets simplement Oz sur mon épaule, j'attends qu'ils soient prêts également, et je commence à jouer.

Je joue mieux que jamais. Je suis débordante d'énergie et complètement électrisée par le souvenir de la bouche de Gavin contre la mienne. Je suis vivante. Au bout de quelques morceaux, Dallas me demande ce que j'ai pris au petit déjeuner et je hausse les épaules, tout en me repassant en boucle les images du baiser.

Il faut que j'y arrive. Je dois réussir à me nourrir du peu qu'il vient de me donner, au moins pour un soir de plus.

Quant au fait de survivre à une tournée avec un homme que j'aime et que je ne peux pas avoir, j'ai un plan. Reste à savoir s'il m'aidera à travailler à proximité immédiate de Gavin dans l'avenir ou si, au contraire, il provoquera un cataclysme qui bouleversera notre monde.



La deuxième soirée du festival est encore plus intense que la première. Heureusement, je n'ai pas eu à me préparer en trente secondes, ni à faire du stop cette fois. Ce soir, j'ai mis un haut en cuir et en dentelle que j'ai sélectionné avec soin et un jean délavé, déchiré pile là où il faut. Il fait plus frais qu'hier et la brise va sûrement apporter de la pluie dans la nuit. Je respire profondément, je ferme les yeux et je joue de mon instrument de la même façon que Gavin m'a embrassée il y a seulement quelques heures. Passionnément. Avidement. Désespérément.

La foule est plus importante que le premier soir et le soleil se couche un peu plus tôt, nous offrant cette obscurité bénie qui rend la musique encore plus magique et mystérieuse.

Ce soir, on joue sur la scène 11, un peu plus à l'écart de l'artère principale. Le groupe pour lequel on fait la première partie s'appelle Living a Past Life. Ils jouent du rock chrétien, et leur communauté de fans est absolument énorme. Le souci, c'est qu'ils ne sont pas encore arrivés et que les organisateurs n'arrêtent pas de faire signe à Dallas de continuer à jouer. On en est déjà à quatre chansons de plus que prévu et on en est presque à improviser quand la tête d'affiche finit par se montrer.

On part sous un concert d'applaudissements, mais je ne sais pas s'ils s'adressent à nous ou à nos successeurs.

— Je vais traîner un peu dans le coin et essayer de parler à leur manager, nous dit Dallas une fois qu'on a rangé tout notre matériel dans le van. Vous n'avez qu'à prendre Emmylou pour rentrer à l'hôtel si vous voulez.

Si je croyais ne serait-ce qu'une seconde que Gavin allait profiter de l'occasion pour se glisser dans ma chambre, j'accepterais l'offre de Dallas sans hésiter. Mais, à voir la façon dont Gavin m'évite, je parierais plutôt qu'il va courir s'enfermer à double tour dans sa chambre à peine arrivé à l'hôtel, sans même me dire bonne nuit.

— Il fait bon ce soir, je pense que je vais me balader un peu avant de rentrer. Bonne soirée, les garçons.

Sans attendre leur permission, je commence à m'éloigner. Jamais ils ne vont me laisser remonter Sixth Street toute seule. C'est le chaos. Tout le monde est complètement soûl, la plupart des gens cherchent quelqu'un avec qui coucher et, pour une fois, je suis comme la plupart des gens.

— Attends, Bluebird.

Je fais lentement demi-tour en entendant la voix de Gavin derrière moi et mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Tu crois vraiment que Dallas va te laisser te promener toute seule au milieu de cette faune ?

Je souris car on sait tous les deux que non, et il fronce les sourcils.

— Je vois. Moi qui pensais que ton innocence faisait partie de ton charme, tu sais manipuler les hommes, en fait.

— Peut-être que j'ai appris quelque chose à la fac, en fin de compte.

Il secoue la tête en souriant et j'ai des fourmis dans les mains. Je meurs d'envie de tendre le bras et de l'attraper par les cheveux pour ramener ses lèvres là où elles devraient être. Sur les miennes.

— Alors..., commence-t-il doucement.

Il fourre les mains dans ses poches et on s'enfonce un peu plus dans la foule.

— Alors ?

— Je pense qu’il faudrait qu’on discute.

— Tu penses ?

Il soupire d’un air agacé.

— Bon sang, Dixie, tu peux arrêter de jouer les perroquets ?

— Tu m’as embrassée, Gavin. Ce qui signifie que ton super plan de « Je-Ne-Te-Toucherai-Jamais » est bon pour la poubelle. Alors qu’est-ce qu’on fait, maintenant ?

— Je crois que je préférerais quand tu te contentais de répéter ce que je disais, en fait.

Je me presse légèrement contre lui et lui donne un petit coup d’épaule. Ce baiser a ouvert les portes d’un monde où j’ai le droit de le toucher, et je sens que je ne suis pas près de m’en lasser. C’est délicieux... Mais il a raison, on devrait parler.

— Tu veux bien m’expliquer ?

— T’expliquer quoi ?

— Pourquoi tu as changé d’avis.

Les lumières des bars éclairent la rue bondée, mais je ne les vois plus. J’ai plutôt le sentiment qu’on est seuls dans l’obscurité tandis que j’attends sa réponse.

— Je n’ai pas exactement *changé d’avis*.

*Oh non.* Soudain, c’est comme si mon cœur sombrait dans un abysse sans fond. Je prends mon temps pour répondre, pour gagner quelques secondes avant qu’il ne me porte le coup suivant.

— D’accord... Alors quoi, tu as glissé et tu es tombé sur ma bouche ? Juste avant de m’attraper et de me plaquer accidentellement contre un mur pendant que tu...

— Arrête.

Il se fige brusquement et se tourne vers moi. Un incendie semble l’éclairer de l’intérieur et une lueur d’avertissement brûle dans son regard. Je devrais reculer mais, apparemment, mon instinct de survie est inexistant.

— Ça suffit, reprend-il d’une voix un peu plus calme. C’était une erreur. Je te l’ai déjà dit, il y a des moments où les choses entre nous deviennent... difficiles à contrôler. J’ai merdé, c’est tout. Ça ne se reproduira pas.

Je suis aussi surprise que si j’avais reçu une gifle en pleine figure sans l’avoir vue venir. Néanmoins, je continue à marcher, comme si je me fichais complètement qu’il me suive ou pas. Un instant plus tard, il est de nouveau sur mes talons.

— Eh bien, tu sais quoi, Gavin ? Si c’est la vérité, je suis déçue. Quand est-ce que tu es devenu ce type ?

— Quel type ?

— Celui qui me ment et se ment à lui-même. Celui qui s’excuse comme un lâche d’avoir enfin pris ce qu’il voulait et d’avoir aimé ça.

Il ouvre la bouche pour me contredire, mais je lève la main pour le faire taire.

— C’est bon, ne te fatigue pas. Je suppose que je me suis trompée sur ton compte. Alors je vais juste me contenter de mon baiser et tu peux te garder tes excuses minables et tes prétextes bidon.

Soudain, Gavin m’attrape par les épaules et il me fait pivoter pour que je sois face à lui.

— Et qu’est-ce que tu voudrais que je fasse ? Que je mente à mon meilleur ami et que je saute sa petite sœur dans son dos ?

— Non.

Je pose les mains sur ses hanches et je l’attire à moi jusqu’à ce que ma poitrine frôle son torse.

— Ce que je veux, c’est que tu m’embrasses parce que tu en as envie, parce que tu ne peux pas *ne pas* m’embrasser une seconde de plus. Je ne veux pas que tu me sautes dans le dos de mon frère. Je

veux que tu passes du temps avec moi parce que c'est plus fort que toi, parce que tu ne peux pas nier ce lien entre nous, et parce que la pensée de ne jamais m'avoir t'est insupportable.

— Rien que ça ?

— Est-ce que c'est vraiment trop demander ? Je sais qu'on ne peut pas se jeter là-dedans tête baissée et que ce serait mauvais pour le groupe en ce moment. Mais tu le sens aussi, ce truc entre nous. Je le sais parce que ça irradiait dans le baiser que tu m'as donné tout à l'heure.

Lorsqu'il m'a embrassée, on a été connectés à un niveau qui dépassait totalement les lois de la physique. Il pourra dire ce qu'il voudra, mais je l'ai senti : il s'est abandonné à moi. Il a laissé déferler ses sentiments qui ont enfin détruit le mur qui se dressait entre nous depuis si longtemps.

Notre baiser m'a donné une idée. J'aimerais plus que tout qu'elle fonctionne, sauf que je ne sais absolument pas comment la lui présenter. Pour l'instant, je continue à peaufiner les détails sur lesquels je dois obtenir son accord, en espérant lui prouver qu'il peut avoir bien plus que ce qu'il s'autorise.

— Dixie, écoute-moi. Je n'ai que des plans d'un soir. Je ne me mets pas en couple et je ne fais pas de promesses parce que, pour moi, c'est de la connerie, tout ça. Une grande histoire et des sentiments qui durent toujours, jamais je ne pourrais donner ça à *qui que ce soit*.

Il se trompe. Je le sais.

Gavin Garrison est capable d'aimer et j'ai bien l'intention de le prouver.

Il ferme les yeux un instant et secoue la tête. Je sens qu'il est sur le point de reculer, alors je resserre mon étreinte pour l'en empêcher. La musique des différentes scènes retentit autour de nous et nous enveloppe tandis qu'on reste immobiles, au milieu d'une marée humaine en perpétuel mouvement.

— J'ai un plan.

Je suis interrompue par une mèche de cheveux qui vient se coller sur ma bouche à cause du vent. Je voudrais la dégager de mon visage, mais j'ai peur de lâcher Gavin et qu'il s'écarte. Je n'ai pas besoin de débattre longtemps, car il le fait pour moi, et un frisson me parcourt en sentant ses doigts effleurer mes lèvres.

— Un plan ?

— Je ne veux pas de promesses, ni qu'on colle une étiquette sur ce qui se passe, ni même qu'on le dise à Dallas. Pas en ce moment en tout cas. Il est assez stressé comme ça. J'ai dix-neuf ans, Gavin. Je ne vais pas commencer à écumer les bijouteries pour repérer des bagues de fiançailles et je ne te demande pas de t'engager à vie. Inutile de te dire que je ne vais pas non plus me transformer en tarée qui te suit à la trace comme certaines de tes groupies. De toute façon, la plupart du temps, je sais déjà où tu te trouves.

Il serre les lèvres et m'observe, songeur. Jusque-là, tout va bien.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu veux exactement, Bluebird ?

J'inspire une grande bouffée d'air frais texan en espérant que ça me donne du courage. C'est ma seule chance de lui prouver que mon plan est une bonne idée et je ne dois pas la gâcher.

— Une fois le MusicFest terminé, je veux une nuit avec toi. Seuls, sans personne. Il faut qu'on parle de certaines choses et... s'il se passe quelque chose, on verra à ce moment-là. Mais je ne peux pas continuer à me cacher derrière mon frère et toi non plus.

Sans répondre, Gavin enroule une mèche de mes cheveux autour de son doigt et tire doucement dessus. Quand je le regarde, je revois toujours ce petit garçon assoiffé d'amour que j'ai rencontré il y a dix ans. L'homme qu'est devenu Gavin Garrison est fort. Il a été endurci par une vie difficile et

pleine d'injustices, et il est intimidant pour quiconque ne le connaît pas. Mais il est aussi tellement plus que ça. Je vois bien qu'il essaye surtout de maintenir son cœur fragile à l'abri.

— J'avais raison, dit-il enfin d'un air absent, sa main toujours dans mes cheveux. Maintenant que je t'ai touchée, je ne peux plus m'arrêter.

— Je ne veux pas que tu t'arrêtes.

Ma confession est à peine audible au milieu du vacarme ambiant. Il s'éclaircit la gorge et regarde autour de nous. J'essaie de ne pas m'énerver, même si je sais qu'il est en train de vérifier que Dallas ne traîne pas dans les parages.

— Une nuit ?

J'acquiesce et il fronce les sourcils, pensif.

— Et qu'est-ce que tu en attends, de cette fameuse nuit ? Les images de ce que j'en attends se forment si nettement dans ma tête que j'ai peur qu'un diaporama érotique se reflète dans mes pupilles. *Je veux que tu te rendes compte que tu peux aimer et être aimé.* Mais naturellement il est hors de question que je lui dise une chose pareille. Alors je lui donne la seule réponse dont je suis capable :

— Rien. Je veux juste qu'on soit honnêtes l'un envers l'autre. Pas de crise, pas de frère, pas de dispute et pas de serveuse entre nous.

— Pourquoi est-ce que tu y tiens tellement ?

— Et toi, pourquoi tu as attendu que je rentre de mon rendez-vous hier soir ?

L'espace d'un instant, il semble pris au dépourvu.

— Je voulais juste m'assurer que tu étais en sécurité.

— C'est drôlement fraternel de ta part. Sauf que, ce qui s'est passé dehors aujourd'hui, c'était tout sauf fraternel.

Rien que d'y repenser, je sens une vague de chaleur monter entre mes cuisses. Il glisse sa main derrière ma nuque et je me prépare à l'entendre me dire que c'est une mauvaise idée, qu'il refuse.

— J'accepte à une condition. Je veux que tu me dises la vraie raison.

Mon cœur bat n'importe comment et j'ai peur de friser le malaise cardiaque.

— C'est parce que... j'ai besoin qu'on règle ça avant que j'implose et que je détruise tout. Je ne pourrai pas toujours avoir ma propre chambre d'hôtel.

*Et parce que, si on finit sous les feux de la rampe, j'ai peur que tout le monde découvre ce que j'ai essayé de cacher pendant si longtemps.*

Aux rides qui barrent son front, je vois bien qu'il ne saisit pas tout à fait ce que je veux dire. Si j'en avais le courage, je lui dirais simplement que je veux une nuit durant laquelle il me donnerait tout, une nuit pendant laquelle je pourrais croire qu'on a un avenir ensemble autrement que comme simples membres d'un même groupe.

Et si je n'arrive pas à lui montrer qu'il est capable d'aimer et qu'il mérite de l'être en retour, alors il me restera au moins le souvenir de notre nuit ensemble.

— D'accord, concède-t-il enfin. Mais, dans ce cas, peut-être qu'on ferait mieux de garder nos distances dans les jours qui viennent.

Je ne peux pas m'empêcher de faire la moue quand il recule, et il me sourit.

— Vendredi soir, je dirai à ton frère que je dois retrouver quelqu'un et je te rejoindrai dans ta chambre, si c'est vraiment ce que tu veux. Je ne suis pas sûr que ça résolve nos problèmes, néanmoins.

Ça en résoudra au moins un. Parce que si tout se passe comme prévu, après vendredi soir, je saurai exactement ce que Gavin ressent pour moi. Et je saurai aussi ce que ça fait de le sentir en moi.

Il a complètement perdu les pédales quand on s'est embrassés, alors j'ose à peine imaginer ce que ça donnerait si...

Il commence à pleuvoir, et le bruit d'un coup de poing interrompt ma réflexion. Deux types ont commencé à se battre à quelques mètres de nous et un cercle est en train de se former rapidement autour d'eux.

— Viens, on ferait mieux de filer avant que ça dégénère. Ou avant que ton frère nous voie comme ça et me casse la figure. C'est l'heure de te mettre au lit, de toute façon. *Toute seule*, clarifie-t-il en passant un bras autour de mes épaules.

Il m'emmène à l'écart de la bagarre qui menace de se généraliser, visiblement inconscient du fait qu'il vient de complètement gâcher ma bonne humeur.

\* \* \*

Quand on arrive à la porte de ma chambre, Gavin fait un pas en arrière et enfonce les mains dans ses poches, pour bien me montrer qu'il ne va pas entrer. Il ne me donne pas un autre baiser à en tomber par terre, mais il appuie son menton contre mon front et me souhaite de faire de beaux rêves, avec une telle douceur que je suis sûre d'en faire.

Parfois, il faut se contenter de ce qu'on a...

Une fois seule, je me rends compte qu'il n'est pas très tard, alors j'attrape mon portable.

Au bout de quatre sonneries, toujours pas de réponse, alors je me résous à laisser un message sur le répondeur.

— Salut, papy, c'est moi. On a fini tard plusieurs soirs de suite et je n'ai pas pu t'appeler.

Je retire mes chaussures en soupirant et les envoie valser bruyamment dans un coin de la chambre, avant de m'asseoir sur mon lit.

— J'espère que tu vas bien. Les deux concerts se sont vraiment bien passés, je n'ai jamais vu un public aussi enthousiaste.

Alors que je cherche mes mots pour conclure mon message vocal, je me rends compte que je suis anxieuse. J'appelle toujours papy après un concert pour tout lui raconter. J'ai même plutôt intérêt à ne pas oublier les détails, autrement il a tendance à faire la tête. Tout le monde y trouve son compte : il vit à travers le groupe et, de mon côté, ça me permet de m'assurer qu'il va bien. S'il avait répondu, je lui aurais raconté mon épopée sauvage en van de la veille et la bagarre à laquelle j'ai assisté ce soir. Ensuite, il m'aurait régaler avec des histoires de l'époque où il était dans un groupe, quand il avait mon âge.

Ses anecdotes commencent toujours de la même manière : « J'étais dans un groupe, dans le temps... », comme si on ne le savait toujours pas après avoir entendu ses histoires des dizaines de fois au fil des ans. « On pensait vraiment qu'on deviendrait des stars », aurait-il dit ensuite, avec des étincelles dans ses yeux cerclés de rides. « Mais on a fini par se séparer après plusieurs années. »

« Pourquoi ça ? » aurais-je demandé, comme toujours.

« On gagnait des clopinettes. On jouait gratuitement, le plus souvent », aurait-il grommelé, frustré. « Ce n'était pas une vie pour un homme qui voulait fonder une famille. »

Je repense à la première fois où il m'a raconté son histoire avec mamie. Les parents de ma grand-mère ne voulaient pas qu'elle l'épouse. A leurs yeux, il n'était qu'un musicien fauché qui n'avait rien à offrir à leur fille. Il s'était engagé dans l'armée pour avoir leur approbation et gagner de quoi acheter une bague de fiançailles et une maison. Mais, même après son retour de déploiement, les parents de mamie avaient continué à dire non. Ils avaient arrêté leur choix sur un banquier, le fils



d'un couple d'amis à eux. Ils ont fini par s'enfuir ensemble. Je ne sais pas combien de fois j'ai entendu cette histoire, mais ça me donne toujours des frissons. Ils étaient tellement rebelles pour leur époque.

Des années plus tard, quand Dallas, Gavin et moi sommes passés du stade de gamins qui s'amusaient avec les vieux instruments qui traînaient dans l'abri de jardin à celui de groupe, il est devenu notre plus grand fan. Il s'asseyait dehors sur une chaise longue et nous écoutait répéter dans la cabane où on avait trouvé sa vieille basse et sa batterie. Dans ces moments-là, je pouvais entrapercevoir le jeune homme qu'il avait été, autrement qu'en regardant de vieilles photos jaunies.

On est pareils, lui et moi. On gravite autour de la musique comme un tournesol suit la course du soleil.

Je sais que c'est insupportable pour mon frère, qui voit ça comme un manque d'ambition, mais je ne rêve pas de tournées en Europe dans des stades bondés. Je vis et je respire pour la musique, tout simplement. Pour sa pureté et sa sainteté. J'en ai besoin pour exister et je ne peux même pas imaginer ce que serait ma vie sans elle.

Machinalement, je suis les contours des motifs de mon drap du bout des doigts tandis que je termine mon message.

— Tu me manques. J'essaierai de te rappeler demain. Je t'aime.

Je raccroche, un peu réconfortée de savoir qu'il y a au moins un homme qui sera toujours heureux de m'entendre lui dire ces mots.



Le troisième jour du festival, il y a tellement d'humidité dans l'air que je me demande si je vais prendre la peine de me maquiller. Ça dégoulinerait au bout de deux minutes à peine.

En me réveillant, je vois que j'ai un message de mon frère, pour me prévenir qu'il petit-déjeune avec Mandy Lantram. C'est une femme manager qu'il a rencontrée hier et dont il a beaucoup entendu parler. Elle a un carnet d'adresses impressionnant et a réussi à hisser plusieurs de ses artistes au top des hit-parades.

J'ai beau me plaindre du côté sergent-chef de Dallas, je dois bien avouer qu'il a un don quand il s'agit de faire bouger les choses pour le groupe. Si quelqu'un est capable de nous trouver un manager, c'est lui, et je lui en suis reconnaissante.

J'imagine que Gavin ne va sûrement pas me rejoindre dans ma chambre pour qu'on regarde un film ensemble en attendant, alors autant retenter ma chance avec mon grand-père. Au bout de trois appels sans réponse, je commence vraiment à m'inquiéter.

Normalement, notre voisine, Mme Lawson, va lui rendre une petite visite pour s'assurer qu'il va bien quand je ne dors pas à la maison. Je pourrais l'appeler, mais ça serait prendre le risque de devoir l'écouter déblatérer pendant une heure sur ses enfants ingrats et ses petits-enfants, sans oublier ses délires sur ses chats guérisseurs et leurs pouvoirs spirituels.

Je tente de prendre mon mal en patience mais, à mesure que les heures passent, je commence à paniquer. Il est midi, je n'ai toujours pas de nouvelles de Dallas et je fais les cent pas dans ma chambre comme un lion en cage. Son petit déjeuner a dû se prolonger, ce qui est sans doute bon signe, j'imagine.

Bientôt, je ne tiens plus. Aux grands maux, les grands remèdes.

— Allô ?

A l'inverse de mon grand-père, Mme Lawson répond à la première sonnerie, elle.

— Bonjour, madame Lawson. C'est Dixie, votre voisine !

Je crie presque pour qu'elle m'entende.

— Pardon ? Qu'est-ce qui se passe chez les voisins ?

Misère... Je m'assieds, prête à subir une discussion interminable, et je répète ce que je viens de lui dire.

— Ah, Dixie Leigh ! Raccroche-moi donc ce téléphone et viens ici tout de suite. J'ai déjà préparé du thé.

— Ce serait avec plaisir, madame, mais je ne suis pas là. Je suis à Austin.

— Qu'est-ce que tu fabriques à Boston ?

— Austin, madame Lawson ! Austin au Texas. C'est parce que je... peu importe. Dites-moi, est-ce que vous pourriez me rendre un immense service et aller voir si mon grand-père va bien ? Il ne répond pas au téléphone.

— Ça ne m'étonne pas, il est sourd comme un pot, tu sais bien.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Oui, madame.

— Pas plus tard que la semaine dernière, je l'ai appelé depuis mon jardin alors qu'il allait chercher son courrier, mais il n'a même pas tourné la tête.

Etant donné que papy a une prothèse auditive, je parierais plutôt qu'il a fait semblant de ne pas l'entendre. Mme Lawson vit seule depuis que son mari a dû aller dans une maison médicalisée après son AVC, et papy dit toujours que M. Lawson fait sûrement semblant d'être paralysé pour échapper à sa pipelette de femme.

— Je suis désolée qu'il ne vous ait pas entendue, madame Lawson. Il n'entend pas son téléphone non plus. Vous pourriez juste aller frapper chez lui pour vérifier qu'il ne lui est rien arrivé ? Je me fais du souci.

Le pauvre, elle va sûrement lui tenir la jambe pendant une heure. Il l'a cherché, en même temps. Voilà ce qui arrive quand on ne répond pas au téléphone acheté avec amour par ses petits-enfants. Au moins, comme ça, il gardera son portable sur lui la prochaine fois.

— Bien sûr, ma jolie. J'y vais tout de suite. Est-ce que tu veux que je te rappelle après ? Tootie Lou et Monsieur Darcy ont connu une grande synchronisation avec les esprits ces derniers temps, je pourrais leur demander de lire ton avenir dans les feuilles du théier de ton grand-père.

En imaginant ses deux gros chats en train de renifler des feuilles de thé, je suis sur le point d'éclater de rire.

— Ça a l'air très intéressant, madame Lawson, mais je dois filer. Si vous pouviez juste demander à mon grand-père de me rappeler, ce serait vraiment gentil de votre part.

— Il te manque, je parie. Tu es tellement gentille, pas comme mes enfants. Eux, ils n'en ont rien à faire. Je pourrais rester un mois sans répondre que ça ne les inquiéterait pas. Ils ne viennent jamais me voir, de toute façon.

— Voyons, vous exagérez, madame Lawson. Vous êtes tellement forte et indépendante, ils pensent sûrement que vous préférez vous débrouiller toute seule.

Elle soupire et je secoue la tête, même si elle ne peut pas me voir.

— Vous savez quoi ? La prochaine fois que je suis en ville, je viendrai passer un après-midi avec vous, d'accord ?

Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire... La première chose que je vais faire en voyant papy, c'est mettre 22 de Taylor Swift comme sonnerie sur son portable et régler le volume au maximum.

— Avec plaisir, ma jolie. J'y vais tout de suite et je dis à ce vieux grincheux de te rappeler. J'entends avec soulagement grincer sa porte d'entrée.

— Merci beaucoup, madame Lawson. Embrassez Tootie Lou et Monsieur Darcy pour moi.

— Je n'y manquerai pas. Bonne chance à Boston.

Dès qu'elle a raccroché, je file sous la douche. J'ai bien une heure de répit avant qu'elle ne laisse papy en paix et qu'il ne m'appelle pour me maudire de l'avoir envoyée chez lui.

En sortant, je vois que j'ai un message de Dallas. Il veut que je le rejoigne dans le hall une heure plus tôt que d'habitude pour déjeuner avec Mandy Lantram, je vais devoir passer à la vitesse supérieure si je veux être prête. Je viens juste de finir de m'essorer les cheveux et d'enfiler une petite robe noire pour le concert de ce soir quand mon téléphone sonne.

Je réponds sans consulter l'écran. C'est sûrement Dallas qui veut s'assurer que j'ai bien reçu son texto.

— Dixie Leigh, combien de fois devrai-je te dire d'arrêter de m'envoyer cette fichue bonne femme ? !

Mon grand-père est aussi énervé que ce à quoi je m'attendais. Et surtout, il a l'air en pleine forme. Je peux enfin respirer normalement.

— Papy, si on t'a acheté un portable, c'est pour pouvoir te joindre plus facilement. Tu sais que je me fais un sang d'encre quand je ne suis pas là. Alors quand tu ne réponds pas, je t'envoie

Mme Lawson. Compris ?

— Elle a passé trois quarts d’heure à me parler de ses foutus chats alors que j’essayais d’écouter le match des Rangers à la radio. J’ai raté le dernier tour de batte et le score final à cause de ses idioties.

— Désolée, mais je me faisais du souci pour toi.

Je tiens en équilibre sur un pied tandis que j’essaie d’enfiler une bottine en cuir noire, le téléphone coincé entre mon oreille et mon épaule.

— Tu prends bien tes médicaments comme te l’a dit le Dr Rogers ? Est-ce que tu utilises la boîte que je t’ai achetée avec les jours de la semaine dessus ?

— Oui, oui, marmonne-t-il. Et vous, vous ne faites pas de bêtises à Austin ? Tu gardes un œil sur les garçons ?

— Oui, chef. Et le plus drôle c’est qu’ils croient que ce sont eux qui gardent un œil sur moi.

— Pour ça, il leur faudrait deux paires d’yeux à chacun, tu ne crois pas ? répond-il dans un petit rire.

Ensuite, il me demande comment les concerts se sont passés et je lui raconte tout dans les moindres détails.

Dans le temps, quand il jouait de la basse, son groupe s’appelait les Gentlemen Gangsters. Leur slogan disait qu’ils ne volaient rien à part des cœurs, ou quelque chose comme ça. J’ai trouvé une photo du groupe un jour, en farfouillant dans un carton. Décolorée, l’image en noir et blanc montrait quatre types appuyés nonchalamment contre une vieille Dodge.

J’ai tendu le cliché à papy avec un sifflement admiratif. Il l’a observé pendant quelques instants avant de le remettre à sa place sans un mot. Depuis, je regrette de ne pas l’avoir récupéré. Il doit être à moitié moisi maintenant, et papy me manque tellement que je sens mon cœur se serrer dans ma poitrine.

— Tu me manques, tu sais ? Dallas a prévu quelques trucs pour les jours qui suivent le festival, mais après on va rentrer à la maison, d’accord ? Je te ferai du pain de viande comme tu aimes, en suivant la recette de mamie.

Il garde le silence. Impossible de savoir s’il m’a entendue ou s’il écoute la radio, que j’entends brailler derrière lui.

— Ce serait formidable, Dixie Leigh. Personne ne le réussit aussi bien qu’elle, mais le tien n’est vraiment pas mal.

— Merci, papy. Je fais ce que je peux.

Ça fait plus de trois ans que mamie est morte, mais papy ne s’en remet pas. Rien que d’y penser, ma gorge se noue. Je commence à me demander si je ne vais pas avoir mes règles pour de vrai, en fin de compte. J’ai envie de pleurer sans arrêt et j’ai vraiment du mal à contrôler mes émotions.

— Je pourrai aussi te jouer le morceau que tu aimes bien sur le Wurlitzer. Celui de Glass qu’elle jouait toujours.

A l’évocation du piano auquel mamie a passé tant d’heures assise, il grommelle un vague acquiescement, puis il s’attarde un peu, comme s’il voulait rester avec moi au téléphone. Malheureusement, le réveil sur ma table de nuit laisse peu de place au doute : je dois filer.

Après avoir raccroché, je reste assise sur mon lit, les yeux fixés sur mon reflet dans le miroir.

C’est étrange, les choses dont on se souvient et celles qu’on oublie. Les souvenirs que j’ai de mes parents sont comme un montage fantasque, qui défile devant mes yeux dès que je presse un bouton invisible. Je les revois en train de se tenir la main en voiture ou de me prendre dans leurs bras. Je revois ma mère qui se met des boucles d’oreilles et je me promets de me faire percer les oreilles

un jour. Je me rappelle son rire clair quand mon père faisait une blague, la façon dont elle lui souriait avant de l'embrasser... Toutes ces images apparaissent toujours dans une sorte de brouillard épais qui me donnerait presque l'impression de les avoir vues dans un film, et non pas d'avoir vécu ces moments. En revanche, tous les souvenirs de mamie et papy sont d'une grande clarté.

Même si je suis face au reflet d'une femme qui ressemble beaucoup à ma mère, je repense à ma grand-mère lorsqu'elle était encore en vie. Avec elle, la maison était toujours pleine de musique. C'est d'ailleurs ce qui m'a aidée à me relever après la perte de mes parents.

Elle nous a enseigné tout ce qu'elle savait sur la pratique du piano, sur le tempo, les émotions... C'est elle qui m'a appris à laisser ma peine se déverser sur les touches en jouant.

La musique n'a peut-être pas réparé ce que la mort de mes parents avait cassé, mais elle a été le baume qui a permis de cicatriser mes blessures.

\* \* \*

Quand je retrouve les garçons dans le hall avant de rejoindre Mlle Lantram, on peut dire qu'ils ont du mal à cacher leur surprise.

Je ne suis pas du genre à monter sur scène en jogging, mais il faut reconnaître qu'aujourd'hui ma tenue est plus provocante que d'habitude. Ma robe est si courte qu'elle ressemble davantage à un T-shirt avec une ceinture qu'à une robe. J'ai passé une demi-heure à me faire des yeux charbonneux, et les talons de mes bottines noires McQueen — trouvées sur un vide-grenier pour mon plus grand bonheur — sont vertigineux. Rien à voir avec les chaussures que je porte en général.

Dallas fronce les sourcils en signe de désapprobation, mais ne fait pas de commentaire. Sans doute parce qu'il ne veut pas interrompre sa conversation téléphonique et peut-être aussi parce qu'il croit toujours que mes hormones sont en ébullition.

La réaction de Gavin, en revanche, est plus proche du résultat que je souhaitais obtenir. Il serre les poings et avale frénétiquement sa salive comme s'il était atteint d'un trouble de la déglutition. *Pas trop tôt*. Il me voit enfin. Quand son regard croise le mien, je peux y lire le même désir douloureux que celui que j'ai porté seule comme un fardeau pendant si longtemps.

Je ne veux pas qu'il se contente d'accepter de passer une nuit avec moi : je veux qu'il l'attende avec impatience. Je veux que, comme moi, il compte les heures, les minutes et les battements de cœur qui le séparent du moment où on ne sera que tous les deux.

— Tu n'as pas apporté Oz ? finit par me demander Dallas après avoir raccroché.

A regret, je détourne les yeux de Gavin et les pose sur mon frère.

— On ne va pas avoir le temps de repasser ici après le rendez-vous ?

Dallas soupire comme si je venais de poser la question la plus stupide du monde.

— Je n'en sais rien, Dix. Mais je préfère qu'on soit prêts, juste au cas où.

— Je vais le chercher, propose Gavin en me tendant la main pour que je lui donne ma clé. Il faut que je remonte de toute façon, j'ai oublié de prendre des baguettes de rechange. C'est très aimable de sa part, sauf qu'il est absolument hors de question qu'il aille dans ma chambre. Les paroles sur lesquelles je travaille en ce moment parlent de lui et elles sont étalées sur mon lit. Sans compter mes soutiens-gorge et mes petites culottes qui jonchent le sol. Ça ne devrait pas me déranger étant donné qu'il risque de me voir en sous-vêtements vendredi soir, mais c'est différent.

— C'est gentil, mais je vais y aller. J'ai quelques trucs à prendre si on ne repasse pas avant le concert.

— Dépêchez-vous, je ne veux pas être en retard.

Gavin et moi hochons la tête et on se met en route. Une fois de plus, Dallas m'a réduite à l'état de petite sœur qu'on gronde parce qu'elle a oublié ses affaires. Pour une fois que je pensais être au point...

Gavin appelle l'ascenseur et je me surprends à observer sa main, ses longs doigts à la fois masculins et gracieux. Il m'a agrippée si fort quand on s'est embrassés... J'aurais dû vérifier que je n'avais pas de bleu en prenant ma douche.

*Mon Dieu, donnez-moi la force.*

Je veux qu'il me fasse l'amour si passionnément que j'en garderai des traces, que ses doigts s'enfoncent dans ma chair au point de me faire mal pendant que je crierai son nom... Enfin, un truc comme ça.

Un « ding » retentit et on attend qu'un groupe de types habillés dans le plus pur style reggae sortent de l'ascenseur pour y entrer. Il n'y a que nous dans la cabine, épaule contre épaule, nos bras se frôlent. Mes fantasmes n'auraient pas pu tomber à un plus mauvais moment.

Gavin a l'air aussi tendu que si j'étais en train de lui communiquer mes pensées par télépathie. On dirait qu'il sait exactement ce qui se passe dans ma tête, et ça a l'air de le mettre en colère et mal à l'aise. J'appuie sur les boutons du troisième étage pour lui et du cinquième pour moi, en gardant les yeux fermement rivés sur mes bouts de pied.

Au troisième, les portes s'ouvrent et je m'apprête à dire à Gavin que je le retrouve dans quelques minutes, mais il ne bouge pas. La cabine se referme et on reprend notre ascension.

Je tourne la tête vers lui pour chuchoter :

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Ce n'est pas ce que tu veux ?

*Si.*

— Quoi ?

Il plonge son regard dans le mien et me sourit avec ce qui ressemblerait presque à du mépris.

— Que je te baise en vitesse dans ta chambre. Comme ça, tu peux rayer ça de ta liste.

J'ai un mouvement de recul en entendant la méchanceté dans sa voix.

— Je te demande pardon ?

Il martèle le bouton d'arrêt d'urgence et place ses bras de part et d'autre de ma tête.

— Tu portes *ma chemise* pour ton rencard avec l'autre *boys band*. Ensuite tu me dis tous ces... *trucs*. Puis tu me fais dire oui à une nuit avec toi et maintenant tu te pointes avec cette robe ? Je ne suis peut-être pas allé à la fac, mais je ne suis pas complètement abruti non plus.

Une nuée de sentiments contradictoires m'envahit. Je l'aime. Je le déteste. J'ai envie de le gifler puis de l'embrasser jusqu'à en avoir le tournis.

*Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?*

Ma poitrine monte et descend rapidement, en dépit de mes efforts pour respirer normalement.

— Pour commencer, je ne savais pas que c'était *ta chemise*. Ensuite, j'ai simplement été honnête avec toi. Pour une fois, j'ai dit la vérité et je ne compte pas retirer un seul des mots qui sont sortis de ma bouche. Et pour finir je ne vois absolument pas où est le problème avec ma robe.

Je suis bien consciente que j'érupte à travers mes dents serrées mais, maintenant que je suis lancée, impossible de m'arrêter, alors je continue :

— Ah et, pour info, je ne t'ai pas fait dire oui à quoi que ce soit. Tu veux dire non ? Fais-toi plaisir, Gavin. Personne ne t'oblige à rien.

Je croise les bras et affronte son regard glacial sans ciller. Moi aussi, je peux jouer les gros bras insensibles. Ça me détruirait qu'il change d'avis ; depuis qu'il a dit oui, je m'accroche à l'idée de

cette nuit avec lui comme si ma vie en dépendait. Mais s'il n'en a pas réellement envie, alors ça ne m'intéresse pas.

Il continue à me fusiller du regard, mais il ne revient pas sur sa décision. Pas encore, du moins.

— Tu as entendu ce que j'ai dit, Gavin ? Je veux une réponse. C'est oui ou c'est non.

Un bruit d'interphone nous fait sursauter et il s'écarte de moi. Il appuie de nouveau sur le bouton d'arrêt d'urgence et l'ascenseur repart sans qu'aucun de nous ne dise un mot de plus.

Mon cœur bat la chamade tandis que je me dirige vers ma chambre, suivie de près par Gavin. J'ai les jambes en coton et ma main tremble quand j'attrape ma carte magnétique, coincée dans mon soutien-gorge. Naturellement, je n'arrive pas à ouvrir ma porte et je jure à voix basse. A la deuxième tentative infructueuse, Gavin me prend la carte des mains et je peux sentir son souffle chaud dans mon cou. Aussitôt, mes épaules et mes bras se recouvrent de chair de poule.

— Laisse-moi faire, chuchote-t-il à mon oreille.

Une seconde plus tard, ma porte est ouverte et je rentre dans ma chambre, flageolant comme un poulain qui vient de naître.

— Gavin, je veux une...

Ma voix se brise. Je suis incapable de reposer la question et j'ai envie de disparaître dans un trou de souris.

Soudain, les lèvres de Gavin sont dans mon cou et j'en oublie presque qu'il ne m'a pas encore répondu. J'incline la tête pour lui faciliter la tâche et je n'arrive pas à retenir un gémissement de plaisir.

— C'est oui, Bluebird, murmure-t-il. Mais je pense que tu le sais déjà.

— Tu es sûr de toi ? Est-ce que tu comprends ce que je veux ?

Il se presse contre mon dos et je sens quelque chose que je n'ai imaginé que dans mes rêves les plus fous : le sexe de Gavin gonflé par le désir. Je devrais être honteuse du son guttural qui s'échappe de ma gorge, mais je ne sais même plus ce qu'est la honte. Tout ce dont j'ai encore conscience, c'est de sa bouche sur ma peau, de ses mains sur mes hanches et de la promesse de ce qui m'attend, pressée contre mes fesses.

— Crois-moi, je comprends. Et toi, tu es sûre que tu es prête à risquer de tout perdre pour une seule nuit ? Je pense qu'on sait tous les deux ce que ça pourrait nous coûter.

Avec son corps si proche du mien, faire marche arrière est inenvisageable. Alors je hoche la tête, sans un mot.

— Très bien. Tu sais, ça ne me plaît pas que d'autres gens te voient dans cette robe. Ça ne me plaît pas du tout, même.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

Il effleure le lobe de mon oreille du bout de sa langue et je tressaille.

— Pour l'instant, rien. Mais disons que, si tu es aussi effrontée vendredi soir, tu risques de ne même pas être en état de marcher samedi.

Mes jambes se dérobent sous moi et il me prend par la taille. A croire qu'il devine comment mon corps réagit à ses paroles.

— Il faut vraiment qu'on aille à ce rendez-vous ? Son petit rire grave se répercute dans tout mon être.

— Je crains que oui.

Il m'embrasse dans le cou une dernière fois et recule. Quand je fais volte-face, je sais que je suis rouge comme une pivoine, et le voir aussi calme et maître de lui-même me tape sur les nerfs.

— Tu avais prévu de me séduire, Bluebird ? On dirait que tu t'es fait prendre à ton propre jeu.



Son demi-sourire teinté d'arrogance me fait enrager mais, étant donné que je frissonne encore, j'aurais du mal à lui faire croire que je suis insensible à ce qui vient de se passer.

J'attrape mon archet et entreprends de le ranger dans son étui pour me donner une contenance.

— Peut-être. Mais j'étais sérieuse quand je disais qu'on devait discuter et être honnêtes l'un envers l'autre. J'ai besoin de...

— Je sais de quoi tu as besoin. Mais je ne pense pas être capable de te le donner.

Son air arrogant a disparu et il est de nouveau ce petit garçon au cœur fragile comme la porcelaine. Je tends la main et lui caresse doucement la joue.

— Et moi, je suis convaincue du contraire. Je l'ai toujours été.

— J'ai une condition. Enfin, une autre condition, en plus de la promesse que ton frère ne sera jamais au courant.

— Je t'écoute.

Il frotte délicatement son nez contre le mien.

— Ne tombe pas amoureuse de moi. Parfois, les femmes confondent le sexe et l'amour. Du sexe, je peux t'en donner, et j'ai même la ferme intention de te faire vivre une nuit que tu n'oublieras jamais. Mais je suis incapable d'aimer et tu sais mieux que personne pourquoi. Alors il n'y aura qu'une seule nuit, parce que c'est tout ce que je peux te donner.

Une image de sa mère se matérialise immédiatement dans ma tête. C'est sa faute. Elle ne l'a jamais aimé. Du moins, elle n'a jamais rien fait qui pourrait laisser supposer qu'elle tient à son fils. Elle ne l'a jamais cajolé, embrassé ou tenu par la main.

Gavin ne sait pas comment aimer à cause d'elle et j'ai tellement, *tellement* envie de lui montrer comment faire. Mais à voir la douleur sur son visage je comprends que ce n'est pas ce que lui veut. Ni avec moi ni avec personne.

— Je te promets que je ne tomberai pas amoureuse de toi juste parce qu'on passe une nuit ensemble.

*Parce que je suis amoureuse de toi depuis la toute première fois que je t'ai vu.*

Avec sa peau mate veloutée et ses longs cheveux qui tombent en cascade jusqu'au milieu de son dos, Mandy Lantram pourrait presque passer pour une des sœurs Kardashian. Sa robe bleu marine épouse ses formes voluptueuses comme une seconde peau et je me sens comme une gamine déguisée quand elle se lève pour nous accueillir sur la véranda du restaurant chic où elle nous a donné rendez-vous. Dallas fait les présentations.

— Je vous en prie, appelez-moi Mandy. Je suis ravie de faire votre connaissance, dit-elle en nous souriant chaleureusement, à Gavin et moi. Comme je le disais à Dallas au cours de notre entretien d'hier, on dirait bien que vous commencez à vous faire un nom au Texas, tous les trois.

Je remarque que son regard s'attarde sur Gavin quand il se laisse aller contre le dossier de sa chaise. Ça commence bien.

— On peut dire ça. Enfin, on joue presque toujours gratuitement, alors c'est sûrement pour ça que les gens nous connaissent, dis-je sèchement.

Tout le monde rit de bon cœur, alors que je suis tout à fait sérieuse.

— Eh bien, j'aimerais faire en sorte que ça change, dit Mandy en nous dévisageant à tour de rôle. Je pense que vous valez beaucoup mieux que ça.

Voilà qui fait plaisir à entendre. Il y a enfin quelqu'un qui croit en nous. Quelqu'un qui connaît l'industrie de la musique et dont l'opinion est respectée et importante. Pour le coup, j'ai presque envie de la prendre dans mes bras. Si ça se trouve, c'est cette femme qui va aider mon frère à comprendre que ma place est ici, et pas à Houston.

Je sursaute en entendant Gavin s'éclaircir bruyamment la gorge.

— Comme tu le sais, trouver des dates n'est pas ce qu'il y a de plus facile, et on ne peut pas dire qu'on soit un trio country traditionnel. On a un style très varié et plusieurs managers nous ont dit que le public n'était pas prêt pour notre musique.

J'ai envie de lui mettre un coup de pied sous la table, mais Mandy acquiesce, comme si c'était exactement la réponse à laquelle elle s'était attendue.

— Certes, le *fiddle* couplé à des remix de R'nB est loin d'être conventionnel.

Elle fait une pause au cas où l'un de nous voudrait l'interrompre, mais on garde tous les trois le silence.

— Cela étant dit, je pense que le moment est venu pour vous trois de prendre des décisions, même si ce sont des choix difficiles. La réalité, c'est que, dans des festivals comme celui-ci, vous pouvez jouer autant de reprises, de rap remixé ou de bluegrass que vous voulez, je m'en fiche pas mal. Mais quand je vous décrocherai un showcase, vous devrez produire votre propre son. Jouer les

morceaux qui montrent le mieux de quoi vous êtes capables, ceux qui se rapprochent le plus des chansons qui sont en tête des hit-parades en ce moment.

Un détail ne m'a pas échappé : elle a dit *quand* et pas *si*. L'espoir grandit en moi, il monte dans ma poitrine et se répand comme un feu de paille. Je me vois déjà pousser des ailes et m'envoler loin des cours rasoir de musique théorique. Un showcase... ce serait énorme. Une occasion en or de nous produire devant des managers et des maisons de disques. Je le sais parce que ça fait des années que Dallas nous chante sur tous les tons à quel point les showcases sont importants si on veut signer un contrat.

— Je pense que je parle en notre nom à tous quand je dis que nous sommes tout à fait conscients des sacrifices et des compromis que ça exigerait, dit Dallas. Surtout si on est nouveaux dans l'industrie.

— Cela dit, l'interrompt courageusement Gavin, on ne va pas faire semblant d'être quelque chose qu'on n'est pas. Ça ne nous apportera rien de décrocher un contrat si on joue quelque chose qui ne nous ressemble pas.

— Bien sûr. Le plus important à mes yeux, c'est que vous fassiez ce que vous aimez. Je ne veux surtout pas vous voir frustrés. La musique est quelque chose de très... personnel. Et mon travail c'est de veiller à ce que vous soyez satisfaits de tout ce que nous faisons ensemble.

Je dois reconnaître que j'assiste à cette conversation plutôt en spectatrice. Je les écoute parler, mais c'est comme si mon intuition féminine essayait de m'avertir de quelque chose sans que je sache de quoi il s'agit. Même si son sourire est sincère, je trouve le ton de Mandy un peu trop mielleux.

Sans me laisser le temps d'analyser davantage cette sensation, un serveur apparaît et prend notre commande. Je n'ai même pas regardé le menu, alors je me contente de lui demander leur meilleur plat de pâtes et un verre d'eau. Gavin prend un hamburger, comme Dallas, et Mandy commande une salade.

Lorsqu'on se retrouve de nouveau seuls, Mandy nous pose des questions sur notre histoire et la façon dont le groupe s'est formé.

Ses yeux semblent s'arrêter un peu plus sur Dallas que sur Gavin ou moi, mais je suppose que c'est tout simplement parce que ce n'est pas la première fois qu'ils se voient. De toute façon, si un des deux garçons l'intéresse, j'aime autant que ce soit Dallas. Supporter les groupies de Gavin est une chose, mais travailler avec un manager qui a envie de le mettre dans son lit serait mon pire cauchemar.

Au bout d'un moment, elle demande comment les garçons se sont débrouillés quand j'étais à l'école à Houston.

— Ils m'appelaient tous les jours en pleurant et me suppliaient de rentrer.

Je feins le plus grand sérieux et Dallas me jette un regard agacé.

— En général, on essayait de trouver des concerts à mi-chemin entre Amarillo et Houston quand Dixie n'était pas trop débordée par ses cours. Sinon, Gavin et moi avons donné quelques concerts à deux dans les bars du coin.

Elle reporte son attention sur moi.

— Et tu serais prête à renoncer à une bourse d'études prestigieuse pour ça ? Pour une vie sur les routes avec ces deux-là ?

Le concept a l'air de complètement la dépasser, et pourtant je hoche la tête sans hésiter.

— Je sais très bien qu'une carrière au sein d'un orchestre renommé est le rêve de beaucoup de musiciens, mais ce n'est pas le mien. Je ne m'y sens pas à ma place.

La dernière phrase est sortie de ma bouche sans que j'aie le temps de la retenir. Je suis gênée d'en avoir dévoilé autant, mais Mandy se contente d'acquiescer.

Ensuite, elle évoque les groupes pour lesquels on a fait des premières parties, les autres managers avec qui on a discuté dans le passé et notre présence sur les réseaux sociaux. C'est moi qui m'en occupe depuis le début : je mets nos pages à jour et je poste des photos sur notre blog. On a d'ailleurs un nombre étonnamment élevé de *followers*.

Les plats arrivent et je profite du repas pour observer Mandy à la dérobée. Elle est l'incarnation même de la sophistication. J'ignore ce qu'elle pense de moi mais, de mon côté, je sais que mes espoirs et mes rêves sont entre ses mains. Ce qui va se passer pour moi à l'automne, lorsque l'université reprendra, dépend directement de si on signe avec elle ou pas. Je me jetterais avec plaisir à ses pieds pour la supplier si ça nous permettait de décrocher le gros lot, mais ce n'est sans doute pas la meilleure stratégie. Alors je me contente de manger en silence et d'acquiescer en souriant à chaque fois qu'elle parle d'un de ses clients dont elle a fait décoller la carrière.

A la fin du repas, Dallas se penche vers nous.

— Mandy a exactement la même vision de notre futur que moi. Elle a entendu parler d'un showcase énorme auquel elle peut nous faire participer le lendemain de la fin du festival. Si ça ne marche pas, au moins on sera fixés. Mais je pense qu'on devrait lui donner une chance de nous montrer ce qu'elle peut faire pour le groupe.

Je prends une grande respiration et je regarde brièvement Gavin avant de me tourner de nouveau vers mon frère.

— Je te fais confiance, Dallas. Tu as toujours fait les bons choix pour le groupe, alors si tu penses que c'est la bonne décision, je te suis.

Mandy me décoche un sourire éclatant et je lui souris en retour.

— Pareil, dit Gavin en jetant un coup d'œil vers moi. Par contre, je préfère ne rien signer avant le showcase. On verra bien ce que ça donne à ce moment-là. Si des gens sont intéressés après notre performance, Mandy pourra nous aider, si elle est toujours partante.

— Ça ne fait aucun doute, claironne Mandy. Le problème ne sera pas de savoir si vous suscitez l'intérêt ou non. Ce sera surtout de faire un choix parmi la pluie d'offres qui va vous tomber dessus.

La confiance se lit dans ses yeux, et l'espoir qu'elle a fait germer en moi grandit à toute vitesse.

Si tout va bien, d'ici peu, je pourrai dire adieu à la fosse d'orchestre.

\* \* \*

Mandy nous accompagne après le déjeuner et assiste à notre répétition. Le soir, on se produit face à un public relativement nombreux, devant un des bars les plus populaires de Sixth Street.

Pendant le concert, je me retourne plusieurs fois pour observer Gavin pendant qu'il joue. Il se défoule sur sa batterie, son superbe corps tatoué éclairé par la lumière bleue des néons. Quant à Dallas, il donne absolument tout ce qu'il a sur scène. A tel point que je me demande si la façon dont il se déhanche et les regards embrasés qu'il lance au public n'auraient pas quelque chose à voir avec la femme qui se tient au premier rang. Mais quand bien même ce serait le cas, je ne vais pas faire de commentaires. La chance a frappé à notre porte, elle s'appelle Mandy, et on est là pour la convaincre qu'on a un avenir dans la musique.

J'oublie mes peurs de ne pas être assez bien pour Gavin, je balaie mes inquiétudes de ne pas être à la hauteur pour Mandy, j'ignore mon frère qui se pavane comme un paon, et je joue, tout simplement. Je suis la musique et plus rien n'a d'importance lorsque mon archet court sur mes

cordes. Tout ce qui compte à cet instant, c'est la mélodie et l'expérience qu'on offre aux gens qui sont venus nous voir.

A la fin de notre set, on salue le public sous les applaudissements et on souhaite à tous une bonne soirée avant de sortir de scène. Je suis Dallas et on rejoint Mandy, qui est occupée à tapoter sur l'écran de son portable.

— Excellente nouvelle, dit-elle en nous voyant arriver. *Indie Music Magazine* veut publier un reportage sur les groupes qui jouent au festival, et un journaliste aimerait vous interviewer tous les trois demain.

Je laisse une exclamation ravie m'échapper.

— C'est génial ! Je ne sais pas comment tu as fait, mais merci.

Pendant que Mandy communique à Dallas les détails concernant l'heure et le lieu de l'interview, j'ai l'impression de flotter : l'adrénaline qui m'habite toujours après un concert n'est pas encore redescendue. Ma bonne humeur disparaît pourtant brutalement quand mon frère nous dit qu'on doit rentrer tout de suite à l'hôtel pour être en forme le lendemain.

Lui et Mandy se mettent en route sans attendre en évoquant les questions que risque de poser le journaliste. Je les suis de loin avec Gavin. Son bras effleure doucement le mien et je sens une petite décharge électrique me parcourir à chaque frôlement.

— On dirait qu'on n'est pas les seuls à envisager de franchir des limites, murmure-t-il à mon oreille.

Je lève la tête pour voir de quoi il parle et m'aperçois que Mandy est en train de sourire à mon frère comme si elle jouait dans une pub pour du dentifrice. Quant à Dallas, il raconte avec des grands gestes une anecdote qui date d'un de nos derniers concerts. La scène était séparée du bar par un mur en plexiglas, à cause de la fâcheuse tendance des habitués à balancer des trucs aux musiciens. Ce n'est pas forcément l'histoire que j'aurais choisie pour l'impressionner, mais Dallas était immensément fier qu'on ait été le seul groupe à ne pas être la cible de jets de bouteilles de bière ce soir-là.

Je souris et me tourne de nouveau vers Gavin.

— C'est tout ce qu'on fait ? On *envisage* de les franchir ?

Avant que je puisse obtenir une réponse, la voix de Dallas retentit pour nous dire de presser le pas, et on les rejoint, laissant une fois de plus cette conversation inachevée.

A peine la porte de ma chambre passée, je me débarrasse de ma robe trop serrée et de mes chaussures. Ces bottines sont peut-être très jolies, mais je suis à deux doigts de me casser une cheville. Sauf qu'une fois que je me suis changée, au profit d'un jean et d'un débardeur blanc, je suis incapable de rester tranquillement assise. Après un concert comme celui de ce soir, l'inactivité et le silence de ma chambre sont presque impossibles à supporter. Je ne résiste pas à la tentation d'aller chercher Gavin.

Dès qu'il ouvre la porte, je fais un pas vers lui.

— J'ai chaud, je n'en peux plus. On y va ?

Gavin ouvre des yeux ronds comme des billes.

— Quoi ?

Je le contourne pour entrer dans la chambre des garçons et me délecte de l'éclat qui brille dans son regard de braise.

— On va manger une glace ?

— D'accord. On attend Dallas ? demande-t-il en consultant sa montre.

On regarde tous les deux par la fenêtre. Mon frère est encore sur le parking avec Mandy, en train de discuter de la journée de demain ou du showcase. Je serais étonnée qu'il se passe quoi que ce soit entre eux car il est très professionnel, mais je suis ravie qu'ils s'entendent bien et qu'elle nous prenne au sérieux.

— Ils en ont sûrement pour un moment.

— On peut toujours leur demander s'ils veulent se joindre à nous, suggère Gavin.

Il ouvre la fenêtre et leur propose de nous accompagner, mais ils déclinent l'invitation.

— Ne rentrez pas trop tard, avertit mon frère.

— Oui, papa. On rentrera à temps pour le couvre-feu. Mandy, je suis ravie de t'avoir rencontrée. J'espère que le concert t'a plu.

— Beaucoup, me répond-elle. Je dois voir d'autres groupes d'ici la fin de la semaine, mais je vous retrouverai demain pour l'interview.

— Parfait, dit Gavin. Tu es prête, Dixie ?

Je hoche la tête et on se met en route. Il a l'air bizarre... Il est sûrement nerveux à cause de l'interview. Ça n'a jamais été son truc de parler en public. Ou peut-être qu'il repense à ce qui s'est passé la dernière fois qu'on a voulu aller manger quelque chose ensemble. Je prie silencieusement pour qu'on arrive à manger une glace tous les deux sans que ça tourne au règlement de compte.

Après plusieurs minutes passées à marcher sans rien dire, je n'y tiens plus.

— Gav ?

— Quoi ?

— Tu stresses à cause de l'interview ?

Il garde le silence pendant ce qui me semble être une éternité puis il hausse les épaules.

— Non, pourquoi ? Tu stresses, toi ?

— Non. C'est juste que c'est plus important que tout ce qu'on a fait jusque-là. J'ai l'impression que tout est sur le point de changer. Le groupe, nous...

— Tu as toujours su que Dallas voulait aller à Nashville, non ? On dirait que ça te fait peur, maintenant que c'est une vraie possibilité.

— Non, au contraire, je trouve ça super-excitant. C'est mon rêve à moi aussi, tu sais. Même si je ne le poursuis pas aussi agressivement que lui.

— Je sais. C'est le mien aussi, d'ailleurs, même si je n'ai jamais vraiment vu ça comme un rêve. Plutôt comme le seul truc que je sache faire.

— Ce n'est pas vrai.

Il hausse les épaules et passe à un autre sujet.

— Les changements ne sont pas forcément une bonne chose, Bluebird. Tu as changé d'avis à propos de cette histoire de nuit à deux ?

*Certainement pas.*

— Et toi ?

Il regarde droit devant lui, impassible. Le silence s'étire jusqu'à ce que j'aie le sentiment que je vais me mettre à crier. C'est comme si la tension entre nous menaçait de s'enrouler autour de mon cou et de m'étouffer.

— Je t'ai dit que j'étais d'accord, répond-il enfin.

Le soulagement m'envahit et je ne peux pas m'empêcher de lui sourire.

— Arrête de me regarder comme ça, tu vas finir par me rendre nerveux. Qu'est-ce que tu as en tête, petite Bluebird ? Un fantasme à la *Fifty Shades*, que tu n'as pas encore pu réaliser ?

Sa suggestion coquine fait battre mon cœur plus vite.

— Alors comme ça tu lis du porno pour ménagères ?

Il m'ouvre la porte du marchand de glaces en riant et j'entre dans la boutique aux murs peints dans des couleurs éclatantes. Quand je regarde Gavin par-dessus mon épaule, j'ai l'impression que chaque moment passé avec lui est un rêve, comme si j'étais en train d'imaginer tout ça allongée sur mon lit au lieu d'être réellement en train de le vivre.

Un groupe de filles en âge d'être au lycée est devant nous. Elles ont soudain l'air d'avoir toutes les peines du monde à se concentrer sur les différents parfums, sans doute trop occupées à glousser et à regarder Gavin. Je ne peux pas leur en vouloir... Entre son regard brillant, ses tatouages qui prennent vie à chaque mouvement et son air mystérieux... qui ne serait pas perturbée ? Il ne se rend même pas compte qu'il est le centre de l'attention. Il est concentré sur les parfums, lui.

Je repense à la première fois où on a mangé une glace ensemble. Je l'avais achetée au marchand ambulant avec mon argent du déjeuner et partagée avec lui. C'était aussi la toute première fois que Gavin en goûtait, et mon cœur s'était brisé en découvrant qu'en douze ans personne ne lui avait jamais offert une glace. Il a juré que c'était la meilleure chose qu'il ait jamais mangée de sa vie. Il a fermé les yeux en la dégustant et je suis tombée un peu plus amoureuse de lui ce jour-là. Comme moi, il connaissait et comprenait l'importance de savoir savourer les bonnes choses, la rareté de ces moments.

— Si je prends framboise et vanille, tu veux bien prendre...

— Oui, m’interrompt-il. Tu devrais le savoir, depuis le temps.

Il pose une main dans le bas de mon dos et je souris tellement que le type qui prend notre commande doit se dire que je suis complètement shootée. Ou que j’aime vraiment beaucoup la glace.

Dès qu’on est dehors, je passe à l’attaque. Je soupire de satisfaction en sentant la douceur du parfum fondre sur ma langue et couler dans ma gorge.

— Est-ce que tu crois que Mandy va nous faire une proposition officielle ?

Gavin mange un peu de glace avant de me répondre :

— On ne peut être sûrs de rien, mais je pense qu’il y a des chances.

— C’est un risque énorme.

— Développe.

— Laisse tomber.

Je reporte mon attention sur ma boule parfumée à la framboise avec un grommellement.

— Non. Tu as raison : la moindre décision qui touche le groupe nous touche, nous aussi. Sauf qu’on ne peut pas toujours éviter les risques, même si on aimerait bien.

— Tu essaies de me dire quelque chose ?

— Non. Je me pose juste une question : si tu as si peur des conséquences, alors pourquoi tu veux faire ça ?

— Tu parles de la musique ou de toi ?

— Des deux.

Je prends le temps de laisser ma glace fondre dans ma bouche, puis je me lèche les lèvres avant de répondre :

— Je suppose que, si je le fais, c’est parce que j’espère que ça va valoir le coup.

Un silence lourd de sens s’installe entre nous, finalement interrompu par Gavin lorsqu’on arrive dans le hall de l’hôtel.

— On échange ? demande-t-il en me tendant sa coupe de glace au chocolat.

— D’accord.

Nos doigts se frôlent quand je lui donne la mienne. L’atmosphère entre nous est électrique et je ne pense plus à rien, obnubilée par le désir qui monte en moi. On arrive à l’ascenseur, mais je n’ai pas la moindre envie qu’on se sépare.

Je suis pratiquement certaine qu’une seule nuit ne suffira pas à me guérir. Il le faudra bien, pourtant. Au moins, ce sera toujours mieux que de vouloir quelque chose sans être absolument sûre que c’est bien ce dont j’ai besoin.

— Il va vraiment falloir que tu arrêtes avec tes regards. Autrement, savoir si oui ou non Mandy Lantram va nous proposer un contrat va devenir le cadet de nos soucis.

— Quels regards ?

Il se penche en avant et son visage est à quelques millimètres du mien lorsqu’il reprend la parole.

— Parfois, tu me lances ces regards... comme en ce moment, dit-il en pointant sa cuillère vers moi. Et là, sans Dallas ni personne d’autre pour m’arrêter, je me dis que cette glace serait bien meilleure si je la léchais à même ta peau au lieu de la manger avec une cuillère en plastique.

Et voilà. Monsieur vient de m’envoyer en enfer, où je vais brûler de désir jusqu’à la fin des temps, tout ça en haussant nonchalamment les épaules. Bien fait pour moi : j’ai volé trop près des flammes, je me suis brûlée et à présent j’en veux encore.

Les portes de l’ascenseur s’ouvrent. On pénètre dans la cabine et j’appuie uniquement sur le bouton de mon étage, ce qui me vaut un regard pour le moins surpris de sa part.



— Dixie, qu'est-ce que tu... Je le dévisage sans répondre.

A la seconde où on arrive au cinquième, je le prends par la main sans lui demander son avis et l'entraîne jusqu'à ma chambre. Je le lâche uniquement pour m'emparer de ma carte magnétique et l'insérer précipitamment dans la serrure. Heureusement, j'arrive à ouvrir la porte du premier coup cette fois et on entre dans la pièce, uniquement éclairée par la faible lumière des lampadaires de la rue.

Je pose ma glace sur ma table de nuit et je retire lentement mon débardeur. Uniquement vêtue de mon jean et de mon soutien-gorge noir en satin, je m'assieds au bord de mon lit. Je m'attends à ce qu'il attrape mon débardeur, me le tende et me dise de me rhabiller tout de suite, mais il ne le fait pas. Un éclat puissant illumine son regard. Ça pourrait passer pour de la colère, mais je sais que c'est autre chose. S'il est encore là, qu'il ne s'est pas enfui en courant, c'est parce qu'il en a autant envie que moi.

— Tu sais ce que j'aime dans la musique, Gavin ?

Appuyée sur mes coudes, je le dévisage.

Il ne répond pas. Il me scrute et je me force à ne pas baisser les yeux.

— On ne peut pas la dompter ou la contrôler. La musique est libre. Elle est pleine de vie et imprévisible. Tu ne peux pas la posséder, l'acheter ou la vendre. Pas vraiment, du moins. Elle n'appartient à personne.

— Comme toi.

— Comme nous. Personne ne peut nous contrôler. Personne ne peut nous arrêter si c'est ce qu'on veut vraiment. Alors, si tu as envie de recouvrir mon corps de glace pour la lécher ensuite, fais-le. La vie est trop courte. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à demander à mes parents.

La mention de mes parents fait enfin tomber son masque inexpressif. Il vient près de moi et je peux lire l'incertitude dans ses yeux. Alors je m'allonge sur le lit, je ferme les paupières et j'attends.

Au bout de quelques instants, je pousse un petit cri de surprise en sentant quelque chose de très froid atterrir sur ma peau. J'ouvre les yeux et vois Gavin penché au-dessus de moi, qui verse de la glace fondue sur mon ventre et m'observe tandis que je me contorsionne.

— Alors, Bluebird, on a froid ?

Il s'agenouille entre mes jambes et j'en profite pour passer les mains dans ses cheveux. Sa langue me fait l'effet d'un incendie lorsqu'il lèche son dessert — enfin, *mon* dessert techniquement — sur ma peau. Il me prend par les hanches et un gémissement s'échappe de sa gorge. J'ai envie de fermer les yeux, mais je me force à les garder ouverts, pour ne pas perdre une miette du magnifique corps de Gavin qui bouge au-dessus du mien. Ses mains descendent, ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes cuisses comme s'il voulait me clouer au lit, et je chavire un peu plus à chaque fois que sa bouche me caresse.

Je ne pense à rien, à part une chose : *Gavin est en train de me lécher le ventre*. Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

Avant que j'aie le temps de poser la question, il déboutonne mon jean et le fait glisser le long de mes cuisses. Visiblement, il n'a pas la patience d'attendre de me le retirer complètement, car il presse sa bouche sur moi, à travers le tissu de ma culotte.

Je laisse échapper ce qui ressemble à un gémissement de plaisir mêlé à une tentative de prononcer son prénom. Jamais personne ne m'a embrassée là.

— Tu veux que j'arrête ?

Je secoue la tête. *Surtout pas*.

Le désir qui monte entre mes cuisses devient presque douloureux et se transforme en une pulsation insupportable lorsqu'il écarte le tissu de ma culotte. J'arque violemment le dos quand je sens sa langue sur moi, et il grogne en me goûtant. Je retiens mon souffle, incapable d'enchaîner deux pensées cohérentes.

— Tu es encore meilleure que la glace, Bluebird.

Il décrit des cercles humides avec sa langue et j'oublie tout : les peurs, les insécurités, la gêne que je pourrais ressentir en voyant Gavin explorer si intimement mon corps. Tout ce que je sais, c'est que j'en veux encore. Je veux le sentir plus profondément, plus fort.

J'ondule contre sa bouche et je gémiss de plaisir à chaque fois qu'il me touche. La pression a atteint son point culminant et j'ai besoin de le sentir en moi. Tout de suite.

Je crie son nom lorsqu'il aspire mon clitoris dans sa bouche et la pièce se met à tourner à toute vitesse autour de moi.

— Ça va, ma belle ?

— Gavin, j'ai envie de toi. Je veux te sentir en moi. S'il te plaît.

Je suis à bout de souffle et ma voix n'est plus qu'une supplication.

— Bientôt, promet-il en glissant un doigt en moi.

— *Continue, Gavin. Encore.*

Je suis au bord du désespoir et, quand un autre doigt s'ajoute au premier, je perds complètement les pédales.

Je m'entends crier, mais les mots que je prononce sont totalement inintelligibles.

Ma peau luit de transpiration et je me contorsionne comme si j'étais possédée. Gavin continue à me lécher pendant que l'orgasme me ravage, jusqu'à ce que mes cris s'arrêtent.

Alors seulement, il relève la tête, les yeux pleins de désir et de détermination, et je le sais avec certitude : il va me faire l'amour. Ou peut-être quelque chose d'encore plus fort, de si intense qu'aucun mot n'a encore été inventé pour le décrire.

Soudain, quelqu'un frappe à la porte, et je me redresse si brusquement que j'en ai la tête qui tourne.

— Dixie, tu es là ? Ouvre.

Gavin marmonne un juron et je frôle la crise cardiaque en reconnaissant la voix de mon frère. Sans attendre, je me lève d'un bond et me sers de la couverture pour essuyer les restes collants de glace sur mon ventre. J'enfile mon débardeur et je remonte mon jean en quatrième vitesse, en proie à la panique la plus totale.

— Peut-être que tu ferais mieux de te cacher.

— Je ne me cache jamais. Pas même devant ton frère.

Gavin se dirige d'un pas assuré vers la porte. Je ne sais pas comment il fait pour être aussi calme, mais ça me dépasse complètement. De mon côté, j'angoisse tellement que je n'arrive même plus à respirer.

— Qu'est-ce qu'on va lui dire ?

— Qu'on regarde la télé en mangeant une glace. Il ne va pas en mourir.

Moi si, apparemment. Je me demande comment je vais réussir à dire ça sans rougir. « Manger une glace » a une tout autre signification, à présent.

— D'accord.

Je m'assois sur le lit, les jambes croisées, en essayant d'avoir l'air le plus naturel possible. Tout mon corps vibre comme si le volume de mon cœur avait décuplé. Il bat si fort que je sens ses pulsations jusque dans mon estomac.

Je tombe presque en ramassant la télécommande et je parviens de justesse à allumer la télé avant que Gavin n'ouvre la porte. La voix annonce que, pour 19 dollars et 95 cents, on peut avoir accès à la chaîne de films pour adultes pour une durée de vingt-quatre heures. Je change aussi vite que possible et j'opte pour une chaîne musicale, pile au moment où mon frère entre au pas de charge.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Au cas où j'aurais des doutes, la lumière de l'écran qui éclaire son visage le confirme : il est furax. Debout derrière lui, Gavin est d'un calme olympien, comme si on était vraiment en train de manger une glace en regardant des clips.

— On a cru que tu aurais de la compagnie pour la soirée, dit Gavin en s'appuyant tranquillement contre le mur. On s'est dit que vous aimeriez être tranquilles.

— De la compagnie ?

Dallas nous dévisage, perplexe, alors je clarifie :

— Tu étais en grande conversation avec Mandy.

Il soupire et se laisse lourdement tomber sur mon lit. Puis il s'empare de la télécommande et baisse le volume de la télévision.

— En parlant de Mandy, j'ai quelque chose à vous dire.

— C'est à propos du showcase ?

Dallas ne répond pas tout de suite, ce qui n'arrive presque jamais. Et quand ça arrive ce n'est jamais bon signe. Il nous regarde tour à tour, avant de baisser la tête.

— Eh bien, justement...

— Justement quoi ?

Il fronce les sourcils et son expression me rappelle celle de mon père, sur des photos de lui au même âge. Un homme d'une beauté sauvage, au tempérament passionné. Enfin, jamais je n'avouerais une chose pareille à Dallas. Il est déjà bien assez présomptueux comme ça.

— Elle a remué ciel et terre, mais les organisateurs du showcase n'acceptent que les groupes qui ont un manager officiel. Autrement dit, on doit signer un contrat avec elle si on veut figurer au programme de samedi. C'est la seule solution.

Je n'essaie même pas de cacher ma surprise et mon irritation, mais déjà il poursuit :

— Elle a dit que ça pouvait être quelque chose sur le court terme, une sorte de période d'essai, le temps de voir comment ça se passe. Si dans six mois on n'est pas satisfaits, ou si elle n'arrive pas à faire bouger les choses pour nous, on arrête tout. Sans rancune.

Gavin pousse un soupir exaspéré.

— Quand est-ce que vous allez arrêter d'être aussi naïfs, tous les deux ? Que ce soit pour six mois, pour un an ou pour une nuit, s'engager auprès de quelqu'un comme ça a forcément des conséquences. Et si on signe je peux vous garantir qu'il y en aura, à long ou à court terme.

Dallas le dévisage, aussi surpris que moi par la véhémence de son ton. Pour tenter de le convaincre, il entreprend alors de réciter la liste de tous les artistes que Mandy a lancés. C'est assez impressionnant pour quelqu'un qui n'a que vingt-sept ans, je ne peux pas le nier, mais ce qui me trouble vraiment, c'est la réaction de Gavin. J'ignore si c'est à cause de la nouvelle clause imposée par Mandy, de la nuit qu'il a accepté de passer avec moi, ou de mon frère qui a interrompu des préliminaires à faire trembler les murs, mais ce qui est sûr, c'est qu'il est énervé.

Quand son regard croise enfin le mien, j'essaie de lui faire comprendre que je ne suis pas aussi naïve qu'il le croit. Je sais que notre nuit aura des conséquences, j'en suis tout à fait consciente. Simplement, je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour survivre aux répercussions, parce que je sais que ça vaudra le coup. Peu importe ce qui adviendra ensuite, ça vaudra la peine de savoir ce que

ça fait d'être si proche de lui, d'être connectée à lui de cette façon. Pour lui, c'est juste une nuit, peut-être même une nuit qu'il oubliera après une semaine passée à enchaîner des coups d'un soir. Mais moi, je sais que le souvenir de cette nuit m'accompagnera toujours. Ce sera un moment que je chérirai comme un trésor et qui figurera parmi les expériences les plus belles et les plus importantes de ma vie.

— Alors c'est d'accord ? On signe avec elle pour une durée déterminée et on voit ce qu'elle peut faire pour nous ?

Gavin dévisage mon frère, incertain.

— Si tu crois qu'elle peut prendre les bonnes décisions pour le groupe et si tu penses vraiment pouvoir lui faire confiance, d'accord. Mais si tu n'es pas totalement sûr de toi ou que tu as des doutes sur ses intentions, alors je pense que tu devrais ralentir un peu, mec. Ce n'est pas une course. Je préfère attendre le temps qu'il faudra pour trouver le bon manager plutôt que de signer juste pour en avoir un.

Quand Gavin a fini, Dallas se tourne vers moi et hausse les sourcils pour m'indiquer que c'est à mon tour de parler.

Je hausse les épaules.

— Si tu penses que signer avec elle est la bonne décision, alors je te suis.

*Je te suis, mais je prévois quand même toujours de te mentir, parce que les poules auront des dents avant que je te dise la vérité à propos de Gavin et moi.*

— Je ne serais pas là si je ne pensais pas que c'était la bonne décision. Ce groupe, c'est toute ma vie, vous le savez bien. Je ne prendrais jamais le risque de faire quelque chose susceptible de gâcher ce qu'on a.

Un silence pesant s'installe, et je fixe Gavin.

— Alors on y va.

J'aurais dû formuler ça comme une question, mais c'est trop tard. Le regard de Gavin s'assombrit et je sais qu'on est tous les deux sur le point de franchir le point de non-retour. Le moment est venu pour lui de jouer cartes sur table et de sauter dans le vide avec moi, ou de reculer tant qu'il en est encore temps.

— Oui. On y va, dit Gavin à voix basse.

— Bon. C'est parti, conclut Dallas en se tapant dans les mains.

Il nous adresse un sourire radieux et je fais de mon mieux pour paraître enthousiaste, même si tout mon univers risque de basculer.

— On va te laisser te reposer, Dix.

J'acquiesce et je me lève pour les raccompagner tous les deux à la porte.

— Au fait, elle était bonne, votre glace ? demande Dallas en se tournant vers nous.

Sa question me paralyse. J'ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Gavin, lui, répond à mon frère en le regardant droit dans les yeux.

— La meilleure de ma vie.



Scott Levinson, trentenaire hipster journaliste au *Indie Music Magazine*, réajuste régulièrement ses lunettes à monture noire rectangulaire pendant l'interview. Il nous pose une foule de questions, de notre formation à nos sources d'inspiration en passant par Emmylou.

Dallas est en train d'expliquer une de nos chansons à Scott quand la sonnerie du portable de Gavin retentit. C'est la onzième fois depuis le début de l'interview. Gavin échoue une fois de plus à couper le son et Mandy le fusille ouvertement du regard. Une espèce d'autorité naturelle émane d'elle, qui me fait me sentir encore plus jeune que je ne le suis. Je m'attends à ce qu'elle confisque le portable de Gavin à tout moment, comme le faisaient les profs lorsqu'on était au lycée.

Une fois l'interview terminée, on se lève et on se prépare à jouer quelques morceaux pour Scott et Mandy.

Je m'approche de Gavin pour articuler silencieusement un : « Tout va bien ? »

Il hoche brièvement la tête puis détourne aussitôt le regard pour se concentrer sur les réglages de sa batterie.

Dallas nous a expliqué que Mandy avait suggéré qu'on laisse de côté certaines de nos adaptations de morceaux classiques, et qu'on les remplace par des versions acoustiques de hits plus actuels. A vrai dire, je me fiche pas mal de ce qu'on s'apprête à jouer. Tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi le téléphone de Gavin est sur le point d'exploser.

Je le dévisage jusqu'au moment où Dallas joue les premiers accords du morceau avec lequel on a clôturé nos derniers concerts.

Le bruit des cymbales de Gavin fait naître un frisson délicieux le long de ma colonne vertébrale. Il frappe la caisse claire et je remarque qu'il a les sourcils froncés. D'habitude, jouer est un exutoire pour Gavin. Ça l'a toujours été. Mais aujourd'hui ça ne marche pas, et je ne sais pas pourquoi. La culpabilité m'envahit : sa frustration a-t-elle quelque chose à voir avec notre nuit ? Non, un pressentiment me dit que le souci, quel qu'il soit, est directement lié à la personne qui l'appelle sans arrêt.

A la fin de notre set nouvelle version, Scott vient nous féliciter, mais le vibreur du téléphone de Gavin l'interrompt. Scott se contente donc de nous indiquer la date de parution de l'article, et lui et Mandy se dirigent vers la sortie.

— Cinq minutes de pause, annonce Dallas. Gavin, profite-en pour répondre à ton foutu portable et dis à ta groupie de te foutre la paix.

Là-dessus, il sort de l'entrepôt au pas de course, sans doute pour rattraper Mandy et lui présenter des excuses.

— Gav, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien du tout, lâche-t-il sans me regarder. Je vais éteindre mon portable.

Sauf qu'il ne le fait pas et je suis soudain prise d'un affreux mal de ventre. Est-ce que Dallas a raison ? Est-ce que c'est une « ex » qui le persécute ? Elles ne sont pas aussi tenaces, d'habitude. Il faut dire que Gavin est toujours honnête avec elles. Il ne fait jamais semblant de vouloir plus qu'une histoire d'un soir et elles le savent. Tout comme moi.

— Peut-être que tu devrais répondre.

Comme par magie, son portable vibre dans sa main à ce moment-là et il ferme les yeux. Quelle que soit la personne qui l'appelle, ça le contrarie. Beaucoup.

— Puisque c'est ça, c'est moi qui vais répondre.

Je lui prends l'appareil des mains si vite qu'il n'a pas le temps de réagir.

— Allô ?

Une voix préenregistrée me répond :

— Vous avez un appel en PCV de la part d'une détenue du centre de détention pour femmes du comté de Potter. Pour accepter l'appel, dites *oui*. Pour le décliner, dites *non* ou raccrochez.

J'ouvre grand la bouche, mais aucun mot n'en sort. Je suis trop abasourdie par la tristesse que j'éprouve pour Gavin et mes envies de meurtre à l'encontre de Katrina Garrison pour réussir à parler. Car c'est elle qui essaie de le joindre, c'est certain.

La voix du robot commence à énoncer la marche à suivre si je ne souhaite plus recevoir d'appels de ce numéro, mais Gavin m'arrache le téléphone et raccroche.

Je n'aurais pas assez des doigts de la main pour compter le nombre de fois où il a payé sa caution. Personne ne mérite d'avoir une mère pareille, et mon sang bouillonne dans mes veines de savoir Gavin victime d'une telle injustice.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demande-t-il dans un haussement d'épaules.

— N'y va pas.

Ma voix n'est qu'un murmure car je sais que je parle dans le vide. Il n'a jamais refusé de la faire sortir de prison. Quand son regard tourmenté rencontre le mien, j'ai ma réponse. Il va y aller.

Je tente de faire une opération rapide dans ma tête, mais le calcul mental n'a jamais été mon fort, alors je réfléchis à voix haute.

— Potter est à environ huit heures de route d'ici, sept vu comment tu conduis. Inutile de te dire que faire l'aller-retour avant le concert de ce soir est totalement irréalisable. On pourrait partir juste après le concert, mais j'imagine qu'ils n'ouvrent pas avant 8 heures du matin et il faudra sûrement une heure pour régler toute la paperasse. Si on ne s'arrête pas pour manger et qu'on ne fait pas trop de pauses pipi, on pourrait être rentrés à temps pour...

— Hors de question.

— Laisse-moi finir.

— Qu'est-ce qui te dit que je vais y aller, de toute façon ?

— Tu y vas toujours. Je sais que tu vas aller la libérer et je sais aussi que tu préférerais y aller seul, mais pense au temps que tu gagnerais si on se relayait au volant. On pourrait faire l'aller-retour d'une traite.

L'imaginer faire ça tout seul m'est insupportable. J'ai peur de ne jamais le revoir, peur qu'il se laisse aspirer par la spirale de dépravation dans laquelle évolue sa mère. Dallas n'est jamais entré dans les détails, mais je sais que Gavin a failli sombrer pendant que j'étais à Houston, et je ne veux pas risquer de le perdre à nouveau.

Il baisse la tête et une mèche de cheveux lui tombe devant les yeux. Il aurait bien besoin d'une coupe, mais ce n'est pas vraiment le moment de lui parler de son look, alors j'insiste :

— C'est le dernier jour du festival demain. Dallas a dit que le patron de Mandy serait là pour assister à notre concert. C'est lui qui va décider si elle signe avec nous ou pas. Tu te vois foutre ça en l'air juste parce que tu es trop borné pour me laisser t'accompagner ?

— J'ai dit non, répond-il abruptement.

Ça me blesse qu'il ne prenne même pas la peine de considérer mon offre, mais s'il croit que ça va suffire à me décourager, il me connaît mal.

— Que ça te plaise ou non, il va bien falloir que tu dormes à un moment donné. Ce qui veut dire que tu ne seras jamais rentré à temps. Et puis, même sans dormir, qu'est-ce que tu fais si le van tombe en panne ? Et si tu te fais agresser par une bande de bikers ou que ton téléphone te lâche ?

Il pousse un petit soupir amusé et un sourire apparaît sur ses lèvres.

— Et tu comptes me protéger des vilains motards sanguinaires, Bluebird ?

— S'il le faut.

Il a beau prendre ça sur le ton de l'humour, mon besoin irréprensible de le protéger est bel et bien là. Je veux qu'il soit en sécurité, à l'abri de tout ce qui pourrait le faire souffrir. Surtout de sa mère.

— Ton frère ne voudra jamais.

Même si Dallas et Mandy sont dehors, je baisse la voix.

— Je n'avais pas prévu de lui en parler, ni de lui demander la permission. Je suis une grande fille, au cas où tu ne t'en serais pas rendu compte.

Je lui fais un clin d'œil et me force à lui sourire, même si je préférerais de loin l'attraper par les épaules et le secouer comme un prunier.

— J'ai remarqué, crois-moi.

— Dans ce cas, c'est décidé. Tu me retrouves au van dès qu'on a fini ce soir.

Si j'avais un tout petit espoir de le convaincre de ne pas voler au secours de sa mère, j'essaierais. Malheureusement, je sais que c'est une perte de temps, alors autant aller de l'avant. C'est toujours la même chose : à chaque fois, il laisse tout tomber pour quelqu'un qui ne lèverait jamais le petit doigt pour lui. Ça dure depuis tellement d'années que je doute qu'il ouvre les yeux un jour.

Je ne sais pas si ce voyage imprévu va avoir des répercussions sur notre accord à propos de demain soir, mais ça m'est égal. Je suis trop contente de lire le soulagement sur son visage, en dépit de ses protestations. Savoir que j'allège un peu le poids de son fardeau me suffit. Du moins pour l'instant.

\* \* \*

Je n'aurais jamais imaginé qu'Afton Tate puisse faire partie des personnes susceptibles de faire foirer mon plan. Et pourtant il est là, à attendre que je sorte de scène, visiblement bien décidé à me mettre le grappin dessus. On a de nouveau fait la première partie de son groupe ce soir et il a l'air un peu trop content de me voir, compte tenu de notre « rupture ».

— J'avais peur de te rater, me dit-il avec un sourire chaleureux.

— Pas nous, marmonne Gavin derrière moi.

Je ne pense pas qu'Afton l'ait entendu car il continue à me parler avec le même enthousiasme.

— Il y a une soirée au Crave après le concert. Il va y avoir pas mal de gens importants. Je suis invité et j'aurais bien aimé que tu m'accompagnes.

Je retiens un soupir et me prépare à le rembarrer en douceur.

— Merci mais je...

— Elle adorerait ! intervient Dallas.

Mon frère se tourne vers moi et me sourit comme s'il venait de me faire un merveilleux cadeau.

— C'est une super opportunité pour toi de rencontrer des gens dans l'industrie, Dixie. Vas-y et amuse-toi.

Il me fait un clin d'œil et s'éloigne en compagnie de Mandy tandis que je reste là, à le fusiller du regard. Ça m'apprendra à toujours lui dire de me lâcher un peu les baskets. Il doit sûrement se



féliciter intérieurement de son comportement de gentil grand frère compréhensif.

Je jette un coup d'œil en direction de Gavin. Il n'a pas l'air enchanté de la tournure que prend la soirée, mais je doute qu'il fasse quoi que ce soit pour changer le cours des choses. Il dit quelques mots que je ne comprends pas à mon frère puis se dirige vers le parking. Il ne m'a même pas dit au revoir ou demandé si j'avais besoin qu'il me ramène à l'hôtel.

J'échafaude à toute allure un plan dans ma tête, avant de me tourner vers Afton.

— Euh... D'accord. Je te retrouve après le concert alors.

— Génial.

Il me sourit et je me sens presque coupable, même si je sais que ce n'est pas un vrai rencard. C'est juste une soirée et ce n'est pas comme si je l'utilisais pour son carnet d'adresses. Si Dallas savait à quel point je m'en fiche, d'ailleurs, il serait cruellement déçu.

— Dès qu'on a fini, je t'envoie un message et je me mets en route. Je passerai te chercher à l'hôtel, sûrement vers 23 heures.

— Parfait. Bon concert.

J'attends qu'il monte sur scène puis je pique un sprint en direction de l'endroit où le van est garé. Quand j'arrive, Gavin vient de fermer les portes arrière. Je suis si rapide que je suis déjà assise sur le siège passager au moment où il ouvre sa portière, et il écarquille les yeux en me voyant.

— Bon sang, Dixie, tu vas me faire faire une attaque, un jour.

Je lui offre mon plus beau sourire.

— Désolée.

— Tu ne veux pas assister au concert de ton chouchou avant ton rencard ?

— Je ne savais pas que j'avais un chouchou. Ni un rencard, d'ailleurs.

— Tate n'a pas l'air décidé à lâcher le morceau. Honnêtement, c'est peut-être avec lui que tu devrais...

— Que je devrais quoi, Gavin ? Que je devrais avoir envie d'être ?

J'ai envie de le gifler, d'un coup.

— Tu sais quoi ? J'aime bien Afton. Vraiment. C'est un mec adorable dont j'ai beaucoup à apprendre et je serais ravie d'être son amie. Mais ma relation avec lui n'a pas grand-chose, ou plutôt *rien* à voir avec notre... arrangement.

— J'allais juste dire que tu devrais passer la soirée avec lui, et me laisser aller à Potter tout seul.

*Quelle cruche !* Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Justement, puisque tu en parles, j'ai un plan.

— Toi et tes plans, grommelle-t-il.

Je décide de ne pas me laisser décourager par sa mauvaise humeur.

— Crave est un restaurant japonais, je crois. Je vais prétexter que j'ai mangé un truc qui ne passe pas bien et partir tôt. Ensuite, j'enverrai un texto à Dallas en disant que je souffre d'une intoxication alimentaire et que je préfère ne pas venir à la répétition de demain après-midi pour me reposer avant le dernier concert.

Gavin gare le van et coupe le contact.

— J'ai du mal à comprendre comment une fausse intoxication alimentaire va m'aider. Enfin, *nous* aider.

J'ai toutes les peines du monde à ne pas sourire comme une psychopathe quand j'entends le mot « nous ».

— Ça nous fait gagner du temps. Ça veut dire qu'on n'a pas besoin d'être de retour avant la balance son de demain. De ton côté, tu n'as qu'à lui envoyer un message disant que tu vas rester avec

moi. Raconte-lui ce que tu veux, que tu veux t'assurer que je m'hydrate bien, ou me tenir les cheveux pendant que je vomis, on s'en fiche. Comme ça, il peut rester avec sa grande copine Mandy sans avoir à se sentir coupable, et on n'a pas besoin de multiplier les excès de vitesse et de ramasser une amende dans chaque ville entre ici et Amarillo.

Je ne suis pas peu fière d'avoir trouvé une solution aussi vite. Je vois bien qu'il est impressionné.

— Tu penses toujours à tout.

Il soupire et se penche vers moi. Il finit par être tellement près que je me tortille nerveusement.

— Mais j'ai un scoop pour toi, ma belle.

— Et on peut savoir ce que c'est ?

Il se rapproche encore et mes lèvres commencent à me picoter. J'agrippe le cuir de mon siège pour m'empêcher de prendre son visage entre mes mains et de plaquer ma bouche sur la sienne.

— Il y a des choses qu'on ne peut pas contrôler. On ne peut jamais tout prévoir.

Je croise les bras sur ma poitrine en espérant qu'il ne se rende pas compte à quel point j'ai du mal à respirer.

— C'est-à-dire ?

— Rien. Laisse tomber.

D'un coup, il s'écarte et sort du van. Il claque la portière derrière lui, si brutalement que je sursaute.

*Qu'est-ce qui lui prend ?*

J'arrache presque ma portière de ses gonds dans ma hâte à jaillir du van.

— Excuse-moi. J'ai dû rater ma formation en transmission de pensées parce que, là, je n'ai pas tout suivi.

Mon ton est sarcastique, exactement comme je le voulais, sans rien laisser paraître de mon trouble.

— Contente-toi d'aller à ton foutu rendez-vous, Dixie. Je peux me débrouiller tout seul. C'est ce que j'ai toujours fait.

Il dit les derniers mots tout bas, mais je les entends quand même.

— Ce n'est pas parce que tu en es capable et que tu l'as toujours été que tu dois continuer. Tu n'as pas à affronter ça tout seul. Tu n'es *pas* tout seul.

Il continue à avancer en direction de l'hôtel comme si je n'existais pas.

— Nom de Dieu, Gavin Garrison, attends-moi.

Je le rejoins au moment où il entre dans le hall.

— Tu sais que tu n'as pas à faire ça tout seul. Même Dallas viendrait si tu le lui demandais. Il n'hésiterait pas une seconde. Il se tourne vers moi et me jette son regard le plus désagréable possible.

— Je le sais. Et je sais aussi que, s'il savait ce que j'ai prévu de faire demain soir, il me casserait sûrement la gueule avant de me virer du groupe. Ecoute, j'ai plein de choses à régler et j'ai l'habitude de faire ça sans l'aide de personne, c'est tout. *J'aime* les régler sans l'aide de personne, parce que ce ne sont pas les problèmes de qui que ce soit d'autre que moi. Alors merci pour ton aide, mais c'est bon, je gère. Je pars dans dix minutes.

J'abandonne l'idée de le raisonner et je l'attrape par le bras.

— A ton tour de m'écouter. Plus encore que tout le reste, tu es mon ami, et j'ai envie de croire que je suis la tienne. Quand c'est le bordel, les amis se soutiennent les uns les autres et c'est pour ça que je veux venir avec toi.

Son regard glacial rencontre mes yeux suppliants. Si je veux qu'il m'emmène, il va falloir que je ravale ma fierté.

— S'il te plaît, Gavin. Attends-moi ce soir.

Il observe ma main sur son bras puis relève les yeux vers moi.

— Ça n'a rien d'un *roadtrip* en décapotable. Pourquoi tu tiens tellement à venir avec moi ?

Avec une douceur infinie, il retire ma main et j'ai peur de me mettre à pleurer.

*Parce que je veux être là où tu es. Parce que je veux te protéger d'elle. Parce que je serai incapable de fermer l'œil ou de respirer normalement jusqu'à ce que tu reviennes sain et sauf. Parce que, si tu pars, j'aurai l'impression que tu emmènes mon âme avec toi. Parce que j'ai mal à en crever dès qu'on est séparés.*

Je ne peux pas lui donner les vraies raisons, mais je suis incapable de lui mentir, alors j'opte pour une demi-vérité.

— Parce que je veux en profiter pour m'assurer que papy va bien, même si je ne le vois que deux minutes. Le temps de le serrer dans mes bras et de lui dire de bien prendre ses médicaments.

Il lève les yeux au ciel. J'ai gagné.

— Je ne suis pas sûr qu'on ait le temps, mais on peut toujours essayer. Je pars à minuit, avec ou sans toi. Comme ça, j'arrive dès l'ouverture du centre, je paie sa caution et je la ramène tout de suite chez elle, à temps pour être de retour pour la balance.

— Minuit, c'est noté. Je serai prête.

— Pas la peine de perdre ton temps à revenir ici. Je t'attendrai devant le Crave. Par contre, je te préviens, si tu as une minute de retard, je m'en vais sans toi.

— Oui, ma marraine la fée. Minuit ou je me transforme en citrouille.

— Euh... D'accord.

Il me regarde comme si j'étais folle à lier avant de se diriger vers l'ascenseur.

Il ne doit pas connaître *Cendrillon*, ou pas dans les détails en tout cas. En y réfléchissant, je ne sais pas pourquoi j'ai pensé qu'il connaîtrait. Peut-être parce que tous les enfants ont vu *Cendrillon* au moins une fois dans leur vie ? Sauf que personne n'a jamais emmené Gavin au cinéma et je doute qu'on lui ait lu beaucoup de contes de fées. C'est la première fois que j'en prends conscience, après toutes ces années. J'ajoute « lui lire les meilleurs contes de Grimm » et « faire un marathon de films Disney » à la liste déjà interminable de toutes les choses que j'aimerais faire avec lui.

A 22 h 45, Afton m'envoie un message pour me prévenir que son concert est fini et qu'il est en route pour venir me chercher.

J'examine mon reflet dans le miroir et relève mes cheveux d'une main, incapable de décider si je les attache ou pas. J'ai ressorti mes McQueen chéries et le plus beau vêtement que je possède : une robe rouge dos nu, courte, que j'ai portée pour mon bal de fin d'année. Les cheveux attachés me donnent un air plus sophistiqué, alors j'attrape quelques épingles et je me fais un chignon. J'ai les mains qui tremblent quand je mets du rouge à lèvres et une couche épaisse de mascara. Je ne sais pas ce qui me rend le plus nerveuse : la fête avec Afton ou ce qui vient après... mentir à Dallas et partir avec Gavin.

*Et s'il part sans moi ?*

Je lutte contre la panique qui m'envahit à cette idée et contre l'envie d'envoyer un texto à Afton pour lui dire que je ne peux pas venir. A la place, je fourre des vêtements, ma brosse à dents et une culotte de rechange dans mon sac à main. Mon regard se pose sur un paquet de chips et une barre de céréales sur le petit bureau de ma chambre, et je les ajoute au reste.

Je n'ose pas imaginer ce qu'Afton penserait s'il voyait le contenu de mon sac. Sûrement que j'ai prévu de passer la nuit avec lui, et aussi que j'ai une tendance à l'hypoglycémie. Bref.

Je suis déjà devant l'hôtel quand Afton apparaît, à l'arrière d'un taxi. Je suis surprise de ne pas le voir arriver au volant de son van, et encore plus étonnée par la tenue qu'il porte. Avec son pantalon de costume noir et sa chemise bleue, il a beaucoup de classe. Il paraît plus vieux, sûr de lui et raffiné que le jeune musicien débraillé auquel je suis habituée. Il descend du taxi et le contourne pour ouvrir ma portière.

— Tu es très élégant.

— Merci. Et tu es... dangereuse pour mon rythme cardiaque.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire en montant dans la voiture.

— Ça veut dire quoi ?

Il ne répond pas et se contente de grimper derrière moi.

— Alors, il y a des gros bonnets à cette soirée ?

Il hausse les épaules et le chauffeur se met en route. Afton lui a sûrement déjà indiqué l'adresse du restaurant.

— On peut dire ça. C'est un patron de maison de disques intéressé par les Cools qui m'a invité. Il veut sûrement m'en mettre plein la vue en espérant que ça me donne envie de signer avec eux.

Je regarde distraitement les enseignes des bars et des restaurants qui défilent par la fenêtre.

— Ça arrive souvent ?

— De temps en temps.

Quand je me tourne vers lui, je me rends compte qu'il m'observe et j'ai l'impression de littéralement sentir ses yeux sur moi. Ils sont d'abord sur ma bouche, avant de descendre sur ma poitrine puis sur mes cuisses. En temps normal, je serais flattée, mais ce soir je suis bien trop nerveuse pour ça. Mal à l'aise, je me tortille un peu sur la banquette et il rougit d'avoir été surpris en train de me reluquer.

— Est-ce que je peux te demander pourquoi tu m'as invitée, exactement ?

— Honnêtement, j'exècre ce genre de soirées. Je suis toujours très mal à l'aise, avec tous ces gens qui viennent et se présentent comme si j'étais censé les reconnaître et en avoir quelque chose à faire. Tous ces événements, le réseautage, je déteste ça. Bon sang, je parle vraiment comme un connard prétentieux.

— Mais non. Juste comme un connard antisocial.

Il rit doucement.

— Je t'ai invitée parce que j'ai vraiment passé un bon moment avec toi l'autre jour et...

— Malgré la partie « ce n'est pas toi, c'est moi » ?

— Oui, malgré ça, acquiesce-t-il en souriant. Et comme ces soirées-là ce n'est pas mon truc, j'ai eu envie de venir avec quelqu'un que j'apprécie, histoire de joindre l'utile à l'agréable.

— J'en ai, de la chance. Je vais faire un effort pour être particulièrement spirituelle ce soir, alors.

— Tu seras gentille, merci.

Il me fait un clin d'œil et, étonnamment, quelque chose en moi se réchauffe.

— D'ailleurs, si tu connais quelques bonnes blagues ou que tu sais nouer une queue de cerise avec ta langue, c'est la soirée idéale pour faire étalage de tes talents.

— C'est bon à savoir.

Je feins le plus grand sérieux et il me donne un petit coup de coude.

— Je plaisante. Mais tu verras, ça devient vite chiant et tu te surprends rapidement à espérer que quelqu'un s'étouffe avec un hors-d'œuvre pour mettre un peu d'ambiance.

— Pourquoi tu t'embêtes à y aller, dans ce cas ?

— Je n'ai pas trop le choix. Julian nous laisserait tomber si je n'essayais pas de me faire un vrai nom dans l'industrie. A ses yeux, tout ce qu'on fait ne sert à rien si on ne finit pas par décrocher un gros contrat avec une maison de disques.

Je compatis... J'ai l'impression d'entendre Dallas.

— Julian ?

— Notre investisseur. C'est le type qui était assis à l'avant à côté de moi quand je t'ai conduite au festival l'autre soir.

Ah. C'est donc ça.

— Je vois. Donc, c'est lui qui tire les ficelles ?

— On peut dire ça, oui.

La voix d'Afton est beaucoup plus tendue que d'habitude. Je cherche un autre sujet de conversation pour lui changer les idées, mais rien ne vient.

— Ça a l'air... compliqué.

— Parfois. Surtout que c'est aussi mon oncle, et la seule personne dans ma famille qui m'a soutenu quand j'ai décidé d'être musicien. Enfin, quand j'ai décidé de ruiner mon potentiel et de

briser les rêves et les espoirs de mon père, si tu poses la question à mes parents. Donc ça arrive qu'il y ait des tensions, effectivement. Mais c'est ce qui rend la vie intéressante, non ?

Afton me sourit, mais ses yeux sont tristes. Heureusement qu'on arrive au restaurant car je ne sais vraiment plus quoi dire. Afton laisse un énorme pourboire au chauffeur et ce dernier se précipite pour nous ouvrir la portière. Il donne sa carte à Afton et lui dit de ne pas hésiter à l'appeler pour nous ramener en fin de soirée.

Je hausse les sourcils.

— Alors c'est comme ça que ça se passe, de l'autre côté ?

— De l'autre côté ? répète Afton d'un air amusé.

— Ça ne m'est jamais arrivé qu'un chauffeur de taxi m'offre de revenir me chercher ou qu'il m'ouvre la portière. Ils auraient plutôt tendance à vouloir me tuer quand je ne sors pas assez vite de leur voiture.

— Sûrement parce que tu ne portes jamais cette robe quand tu prends un taxi.

Il me fait un clin d'œil et c'est moi qui rougis à présent. Je suis sans doute encore plus écarlate que ma robe. Il me tend le bras et je le prends pour entrer dans le restaurant, privatisé pour la soirée. J'ai un peu l'impression d'être une célébrité... et aussi une grosse blague. Normalement, mon truc à moi, ce sont les jeans, les queues-de-cheval et les bars miteux. Pas les chaussures de grand créateur, les robes sexy et les soirées privées dans des restaurants chics.

Mais ce soir je marche avec la tête plus haute et les épaules plus droites que d'habitude et je songe que, peut-être, je suis un peu tout ça à la fois.

La pièce dans laquelle on entre est très élégante, avec des plafonds couverts de boiseries, un sol en marbre et une immense cheminée. L'endroit est bondé et la foule est divisée en petits groupes de tous les âges.

Le volume des conversations est si fort qu'il emplit toute la salle. Afton me prend par la main et on se fraye un chemin dans la masse. Des serveurs apportent des sushis aux invités assis à des tables rondes dont les nappes coûtent sûrement plus cher à l'unité que la robe que j'ai sur le dos. Des hommes en costume boivent des alcools forts, perchés sur des tabourets autour de petites tables hautes. Ce sont sûrement des gros noms de l'industrie du disque. Je n'en reconnais aucun, mais je parierais une année de pourboires que Dallas les identifierait tous au premier coup d'œil.

Mon cavalier salue quelques personnes et se livre aux présentations d'usage, comme si ces gens en avaient quelque chose à faire de savoir qui je suis. Il me présente plusieurs fois comme « la très belle et très talentueuse Dixie Lark », ce qui me donne assez vite envie de me jeter par une fenêtre. Heureusement, notre prochaine étape est le bar. Afton se commande un scotch avant de se tourner vers moi.

— Un thé glacé, s'il te plaît.

— Crois-moi, dans une heure, tu regretteras de ne pas avoir commandé quelque chose de beaucoup plus fort.

S'il savait que je serai déjà partie d'ici là... Néanmoins, je ne proteste pas quand il me commande un Long Island Iced Tea au lieu d'un thé glacé classique.

Je ne tarde pas à découvrir qu'Afton avait raison quand il disait que ces soirées devenaient vite rasoir. Après l'avoir entendu tenir la même conversation avec quatre groupes de personnes différents, je suis prête à retourner voir le barman pour le supplier d'aligner un mètre de *shooters* sur le bar.

Pour passer le temps, je sirote un autre Long Island et picore du thon épicé avec autant de grâce que me le permettent mes baguettes. Heureusement que j'ai pris une brosse à dents dans mon sac,

autrement je risquerais d'asphyxier Gavin dans la voiture. Je vérifie mon portable plusieurs fois pendant la soirée, m'attendant presque à ce que Gavin m'envoie un compte à rebours. *H -26 minutes avant le début de l'opération Libération de mère indigne.*

Je n'ai aucun message, bien sûr, et je m'agace toute seule de m'être attendue à en recevoir un, et d'être déçue que ce ne soit pas le cas. Pourtant, je sais bien que ce n'est pas son style, et puis il a été clair : il aimerait mieux que je ne vienne pas de toute façon.

C'est tout de même marrant, l'espoir. Il continue à grandir en moi, même après avoir été anéanti encore et encore. Peut-être que c'est juste un sentiment complètement stupide qui refuse de tirer les leçons de son expérience passée.

A 23 h 45, je m'esquive aux toilettes pour faire pipi et me brosser les dents avant notre escapade top secret. Afton se lève quand je quitte la table et, en le regardant, je songe qu'il va rendre une femme très heureuse un jour. Mais cette femme, ce ne sera pas moi. Il a beau être charmant, doux, attentionné, poli et pas du tout prétentieux alors qu'il aurait toutes les raisons de l'être, mon cœur reste insensible. Il ne bat qu'en présence d'un certain batteur qui devrait être là dans quelques minutes.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire en entrant dans les toilettes et je souris toujours quand je sors de ma cabine. Soudain, j'aperçois mon reflet dans le miroir et je reste interdite, comme une biche prise dans la lumière des phares. J'ai les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, comme la femme dans la glace, et pourtant je la reconnais à peine.

Les yeux brillants, elle semble rayonner. Elle a les joues rosies et sa coiffure est proche de la perfection, avec quelques mèches qui s'échappent de son chignon pour lui entourer délicatement le visage.

Elle a l'air tellement plus âgée et plus sage que moi. J'ai presque envie de lui demander ce que le futur me réserve. Si Gavin la verra jamais de cette façon. Si ce voyage est voué à l'échec, si le groupe est destiné à rester dans l'ombre, si je vais tout gâcher. Mais, avant que j'en aie le temps, deux femmes entrent dans les toilettes en riant, bras dessus bras dessous. Elles semblent à peine remarquer ma présence tandis qu'elles se plantent devant les miroirs pour retoucher leur maquillage. L'une, blonde avec des gros seins, porte une robe noire qui a l'air d'avoir été cousue sur son corps. L'autre a de longs cheveux bruns qui contrastent avec sa robe claire, aussi moulante que celle de son amie.

Je n'ose pas me laver les dents devant elles, alors je me lave les mains avec une lenteur infinie. Je n'écoute pas vraiment ce qu'elles racontent, jusqu'à ce qu'un nom familier attire mon attention.

— Est-ce que tu as vu le morceau sur lequel Lantram a mis la main ? Bon sang... Personnellement, qu'il sache chanter ou pas, je m'en fiche pas mal. Je serais prête à lui proposer un contrat juste pour le voir tortiller du cul dans mon bureau, ricane la blonde.

Là-dessus, elle s'applique une couche épaisse de gloss et fait bruyamment claquer ses lèvres.

De mon côté, j'ai l'estomac qui fait des nœuds.

Elle parle de Dallas.

— C'est clair. Pas étonnant qu'elle ne soit pas là ce soir. Elle est sûrement en train de se donner corps et âme à son nouveau client. Littéralement.

La brune rejette ses cheveux en arrière puis se pince les pommettes pour se donner meilleure mine.

— Elle se les tape tous, de toute façon. Pourquoi tu crois que ses meilleurs clients sont tous des hommes dans la vingtaine ? Il faut bien avouer qu'elle sait ce qu'elle veut et qu'elle se donne les moyens de l'obtenir.

— Je ne peux pas dire que je...

La blonde s'interrompt en plein milieu de sa phrase et me fusille du regard.

— On peut vous aider ?

*Et merde.* Je suis carrément en train de les dévisager et je ne m'en étais même pas rendu compte.

Heureusement, je trouve rapidement une parade.

— Désolée, j'étais juste en train d'essayer de lire la marque de votre gloss. Il est vraiment *ca-non*. Je n'arrive pas à en trouver un qui fasse des lèvres assez pulpeuses et j'ai testé le collagène, mais je ne suis pas fan.

Si moi je ne suis pas fan, elle en revanche...

Elle a l'air de revenir à de meilleures intentions et me décoche un sourire éclatant qui révèle une rangée de dents trop blanches pour être naturelles.

— Vous trouvez aussi ? Celui-là est absolument génial. C'est un Marc Jacobs, *Lust for Life*. Je l'*a-dore*.

Heureusement qu'elle est pompette en plus d'être sensible à la flatterie. Je m'en sors bien mieux que je ne l'aurais parié.

— Le rendu est superbe sur vous, en tout cas. Il faudra absolument que je m'en achète un.

Je doute qu'ils en vendent au supermarché où j'achète du maquillage deux fois par an, mais passons.

— Tenez.

Elle ressort le tube du petit sac où elle vient de le ranger et me le tend.

— Essayez-le. Je suis sûre que ça va super-bien aller avec votre robe.

Je suis un peu mal à l'aise, mais elle risque de trouver ça bizarre si je refuse, alors je le prends.

— Oh ! euh... D'accord. Merci.

On ne vit qu'une fois, après tout...

J'en applique consciencieusement sur mes lèvres avant de le lui rendre, et elles partent en riant. Quand je me regarde dans la glace, je regrette immédiatement d'avoir mis de son fichu gloss. Mes lèvres paraissent réellement plus pulpeuses.

Maintenant que je suis désespérément amoureuse de ma nouvelle bouche et d'un produit que je ne pourrai jamais me payer, il est hors de question que je me brosse les dents. Alors je mets juste un peu de dentifrice au bout de mon index, je frotte sommairement et je me rince la bouche en prenant mille précautions. Quelle idiote.

En dépit de mon cerveau un peu embrumé par trois Long Island et de la montée d'adrénaline provoquée par cette rencontre dans les toilettes, je sens qu'il y a une analogie quelque part. Gavin est un peu comme le gloss : l'essayer une fois suffit à tout changer. Personne ne m'embrassera jamais de cette façon, personne ne me chamboulera comme lui le fait, personne ne mettra mon monde sens dessus dessous.

Foutu Gavin. Et foutu gloss de designer.

Je consulte mon téléphone en sortant des toilettes et je vois qu'il ne me reste que huit minutes pour m'échapper. Quand je relève la tête, Afton est juste devant moi et je manque de peu de lui rentrer dedans.

— Je commençais à m'inquiéter. Tout va bien ?

Je n'aurais pas pu rêver mieux : il me tend la perche parfaite. Néanmoins, je me sens vraiment coupable en voyant l'inquiétude sincère qui brille dans ses yeux. Je suis tentée de lui dire la vérité et de lui faire jurer sur sa guitare de ne pas en parler à mon frère, mais ce n'est pas mon secret. C'est celui de Gavin et, par conséquent, mon rôle n'est pas de le révéler, mais de le protéger à n'importe quel prix.



— En fait... je ne me sens pas super-bien. Peut-être que j'aurais dû avoir la main plus légère sur le thon épicé. Tu m'en veux si je te laisse et que je rentre à l'hôtel ?

— Non, mais je m'en voudrais de te laisser prendre un taxi toute seule. Je vais appeler le chauffeur pour qu'il vienne nous chercher. J'ai vu tous les gens que je devais voir de toute façon.

Hum... Ça se complique... C'est le moment d'être aussi honnête que possible sans trahir Gavin.

— En fait... J'ai déjà envoyé un message pour qu'on vienne me chercher. Je ne voulais pas gâcher ta soirée.

— Ton frère ?

Il y a une note d'espoir dans sa voix et je me sens complètement minable.

— Parce que, si ton frère vient, il devrait rester un peu et prendre un verre. Il y a quelques personnes ici à qui ce serait utile de parler, je pourrais les lui présenter et...

— Ce n'est pas Dallas, non...

— Ah...

Il enfonce les mains dans ses poches et se balance doucement d'avant en arrière.

— Le batteur, donc.

J'ai l'impression d'être la dernière des garces. Je me mords la lèvre, mais j'arrête aussitôt en me rappelant la présence du gloss magique.

— Oui, et il est sûrement déjà dehors en train de m'attendre. Mon frère est avec Mandy Lantram, comme tous les soirs ou presque d'ailleurs. Apparemment, on va signer avec elle, alors je n'ai pas voulu gâcher sa soirée à lui non plus.

Plusieurs émotions défilent sur le visage d'Afton, trop vite pour que j'aie le temps de les déchiffrer. Jusqu'à ce qu'enfin je reconnaisse celle qui domine : l'inquiétude.

— Mandy Lantram... Je vois. Elle a une sacrée réputation. Ecoute, je vais sans doute passer pour un connard fini, mais il faut que je te dise quelque chose.

— Je t'écoute.

Afton regarde autour de lui, comme pour s'assurer qu'elle ne traîne pas dans les parages. Il ne manquerait plus que ça... Voilà bien un rebondissement que je serais incapable de gérer.

— Elle m'a approché l'année dernière, quand le groupe a commencé à se faire connaître. Elle voulait nous aider, elle disait qu'on avait un potentiel énorme, et qu'en changeant quelques détails tout le monde nous adorerait.

Pitié... Dites-moi que je rêve. Je garde le silence et Afton continue :

— Elle a même fini par me faire un grand discours pour me convaincre que, si je laissais tomber les autres membres du groupe pour faire une carrière solo, je pourrais changer la face de la musique indé et tout le bazar.

J'ai l'impression que je vais être malade, pour de bon cette fois. J'ai la tête qui tourne et je doute que ce soit à cause des Long Island.

— J'espère qu'elle n'est pas en train de faire le même plan à mon frère.

— Tu penses qu'il tomberait dans le panneau, si c'était le cas ?

— J'espère que non. On signe en tant que groupe, enfin je crois...

— Fais attention, Dixie. Elle connaît beaucoup de monde et elle peut aussi bien vous propulser au sommet que vous atomiser si ça lui chante. S'il est vraiment décidé à signer avec elle, joue le jeu. Autrement, je vous conseillerais de prendre votre temps et d'explorer vos options. Je vous ai entendus jouer : ce ne sont pas les propositions qui vont manquer, crois-moi.

Bon. Il faut absolument que je parle à mon frère avant de signer le moindre papier officiel.

— C'est gentil de me prévenir. Et merci de m'avoir invitée. J'ai passé une excellente soirée.

— Il faut dire que je suis d'excellente compagnie. Certaines filles me trouvent même agréable à regarder !

Il me sourit et m'accompagne vers la sortie.

— Enfin, je me doute bien que ce n'est pas avec moi que tu as vraiment envie d'être.

— Afton, je...

— Laisse tomber. De toute façon, ma dignité est sauve, étant donné que c'est moi qui t'ai larguée.

Un sourire naît sur mes lèvres quand on arrive à la porte.

— Comme tu voudras. Je vais donc ramasser les débris de mon cœur brisé et tenter d'aller de l'avant.

— Ça va aller ? me taquine-t-il avec un clin d'œil.

— Je vais commencer par ingurgiter des tonnes de glace au chocolat, et après on verra.

Je passe brièvement un bras autour de ses épaules et je l'embrasse sur la joue.

— Au fait, Première Partie...

— Oui ?

— A l'avenir, si un mec ne t'intéresse pas, rends-lui service : évite de porter cette robe. D'accord ?

Je hoche la tête, à la fois terriblement flattée et très embarrassée, et je souris à Afton.

Ma joie ne tarde pas à retomber comme un vieux soufflé une fois que je me retrouve seule dans la rue et que je ne vois pas notre van. Je sors mon portable de mon sac plein à craquer pour regarder l'heure et me retiens de pousser un cri. Il est minuit passé de deux minutes.

Les mots de Gavin résonnent dans ma tête.

« Je pars à minuit, avec ou sans toi. »

Une Honda quatre portes gris métallisé et un 4x4 Ford sont garés devant l'entrée du restaurant. C'est tout. Aucune trace d'Emmylou.

La déception me noue la gorge et l'estomac. Non seulement Gavin doit croire que je l'ai laissé en plan ou que je suis une abrutie incapable d'être à l'heure — ce que je suis, d'une certaine façon —, mais maintenant je vais devoir appeler un taxi. Si Afton s'en aperçoit, il risque d'être vraiment vexé. Ou alors je peux retourner à l'intérieur et simplement lui dire que Gavin a eu un empêchement et qu'il ne peut pas venir me chercher ?

Une fois, quand on était petits, les garçons sont partis camper sans moi. J'avais pourtant préparé mes affaires et mon sac de couchage en rêvant de marshmallows grillés, mais quand je suis arrivée au rez-de-chaussée ils n'étaient plus là. Il n'y avait que mes grands-parents, assis dans le salon, qui me regardaient d'un air contrit.

— Tu sais, Dixie Leigh, parfois les garçons aiment bien rester entre eux, a dit mon grand-père.

— Crois-moi, tu n'as pas envie d'être avec eux quand ils commenceront à faire les idiots et à faire des concours de rots sous la tente, a ajouté ma grand-mère. Viens avec moi, nous allons voir si nous pouvons trouver de quoi nous amuser, nous aussi.

Ce soir-là, on a fait une sorte de soirée camping dans la maison, mes grands-parents et moi. On a fait griller des marshmallows dans le four et on a chanté en jouant du piano. Même si les garçons m'avaient brisé le cœur et qu'ils m'avaient abandonnée, cette soirée-là a fini par devenir un de mes meilleurs souvenirs.

Cette fois, en revanche, quelque chose me dit que ce ne sera pas le cas.

Au moment où je commence à envisager de rentrer à l'hôtel en stop, une Camaro SS 1967 rouge avec des rayures noires apparaît au coin de la rue et s'immobilise devant moi. Je recule, méfiante, et le chauffeur se penche et ouvre la portière côté passager en guise d'invitation. Je suis sur le point de décliner poliment cette offre inattendue et un poil louche quand, soudain, je reconnais un bras familier.

C'est la corde tatouée sur l'avant-bras que j'identifie en premier. Elle est enroulée sur elle-même, et je sais qu'en remontant sur le biceps elle se transforme en serpent. J'ai fantasmé tellement de fois à l'idée d'en caresser les contours du bout des doigts, ou même de la langue, que je pourrais la dessiner les yeux fermés. Quant à la partition qui recouvre les jointures de ses doigts, je l'ai observée si souvent que je pourrais la jouer sur mon *fiddle*.

Je me glisse sur la banquette en cuir à côté de lui.

— Bel engin.

— Je pourrais en dire autant, rétorque-t-il sans même me jeter un coup d'œil.

Le restaurant n'a pas encore disparu derrière nous que je ne supporte déjà plus le silence et la tension qui règnent dans l'habitacle.

— J'ignorais que tu conduisais ce genre de bolides. Est-ce qu'on va cambrioler une banque aussi ? J'ai seulement pris une tenue de rechange, mais je suis sûre qu'on peut acheter des déguisements quelque part. A moins qu'on n'en vole aussi, au point où on en est.

— Tu vas te changer où ? Dans la voiture ?

Je ris et je me laisse aller contre la banquette, bercée par les vibrations du moteur.

— Naturellement, c'est tout ce que tu as retenu.

Je me tourne vers lui tandis qu'il change de vitesse et s'engage sur l'autoroute. Mes yeux s'attardent sur ses bras tatoués, son torse et la ligne de son profil.

— Tu étais en retard, me dit-il doucement lorsqu'il me regarde enfin.

— Toi aussi.

— C'était la deuxième fois que je faisais le tour du pâté de maisons.

J'ignore si c'est parce que je sais qu'il m'a attendue ou parce qu'on est enfin seuls, mais je dois résister à l'envie de le supplier de s'arrêter et de me toucher avant que j'implose. Mais je dois me contenter d'une réponse plus raisonnable, je le sais, alors je murmure :

— Désolée. Je ne voulais pas être mal élevée et disparaître sans la moindre explication.

— Tu n'es vraiment pas obligée de faire ça, tu sais. Je ne plaisante pas. Je peux me débrouiller tout seul, même si je croise des vilains bikers en route.

Je souris et me rapproche un peu de lui sur la banquette. En dépit de la forte odeur de cuir qui règne dans la voiture, je peux sentir son parfum et je n'ai qu'une envie : fourrer mon nez dans son cou pour le respirer jusqu'à ce que je m'évanouisse. Mais ne pas me couvrir de ridicule est sans doute une meilleure idée.

— Je sais, et je te le répète : je veux venir. De toute façon, on est en route, alors ne te fatigue pas. Je soupire et me retiens de poser la tête sur son épaule.

— Si j'avais su qu'on y allait avec ce bolide, je t'aurais suivi à la trace pour être sûre que tu ne partes pas sans moi. Où est-ce que tu as dégoté une voiture pareille ?

— Je l'ai empruntée à quelqu'un qui me devait un service.

— J'ignorais que tu avais des amis à Austin.

— Elle n'est pas d'Austin. Elle est juste là pour le MusicFest.

— Ah. Ça tombe bien.

*Elle.* Mon estomac se tord. Je retourne de mon côté de la banquette et regarde fixement par la fenêtre.

— Est-ce qu'on t'a déjà dit que tu étais douée pour cacher tes émotions ?

— Non.

Je reste concentrée sur le paysage, et Gavin laisse échapper un petit rire séduisant.

— Ça ne m'étonne pas.

Je tourne la tête juste assez pour apercevoir la fossette de sa joue droite.

— Très drôle.

— Du calme, Bluebird. Elle s'appelle Janie Ledford et, crois-moi, elle serait bien plus intéressée par toi que par moi. Surtout ce soir.

— Pourquoi ?

Il me lance un bref regard et s'éclaircit la gorge avant de reporter son attention sur la route.

— J'étais sérieux tout à l'heure. Ta robe fait son effet.

Je retire mes chaussures et replie mes jambes sous moi sur la banquette.

— Quel genre d'effet ?

— Le genre qui fait que ce trajet va être interminable.

Il se tortille au volant et je ne peux pas m'empêcher de sourire. Il a raison : je suis vraiment nulle quand il s'agit de cacher mes émotions.

— C'est bon à savoir.

Gavin aime les robes, donc. Je passe mentalement en revue le contenu de mon armoire. Peut-être que je pourrais en porter une tous les jours jusqu'à la fin de ma vie ?

Un bruit sourd interrompt mes réflexions et je suis quasiment sûre qu'il ne vient pas de la voiture, mais de l'estomac de Gavin.

— Tu as faim, Gav ?

— Je n'ai pas dîné. Comme je ne sais pas à combien va s'élever la caution, j'essaie d'économiser autant que possible. Je vais sûrement aussi devoir donner de l'argent à un garant de cautions judiciaires, alors je ne veux pas prendre le risque de ne pas avoir assez.

— Mais il faut que tu...

— Détends-toi, Bluebird. Ça ne va pas me tuer de sauter un repas.

Avant de me laisser embarquer par la spirale des douloureux souvenirs de l'enfance de Gavin, je me rappelle soudain que j'ai apporté des choses à grignoter. J'extirpe les chips et la barre de céréales de mon sac avec l'enthousiasme d'un magicien qui sortirait un lapin de son chapeau.

— Sucré ou salé ?

Il me jette un regard en coin et soupire.

— Salé.

J'ouvre le paquet de chips et je le lui tends. Quand il l'attrape pour le placer entre ses cuisses, je dois me forcer à ne pas regarder sa braguette.

*La grande classe, Dixie.*

— Zut. J'ai oublié de prendre à boire.

— J'y ai pensé. Il y a une glacière par terre derrière la banquette, sers-toi. Il n'y a que du soda et de l'eau, par contre.

— Ça me va. Tu veux un soda ? La caféine pourrait t'aider pour la route.

— Je veux bien.

Je me retourne et me penche par-dessus la banquette. Je parviens sans trop de difficulté à ouvrir le couvercle blanc de la glacière et à attraper une canette, mais les bouteilles d'eau sont pile hors de ma portée et je me penche un peu plus.

— Nom de Dieu, Dixie, assieds-toi !

L'urgence dans la voix de Gavin me paralyse un court instant. Je nous imagine déjà en train de nous encastrer dans un poids lourd. Le cœur battant, je reviens à ma place pour me rendre compte qu'il n'y a aucun autre véhicule à proximité du nôtre.

— Tu es dingue ou quoi ? Tu m'as foutu une de ces trouilles !

— Tu as failli nous faire tuer, je te signale.

Il agrippe le volant tellement fort que les jointures de ses doigts sont blanches.

— Quoi, j'ai donné un coup dans le volant ?

Il pousse un profond soupir et secoue la tête.

— Non, mais j'ai vu tes fesses dans le rétroviseur et j'ai failli faire une embardée.

Je pince les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Je ne savais pas qu'une paire de fesses suffisait à te distraire.

— Pas autant que ton string en dentelle noire.

*Nom de Dieu.* Je veux me rouler en boule et disparaître. Je porte effectivement un string en dentelle noire sous ma robe...

— C'est fait, alors pas la peine d'être gênée. Tu n'aurais pas un jogging ou quelque chose comme ça ?

— Non, mais j'ai apporté un jean, si tu y tiens.

— J'y tiens, oui. Change-toi tout de suite.

— OK, c'est bon.

Je lui tends sa canette et je me glisse sur la banquette arrière, en prenant bien soin de ne pas montrer mes fesses cette fois. Enfin... pas trop.

— Merci, grommelle-t-il entre ses dents.

Impossible de dire s'il parle du soda ou du fait que je me mette en jean.

— Si tu pouvais garder les yeux sur la route pendant que je me change... Ou pas.

Je croise son regard noisette dans le rétroviseur et je lui fais un clin d'œil. Il secoue la tête mais, même de là où je suis, je peux voir sa fossette.

— Quand est-ce que ma douce petite Dixie Lark est devenue...

— Devenue quoi ?

Malgré moi, je suis vexée qu'il m'ait appelée « petite ».

— Mon pire cauchemar.

Je passe ma robe au-dessus de ma tête avant de répondre :

— Je te remercie. C'est charmant.

— C'est pourtant vrai, répond-il tout bas.

Sa fossette a disparu. Il ne plaisante pas. Mon sac et mes vêtements sont toujours sur le siège avant et j'ai peur que ma voix ne se brise si je lui demande de me les donner. Je m'efforce de plier ma robe en un petit carré bien net en attendant que mon envie de pleurer disparaisse. Dommage que je ne puisse pas en faire autant avec mon cœur de midinette.

— Ce n'est pas méchant, ajoute-t-il doucement. C'est juste que j'ai fait une promesse, une promesse que je pensais pouvoir tenir. Et maintenant...

— Certaines promesses doivent parfois être brisées. Personne n'a le droit de décider à notre place. Pas même...

— Je sais, mais c'est compliqué. Il y a des choses que tu ignores, des trucs qui se sont passés pendant que tu étais à Houston.

Ça, je suis au courant, même si Dallas n'a jamais voulu entrer dans les détails.

— Eh bien, vas-y, je t'écoute.

— Ce n'est pas une bonne idée, crois-moi.

Décidément, il ne comprend rien. Je veux tout savoir, au contraire. Je veux savoir comment il vivait quand on était enfants, je veux savoir si quelqu'un lui lisait des histoires, ou lui préparait des crêpes, ou le cajolait devant la télévision. Je veux savoir si c'est à cause du groupe qu'il allait mal l'an dernier, ou si c'est à cause de sa mère, ou de moi. Je veux savoir ce qu'il a fait pour essayer de combler le vide. Et, surtout, je veux savoir s'il existe une possibilité que notre nuit soit davantage qu'un simple accord.

Une pluie diluvienne se met brusquement à tomber, avec une telle violence qu'on dirait qu'elle va traverser le toit et le pare-brise.

— Je ne vois plus rien.

— Tu ferais peut-être mieux de t'arrêter sur le bas-côté en attendant que ça se calme.

Je me penche en avant pour attraper mon sac quand soudain les feux arrière d'une voiture apparaissent devant nous. Gavin écrase la pédale de frein et je me cogne violemment la tête dans quelque chose, sans doute le pare-brise. Un crissement de pneus assourdissant retentit et, enfin, la voiture s'arrête au milieu de bruits de klaxon.

— Et merde ! s'exclame Gavin.

Il se déporte aussitôt sur la bande d'arrêt d'urgence puis il coupe le contact. Quand il se tourne vers moi, son visage est déformé par l'inquiétude.

— Ça va ?

Je me frotte la tête et me laisse retomber sur la banquette arrière. Accessoirement, je suis toujours en string et en soutien-gorge mais j'ai trop mal pour m'en préoccuper.

— Oui, ça va.

La voiture devant nous se range également sur le côté, tandis que d'autres conducteurs, courageux, décident de braver la mousson et de continuer leur route.

— Je suis tellement désolé. Je ne les avais pas vus. Bon sang, ça aurait vraiment pu être grave.

Une lueur s'allume dans son regard comme s'il venait de voir quelque chose d'absolument terrifiant, et l'instant d'après j'ai l'impression qu'il est ailleurs, loin de moi et de cette voiture.

— S'il t'était arrivé quelque chose, si tu avais été blessée... Tu aurais pu traverser le pare-brise si je les avais percutés. J'aurais pu te tuer.

Il tremble à présent. A aucun moment il n'a parlé de mon frère ou de ce que Dallas lui aurait fait si on avait eu un accident. Parce que ce n'est pas Dallas qui l'inquiète à cet instant : c'est moi, et rien

d'autre.

Sans réfléchir, je le rejoins à l'avant, m'installe sur ses genoux et lui ordonne en passant mes mains autour de son cou :

— Regarde-moi. Je vais bien. Tout va bien. Tu t'es arrêté à temps. Je suis en parfaite santé et toi aussi.

Ses mains tièdes descendent sur mes cuisses nues, si lentement que je me demande d'abord si je ne suis pas en train d'imaginer la sensation. Il regarde ses doigts glisser sur ma peau, comme si lui aussi avait du mal à y croire.

— Ça va, tu es sûre ? Et ta tête ?

— Je suis plus forte que j'en ai l'air.

Si seulement il pouvait se rendre compte que je ne suis pas en sucre, et que notre nuit à deux ne va pas me réduire en miettes.

— Tu n'imagines pas dans quel état je serais s'il t'arrivait quelque chose. Si je te faisais du mal.

Il agrippe fermement mes cuisses et j'ondule sans le vouloir au-dessus de lui.

— Je ne veux pas te faire souffrir. Tu comprends pourquoi je ne te touche jamais ? Parce que je te ferais du mal.

Je secoue la tête. Il ne comprend vraiment rien.

— Parfois, la douleur est une bonne chose, Gavin. Parfois, c'est le seul moyen de s'assurer qu'on est encore en vie.

Quand il m'attrape par la taille et qu'il m'attire brutalement contre lui, je me sens plus vivante que jamais. Et lorsqu'il plaque sa bouche sur la mienne, j'ai l'impression de me détacher de mon corps et de pénétrer dans une dimension parallèle.

Pendant un moment, c'est comme si je flottais au-dessus de nous. Je me vois à demi nue, à califourchon, pressée contre lui dans une voiture, sous un véritable déluge. C'est Gavin qui me ramène sur terre avec son baiser, si vorace que j'ai l'impression qu'il va me dévorer. Ma langue glisse contre la sienne et il la lèche doucement avant de mordre ma lèvre inférieure.

Je me presse plus fort contre lui tandis que ses mains sont partout à la fois. Dans mon dos, autour de ma taille, sur mes cuisses, sous l'élastique de mon string... C'est le son de mes propres gémissements qui me fait ouvrir les yeux et je me rends compte que les vitres de la voiture sont recouvertes de buée. Gavin pourrait me prendre ici et maintenant, sans que personne nous voie. Je suis sur le point de le lui suggérer quand soudain il s'immobilise.

— Bon sang, Dixie, qu'est-ce qui m'arrive ? Pendant toutes ces années, j'ai réussi à me contrôler, mais là...

Je me penche en avant et j'effleure doucement sa bouche avec mes lèvres.

— Il était temps de lâcher prise, tu ne crois pas ?

Il bascule la tête en arrière et j'en profite pour l'embrasser et le mordiller dans le cou. Un son rauque s'échappe de sa gorge et j'aspire sa peau entre mes lèvres, enivrée par le goût de sa chair.

— Tu essaies de marquer ton territoire, Bluebird ?

Je souris et recommence à le mordiller.

— Hum... Maintenant que tu en parles...

J'aspire plus fort et il se tortille en dessous de moi. Finalement, il m'attrape par les épaules et me force à arrêter.

— Ça ne va pas faire très sérieux pour le showcase.

— Alors ça, ce n'est pas mon problème.

Je l'attaque de nouveau et il rit. Comme toujours, je suis si heureuse d'entendre ce son que j'ai l'impression que le monde se met à tourner plus vite.

— J'aime quand tu ris.

On s'immobilise tous les deux en même temps. J'ai prononcé le mot interdit, celui qu'il ne veut pas entendre. Je n'ai pas réfléchi et ça m'a échappé. Il me lance un de ces regards taciturnes dont il a le secret et je lève les yeux au ciel.

— Détends-toi. Ce n'était pas une demande en mariage. J'aime bien ton rire, c'est tout. Je l'ai toujours bien aimé.

Il incline la tête et me sourit. D'un coup, l'ambiance n'est plus au batifolage. C'est beaucoup plus sérieux. Et intense.

— Ah oui ? Et il y a d'autres choses que tu aimes bien ?

Je scrute son visage avant de murmurer :

— Tes tatouages. Depuis que tu as commencé à t'en faire, je rêve de tous les toucher un par un.

— C'est vrai ?

Il baisse les yeux sur moi et je pense immédiatement à un des miens qu'il ne doit surtout pas voir. Pas pour le moment, du moins. Car s'il le découvre, je peux faire une croix sur demain soir.

— En parlant de tatouages, tu en as davantage que ce que je croyais.

— C'est parce que tu n'as jamais pris la peine de regarder.

— Il ne pleut plus, annonce-t-il alors sans relever ma petite pique. On devrait se remettre en route.

Exposée et impuissante, je hoche la tête, la gorge nouée.

— Oui. Ça vaut mieux.

J'avale péniblement ma salive et je m'écarte en essayant de ne pas m'étaler sur la banquette. Enfin, vu ce qu'il reste de ma dignité, je ne suis plus à ça près.

— Attends, dit soudain Gavin en m'attrapant par le poignet. J'ai oublié quelque chose.

— Quoi ?

— Ça, dit-il en glissant une main entre mes cuisses.

Je devrais l'envoyer promener. Lui dire que je ne suis pas un self-service et retourner m'asseoir dans mon coin. Mais je ne peux pas. Pas avec ses doigts qui se faufilent sous l'élastique de mon string.

— J'adore ce truc, dit-il en tirant sur le petit bout de tissu qui couvre à peine la partie la plus sensible de mon anatomie.

— Je peux te le prêter, si tu veux.

Je suis fière de ma repartie, mais ça ne dure pas. Il fait glisser ses doigts sur mon sexe, et mon cerveau est comme court-circuité. Je m'affale sur lui et il pousse un grognement bestial qui résonne dans mon oreille.

— Si je pouvais incliner cette foutue banquette, je te garantis qu'on ne bougerait pas d'ici jusqu'à ce que j'aie goûté le moindre centimètre carré de ta peau.

— *Gavin.*

Il va me tuer. Je me frotte désespérément contre sa main en priant le ciel pour sentir ses doigts en moi et non pas sur moi. Les pulsations au creux de mon ventre sont si fortes que je serais même prête à le supplier. Il effleure doucement l'entrée de mon sexe avant de caresser délicatement mon clitoris. Encore un peu et je vais faire l'expérience de la combustion spontanée, j'en suis sûre.

— Dis-moi ce que tu veux, ma belle. Qu'est-ce que je peux faire pour que tu te sentes mieux ?

La liste est tellement longue que je ne saurais pas par quoi commencer.

— *Gavin, s'il te plaît.*



Ma voix se brise. C'est trop. Ce n'est pas assez.

— Si tu dis le mot magique...

Il met fin à mon supplice et glisse un doigt en moi. Il va et vient tout en utilisant son pouce pour masser mon clitoris, sans cesser de murmurer des promesses coquines à mon oreille. Emportée par une vague de plaisir dévastatrice, je m'agrippe à ses épaules, et c'est là que je l'entends. Le bruit caractéristique d'une sirène de police.

Gavin me jette pratiquement sur la banquette.

— Habille-toi et attache ta ceinture. Tout de suite ! aboie-t-il.

Je fouille dans mon sac, mais je suis gauche et mes doigts refusent de coopérer.

— J'ai emporté un T-shirt, j'en suis sûre.

— Regarde dans mon sac à l'arrière, il doit y en avoir plusieurs. Prends-en un, n'importe lequel. Dépêche-toi.

J'adopte de nouveau la position qui l'avait tant troublé un peu plus tôt et j'attrape le premier T-shirt que je trouve dans son sac de sport. Les lumières bleues de la voiture de police brillent dans l'obscurité et j'aperçois un homme en uniforme à travers la vitre arrière.

Mon cœur bat la chamade et j'examine le T-shirt pour m'assurer que je ne l'enfile pas à l'envers. Il est gris, à manches courtes, avec une inscription qui dit : « Ne change pas, sauf si tu peux être batteur. »

— C'est moi qui te l'ai offert.

— Oui, pour mon anniversaire. Et si tu pouvais le mettre avant de te faire arrêter pour outrage public à la pudeur, ça m'arrangerait.

J'obéis et je respire discrètement l'odeur de son parfum, comme un drogué qui prend une dernière dose en cachette avant sa cure de désintoxication. Je viens juste d'enfiler mon jean et de boucler ma ceinture de sécurité quand on frappe à ma fenêtre. J'étais tellement sûre que le policier frapperait à celle de Gavin que je frôle l'infarctus. Je baisse ma vitre et plaque mon plus beau sourire sur mon visage.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, les jeunes. Il est un peu tard, dites-moi. Vous avez un problème de voiture ?

— Non, monsieur, dit Gavin en se penchant pour que le policier le voie. J'ai juste eu peur d'avoir un souci d'essuie-glaces pendant l'averse, alors j'ai préféré attendre que ça passe. On allait se remettre en route.

— Sage décision. C'est une 1967 ?

Gavin hoche la tête en souriant, mais j'ai l'impression qu'il retient son souffle.

— Oui, monsieur.

Je ne sais pas si c'est à cause du policier ou à cause de la tension qui émane de Gavin, mais je suis aussi nerveuse que si j'avais bu dix tasses de café. Même mes jambes tremblent. Enfin, ça, c'est peut-être plutôt lié à ce qui s'est passé avant l'arrivée de la brigade des bonnes mœurs.

— Jolie. Et très bien entretenue. Où est-ce que vous allez, tous les deux ?

— Amarillo.

— Comté de Potter, répond Gavin en même temps que moi.

L'officier fronce les sourcils.

— Vous n'êtes pas arrivés. Il va sans doute beaucoup pleuvoir cette nuit, alors soyez prudents, d'accord ?

— Oui, monsieur, répondons-nous à l'unisson comme deux enfants qui se font réprimander.

— Bonne soirée.

Là-dessus, il retourne à sa voiture et je recommence enfin à respirer. Gavin tourne la clé et le moteur prend vie dans un bruit tonitruant.

— Ça va ? Je ne t'ai jamais vu aussi mal à l'aise devant un flic.

C'est un euphémisme : il est blanc comme un mort. Il hoche la tête, sans toutefois affronter mon regard inquisiteur.

— Ça va. Il m'a pris par surprise, c'est tout. Tu ferais bien de te reposer. On a du chemin à faire.

Les routes sont trempées et Gavin conduit bien plus prudemment que d'habitude. Je reste sagement assise dans mon coin, ma ceinture bien attachée. Au moment où j'envisage de couper la radio, Gavin brise le silence tendu qui règne entre nous.

— Mon T-shirt te va bien.

Son compliment résonne dans ma tête jusqu'à ce que mes yeux se ferment malgré moi et que je m'endorme.



— Debout, Bluebird.

La voix est familière et pourtant je peine à la reconnaître.

— Lève-toi. On est arrivés.

J'ai la tête dans un étau et je me frotte longuement les yeux avant de les ouvrir.

— Hum...

— Bonjour à toi aussi. Tu as encore mal à la tête ?

Je me réveille avec une migraine terrible et avec l'odeur du café que me tend Gavin. Apparemment, je suis dans une voiture. En regardant autour de moi, j'aperçois un bâtiment marron plutôt quelconque, avec un drapeau américain et un drapeau du Texas qui flottent de part et d'autre de l'entrée. Un panneau noir et blanc annonce que nous sommes au centre de détention pour femmes du comté de Potter, et soudain je retrouve la mémoire.

— J'ai dormi pendant tout le trajet ?

Voilà ce qui se passe quand on procure un orgasme aussi violent à une fille. Soudain, j'ai honte.

— Merde, je suis vraiment désolée. Je conduirai pour le retour jusqu'à Austin. Promis.

— Ça ne fait rien, m'assure-t-il en m'ouvrant la portière. Il pleuvait tellement que je ne t'aurais pas laissé le volant, de toute façon. C'était trop dangereux.

— Quelle heure est-il ?

— 8 h 05. On était là à l'ouverture.

Je sors de la voiture et je m'étire, le tout accompagné d'un bâillement sonore.

— Tu as pu parler à quelqu'un ? La police ou un garant ?

— J'ai discuté avec le magistrat. S'il n'y a qu'un seul chef d'accusation, je devrais pouvoir régler ça sans passer par un garant.

Je prends une gorgée de mon café, noir avec une tonne de sucre. Exactement comme je l'aime.

— Quand tu dis *régler ça*, tu veux dire...

— Que j'aurai assez de mes économies pour payer la caution.

Je ne peux pas retenir un soupir de frustration. Le voir se délester de tout ce qu'il a, jusqu'au dernier centime, pour quelqu'un qui n'en a rien à foutre de lui... ça me rend malade.

— Tu as déjà envisagé la possibilité de ne pas la faire sortir ? De la laisser payer pour ce qu'elle a fait et assumer les conséquences ?

— Doucement, Bluebird. Il est un peu trop tôt pour ce genre de conversations.

Il est adossé contre la voiture et je fais un pas vers lui.

— Je suis sérieuse. Et si tu lui disais simplement que c'est une grande fille et que si elle veut enfreindre la loi elle doit prendre ses responsabilités ?

Je suis sur le point de lui suggérer de changer de numéro de portable, mais il m'adresse un regard si étrange que je me tais.

— Si je comprends bien, je devrais l'encourager à être une citoyenne droite et honnête, ou lui dire d'être prête à assumer les conséquences de ses actes, quels qu'ils soient ?

— Euh... Oui. Enfin, c'est comme ça que ça marche dans la vraie vie, non ? Le moment est peut-être venu pour elle de le découvrir.

*Au lieu de vivre sur son petit nuage de camée inconsciente.* Mais, ça, je le garde pour moi.

— Je vois. Alors les gens qui mentent ou trompent ou, je ne sais pas, moi, qui frayent dans le dos de leur meilleur ami, kidnappent leur petite sœur et envisagent de lui faire tout un tas de trucs pas du tout catholiques... Eux aussi, ils devraient payer, non ? Eux aussi, ils doivent être punis ?

Je l'aurais parié. Ce qu'il peut être prévisible, quand il s'y met.

— On n'enfreint aucune loi, à ce que je sache. Même si j'ai fait des recherches sur Internet et qu'apparemment plusieurs positions que j'aimerais essayer sont illégales dans certains Etats.

— Il n'y a que toi pour sortir un truc pareil alors que tu es réveillée depuis même pas cinq minutes, dit-il en secouant la tête.

Il se masse la nuque et, pour la première fois, je remarque à quel point il paraît épuisé.

— Qu'est-ce que tu veux, je suis unique en mon genre.

Il me sourit et fait un geste en direction du bâtiment face à nous.

— J'ai des papiers à remplir et je dois l'aider à récupérer ses affaires, mais tu peux m'attendre ici, si tu veux.

S'il croit que j'ai fait tout ce trajet pour rester assise dans la voiture, il rêve.

— Je t'accompagne. C'est ma première balade en prison.

— C'est plutôt surprenant, compte tenu de toutes les conneries qu'on a faites quand on était petits.

Je lui donne un petit coup dans les côtes tandis qu'on approche de l'entrée.

— J'ai toujours su qu'on finirait ici, Clyde.

Il semble se raidir, mais me fait quand même un clin d'œil.

— Heureusement que tu es de bonne compagnie, Bonnie.

Je suis presque content que tu sois venue.

\* \* \*

Faire sortir quelqu'un de prison est bien plus compliqué que ce à quoi je m'attendais. Et quand, en plus, il s'agit de quelqu'un qui ne mérite ni le temps ni les efforts qu'on y consacre, ça devient carrément frustrant.

Je pense que j'ai toujours imaginé qu'on arrivait au guichet comme à la banque et qu'on payait en échange de la libération du prisonnier. Je me suis plantée sur toute la ligne.

— Katrina avec un *k* et Garrison avec deux *r*, dit Gavin à la femme en uniforme de l'accueil. Elle a été amenée ici avant-hier.

— Chef d'accusation ?

— Racolage, je crois. Je ne connais pas tous les détails, grommelle-t-il.

Je prends sa main et la serre dans la mienne. Il ne répond pas à mon étreinte, mais il ne retire pas sa main non plus, ce qui est déjà bien, le connaissant.

La femme tape sur son clavier pendant plusieurs minutes avant d'émettre un petit clappement de langue. Ça me rappelle le bruit que mamie faisait toujours quand on parlait de Katrina, celui qui équivalait à la traiter de sale garce. Sauf que ma grand-mère évitait de le faire en présence de Gavin, elle...

L'employée pousse un soupir théâtral et se frotte les yeux, comme si elle n'en pouvait plus de notre présence. Son regard exaspéré rencontre celui de Gavin, et je peux y lire de la pitié, ainsi qu'une pointe de dégoût. Ce qui ne doit pas lui échapper, à lui non plus.

— Il y a plusieurs chefs d'accusation, en réalité. Elle a racolé un officier de police, monsieur...

— Garrison, complète Gavin. C'est ma mère.

La femme fait la grimace et j'ai envie de la gifler. C'est son premier jour, ce n'est pas possible autrement. Même moi, je suis plus douée qu'elle pour dissimuler mes sentiments.

— Je suis certaine que votre mère serait ravie de vous voir, mais les visites ne sont autorisées que le dimanche.

— Je ne suis pas là pour lui rendre visite, réplique Gavin sèchement. Je suis là pour la faire sortir.

Je sens qu'il est en train de s'énerver, alors je tire doucement sur sa main pour le forcer à reculer. Il vaut mieux que ce soit moi qui parle.

— Madame, nous avons fait un très long trajet et nous devons repartir pour Austin aussi vite que possible. Si nous avons besoin de contacter un garant ou autre, alors nous devons le faire très rapidement.

— C'est dix mille pour la faire sortir aujourd'hui.

Gavin se contracte comme si elle venait de le frapper en pleine poitrine.

Dix mille dollars. Nom de Dieu.

— Si vous voulez mon avis, vous perdez votre temps. Elle doit passer en jugement lundi matin et je vois dans son dossier qu'elle a déjà fait l'objet de plusieurs mandats pour défaut de comparution. Si j'étais vous, je la laisserais ici.

— Sauf que vous n'êtes pas moi, que je ne veux pas de votre avis et qu'elle rentre chez elle aujourd'hui, point barre.

La voix de Gavin est sèche et ses yeux lancent des éclairs.

— Comme vous voudrez, se résigne-t-elle.

— Vous avez un garant à me conseiller ?

— Tenez, dit-elle en lui tendant une carte de visite. Bonne chance, mon garçon.

— Gav ? Viens par ici une seconde.

On s'éloigne de quelques pas. Gavin tripote nerveusement son téléphone tandis que je cherche mes mots avant de me lancer dans mon plaidoyer. Sauf que, cette fois, je soutiens l'équipe adverse et je ne sais pas comment il va réagir.

— Ecoute, je sais que ça ne me regarde pas, mais ce n'est que trois nuits de plus. Elle survivra, non ?

Son regard se durcit et j'ai l'impression qu'un fossé nous sépare.

— Tu as raison : ça ne te regarde pas.

— Comme tu voudras.

S'il réagit comme ça, alors très bien. Je prends une grande respiration et je lui parle aussi calmement que possible.

— Pour ta gouverne, si tu as recours à un garant pour la faire sortir et qu'elle ne se présente pas à l'audience, ce sera toi qui devras rembourser la caution. Bon courage pour trouver l'argent.

Je tourne les talons, déterminée à laisser ce crétin entêté se débrouiller tout seul, mais au bout de deux pas je m'arrête net. Pas parce qu'il m'a attrapé le bras ou même tendu la main, mais à cause de ce qu'il me répond.

— Je suis désolé. Je n'aurais pas dû te parler comme ça. Encore moins alors que tu as fait tout ce trajet avec moi.

*Et après ce qu'on a partagé il y a quelques heures.* Je lui fais face et je me résous enfin à lui poser la question qui me hante depuis dix ans.

— Pourquoi tu fais ça ? Ou, plutôt, pourquoi tu la laisses te faire ça ?

Gavin n'a jamais été une priorité pour elle, du moins à ma connaissance. Et pourtant il remuerait ciel et terre pour lui venir en aide.

— C'est compliqué, dit-il dans un haussement d'épaules. Elle a eu une enfance difficile, le genre qui ferait passer la mienne pour un voyage à Disneyland. Tout ce qui lui est arrivé l'a rendue complètement claustrophobe, alors je ne peux pas la laisser en prison.

— D'accord. Dans ce cas, peut-être qu'elle devrait voir quelqu'un, un psy par exemple. Mais rien de tout ça n'est ta faute et tu n'es pas responsable d'elle. Tu ne lui dois rien du tout.

Son regard s'assombrit une fois de plus. Peut-être que je vais trop loin, mais je n'arrive pas à accepter les excuses qu'il lui trouve.

— Il n'y a pas que ça. Des choses se sont passées pendant ton absence, que je n'ai ni le temps ni l'énergie de te raconter pour l'instant. Mais tout ça fait qu'il est hors de question que je la laisse ici. Si tu as fait tout ce chemin pour me convaincre de la laisser en prison, alors tu as vraiment perdu ton temps.

Il entre dans une petite salle qui contient deux distributeurs et quelques sièges, et je le foudroie du regard, même s'il ne me voit pas.

— Ce n'est pas pour ça que je suis venue et tu le sais très bien.

Je le suis et me laisse tomber sur un siège tandis qu'il appelle le numéro que la gardienne lui a donné. Il explique à la personne au bout du fil que sa mère a été arrêtée pour racolage et qu'il a besoin de quelqu'un pour lui avancer la caution.

Je n'entends que des bribes de conversation :

— Oui, madame. Non, madame, je suis son fils. Oui, c'est bien ça.

Il a la tête baissée, ce qui m'empêche de distinguer l'expression sur son visage, mais sa mâchoire est serrée. Il y a une longue pause entre chaque réponse et je suis frustrée au plus haut point de n'avoir accès qu'à des fragments de conversation. Entre ça et notre dispute, je ferais mieux d'aller me dégourdir les jambes, autrement je vais péter les plombs.

Je me plante devant Gavin pour articuler silencieusement :

« Je vais aux toilettes. »

Il acquiesce et je sors de la salle. Il y a une fontaine d'eau dans le couloir et j'aperçois des ascenseurs et un panneau qui indique la direction des W-C. Je regarde une dernière fois par-dessus mon épaule et constate que Gavin est déjà en train de taper un autre numéro. Apparemment, le premier garant a refusé de l'aider.

En dépit de ma vessie qui menace d'exploser, je suis incapable de le quitter des yeux. Il semble si perdu, si seul... Je suis la seule à le voir comme ça. D'un coup, ma frustration et ma colère s'évaporent. J'ai compris.

S'il ne veut pas franchir le cap avec moi, c'est parce qu'il a besoin de moi. Les serveuses et les groupies ne voient pas cet aspect de sa vie. Elles ne sont pas là le lendemain matin, elles ne savent rien de sa mère ou de son enfance. Pour ces filles, Gavin est unidimensionnel : c'est juste un batteur sexy avec qui elles passent un bon moment. Alors que moi, je connais cette dimension-là et je suis toujours près de lui dans les moments difficiles.

J'adorerais courir jusqu'à lui au ralenti et me jeter dans ses bras comme dans les films, mais si je ne vais pas au petit coin tout de suite je vais faire pipi dans mon pantalon. L'étalage de grands sentiments attendra. Et puis, je dois encore réfléchir. J'aimerais tellement lui montrer que je peux être à la fois celle qui embrase ses nuits et celle qui illumine ses journées. Mais je ne sais plus comment m'y prendre.

Même dans les toilettes des visiteurs, tout est gris et morne. Le carrelage au sol, les murs en béton, et jusqu'au distributeur de papier. Après m'être lavé et séché les mains, je regarde dans le miroir et y découvre ce qui ressemble à un zombie.

Quelle horreur ! Je pourrais faire de la figuration dans *The Walking Dead*. Mon teint est blafard sous la lumière crue des néons et on dirait que je me suis coiffée avec un pétard. Je m'asperge le visage d'eau froide et me sers de mes doigts pour me démêler les cheveux. Je les attache en queue-de-cheval puis je me lave les dents avec la brosse que j'avais emportée dans mon sac. Le T-shirt de Gavin est trop grand pour moi et j'ai toujours autant l'air d'un épouvantail, mais au moins je suis un épouvantail à l'haleine fraîche.

Quand je rejoins Gavin, mon look n'a pas l'air de le déranger. Il paraît content de me voir, tout simplement, et je lui souris. Je suis heureuse d'être là pour lui, même si je sais qu'avec ce qui vient de se passer notre folle nuit de passion ne sera jamais rien de plus qu'un fantasma. Je ravale ma tristesse et mes regrets, et je m'assois à côté de lui.

— Tu as trouvé quelqu'un ?

— Oui.

Il prend une grande bouffée d'air, comme si c'était la première fois qu'il respirait après des jours passés en apnée.

— Les deux premiers ont refusé parce qu'elle ne s'est pas présentée aux audiences dans le passé. Mais le troisième a simplement dit qu'il facturait plus cher dans les cas comme le sien.

— Ce qui veut dire...

— Que je dois trouver mille cinq cents dollars pas plus tard que maintenant. Il sera là dans une heure.

Je regarde l'heure sur l'écran de mon portable. Il est presque 9 heures. Si on part d'ici dans une heure et qu'on passe voir papy, on peut être sur la route pour 11 heures et arriver à temps pour la balance son.

— J'ai trois cents dollars sur un compte. Si tu les veux, ils sont à toi.

Une lueur de tristesse et de honte brille dans ses yeux.

— Tu me les rendras plus tard. Ce n'est pas la fin du monde. Tu en ferais autant à ma place.

Il baisse la tête sans répondre.

— Si papy se faisait coffrer pour le meurtre des chats cinglés de Mme Lawson, tu m'aiderais à payer l'avocat, pas vrai ?

Il esquisse enfin un sourire. J'ai réussi.

— Bon, avec mes économies, ça fait huit cents dollars. Il en manque encore sept cents et je dois faire le plein d'essence.

Il parcourt son répertoire pendant plusieurs minutes et finit par se lever.

— Je vais sortir pour passer quelques coups de fil. Je peux te laisser ici toute seule ?

— Je suis entourée de flics et de gardiens, alors je pense que ça va aller.

Il n'a pas l'air entièrement rassuré, mais il se dirige vers la sortie, et je ne peux pas m'empêcher de me demander à qui il téléphone. J'essaie de ne pas m'inquiéter, mais il y a tellement de choses que j'ignore... On n'est pas restés en contact pendant mon année à Houston et, en repensant aux vagues commentaires de Dallas, j'ai peur qu'il fasse appel à des personnes peu recommandables.

Il n'y a aucun magazine dans la pièce, alors je me recroqueville sur ma chaise et je ferme les yeux. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire et je dois me reposer avant de reprendre la route pour Austin.



Le garant est en retard. Ça fait bientôt deux heures que Gavin fait les cent pas dans la minuscule salle d'attente et que j'ai l'estomac noué.

— Et merde. On ne sera jamais rentrés à temps.

Voilà trente minutes qu'il jure à chaque fois qu'il consulte son écran de portable. De mon côté, j'ai déjà envoyé plusieurs textos à Dallas et il a l'air de gober mon histoire d'intoxication alimentaire.

— Ça ne fait rien si on n'a pas le temps de passer voir papy, je survivrai. On n'a qu'à ramener ta mère et se mettre en route tout de suite après. Je conduirai à quinze kilomètres-heure au-dessus de la limite autorisée jusqu'à Austin et le tour sera joué.

Avant qu'il ait le temps de répondre, le garant arrive enfin. Pas trop tôt, il est presque 11 heures.

Petit, assez trapu et les cheveux coupés en brosse, il répond au doux nom d'Arnie, et son ventre tombe un peu par-dessus sa ceinture. Il franchit les portes métalliques d'un pas assuré et nous annonce que tout est réglé et que la mère de Gavin sera là dans quinze minutes, le temps de récupérer ses affaires.

Gavin lui serre la main et Arnie s'en va. On est de nouveau tout seuls à attendre.

— Est-ce que j'ai envie de savoir comment tu as fait pour réunir une somme pareille en si peu de temps ?

Gavin ferme les yeux et secoue la tête.

— Non, ma belle. Tu n'as pas envie.

J'en meurs d'envie, en réalité, mais ce n'est pas le moment. Je passe une dernière fois aux toilettes, je mange la barre de céréales qui traîne dans mon sac et je suis Gavin dehors pour profiter de nos dernières minutes de liberté à l'extérieur de la Camaro.

Enfin, sa mère sort du bâtiment et, malgré moi, j'ai un choc. Si je trouve que j'ai mauvaise mine, alors Katrina Garrison est l'illustration même de la sale tête. Ses cernes sont plus sombres et plus marqués que dans mes souvenirs et elle a l'air complètement hagard. Elle a les cheveux gras et des racines noires de plusieurs centimètres qui contrastent avec ses mèches blond platine.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais comme réaction de sa part en voyant son fils, mais certainement pas à ce qu'elle lui balance une giflette en pleine figure. Lui si, apparemment, car il ne bronche pas.

— Deux putains de jours, sale petit bâtard ingrat ! Tu m'as laissée pendant deux jours dans ce trou à rats. Tu sais ce que j'ai dû endurer, là-dedans ? Non, bien sûr que tu ne sais pas. Tu n'as pas la moindre idée des conditions dégradantes dans lesquelles j'ai dû vivre.

Pendant qu'elle se défoule contre lui, j'observe ses dents jaunes et ses lèvres fines. Elle a une bouche de « camée à la méth », comme disait toujours mon amie Cassidy. J'utilisais la même expression pour qualifier les drogués qui traînaient autour du garage du père de Jaggerd.

Aussi choquée que si c'était moi qu'elle avait giflée, j'ai encore du mal à digérer quand Gavin ouvre la portière arrière et lui dit de monter en voiture.

Katrina tremble de fureur et moi aussi, même si j'imagine que ce n'est pas pour les mêmes raisons. Elle est sûrement en pleine crise de manque tandis que, de mon côté, j'ai simplement une envie féroce de l'étrangler.

— Respire, Dixie Leigh, me souffle Gavin en ouvrant la portière pour moi. Je vais bien.

— Tant mieux si tu vas bien, parce que moi non. Pourquoi elle a fait ça ? Tu ne peux pas la laisser te traiter de cette façon. Je suis sérieuse.

— Je suis désolé que tu aies assisté à ça. Monte en voiture, s'il te plaît. Il faut qu'on se dépêche.

Il a l'air désespéré et je sais que Dallas va complètement flipper si on est en retard, alors je lui obéis.

A la seconde où Gavin s'installe au volant, Katrina reprend son monologue mais cette fois son intonation a complètement changé. Elle est passée d'enragée à pleurnicharde.

— Tu n'aurais pas vingt dollars pour moi, mon chéri ? J'en dois dix à quelqu'un et je n'ai rien à manger à la maison.

— Je n'ai pas d'argent. J'ai donné tout ce que j'avais et même plus à un garant pour te faire sortir, maman. Il me reste à peine de quoi mettre assez d'essence dans cette voiture pour la restituer à sa propriétaire. Et puis je te rappelle que j'ai grandi dans cette maison, ajoute-t-il avec mépris. Tu n'en as jamais rien eu à foutre que le frigo soit vide.

Je me rappelle à quel point il semblait négligé quand on était enfants. Mamie insistait toujours pour qu'il reste dîner à la maison et qu'il prenne un bain chez nous tous les soirs. Elle savait que rien de tout ça ne l'attendait chez lui. Y repenser me fait tellement mal que j'arrive à peine à respirer.

— Tu n'as rien qui traîne ? Ou quelque chose qu'on pourrait apporter chez Lippy ?

Lippy est le prêteur sur gages d'Amarillo. J'ai déjà entendu Gavin en discuter avec Dallas et je sais que Katrina a déjà tout mis en gage chez lui, de la télévision au vélo que papy a acheté à Gavin pour son douzième anniversaire. Et tout ça pour payer son dealer. En revanche... quelque chose qui traîne ? Je ne suis pas une experte en la matière, mais je sais ce qu'elle veut dire par là. Qu'est-ce que Gavin fabriquerait avec de la drogue ?

Il regarde sa mère par-dessus son épaule et la fusille du regard.

— Non, et si j'entends encore un mot sortir de ta bouche, je te jette hors de cette bagnole à coups de pied aux fesses. On verra si ça t'amuse de marcher jusqu'à la maison.

— Et elle, elle n'a rien ? insiste sa mère en me montrant du doigt.

— Je t'interdis de la regarder, de lui parler ou de l'approcher ! aboie-t-il. C'est clair ?

— Ce n'est pas très gentil de parler à sa mère sur ce ton. Je te rappelle que c'est moi qui t'ai sorti de...

— Un mot de plus et je te jure que je te laisse sur le bord de la route.

La voix de Gavin est si glaciale et chargée de haine que j'en frémis. Plus ça va et plus j'ai du mal à comprendre pourquoi il a payé sa caution.

On effectue le reste du trajet dans un silence tendu et je retiens mon souffle quand on arrive chez eux. La maison de mon enfance avait des allures de manoir comparativement à leur caravane délabrée. J'ai toujours su où Gavin vivait, mais je ne suis jamais entrée à l'intérieur. Les graviers

crissent sous les pneus quand on remonte l'allée, et je m'installe au volant pendant qu'il accompagne sa mère à la porte.

De là où je suis, je la vois qui agite les bras dans tous les sens. Elle est en train de lui hurler dessus, pour changer. Dans son T-shirt blanc trop grand et son jean noir délavé, elle est d'une maigre effrayante. Comment une femme comme elle peut-elle avoir donné naissance à un homme comme Gavin ? Ça me dépasse complètement.

Il revient vers la voiture, les sourcils froncés, et semble surpris de me trouver à la place du conducteur. Je le défie du regard à travers le pare-brise, bien décidée à ne pas bouger de là. Il est exténué et il doit se reposer. Il secoue la tête et finit par se glisser sur la banquette côté passager.

— Tu connais la route ?

Je hoche la tête et passe la marche arrière.

— A gauche, encore à gauche, puis à droite, et on y est. J'ai regardé l'itinéraire sur mon portable.

J'ai l'impression qu'on me poignarde en plein cœur quand je passe devant la rue qui mène chez papy. Néanmoins, je sais pertinemment qu'on n'a pas le temps de s'arrêter, alors je ne dis rien. De toute façon, étant donné que notre venue ici est censée être un secret, c'est sans doute mieux comme ça.

— Je suis désolé qu'on n'ait pas pu aller le voir, dit Gavin à voix basse.

Ça me fait trop mal d'en parler, alors je préfère changer de sujet.

— Allonge-toi et essaie de dormir.

— Tu es sûre ? Je peux faire le copilote.

— Ne t'en fais pas. Ça va aller. Repose-toi, s'il te plaît. Pour moi.

Il acquiesce et passe par-dessus le siège pour s'installer sur la banquette arrière. Je suis tellement contrariée, anxieuse et fatiguée que je n'ai même pas le réflexe de regarder ses fesses dans le rétroviseur.

Je tends la main pour allumer la radio, mais je laisse mon geste en suspens. J'ai quelque chose à lui dire, d'abord.

— Gavin ?

— Oui ?

Il place son sac derrière sa tête en guise d'oreiller et ses yeux rencontrent les miens dans le rétro.

— Plus tard, on parlera de la raison pour laquelle ta mère t'a demandé si tu n'avais rien qui traînait, et tu m'expliqueras aussi de quoi elle parlait quand elle a dit qu'elle t'avait sorti de je ne sais où. Mais surtout, si je la vois encore lever la main sur toi, je te jure que ce ne sont pas juste des nouvelles dents qu'il lui faudra.

— Dixie, je...

— Plus tard, je t'ai dit. Il fallait que ça sorte, c'est tout. Dors, maintenant.

Je me concentre sur la route. On va être en retard mais, au moins, j'aurai vraiment l'air de quelqu'un qui a été victime d'une intoxication alimentaire. Notre mensonge sera encore plus plausible que la vérité.

\* \* \*

Le téléphone de Gavin a sonné une demi-douzaine de fois, l'empêchant de dormir autant que je l'espérais. Deux appels provenaient de personnes à qui il a promis de les rembourser dans les vingt-

quatre heures. D'après les fragments de conversation que j'ai entendus, il va avoir besoin de l'équivalent d'un mois de cachets pour rendre l'argent qu'il a emprunté ce matin.

Avant que j'aie le temps de lui demander une nouvelle fois pourquoi il fait tout ça pour elle, son téléphone sonne de nouveau. Il décroche et explique à son interlocutrice que sa voiture l'attendra sur le parking de notre hôtel.

— Non, ajoute-t-il dans un petit rire. Pas du tout. C'est bien plus important que ça, à vrai dire.

Son regard se pose sur moi et je me sens rougir. Est-ce que c'est de moi qu'il parle ?

On s'arrête pour faire le plein et Gavin reprend le volant en dépit de mes protestations. On vient à peine de se remettre en route que son portable sonne encore et Gavin jure entre ses dents avant de répondre.

— Salut, Dallas.

Tous mes muscles se contractent immédiatement. J'ai pourtant envoyé plusieurs messages à mon frère, mais apparemment ça ne suffit pas.

— Ne t'en fais pas, c'est une battante. On sera là pour la balance.

Sa main se crispe sur le volant et je remarque qu'une pluie fine a commencé à tomber.

— C'est vrai ? Désolé, on n'a rien entendu. Elle était sans doute endormie.

*Dallas est venu frapper à ma porte.* En une seconde, une panique incontrôlable monte en moi.

— Tu as dû venir au moment où j'étais parti à la station-service pour lui acheter du Gatorade. Il n'y en avait pas dans les distributeurs de l'hôtel.

Il ment. Et surtout il ment avec une facilité déconcertante.

— Non, je n'ai pas oublié. Pas de problème. Je te promets qu'elle sera sur pied à temps. Non, je ne suis pas à l'hôtel. Elle dort, alors je suis sorti voir un ami. Je t'assure qu'on sera à la balance, qu'il pleuve ou qu'il vente.

Il ne croit pas si bien dire. Le déluge a recommencé. Il échange quelques phrases de plus avec mon frère, mais je l'entends à peine au milieu du vacarme causé par la pluie. Enfin, il raccroche et pose son portable sur le tableau de bord.

Je me ronge nerveusement un ongle, les yeux rivés sur les lumières rouges de la voiture devant nous. Si on continue à avancer aussi lentement, ce n'est pas pour la balance qu'on va être en retard, mais carrément pour le concert.

— Est-ce qu'il t'a cru ?

— On verra ce soir. Et sinon je réglerai ça avec lui. Ne t'en fais pas.

Il fronce les sourcils en regardant la file de voitures qui s'étire devant nous. Je vois bien qu'il est inquiet, alors j'essaye de détendre l'atmosphère :

— Je te parie vingt dollars qu'on arrive à l'heure. Au pire, je connais un raccourci.

— Dommage qu'aucun de nous deux n'ait vingt dollars, réplique Gavin en riant.

Je ris à mon tour. La vie a vraiment un drôle de sens de l'humour parfois. On ne possède absolument rien et pourtant... à cet instant, seule avec lui, sous un ciel d'orage et dans une voiture empruntée, je me sens plus riche que jamais.

— Gavin ?

— Oui ?

Peut-être qu'il est temps de lui dire ce que mon subconscient n'a cessé de me répéter depuis le début du trajet. *Dis-lui qu'il n'est pas obligé de passer la nuit avec toi ce soir. Il a bien assez de choses à gérer. Laisse-le tranquille.* Je l'ai sur le bout de la langue mais au moment fatidique je me dégonfle.

— Non, rien. Ça n'a pas d'importance.

— Au fait, je plaisantais quand je disais que je n'avais même pas vingt dollars. Il me reste du liquide du plein d'essence. Tu as faim ?

— Je mangerais bien quelque chose, mais seulement si on a le temps.

— On va le prendre.

Quelques kilomètres plus loin, il s'arrête devant un *food truck* et on commande tous les deux un menu cheeseburger. Le sac que nous tend le cuisinier sent délicieusement bon, mais j'ai l'estomac trop noué pour apprécier mon repas. On reprend la route et, alors que je mange à toutes petites bouchées, je remarque que l'horloge sur le tableau de bord indique 17 h 15. Comme la dernière fois que je l'ai regardée... il y a une heure.

— Euh... Gavin ? Est-ce que l'horloge fonctionne ?

Il l'observe à son tour et son expression change.

— Nom de Dieu, marmonne-t-il.

Je bois une gorgée de Coca et je sors mon téléphone de ma poche.

— Gavin... Il est 18 h 50.

Ma voix n'est qu'un murmure, comme si j'avais peur que dire l'heure tout haut la rende réelle.

— On est encore loin de Sixth Street ?

— Une demi-heure environ. Merde.

Il dépasse brusquement deux voitures, grille la priorité à une intersection, et j'ai l'impression que mon cœur va se décrocher.

— Si on meurt tous les deux en chemin, ça ne va pas nous rendre service.

— Désolé, dit-il en se passant nerveusement une main dans les cheveux. On ne sera jamais là-bas à temps. Il faut que j'appelle un copain pour lui demander s'il peut aider Dallas à monter ma batterie.

— Finis de manger, je m'en occupe.

Je m'empare de son portable et j'envoie un message à mon frère en essayant d'imiter le style de Gavin. La réponse me parvient instantanément.

— Il dit que c'est déjà fait et qu'on se contente de ramener nos fesses, et vite.

Je finis mon Coca, pose mon gobelet vide et attrape mon sac. Heureusement que j'ai soigneusement plié ma robe au lieu de simplement la bourrer avec le reste de mes affaires.

Je baisse mon pantalon et Gavin s'étouffe presque avec ses frites.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je me change. On ne va pas avoir le temps de passer à l'hôtel et je ne peux pas jouer habillée comme ça.

— Oh. D'accord.

Il regarde droit devant lui et je vois les muscles de ses avant-bras et de sa mâchoire se contracter. Visiblement, mon changement impromptu de tenue le met mal à l'aise. Je fais de mon mieux pour être discrète et je remonte ma robe autant que possible avant de retirer son T-shirt.

Une fois que j'ai fini, il regarde enfin dans ma direction et me demande d'envoyer un message à sa copine Janie. Il veut la prévenir que, finalement, sa voiture sera garée près de la scène où on va jouer ce soir. Je m'exécute puis j'entreprends de ranger mes vêtements dans mon sac. C'est alors que j'aperçois, au milieu de mes affaires, la carte d'accès à ma chambre d'hôtel que je n'ai pas encore trouvé le courage de lui donner.

Plus tard. Je la lui donnerai plus tard.

— Plus de sushis pour toi, petite sœur, plaisante Dallas.

Gavin et moi avons rejoint la scène en courant et je suis encore en train de reprendre mon souffle.

— Ça ne risque pas. Visiblement, ça ne me réussit pas...

J'essaie de ne pas pouffer de rire en voyant le sourire de Gavin. Je suis prête à parier que le surnom de Sushi va poursuivre Afton jusqu'à la fin de nos jours.

— Je suis content que tu ailles mieux, en tout cas. Apparemment, la balance est reculée d'une demi-heure à cause de la pluie.

C'est tellement ironique que je rirais bien, mais j'ai trop peur de passer pour une hystérique. J'ai cru qu'on allait mourir dix fois avant d'arriver. On a enfreint absolument toutes les règles du code de la route, j'ai couru comme une dératée avec des talons aiguilles aux pieds et j'ai failli m'étaler vingt fois de tout mon long sur le bitume. Et voilà qu'on a une demi-heure devant nous avant de pouvoir brancher notre équipement. Je lance un regard en coin à Gavin, qui fait de son mieux pour essorer ses cheveux trempés. Un sourire commence à se dessiner sur ses lèvres et je secoue la tête.

On se réfugie sous l'auvent bleu d'un bar adjacent et on se serre les uns contre les autres pour se réchauffer, comme tout le monde autour de nous.

— Où est Mandy ?

Non pas que ça m'intéresse vraiment, mais je ressens soudain un besoin urgent de faire la conversation, le temps de reprendre mes esprits après la journée que je viens de vivre.

— Elle est restée à son hôtel pour préparer notre contrat. Elle a dit qu'elle passerait nous voir plus tard.

Après ce que j'ai entendu dans les toilettes du Crave et mon échange avec Afton, je saute sur l'occasion.

— Tu es sûr de toi ? Tu crois vraiment qu'on a raison de signer avec elle ?

— Pourquoi ça, Dix ? Tu as quelque chose à me dire ?

— C'est juste que j'ai discuté avec Afton, et il pense qu'on ferait peut-être mieux de prendre le temps d'explorer un peu plus les autres options qui s'offrent à nous.

Dallas s'écarte et me regarde d'un air moqueur.

— Parce que Afton est notre conseiller, maintenant ? Le même Afton qui refuse de travailler avec des managers et les maisons de disques ?

— Très drôle. Ça n'avait pas l'air de te déranger hier soir avec tes « elle adorerait » et « c'est une super opportunité, Dixie ».

Mon frère fait la grimace en m'entendant l'imiter et j'ai l'impression d'avoir de nouveau douze ans.

— La pluie a l'air de se calmer, annonce soudain Gavin. On ferait mieux d'aller se mettre en place.

Autrement dit : « Ça suffit, les enfants. »

Je quitte notre refuge et laisse la pluie me laver de la fatigue accumulée au cours des dernières vingt-quatre heures. J'étire mes bras endoloris, le visage levé vers le ciel. Pendant que les garçons sortent notre matériel — qui était à l'abri à l'intérieur du bar —, j'ouvre la bouche et laisse les gouttes de pluie tomber sur ma langue. Il y a quelque chose d'apaisant et de purifiant dans le fait de se laisser tremper jusqu'aux os. Je respire profondément l'air humide, et des choses qui jusque-là étaient totalement insolubles deviennent limpides.

Les règles que je pensais pouvoir m'imposer et imposer à Gavin... tout ça n'est qu'une vaste supercherie. Gavin a raison : je ne peux pas en ressortir indemne. Il y aura forcément un impact sur ma relation avec lui, sur le groupe et sur notre vie. Et je ne peux pas le forcer à éprouver quelque chose pour moi si lui-même ne pense pas être capable de sentiments.

— Gavin ?

Je l'appelle alors qu'il se dirige vers la scène avec mon frère. Il se retourne et, dès que je suis près de lui, je lui tends la clé de ma chambre. Je savais que je finirais par la lui donner, mais le discours qui l'accompagne, en revanche, n'est pas du tout celui que j'avais prévu.

— Tiens. J'ai changé d'avis sur... sur tout, en fait.

Il regarde la carte en plastique que je viens de poser dans sa main, puis relève la tête, confus.

— Je ne peux pas te demander des comptes. Tu as déjà assez de choses à gérer comme ça, entre Dallas, ta mère, tes amis et les personnes qui t'ont harcelé au téléphone toute la journée...

Je secoue la tête. Je sais que ce soir je serai seule dans mon lit et que je regretterai amèrement les mots qui sont en train de sortir de ma bouche, mais c'est la seule solution.

— Oublie ce que j'ai dit à propos de me contenter d'une seule nuit, à propos de mes attentes, à propos de tout.

Il fronce les sourcils et me scrute aussi intensément que si j'étais une illusion d'optique dont il essayait de percer le mystère.

— Tu as dû te cogner la tête bien plus fort que ce que je croyais parce que j'ai vraiment du mal à te suivre, Bluebird. Je sourirais si ma bouche voulait bien m'obéir, mais elle n'est pas de cet avis. Je hoche simplement la tête en direction de la clé dans sa paume.

— Si tu veux venir dans ma chambre ce soir, viens. Mais ne le fais pas pour moi, pas parce que je te l'ai demandé. Viens parce que tu en as envie. Et si tu ne veux pas, à cause de Dallas, du groupe, parce que tu es fatigué, ou juste pas intéressé, alors ne viens pas. Je ne t'en voudrai pas et ça ne changera rien entre nous. Je pensais que j'attendais quelque chose de toi mais... je n'attends rien.

— Tu n'attends rien ? répète-t-il doucement, comme s'il était encore en train d'assimiler ce que je viens de dire.

— Les dernières vingt-quatre heures ont été de la folie totale pour toi, et je pense qu'en rajouter une couche est la pire chose que je pourrais faire. Tu te souviens de la condition que tu avais ? Quand je t'ai dit que ça me convenait, eh bien je t'ai menti. Passer la nuit avec toi, puis faire comme si ça n'avait pas d'importance ou prétendre que ça ne change rien, ce serait la définition même du déni. Alors voilà. Si tu veux te défiler, je t'offre ta porte de sortie.

Mon frère crie quelque chose que je ne comprends pas par-dessus son épaule et Gavin acquiesce avant de reporter son attention sur moi.

— Ma condition n'avait rien à voir avec le fait de ne pas y accorder d'importance.

Il se penche vers moi et m'attrape par le menton.

— Tout ce qu'on fait ensemble a de l'importance, Bluebird. Absolument tout.

Il a raison. Et je pense que c'est pour ça que je suis prête à renoncer à notre nuit. Je voulais être plus proche de lui. Sauf qu'après aujourd'hui, après toutes les choses que j'ai vues alors qu'il aurait préféré ne pas me les montrer, je sais que je suis sans doute plus proche de lui que quiconque l'a jamais été.

Gavin me lâche le menton et commence à se diriger vers la scène. Au bout de quelques pas, il se retourne.

— Dixie ?

— Oui ?

— Je n'ai jamais dit que je voulais me défiler.

\* \* \*

On vient à peine de finir la balance quand les éclairs se mettent à zébrer le ciel. Tout le monde se met à courir dans tous les sens comme un troupeau de brebis égarées. Les organisateurs tentent de canaliser la foule et de diriger les spectateurs vers les bars voisins.

— Scène 9, vous allez au Bourbon Girl ! nous lance un homme avec un T-shirt noir et une casquette.

On a déjà joué là-bas auparavant. Quand on entre dans le bar, la vision de l'immense drapeau américain en néon qui illumine la scène me reconforte. J'ai soudain comme une folle envie de chanter l'hymne national.

Dallas et Gavin installent notre équipement trempé et je l'essuie avec les serviettes en papier généreusement offertes par le gérant. Dommage qu'il n'ait pas un sèche-cheveux à me prêter en prime.

Puis je sors Oz de son étui avec mille précautions. Il m'a vraiment manqué depuis hier. Certains musiciens voient leur instrument ou leur équipement comme un moyen de gagner de l'argent. Certes, c'est aussi à ça que me sert mon *fiddle*, mais tellement de souvenirs y sont attachés, dont certains ne m'appartiennent même pas, que je pourrais presque jurer qu'il prend vie et qu'il me parle quand on joue. C'est vrai qu'il est un peu cabossé, rayé et même ébréché, mais c'est aussi ça qui le rend si spécial. Après nos premiers concerts, Dallas a voulu me pousser à en acheter un autre avec l'argent qu'on avait gagné, mais pour moi c'était inimaginable. J'aurais eu l'impression de tricher. Changer les cordes, passe encore, mais acheter un nouveau *fiddle*... Je jouerai sur Oz jusqu'à ce qu'il tombe en miettes.

Quand je relève la tête, le bar est bondé et Dallas est en train de tapoter l'écran de son portable, sur le côté de la scène.

— Euh, Dallas ? Tu ne crois pas qu'on devrait jouer de la musique ou un truc comme ça ?

Dallas lève les yeux et sourit à la foule.

— Un truc comme ça. Tu es prêt, Garrison ?

— On y va, répond Gavin en s'asseyant sur son tabouret.

Il donne le tempo et je joue mon ouverture. Toutes les images de l'incroyable semaine qui vient de s'écouler défilent derrière mes paupières closes. La serveuse du Mangieri, Gavin qui fait irruption dans ma chambre, le baiser dans la contre-allée de l'entrepôt, Gavin qui lèche de la glace sur mon



ventre, moi qui le chevauche dans la voiture, sa mère qui le gifle, son regard quand je lui ai donné la clé de ma chambre.

Je déverse tout ce que je ressens sur Oz : la confusion, le désir, la douleur et une excitation plus intense que tout ce que j'ai jamais ressenti. Je suis vivante. Si vivante que j'ai presque l'impression que j'observe la scène depuis l'extérieur, détachée de mon propre corps.

C'est dans ce genre de moments, lorsque mon archet court sur les cordes comme s'il était doué de raison, que j'ai l'impression d'être capable de voler. Comme si je laissais derrière moi la scène, le public et même le monde, et que je m'élevais à un plan supérieur.

Le bruit assourdissant de la batterie de Gavin résonne dans mes oreilles, en rythme avec les battements de mon cœur. Les notes qui montent de la guitare de Dallas forment un flux qui coule dans mes veines, telle une rivière qui me transporte de part et d'autre de la scène. Le son me fait décoller, flotter, tandis que je joue comme si ma vie en dépendait. La musique circule autour de nous et elle entre en moi, allumant la moindre fibre de mon être jusqu'à ce que tout mon corps s'embrase.

Les spectateurs que j'aperçois dans mon champ de vision se fondent dans un halo de lumière bleue et rouge. Si je n'étais pas en train de jouer, les couleurs me distrairaient sûrement, mais je suis concentrée. Je ne fais qu'un avec mon instrument, et la mélodie que j'en tire fait tellement partie de moi que j'ai l'impression que c'est mon âme que je tiens sur mon épaule, au lieu de mon *fiddle*.

Avec notre musique, le public embarque sur des montagnes russes vertigineuses. Dallas aime commencer et terminer chaque concert sur des chansons rapides et jouer les morceaux plus lents vers le milieu. *Whiskey Redemption* retentit après une série de reprises de tubes R'nB qui a emballé les spectateurs. On enchaîne sur *Ring of Fire* avant de passer à une chanson d'Adele, puis on entonne tous les trois *Love Runs Out*.

Ma chanson préférée arrive ensuite, et je suis totalement électrisée pendant qu'on la joue. C'est un mix de deux chansons, l'une appelée *What Do You Want from Me* et l'autre *Beneath Your Beautiful*, qu'on a modifiées pour leur donner un style qui nous ressemble. C'est notre reprise la plus téléchargée en ligne. Il m'a fallu une éternité pour convaincre Dallas de la faire et encore plus longtemps pour parvenir à la version finale, mais les nuits passées à travailler ont fini par payer. A voir l'expression des gens dans le public, ça valait le coup.

On joue la chanson à boire préférée de Dallas (il l'a composée lui-même), puis notre set s'achève sur notre toute dernière version de *When You Leave Amarillo*. Les applaudissements sont si assourdissants que je peux sentir tout mon corps vibrer. Je déborde tellement d'adrénaline que j'ai toutes les peines du monde à reprendre mon souffle. On salue la foule et on remercie le public le plus nombreux et le plus enthousiaste devant lequel on ait jamais joué avant de nous éclipser. Je ne suis même pas sûre que mes pieds touchent le sol tandis qu'on regagne les coulisses.

Un type en costume alpague immédiatement mon frère et l'entraîne à l'écart pour discuter. Sans doute un manager potentiel. Gavin est derrière moi, si près que je ressens son excitation presque aussi nettement que la mienne. Je me tourne vers lui.

— C'était génial. Je me demande si ce n'était pas encore mieux que le sexe.

Il arrête de jouer avec ses baguettes et me dévisage fixement. Son regard noisette s'assombrit alors qu'il me pousse dans le couloir, hors du champ de vision de mon frère.

Avec la lumière tamisée des coulisses qui se reflète dans ses pupilles, il a presque l'air d'un être mystique venu d'un autre monde. Une voix présente le groupe suivant au micro, et mon frère est quelque part, en train d'échanger une poignée de main qui va peut-être changer le cours de notre vie à tous. Mais pour le moment, là où je suis, rien de tout ça n'a d'importance, car Gavin Garrison me fait l'amour du regard et je ne veux surtout pas que ça s'arrête. Jamais.

Il baisse la tête et ses lèvres sont à peine à quelques millimètres des miennes. Les mots qui en sortent font battre mon cœur si vite que j'ai peur de faire un arrêt cardiaque.

— C'était génial parce que *tu* étais géniale. Et si tu crois que ça, c'était aussi bien que le sexe, alors les minets que tu t'es envoyés ne devaient pas être très doués.

— On y va.

La voix de mon frère nous interrompt et Gavin recule.

— Mandy et certains de ses associés sont en train de prendre un verre au Warehouse District. Je lui ai dit qu'on la retrouverait là-bas après le concert.

— Tu parlais à qui, au fait ? demande Gavin à Dallas, alors qu'on le suit à l'extérieur du bar plein à craquer.

— Dave Lenard, le P-DG de Red Light. C'est plus ou moins le boss de Mandy. Il a dit que le concert lui avait beaucoup plu et il voulait s'assurer qu'on était sur la même longueur d'onde.

On range tout notre équipement à l'arrière du van et j'admire une dernière fois Austin et ses lumières qui brillent dans la nuit. Je prends une bouffée d'air chargée d'odeurs de pluie et lève les yeux vers le ciel nuageux. Des éclairs dansent dans la nuit comme des stroboscopes dans une discothèque.

Tout est sur le point de changer irrévocablement. Je le sens dans mes tripes. On a un manager à présent, un showcase demain soir, et Dieu seul sait quoi d'autre après ça.

Ma main effleure celle de Gavin quand il s'empare d'Oz. Le même courant électrique que celui que j'ai ressenti quand on était enfants, la première fois que nos mains se sont touchées, remonte le long de mon bras. Il y a un éclair dans son regard, un flash rapide. L'espace d'une seconde, il me semble qu'il s'apprête à dire quelque chose, mais il tourne immédiatement la tête.

Je veux lui demander s'il va oui ou non venir dans ma chambre ce soir. Je veux exiger une réponse. Mais Dallas continue à nous rebattre les oreilles du rendez-vous avec Mandy.

— Dix, tu veux rentrer ? Tu as l'air épuisée.

— Euh...

Une partie de moi veut aller avec eux, mais je suis exténuée et je n'ai aucune envie de voir Mandy. J'aimerais pouvoir dire à Dallas que Gavin aussi a besoin de dormir, mais naturellement c'est impossible. Alors je me contente de hausser les épaules d'un air détaché.

— D'accord. Allez-y, vous, je vais prendre un taxi.

— Mais non, on va te raccompagner à l'hôtel. Comme ça, on est sûrs que tu es bien arrivée jusqu'à ta chambre.

Dallas me sourit chaleureusement et mon cœur se fait plus lourd dans ma poitrine. J'adore mon frère et son côté surprotecteur, mais ce soir je lui en veux terriblement de m'enlever Gavin.

— Et puis comme ça j'en profiterai aussi pour mettre une demi-douzaine de réveils sur ton portable.

— Merci...

Une fois dans le van, avec Dallas au volant, Gavin à côté de lui et moi à l'arrière, mon frère passe en revue notre programme pour les prochaines vingt-quatre heures.

— Le trajet jusqu'à Nashville va nous prendre douze heures. Le showcase a lieu jusqu'à lundi, mais Mandy a seulement pu nous avoir un créneau à 21 heures demain. Si on part à 6 heures demain matin, on aura largement le temps d'arriver dans les délais, même s'il y a des bouchons. C'est dommage qu'on n'ait pas de démos à distribuer, mais j'ai l'enregistrement que tu as fait, Gavin. Celui avec *Whiskey Redemption* et le *medley* du rappel.

Chaque mot qui sort de sa bouche m'écrase un peu plus.

— J'ai une version un peu plus propre sur l'ordi portable. Tu veux que je la grave en rentrant ce soir ?

— Pas la peine. On risque de rentrer tard, alors tu n'auras qu'à le faire sur la route demain.

J'étudie le profil de Gavin pendant que mon frère et lui peaufinent les derniers détails. Même épuisé, il est magnifique. Et il sort ce soir. Tard. Dallas dit quelque chose à propos de nous relayer sur la route jusqu'à Nashville, mais je suis trop distraite par la soirée qui les attend pour faire attention.

Pendant tout le trajet jusqu'à l'hôtel, j'attends. J'attends que Gavin dise qu'il ne veut pas sortir, qu'il est fatigué ou qu'il a d'autres projets. Mais il discute des arrangements de telle ou telle chanson avec Dallas comme si je n'étais même pas là.

Quelque part entre les quatre pâtés de maisons qui nous séparent du Days Inn, la fatigue laisse place à la frustration. Une colère sourde commence à monter en moi et, lorsqu'on atteint le parking, je suis carrément furieuse. Je ne sais même pas ce qui m'énerve le plus : la remarque énigmatique de Gavin quant au fait qu'il ne voulait pas se défiler ou savoir qu'il va peut-être rencontrer quelqu'un d'autre au cours de sa soirée avec mon frère.

Une fois le van garé, on descend tous les trois et je me force à ne pas regarder Gavin.

— Ça va, Dix ? Tu as l'air bizarre, dit soudain mon frère.

— Oui, je suis fatiguée, c'est tout. Ne t'embête pas à m'accompagner jusqu'à ma chambre, je suis une grande fille.

— Tu es sûre ?

— Certaine. J'ai juste besoin de dormir.

— Comme tu voudras. Envoie-moi un message quand tu es dans ta chambre, d'accord ?

— Promis.

Il sort son portable, sans doute pour appeler un taxi, et je prends mon sac, qui contient les preuves de mon escapade avec Gavin.

— Bonne soirée, les garçons.

— Bonne nuit, dit Dallas.

Parce que je ne suis qu'une faible fille, je me retourne vers Gavin.

— Fais de beaux rêves, Bluebird, dit-il tout bas.

Je pousse un soupir déçu et je m'éloigne.

Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même : je lui ai offert une échappatoire. Mon frère lui en a donné une autre.

On dirait bien qu'il a sauté sur les deux occasions.

Il est hors de question que je reste assise toute seule dans ma chambre pendant que Gavin et mon frère font la fête. Autrement, je vais sombrer dans la folie.

Dallas péterait un câble s'il savait que je suis ressortie aussitôt après être passée dans ma chambre et lui avoir envoyé un message. La pluie n'est plus qu'une petite bruine et je suis à peine mouillée lorsque j'arrive à l'hôtel Driskill. On y a joué pour un mariage une fois et je sais qu'il y a un piano au bar. Ça fait un moment que je n'ai pas joué mais à la seconde où je pose les yeux sur lui, je sais que c'est ce dont j'ai besoin.

L'endroit est presque vide, à l'exception de quelques hommes d'affaires installés au comptoir. J'avance jusqu'au piano et je m'installe sur le tabouret.

Mamie avait pour habitude de me faire faire des gammes pour m'échauffer avant de jouer un morceau compliqué. Elle disait que ça évitait d'attraper des crampes dans les doigts. Malheureusement, ce soir je ne peux pas m'offrir le luxe de prendre mon temps. Le bar va bientôt fermer et, si je ne me perds pas au plus vite dans la mélodie, je vais devenir cinglée.

J'arque les doigts comme on me l'a appris, je les place au-dessus des touches et je commence par un air familier que papy adore avant de passer à un morceau classique plus rapide. J'ai mis des années à maîtriser *Metamorphosis* et, encore aujourd'hui, je dois être totalement concentrée pour parvenir à l'interpréter. Arrivée à la fin de la première partie, je ne m'arrête pas et, lorsque je termine *Metamorphosis 2*, personne ne vient me mettre dehors. Comme je ressens encore cette douleur en moi et que je ne suis toujours pas libérée du poids des sentiments que j'éprouve pour Gavin, je continue. Heureusement, il y a encore trois parties extrêmement complexes. Dieu bénisse Philip Glass.

Je retiens mon souffle et, au moment d'expirer, j'ai l'impression que c'est à travers mes doigts que je respire. Ils jouent de leur propre chef et, même si ce n'est pas parfait, c'est loin d'être mauvais. Dans tous les cas, c'est toujours mieux que pleurer sous ma couette.

La quatrième partie est la plus difficile et celle que j'ai toujours trouvée la plus ensorcelante. C'est le moment d'oublier mes peines et de me concentrer uniquement sur les touches et le tempo.

« Le rythme est le plus important », disait toujours ma grand-mère. Vous pouvez jouer toutes les notes correctement mais si vous ne respectez pas le tempo le morceau est gâché. Elle disait aussi que le tempo n'était pas quelque chose qu'on pouvait apprendre. On le sentait, on l'avait dans la peau, ou pas. Je ferme les yeux et je fais de mon mieux pour le sentir et le retranscrire sur le clavier.

La cinquième partie est un rappel de la première et, lorsque j'ai fini, j'ai l'impression d'avoir complété un cycle. J'ai mal aux doigts et au dos, mais mon âme est comme guérie, ou du moins apaisée là où elle souffrait le plus.

Je me lève et sursaute quand des applaudissements polis résonnent autour de moi. J'avais complètement oublié que je n'étais pas seule. Quelques hommes lèvent même leur verre dans ma direction. Je les salue avant de m'éloigner à vive allure, la tête baissée pour qu'ils ne voient pas que je suis rouge comme une tomate.

C'est pour ça que je ne me contente pas d'aimer la musique. Que je ne prends pas le temps de me demander si j'aime ça ou non quand je joue, tout comme je ne prends pas le temps de déguster l'oxygène que je respire. Je joue parce que je ne peux pas faire autrement. Parce que, quand tout s'écroule autour de moi, c'est la musique qui me permet de ne pas m'effondrer. Et, à cet instant, c'est à elle et à elle seule que je dois d'être encore entière.

La pluie est plus soutenue quand je quitte le bar du Driskill et je suis trempée quand j'arrive dans ma chambre. Je m'empresse de retirer mes vêtements et de prendre une douche bien chaude. L'eau brûlante est tellement agréable sur ma peau glacée que je reste sous le jet pendant une éternité. Je me demande même si je ne gémis pas une fois ou deux.

Mais, une fois assise sur mon lit à me démêler les cheveux tandis que j'examine mes deux options radicalement différentes en matière de pyjama, je me sens vide et j'ai de nouveau froid.

J'ai le choix entre débardeur blanc et short en coton, ou nuisette noire sexy et culotte en dentelle assortie. Ce que j'espérais porter pour Gavin. Etalés sur mon lit, les deux ensembles me résument à la perfection : la fille que je suis contre la femme que j'aimerais être. J'enfile la lingerie en dentelle et je me mets presque à rire. Qui est-ce que je crois tromper ? Il ne viendra pas. Il a presque soupiré de soulagement quand mon frère m'a envoyée dans ma chambre.

Bercée par le souvenir des accords que j'ai joués au piano, je balance les vêtements qui traînent sur mon lit par terre et j'enfile le T-shirt de Gavin. C'est celui que je lui ai emprunté pendant le *roadtrip*. Je n'ai même pas fait exprès de le garder, j'ai juste oublié de le remettre dans son sac. Je suis contente d'avoir oublié, en fait. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est quand même une partie de lui dans laquelle je peux m'envelopper.

Les paroles de *I Can't Make You Love Me* de Bonnie Raitt résonnent en boucle dans ma tête tandis que je me glisse sous les couvertures.

Demain, il faudra que je me mette un coup de pied aux fesses et que j'assume, mais ce soir je peux m'apitoyer sur mon sort autant que je veux. Alors je me roule en boule sur le côté en étreignant mon oreiller et je pleure la perte de quelque chose que je n'ai jamais eu, jusqu'à ce que je m'endorme.

La première chose dont je prends conscience en me réveillant, c'est qu'il fait encore nuit. La seule lumière que je distingue provient de la lampe de chevet que j'ai oublié d'éteindre avant de m'endormir. La seconde chose dont je prends conscience, c'est que je ne suis pas seule. Il y a quelqu'un dans ma chambre.

Il est assis dans le fauteuil avec un coude appuyé sur la petite table ronde adjacente. Son menton est posé sur son poing fermé, mais il a les yeux ouverts. Il porte encore le jean délavé que j'adore et son T-shirt cobalt qui dit : « Ce que je préfère dans un groupe, c'est le batteur. »

— Tu es là.

Ma voix est tellement rauque qu'on dirait que j'ai fumé une cartouche entière de cigarettes avant de me coucher. Mon cœur imprime enfin ce qui se passe et se met à battre à tout rompre dans ma poitrine. Je ne sais pas pourquoi il est venu, mais il est là.

— Oui, dit-il d'une voix où perce l'épuisement. Enfin, plus ou moins.

— Quand as-tu vraiment dormi pour la dernière fois, Gavin ?

Je me redresse et me passe la main dans les cheveux. La dernière chose dont je me souviens est d'avoir pris une douche, ce qui veut dire que j'ai dû m'endormir avec les cheveux mouillés. Je dois donc avoir l'air d'avoir été attaquée par des écureuils enragés. Génial. Très sexy.

— Ne t'en fais pas, ça va. Je voulais juste m'assurer que tu allais bien.

Il se redresse.

— Tu avais une sacrée bosse sur la tête. On aurait peut-être dû te faire examiner par un médecin.

— Alors c'est pour ça que tu es là ? Pour vérifier que je n'ai pas de commotion cérébrale ?

Mes épaules s'affaissent. Je me déteste d'avoir espéré autre chose. Je suis vraiment trop naïve.

Gavin plonge ses yeux dans les miens et il secoue la tête.

— Alors pourquoi tu...

La flamme qui brûle dans son regard lorsqu'il voit que je porte son T-shirt m'empêche de finir ma phrase.

Oh, Ohhh.

Alors ça y est. Nous y voilà. C'est notre nuit, pour le meilleur et pour le pire.

J'enterre toutes mes insécurités, je bâillonne mes doutes, et je me mets debout.

— Je suis contente que tu sois venu.

— Et moi, je suis content que tu portes mon T-shirt.

Il se laisse aller contre le dossier du fauteuil et relève le menton.

— Maintenant, retire-le.

Mes jambes tremblent légèrement tandis que je parcours la distance qui nous sépare. En trois pas, je suis face à lui et j'ôte son T-shirt, que je laisse tomber par terre.

Il me prend par la taille et m'attire à lui.

J'ouvre la bouche pour parler, mais il me réduit au silence avec un baiser. Sa lèvre inférieure taquine délicatement mes lèvres et il la fait doucement glisser contre ma peau avant de prendre brutalement possession de ma bouche avec sa langue. J'agrippe son T-shirt et je m'assois sur ses genoux. Je veux sentir sa peau, le sentir lui. J'en veux plus. Toujours plus.

On s'écarte le temps qu'il retire son T-shirt et on se recolle aussitôt l'un à l'autre, comme des aimants incontrôlables. Mes mains courent sur sa peau avec avidité, attirées par ses muscles couverts de tatouages.

— J'adore le goût de tes baisers, ma belle. Je n'ai pas arrêté d'y penser depuis notre petit *roadtrip* et ça m'a rendu dingue. Je suis complètement accro.

Ses mots sont empreints d'une pointe de désespoir et je souris en l'entendant se confier avec une telle franchise.

— Et j'ai le goût de quoi, Gavin ?

— D'un fruit défendu dont je ne pourrai jamais me rassasier.

Je mords sa lèvre inférieure et il grogne.

— Tu peux me mordre aussi fort que tu veux. Je me fiche que ça fasse mal.

Je chuchote contre sa bouche :

— Moi aussi. J'ai été tellement excitée par la façon dont tu m'as attrapée dans la contre-allée de l'entrepôt... Je suis obligée de me toucher à chaque fois que j'y repense.

Un gémissement grave et torturé s'échappe de sa gorge.

— Montre-moi. Fais-moi voir comment tu te touches quand tu penses à moi.

— Pas tout de suite.

Je dois faire appel à toute ma volonté pour me libérer de l'étreinte de ses mains. Je m'agenouille devant lui et il écarquille les yeux.

— Je veux te goûter d'abord.

— Dixie, tu n'es pas obligée de...

— J'en ai envie.

A vrai dire, je n'ai pensé qu'à ça depuis notre voyage. Un mélange d'incertitude et de désir brille dans ses yeux.

— Gavin ?

Pas de réponse.

— S'il te plaît. J'en meurs d'envie.

— Tu vas m'achever, dit-il en secouant la tête. Tu t'en rends compte, j'espère ?

Je tends la main vers sa braguette et il m'aide à déboutonner son jean. Je m'humecte les lèvres, impatiente, et il baisse son boxer Calvin Klein et son jean jusqu'à ses chevilles. En voyant son sexe en érection, mon cœur se met à battre à tout rompre.

Après l'avoir senti plaqué contre moi l'autre soir, je me doutais bien qu'il n'avait pas un micropénis, mais je ne m'attendais pas à ça. Il est plus imposant que ce que j'avais imaginé et je vais sûrement avoir mal, mais je meurs d'impatience. Une partie de moi, celle qui est située aux alentours de mon entrejambe, veut lui grimper dessus et passer à l'offensive immédiatement. Néanmoins, je me retiens, car je sais qu'il faut que je prenne mon temps. Je n'ai qu'une seule nuit et je veux en profiter. Je veux tout faire avec lui, je veux le sentir partout sur moi et en moi. Je veux que cette nuit nous colle à la peau comme nos tatouages respectifs.



Ma main remonte machinalement le long de sa cuisse et je la fixe comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre.

— Dix, attends. Tu n'es vraiment pas obligée de faire ça, je t'assure. Est-ce que tu as déjà...

— Non. Jamais. Tu es le premier.

Sans lui laisser le temps de protester, je me penche en avant et je le prends dans ma bouche.

C'est surnaturel de le goûter de cette façon et je ferme les yeux, aveuglée par un feu d'artifice de plaisir. Le monde autour de nous disparaît et il n'y a plus que lui et moi, seuls au milieu d'un univers où rien ne peut nous atteindre.

Il passe une main dans mes cheveux et tire tellement fort qu'il me fait mal. Mon désir monte en flèche et je redouble d'ardeur et d'application à mesure que je découvre ce qu'il aime.

Lécher le dessous de son sexe le fait trembler, en sucer l'extrémité le fait gémir, et aspirer sa longueur dans ma bouche lui fait pousser un cri que j'ai envie d'entendre tous les jours jusqu'à la fin de ma vie.

Je n'aurais jamais pensé avoir un tel pouvoir, être en mesure de le contrôler de cette façon. Savoir que je peux le faire se départir de son calme en juste quelques secondes m'excite tellement qu'une vague de désir déferle entre mes cuisses. Je suis déjà complètement accro, moi aussi, à tel point que je ne parviendrai sans doute jamais à me désintoxiquer. La pression entre mes jambes est si intense que j'ai envie de me toucher, rien que pour me soulager un peu, mais je ne le fais pas. C'est une torture délicieuse et nécessaire.

— Arrête, grogne-t-il au moment où je l'aspire jusque dans ma gorge.

Avant que je puisse demander si j'ai fait quelque chose de mal, il me soulève comme si j'étais aussi légère qu'une plume et me balance sur le lit. Son regard est celui d'un prédateur féroce et je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Ça t'amuse ?

— Disons qu'on est tous les deux obsédés par quelque chose, maintenant.

Sa fossette apparaît sur sa joue droite et je souris à mon tour.

— Allonge-toi, ordonne-t-il soudain. Et écarte les jambes.

Toute trace d'humour a disparu dans sa voix. Je m'exécute. J'ai bientôt du mal à respirer, je suis exposée devant lui comme je ne l'ai jamais été. Il grimpe au-dessus de moi et ses doigts se baladent sur le tatouage qui recouvre mon côté gauche.

— Tu m'expliques ?

— C'est nous. Le groupe.

Ma voix n'est qu'un murmure.

Le motif est assez grand mais plutôt simple : trois fleurs sur une branche de lierre qui naît sur ma hanche et remonte le long de mes côtes. Le nénuphar bleu du milieu représente Dallas. Je suis la fleur de cerisier rose aux pétales un peu fanés au niveau de ma hanche, et une rose noire pousse au milieu des épines, près de mon cœur.

Du bout du pouce, Gavin effleure la rose juste au-dessous de ma poitrine. Aussitôt, un fourmillement délicieux se propage sur ma peau.

— C'est moi ?

Je hoche la tête sans rien dire.

— Et les épines ?

— Parce que tu as survécu envers et contre tout. C'est toi le plus fort de nous trois.

Des émotions intenses passent sur son visage, sans que je parvienne réellement à les identifier.

— Ce n'est pas vrai, lâche-t-il soudain en détournant le regard. Si j'étais aussi fort que tu le dis, je ne serais pas là.

Je me redresse et prends son visage dans mes mains.

— Gavin. Regarde-moi.

Il m'obéit et je pose mon front contre le sien.

— Tu es la personne la plus forte que je connaisse. Ta présence ici ce soir n'a rien à voir avec la force ou la faiblesse. Ça n'a rien à voir non plus avec briser des promesses que tu n'aurais jamais dû faire. Si tu es là, c'est pour nous. Ça ne regarde que toi et moi, personne d'autre.

Je dois effleurer ses lèvres plusieurs fois avant qu'il finisse par me rendre mon baiser.

— Et celui-ci ? demande-t-il en attrapant mon poignet, recouvert de deux hirondelles prenant leur envol.

— Ce sont mes parents.

Sa main remonte jusqu'aux deux autres hirondelles, plus petites, à l'intérieur de mon avant-bras.

— Ça, c'est Dallas et moi.

Il embrasse chaque oiseau un par un et je me rallonge sur le lit en frissonnant. Il me sourit, avec un éclat malicieux dans les yeux.

— A quoi tu penses ? demande-t-il en glissant sa main sous l'élastique de ma culotte.

Je réponds sans hésiter :

— A de la glace.

— Est-ce que j'étais le premier à...

— Oui.

Il ferme les yeux, une expression presque douloureuse sur le visage.

— Désolé. Savoir que personne ne t'avait fait ça avant... Ça me rend complètement fou.

Il prend plusieurs grandes respirations et j'attends qu'il retrouve son calme. Sentir mon corps trembler de désir sous le sien ne l'aide sûrement pas, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Il rouvre les yeux et ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes hanches tandis qu'il me plaque contre le matelas. Je gémiss quand il prend mon téton droit dans sa bouche pour le lécher, et tout mon corps se contracte violemment lorsqu'il répète l'opération avec le gauche.

— Ça te plaît, ma belle ?

Je gémiss une nouvelle fois en guise de réponse et sa bouche continue à déposer des baisers sur mon ventre, de plus en plus bas. Il baisse ma culotte et soudain il s'immobilise. La seule chose qui bouge, ce sont ses yeux, qui vont et viennent entre mon visage et le tatouage dont il vient de découvrir l'existence.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je n'arrive pas à dire s'il est en colère ou non. Ce qui est sûr, c'est qu'il est sous le choc.

— Un merle bleu. Comme l'oiseau qu'on avait trouvé.

Il est minuscule, sur une branche suffisamment basse pour passer inaperçue, même quand je suis en maillot de bain. Le corps de l'oiseau est composé d'une clé de *sol* et des notes de musique s'envolent de ses ailes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

*Que je t'aime.*

— Ça représente une partie de ce que je suis, Gavin. Une partie de moi que je n'aurais peut-être jamais découverte si je ne t'avais pas rencontré. La partie qui balance des bouteilles de verre contre un mur juste pour les entendre exploser, celle qui court dehors et hurle quand elle est frustrée, qui

joue de la musique pour se sentir exister. Et la partie qui étranglera ta mère avec un grand sourire si elle s'avise de te faire du mal de nouveau.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça ne se passe pas du tout comme je l'avais prévu. On est loin des premières scènes d'amour façon films hollywoodiens.

Tout ça est bien trop profond et sérieux, et je ne veux pas que la réalité dure et froide nous rattrape. Je veux crier, pleurer et l'embrasser jusqu'à ce que sa bouche saigne. Je veux revenir à la folie douce des préliminaires qui ont bien failli faire entrer mon corps en lévitation il y a quelques minutes encore.

— Pourquoi tu t'es fait tatouer ça ?

— Parce que tu fais partie de moi. Depuis toujours.

Il ne répond rien. Il se contente de me dévisager comme s'il réfléchissait, puis ses yeux restent fixés sur mon tatouage pendant une éternité.

Quand il les relève enfin, je lis dans son regard qu'il a compris. Il a enfin compris et un éclat de douleur illumine ses pupilles.

— Je ne mérite pas de faire partie de toi, dit-il d'une voix éraillée. Tu es trop bien pour moi et je ne... Je t'ai dit de ne pas tomber amoureuse de moi.

— Tu me l'as dit dix ans trop tard.

Là-dessus, je l'embrasse passionnément et, à mon grand soulagement, il me rend mon baiser.

Enfin, l'exploration de mes tatouages est terminée et les choses ont repris leur cours normal. Gavin est de nouveau avec moi, sa bouche m'embrase dès qu'elle m'effleure et je sens les muscles de son corps se contracter au-dessus de moi. Nous sommes peau contre peau, nos langues et nos doigts se trouvent et se retrouvent sans cesse dans la semi-obscurité, au milieu de nos souffles entrecoupés et de nos gémissements suppliants. J'enfonce mes ongles dans son dos quand je sens son sexe pressé contre le mien et je suspens mon souffle. Je suis prête. Tellement prête que j'ai mal à des endroits que je suis incapable d'atteindre.

— Il va falloir qu'on ralentisse, Bluebird, dit-il en s'écartant.

Il examine de nouveau mes tatouages et sa fossette apparaît. Peu importe qu'il ne soit pas prêt à me l'avouer ou à se l'avouer à lui-même : il les aime. Son sourire parle pour lui. Je retiens mon souffle en le voyant s'agenouiller entre mes cuisses. Il caresse mon nombril du bout des doigts et mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Gavin. S'il te plaît. Je n'en peux plus.

— Je sais, ma belle. On y vient, je te le promets.

Il embrasse l'intérieur de mes cuisses, les écarte, et cette fois c'est officiel : je ne respire plus. Je ne pense plus. Je ne suis plus capable du moindre mouvement.

— Rien que de te respirer, ça me rend complètement fou. J'ai envie d'ouvrir la fenêtre et de crier au monde entier que tu m'appartiens.

Enfin, sa langue est sur moi et je pousse un cri, si fort que je pourrais presque croire que c'est quelqu'un d'autre qui a hurlé à mon oreille.

— Pourquoi tu as aussi bon goût ? Je suis foutu, dit-il en enfonçant ses doigts dans la chair de mes cuisses. Ton odeur va finir par me rendre cinglé.

Je voudrais lui répondre quelque chose de spirituel et sexy, mais j'en suis incapable. Toutes mes tentatives se soldent par des gémissements inintelligibles. Quand il glisse un doigt en moi et qu'il lèche mon sexe brûlant, je pousse un nouveau cri et je manque de peu d'arracher les draps.

— Gavin !

Il me lèche sans répit et un flot de bruits incohérents s'échappe de ma bouche. Je ne sais même pas comment mon corps est encore sur le lit. J'ai plutôt le sentiment qu'il devrait être en orbite autour d'une galaxie très lointaine. Un tourbillon de plaisir m'emporte avec une telle violence que j'ai l'impression que je vais me briser en mille morceaux.

— Dis-le encore. Je veux l'entendre quand tu vas jouir.

— Dire quoi ?

— Mon nom. Je veux entendre mon nom sortir de ta jolie bouche. Dis-le, ma belle.

Il me lèche une nouvelle fois avant d'aspirer mon clitoris entre ses lèvres. Je vais m'évanouir s'il continue comme ça. J'essaie de serrer les cuisses, mais je n'en ai pas la force, je suis complètement dominée par le plaisir qui prend possession de mes sens.

Il tente d'ajouter un deuxième doigt au premier, mais mes muscles sont tellement contractés que c'est impossible. Il retire sa main et caresse ma peau chaude et humide avant d'essayer à nouveau.

— Gavin !

Le cri m'échappe quand je sens le bout de ses doigts entrer en moi. *S'il te plaît.*

— Détends-toi, ma belle. Ouvre-toi pour moi.

Soudain, c'est comme si un déclic s'effectuait en moi, et l'instant d'après je sens ses doigts aller et venir. Il recommence à lécher mon clitoris et je sens la pression monter en moi et me submerger tandis que je décolle de plus en plus haut.

Ses doigts se recroquevillent en moi et effleurent un point dont j'ignorais jusqu'à l'existence. La sensation est si forte que j'ai l'impression que je vais exploser. Un brasier m'entoure et me réduit en cendres dans un feu d'artifice noir, rouge et bleu qui se transforme en grande lumière blanche tandis que je bascule dans le vide.

— Vas-y, ma belle. Jouis pour moi.

Je me contorsionne et je gémiss tandis que le plaisir me transfigure et me transcende pendant ce qui me paraît être une éternité.

— Si tu te contractes autant à chaque fois que tu jouis, je vais finir aux urgences.

Quand Gavin retire enfin sa main, il se lèche les doigts, comme si c'était la chose la plus délicieuse du monde. Cette vision m'excite tellement qu'il ne m'en faudrait pas beaucoup plus pour avoir un nouvel orgasme.

*A chaque fois ?* Parce qu'on n'a pas terminé ? C'était tellement bon la première fois que j'ai le sentiment d'avoir rêvé. L'étonnement doit se lire sur mon visage car Gavin me sourit.

— Ma jolie petite Bluebird, parce que tu croyais qu'on allait s'arrêter là ? dit-il avec une compassion toute feinte. Ça, c'était juste pour détendre l'atmosphère. On ne fait que commencer.

Il se penche sur moi et m'embrasse à pleine bouche. Je découvre mon propre goût sur ses lèvres et je frissonne de plaisir. C'est obscène, intense et délicieux à la fois. Si enivrant que je n'aurais jamais cru ça possible.

Peu importe ce qu'il adviendra, personne ne pourra nous retirer cette intimité qu'on est en train de partager. Ce souvenir sera mon trésor, que je chérirai de tout mon cœur. Le souvenir de la nuit où j'ai tenu une flamme entre mes doigts.

— Je ne vais pas te mentir, même excitée comme tu l'es, tu risques d'avoir mal au début. Tu es super-tendue.

Gavin se penche pour attraper quelque chose dans la poche de son jean. J'observe ses doigts tandis qu'il déchire l'emballage carré et déroule le préservatif sur son sexe avec dextérité.

— Je prends la pilule. Et euh... je n'ai pas de maladies ou de trucs de ce genre.

— Depuis le temps qu'on est sur la route ensemble, je sais que tu prends la pilule, ma belle. Et de mon côté je fais des dépistages régulièrement et je me protège toujours. Mais je connais des types qui ont fini papas alors qu'ils auraient pu jurer que la fille n'oubliait jamais un comprimé, alors je préfère qu'on fasse attention. Je ne veux surtout pas te faire du tort.

Il me caresse la joue et je ferme les yeux l'espace d'un instant.

— Est-ce que tu sais seulement à quel point tu comptes pour moi ?

L'envie de pleurer me prend complètement par surprise. Je cligne des yeux pour retenir mes larmes et je le regarde sans rien dire. J'ai envie de lui répondre que je l'aime, que je suis amoureuse de lui et que je l'ai toujours été. Mais je sais qu'il ne veut pas entendre ce genre de déclarations en ce moment, alors je hoche doucement la tête et je serre les dents jusqu'à ce que mes larmes se tarissent.

— Montre-le-moi, dans ce cas. Fais-moi voir à quel point je compte pour toi.

— A vos ordres, dit-il avec un clin d'œil.

Il se penche au-dessus de moi et j'arque le dos. Quand je sens son sexe dur entre mes cuisses, un gémissement s'échappe de ma bouche, qu'il étouffe avec un baiser.

— J'aurais aimé t'emmener dans une chambre plus belle que celle-ci. Tu mérites tellement mieux que ça.

— Il n'y a que toi qui m'intéresses. Je me fiche de quand, où et comment. C'est toi que je veux, rien de plus.

— Je suis tout à toi, dit-il en pressant l'extrémité de son sexe contre le mien.

*Pour ce soir, du moins.* Les mots sont apparus dans ma tête en une fraction de seconde, mais je décide de les ignorer. Je refuse que l'amertume prenne le pas sur le reste. Pas cette nuit. En le sentant si près de moi, tout mon corps se contracte et je suis aussi immobile qu'une statue.

— Respire, ma belle, chuchote-t-il à mon oreille. Je vais y aller doucement, je te promets.

Le désir monte en moi, un peu plus dévastateur à chaque fois que sa peau frôle la mienne. Son torse nu effleure encore et encore la pointe de mes seins, qui ne tardent pas à durcir. Je suis sur le point de lui dire de ne pas y aller doucement, de prendre possession de moi et de faire ce qu'il veut de

mon corps toute la nuit si ça lui chante, mais je n'en ai pas l'occasion. Il glisse son sexe en moi et je ne suis plus en mesure de formuler la moindre phrase cohérente.

Mes ongles s'enfoncent si fort dans ses épaules qu'il va sûrement avoir des griffures. Néanmoins, à entendre comment il grogne, il a l'air d'aimer ça, alors je ne me retiens pas.

Il s'aventure un peu plus loin. Mes muscles se contractent autour de lui et je sens tout mon corps qui palpite tandis que j'essaie de l'accueillir.

— *Mon Dieu, Gavin.* Tu es si... Je me sens tellement...

— Tellement quoi, ma belle ?

Sa voix grave et rocailleuse m'enivre et fait bouillonner mon sang déjà brûlant dans mes veines.

— Entière. Comme si tu me complétais à mesure que tu entres en moi.

Il grogne et plaque ses hanches contre les miennes.

— Doucement, ma jolie. Si tu continues à dire des choses comme ça, on va avoir fini bien plus tôt que ce que j'ai prévu.

J'écarte un peu plus les jambes, je prends une grande respiration, et mes muscles semblent finalement se détendre.

Mon corps accepte de l'accueillir et il commence enfin à bouger en moi.

— Je n'ai pas envie d'attendre, Gavin. Je veux te sentir jouir en moi.

— Arrête. S'il te plaît, arrête de parler.

La pointe de vulnérabilité dans sa voix ne me donne qu'une envie. Celle de continuer.

— J'attends ça depuis une éternité. Ça fait si longtemps que j'avais envie de toi. Ça dépasse tout ce que j'avais imaginé.

Il me pénètre plus profondément et je gémiss bruyamment. C'est comme si un mur venait de s'effondrer pour révéler un trésor caché depuis des années.

— C'est tellement bon, Gavin. Continue, viens plus profond. J'adore te sentir en moi.

Il m'attrape les poignets et les plaque de chaque côté de ma tête, ses yeux lancent des éclairs.

— Arrête. De. Parler, ordonne-t-il.

— Ou alors quoi ?

— Ou alors je te colle ma main sur la bouche et je te prends bien plus fort que ce que tu es capable d'encaisser.

*Oui, s'il te plaît.*

Tout mon corps se contracte furieusement à cette idée et un sourire naît sur mes lèvres.

— Ça ne me fait pas peur. Vas-y, Gavin. Prends-moi plus fort.

Il m'assaille plus sauvagement que jamais et je pousse un long cri, qu'il étouffe en m'embrassant avec fougue.

— Tu vois ce qui arrive quand tu ne fais pas ce que je te dis ? Alors maintenant sois gentille, sinon je vais devoir te mettre la fessée.

— En voilà, une bonne idée.

Je fais exprès de me contracter aussi fort que possible et il retient son souffle.

— Bon sang, Dixie, arrête ça. Je peux à peine respirer.

Ses mots éveillent une espèce d'esprit de compétition en moi. Ce soir, avec lui, dans ce lit, je veux être la meilleure. Je *dois* être la meilleure. Je veux être celle qu'il ne peut pas oublier, celle dont il n'arrive pas à se rassasier. Celle dont il ne peut pas se séparer.

Je me contracte encore plus et je trace une ligne de baisers sur son torse et dans son cou. L'instant d'après, il titille mes tétons avec sa langue et j'arque violemment le dos. Il tient toujours mes poignets fermement au-dessus de ma tête, et ne pas pouvoir le caresser est une véritable torture.

— Laisse-moi te toucher.

Les mots m'échappent dans un souffle.

— Dis le mot magique.

— S'il te plaît.

Je pousse un cri alors qu'il se retire presque entièrement.

Enfin, il lâche mes mains et je peux passer mes bras autour de son cou. Instinctivement, j'enroule aussi mes jambes autour de lui et je l'attire plus profondément en moi.

Une pression délicieuse monte en moi, celle qui veut dire que l'orgasme est proche. Une tension folle envahit mon ventre et grandit à chaque fois que le sexe de Gavin va et vient contre le mien.

— Détends-toi, ma belle. Ne réfléchis pas. Laisse-toi aller.

Je ne sais pas comment il fait, mais il a l'air de lire en moi en temps réel. Il change le rythme et adopte une cadence plus soutenue qui ne va pas tarder à avoir raison de moi.

— Je veux t'attendre, Gavin. Je veux te sentir jouir en même temps que moi.

— Je viens, ma belle.

— Embrasse-moi.

Il sourit avant de m'obéir, et je prends possession de sa bouche avec la même avidité que celle avec laquelle il prend possession de mon corps.

Il gémit contre mes lèvres et, à l'instant où je le sens tressaillir en moi, je lâche prise. Un océan déchaîné de plaisir m'emporte et nos corps ondulent violemment, les mains de Gavin agrippent si fort mes hanches que je vais sûrement avoir des bleus. Je pousse un cri digne d'un animal sauvage et desserre l'étreinte de mes jambes autour de ses hanches tandis que je dérive toujours plus loin.

Gavin est encore en train de bouger en moi et, à ma grande surprise, un second orgasme suit le premier. C'est un tel ouragan d'émotions et de sensations que je suis totalement incapable d'analyser ce qui se passe. J'ai beau ne plus être vierge depuis un moment, je n'ai jamais rien vécu de pareil. Les orgasmes interminables, les ondes de plaisir qui vous laissent tremblante et ahurie, je n'ai jamais connu ça. Gavin glisse sa main entre nos deux corps pour presser son pouce contre mon clitoris et je crie de nouveau. La vague est plus douce cette fois, et vient me caresser avec langueur jusqu'à ce que j'atteigne l'extase absolue.

Je vais mourir. Je suis en train de vivre mes derniers instants sur Terre, et je n'aurais pas pu rêver d'une plus belle fin.

Je ne peux que prononcer « C'est trop bon » dans un flot de mots incohérent et ininterrompu. Je sens le souffle chaud de Gavin dans mon oreille, mais je ne comprends pas immédiatement ce qu'il dit.

— Tu es tellement belle. Tellement parfaite.

Il reprend son souffle et m'achève avec une dernière déclaration.

— Tu m'as tué, Bluebird. Je suis foutu, murmure-t-il avant de s'écrouler sur moi.

Je suis en train de rêver. Du moins, je crois.

J'étais en haut d'une falaise et je suis tombée dans l'eau en contrebas. Le courant est trop fort et il m'empêche de remonter à la surface. Je suis sous l'eau depuis une éternité et je sais que je ne vais pas pouvoir tenir encore longtemps comme ça. Je commence à paniquer, mais l'eau autour de moi étouffe mes cris. Jusqu'à ce que la musique commence à jouer.

Le son du violon, joué avec une grâce et un talent surnaturels, me ramène à la surface et me pousse jusqu'au rivage. Je regarde autour de moi, à la recherche du virtuose qui vient de me sauver la vie, mais je ne vois personne.

Je me mets à courir maladroitement, gênée par le sable qui se dérobe sous mes pieds. Puis, enfin, je l'aperçois. Il me tourne le dos et il n'est pas en train de jouer du violon. Il est en train de faire l'amour à une femme.

Les muscles tatoués de Gavin se contractent à chaque fois qu'il bouge et la femme dans ses bras crie, mais j'ignore si ce sont des cris de douleur ou de plaisir. Je fais quelques pas vers eux et je parviens à distinguer son visage.

C'est moi.

Soudain, un incendie se déclenche autour d'eux. Ils sont la proie des flammes et je veux les aider, mais je ne peux pas bouger. Je suis clouée sur place par une force invisible.

Je sens ma bouche et mes poumons s'emplier d'eau de nouveau. J'essaie de leur demander s'ils me voient, de les prévenir qu'ils vont brûler, mais plus je tente de crier, plus mes poumons se remplissent de liquide.

— Dixie ?

Gavin arrête de caresser la femme dans ses bras et me dévisage, ahuri.

— Bluebird, est-ce que ça va ?

*Il me voit.*

J'ouvre les yeux. Je ne suis pas sous l'eau. Je suis dans une chambre d'hôtel. Je suis dans les bras de Gavin, en train de lutter pour reprendre mon souffle. Je ne suis pas en train de couler. Tout va bien.

— Dixie, ma belle, tu vas bien ?

Je hoche frénétiquement la tête, ma respiration toujours entrecoupée.

— J'ai fait un cauchemar.

— Tu m'as foutu une de ces trouilles. Tu faisais des bruits bizarres, comme si tu t'étouffais.



Je me laisse aller dans ses bras.

— Désolée. On était ensemble sur une plage, mais ensuite on était séparés et je me noyais.

Il me serre dans ses bras et je colle ma joue contre son torse. Je peux entendre les battements réguliers de son cœur, qui me bercent et m'apaisent progressivement.

— C'était horrible. Je savais que j'étais en train de rêver et, en même temps, c'était tellement réel...

— Je peux t'assurer que tu es réveillée à présent, et moi aussi, d'ailleurs.

Avec un soupir de soulagement, je laisse glisser ma main sur son ventre musclé. On est encore nus. Je descends plus bas et, quand je prends son sexe dans ma main, il durcit presque instantanément.

— On devrait peut-être s'assurer qu'on n'est pas en train de rêver ?

— Je pensais plutôt prendre une douche, à vrai dire. Comme j'étais à moitié endormi, je crois que j'ai fait un peu n'importe quoi en retirant le préservatif. Tu veux te joindre à moi ?

Voilà une offre que je ne peux pas refuser.

Nos corps ont dû se transformer en aimants pendant qu'on faisait l'amour (ou qu'on se déchaînait comme des bêtes, je ne sais pas trop), car on semble incapables d'arrêter de se toucher, ne serait-ce que le temps d'aller à la salle de bains. Que ce soit son bras autour de ma taille, sa main dans mon dos ou encore dans mes cheveux, il y a constamment un point de contact entre nous. Impossible de résister plus longtemps, alors je prends mon courage à deux mains et je l'embrasse. Même si, techniquement, ça n'entre pas dans notre accord. Et c'est avec une timidité nouvelle que je relève la tête vers lui.

— Je peux me goûter sur tes lèvres.

Il me sourit en mettant la douche en route et la flamme du désir s'allume de nouveau au fond de son regard.

— Ah oui ? Ça doit être un vrai régal, alors. Jusqu'à ce soir, je pensais que mon parfum préféré était la glace à la framboise que j'avais léchée sur ton ventre, mais maintenant...

Il fait une pause et regarde quelque chose par-dessus mon épaule.

— Maintenant, je peux dire en toute honnêteté que c'est toi mon parfum préféré, Dixie Lark.

Je frémis de désir tandis que la vapeur d'eau nous entoure petit à petit. Je pivote pour voir ce qui a attiré son attention et j'aperçois notre reflet dans le miroir presque entièrement couvert de buée. Avec nos tatouages, on aurait presque l'air d'une peinture érotique.

— On va bien ensemble.

Le regard de Gavin croise le mien dans le miroir et il hoche la tête imperceptiblement. Il passe son bras autour de ma taille et glisse immédiatement une main entre mes cuisses tandis qu'il me caresse la poitrine de son autre main.

— Gavin. Continue. S'il te plaît, n'arrête pas de me toucher.

*N'arrête jamais de me toucher* serait plus exact, mais il n'a pas l'air d'avoir besoin ni envie d'une clarification. Il se met à mordiller et lécher le lobe de mon oreille, et mes yeux restent rivés sur notre reflet.

— Ecarte les jambes. S'il te plaît, murmure-t-il en voyant que je ne bouge pas.

— Puisque tu dis le mot magique...

Je m'exécute et il me touche sans attendre. Ses doigts vont et viennent en moi, et les mots qu'il susurre à mon oreille font durcir la pointe de mes seins.

— Bon sang, ma belle, tu es déjà trempée.

Je veux bien le croire. Rien que le fait de voir son bras se contracter chaque fois qu'il me caresse me donne envie de jouir.

— Je ne vais pas réussir à tenir debout dans la douche, si tu continues comme ça.

— Tu veux que j'arrête ?

Il ne bouge plus et je sens son sexe en érection contre mes fesses. Je secoue la tête, toujours fascinée par notre reflet.

— Non. Je veux juste m'assurer que ça ne te dérange pas de devoir me donner le bain.

— Au contraire, Bluebird. Ce sera avec plaisir.

Il me sourit puis détache son regard du mien pour m'embrasser dans le cou. Ses baisers suivent le même rythme que ses caresses et je gémis de plus en plus fort à mesure que la pression augmente.

— Bon sang, Gavin.

Ma voix est sur le point de se briser, un peu comme le reste de mon corps, à vrai dire. Je m'arque violemment contre lui et il resserre son étreinte.

— S'il te plaît, Gavin.

A part ces supplications, je ne suis plus en mesure de formuler la moindre phrase sensée. C'est tellement bon, tellement incroyable, tellement puissant que, si je n'avais pas une confiance absolue en Gavin, ça me ferait peur, je crois.

Ce constat me fait presque autant d'effet que l'orgasme qui me submerge soudain. C'est pour ça que c'est si différent, si violent et si bouleversant avec lui. C'est pour ça que c'est infiniment mieux que tout ce que j'ai connu ou tout ce que je pourrais connaître avec un autre. C'est parce que je lui fais confiance, que je l'aime de toute mon âme et que je m'abandonne totalement à lui.

Une fois le point culminant de ma jouissance passé, je reprends doucement mes esprits. Mon regard rencontre celui de Gavin dans le miroir et je peux pratiquement lire dans ses pensées.

— Tu n'arrives pas à te décider, c'est ça ? Est-ce qu'on devrait prendre une douche ou est-ce que tu ferais mieux de me pencher par-dessus le lavabo et de me prendre jusqu'à ce que je m'évanouisse ?

— Je dois dire que j'ai adoré te voir jouir dans la glace, répond-il avec un sourire diabolique. Rien que d'imaginer ton visage pendant que je te prends par-derrière... je peux mourir heureux.

Je fais de mon mieux pour me plaquer contre lui, en dépit de mes jambes tremblantes. Heureusement qu'il me tient toujours par la taille, autrement je serais déjà par terre.

— Mais, apparemment, les minutes qui te restent avant de t'écrouler sont comptées, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

— A la douche, alors.

Il m'entraîne dans la cabine embuée et me lave les cheveux avec une délicatesse infinie, comme si j'étais une poupée qu'il avait peur de casser.

Je trace les contours d'un de ses tatouages du bout des doigts. C'est le mélange d'un éclair et d'une note de musique, juste sur sa poitrine.

— Je me souviens de celui-ci. Tu l'as fait quand je suis rentrée de Houston.

— Oui, au Black Lotus. Je me souviens aussi.

Il s'empare du pommeau de douche pour me rincer les cheveux et je ferme les yeux.

— Je croyais que tu te faisais toujours tatouer chez Jinxed Ink. Je ne t'ai jamais demandé pourquoi tu étais allé ailleurs, cette fois-là.

— Je vais là où Xander va. C'est lui qui fait tous mes tatouages, et le patron de Black Lotus l'avait invité à tatouer chez lui ce soir-là.

Gavin ne fait confiance à personne d'autre qu'à Xander Erikson. C'est peut-être pour ça que c'est lui qui a fait tous mes tatouages aussi. Il a aussi exécuté ceux de Dallas : notre nom de famille à l'intérieur de son avant-bras droit et la guitare sur son avant-bras gauche. Soudain, j'ai envie de le dire à Gavin.

— C'est lui que je suis allée voir pour les miens. Je lui ai pratiquement fait jurer sur toute sa famille de ne rien te dire avant de réaliser le merle bleu.

— Compte sur moi pour lui botter les fesses en rentrant.

— Arrête, tu l'adores ce tatouage.

Il ne répond pas à ma taquinerie. Au lieu de ça, il me fait reculer doucement, jusqu'à ce que je me retrouve le dos collé au mur de la cabine de douche.

J'ouvre la bouche pour lui demander s'il est vraiment en colère pour le tatouage, mais je suis distraite par la vision de son sexe, dressé entre ses jambes. Un flash de désir m'aveugle : j'ai de nouveau envie de lui.

— Tu as raison, dit-il en se mettant à genoux devant moi. Il est magnifique.

Je me sens défaillir à la seconde où il pose sa bouche sur mon tatouage. Je m'agrippe à ses cheveux et, pendant un instant, je crois savoir ce qui va se passer ensuite. Mais à ma grande surprise il s'écarte et caresse doucement le petit oiseau gravé sur ma peau.

— Magnifique, répète-t-il doucement.

— Merci. Xander est vraiment doué.

J'ai répondu dans un souffle, troublée par son regard intense.

— Tu as dû enlever ta culotte ?

Il est visiblement jaloux et je secoue la tête, à la fois touchée et amusée.

— Non. J'ai juste baissé un peu mon jean. Enfin, j'ai aussi dû écarter le tissu de ma culotte, mais il a été un parfait gentleman.

— Aucune importance. Je vais quand même lui casser les dents.

— Qui fera tes tatouages, après ?

Il penche la tête sur le côté, amusé.

— Tu penses que je devrais en faire d'autres ?

— Mon nom sur les fesses, pour commencer. Et un autre sous le nombril avec une flèche qui pointe vers le bas et l'inscription « Bienvenue à Dixieland ». Enfin, la flèche n'est pas obligatoire.

Il rit et m'embrasse sur la hanche.

— Tu vas t'en faire un pour moi, alors ?

Son souffle chaud me chatouille et je gémiss alors qu'il ne me touche même pas.

— J'en ai déjà un pour toi.

Je l'ai dit dans un murmure car, même s'il connaît mon secret, même s'il a vu le tatouage et qu'il m'a fait l'amour comme personne avant lui, je suis encore gênée. Entre la rose noire et l'oiseau, on ne peut pas dire que ce soit discret. A ce stade, je pourrais tout aussi bien avoir « JE T'AIME A FOND, GAVIN GARRISON » tatoué sur le front.

— C'est vrai. C'est moi qui t'en dois un, alors. Et peut-être même plusieurs.

Avant que j'aie le temps de répondre, il plaque sa langue sur mon sexe et je pousse un cri de surprise et d'extase. Puis il aspire mon clitoris et je ne suis plus qu'un gémissement incohérent.

— *Mon Dieu, Gavin.*

— Après cette nuit, je t'interdis de prononcer les mots « mon Dieu » ou « bon sang » et mon prénom dans la même phrase. Compris ?

— Quoi ?

Je suis tellement excitée que je ne comprends rien à ce qu'il me raconte.

— Mon Dieu, bon sang et Gavin. Tu ne peux plus les dire ensemble après cette nuit. Jamais.

— Pourquoi ?

*Je t'en supplie, tais-toi et contente-toi de continuer à me caresser.* Je serais prête à vendre un de mes organes au marché noir pour qu'il se taise et recommence à me lécher.

— Parce qu'à chaque fois que je les entendrai je repenserai à ce moment. Et repenser à ça après cette nuit risque de sérieusement mettre en péril notre accord.

Notre accord. Une nuit.

— On s'en tape, de notre accord, Gavin. Je te jure que, si tu ne termines pas tout de suite ce que tu as commencé, je dirai « Mon Dieu, Gavin » chaque fois que je te verrai. Même à la messe le dimanche.

Il me décoche un sourire terriblement séduisant et légèrement moqueur, mais il ne répond pas. Puisque c'est ça...

— Tu sais quoi ? Je m'en fiche. Je peux me débrouiller toute seule.

Sans lui laisser le temps de réagir, je glisse ma main entre mes jambes et je commence à me caresser. Je me force à le regarder droit dans les yeux, jusqu'à ce qu'il détourne les yeux pour observer les mouvements de mes doigts.

— Ça te plaît, ma belle ?

— Pas autant que ta bouche, et certainement pas autant que ta... main, dis-je avec un clin d'œil. Mais j'ai une imagination débordante, à force de passer mon temps à t'imaginer en train de me toucher, alors ça devrait aller.

Je vois précisément à quel moment le désir passe de puissant à incontrôlable dans ses yeux. Il était taquin et doux mais, à présent, il est sauvage et dangereux. Exactement comme dans la voiture quand il a perdu son calme avec sa mère. Mais je refuse de laisser ce souvenir me perturber et je me laisse guider par mon instinct. Je fais aller et venir mes doigts dans mon sexe brûlant puis je les pose sur la bouche de Gavin.

Sans un mot, il écarte les lèvres et aspire mes doigts dans sa bouche en fermant les yeux. J'ai à peine le temps de reprendre haleine que je sens de nouveau son souffle et sa langue sur moi. Lorsqu'il l'a fait la première fois, le soir de la glace, c'était doux et mesuré, mais cette fois ça n'a plus rien à voir. Je sens ses dents effleurer ma chair plus sensible que jamais et je crie son nom, mais il ne me laisse aucun répit. Ses doigts rejoignent bientôt sa langue et, lorsqu'il les glisse en moi, je sombre dans un gouffre sans fond.

Je n'entends que mes cris, ma voix désespérée qui le supplie de ne pas s'arrêter en dépit de mon corps qui se liquéfie sous ses caresses. Je suis en pleine ascension quand soudain il se lève et plaque son sexe entre mes jambes.

— Ne t'arrête pas, s'il te plaît... Je veux te sentir plus fort.

Sans hésiter, il me pénètre et me plaque contre la cabine de douche, puis il se met à bouger en moi à une cadence impitoyable. On n'a pas mis de préservatif et je vois bien que son esprit est parti trop loin pour se le rappeler. Quant à moi, je suis tellement époustouflée par la sensation que je n'arrive pas réellement à me soucier des conséquences.

J'enroule mes jambes autour de sa taille et je m'agrippe à son corps puissant comme à une planche de salut. Si on glisse, on risque de se retrouver avec tout un tas de fractures qu'on aurait un mal fou à justifier, mais le plaisir est tel que je me fiche pas mal d'être plâtrée des pieds à la tête.

Il fait l'amour comme il joue de la batterie. Il s'abandonne, il se donne corps et âme, sans compter. Sa bouche couvre la mienne et la dévore avidement, sans toutefois parvenir à étouffer mes cris et mes supplications. Mon orgasme est bien trop violent pour être silencieux et je plante mes ongles dans son dos pendant qu'il grogne féroce. Enfin, la tempête de plaisir qui se déchaîne en

moi diminue peu à peu, jusqu'à ne plus être qu'une vague sensation de bien-être. Tout mon corps se détend d'un seul coup et je m'affale contre Gavin, à bout de forces.

Il desserre son étreinte et me repose sur le sol, tout en gardant un bras autour de ma taille pour s'assurer que je tiens debout. Puis il me fait pivoter sur moi-même et il ouvre le rideau de la douche. Un courant d'air frais nous enveloppe et j'aperçois notre reflet dans le miroir. Debout derrière moi, Gavin a l'air d'être sur le point de ne faire qu'une bouchée de la pauvre petite chose sans défense que je suis. Je me laisse aller contre lui et pose ma main sur la sienne, suivant ses mouvements tandis qu'il me caresse le ventre. Je sais exactement à quoi il pense et j'en ai autant envie que lui.

Il étreint mes hanches et j'écarte les jambes sans attendre qu'il me le demande, cette fois. Alors, il me prend et je laisse ma tête retomber contre son torse, délicieusement étourdie. Du bout des doigts il commence à décrire des cercles diaboliques autour de mon sexe, au même rythme que ses coups de reins. Je ferme les yeux, mais il pose les mains sur mes épaules et me secoue doucement.

— Ouvre les yeux, Bluebird, ordonne-t-il tout bas dans mon oreille. Je veux que tu regardes. Je veux que tu voies l'expression sur mon visage quand tu me fais jouir.

Ses mots suffisent à m'embraser et je garde les yeux fixés sur son reflet pendant qu'il me prend par-derrière. La vision de nos deux corps dans cette position, totalement exposés et connectés à la fois, est tellement excitante que je sais que cette image restera gravée dans mon esprit jusqu'à la fin de mes jours.

— Il faut que je me retire, ma belle. Je n'ai pas mis de...

— Non !

Instinctivement, j'agrippe ses mains pour les ramener sur moi, en me contractant autour de lui.

— Je veux te sentir, Gavin. Je veux que tu sois encore en moi quand on aura fini.

Il ne répond pas et reste derrière moi sans bouger, alors je me contracte de toutes mes forces. Si cette nuit est tout ce qu'on va jamais partager, je n'ai pas le temps de jouer les petites filles timides. Je n'ai pas le temps de réfléchir ou de jouer la sécurité. Et je ne veux pas.

— Vas-y, Gavin. Laisse-toi aller. Je te veux en moi de toutes les façons possibles.

— Et merde, siffle-t-il à mon oreille.

Il se remet à bouger et je l'entends grogner entre ses dents serrées. L'espace d'une seconde, mes pieds ne touchent plus le sol alors qu'il me prend avec une vigueur et une vitesse surnaturelles. Enfin, il jouit. Mais, au lieu de se concentrer sur son plaisir, il trouve de nouveau mon clitoris et me caresse comme s'il savait exactement comment j'aime être touchée. Il ne me faut pas longtemps pour basculer avec lui. Tout mon corps se tend, comme si je voulais m'écarter de lui et fusionner avec lui en même temps.

J'ai l'impression qu'un incendie me dévore et me réduit en poussière. Une partie de moi accepte que ce soit tout ce que j'obtiendrai jamais de lui, mais une autre partie résiste et refuse de se contenter de ça. Cette autre partie en veut plus. Encore et toujours plus.

Son regard croise le mien dans la glace et je vois qu'il est en proie au même dilemme.

— Je ne t'ai pas fait mal ? Je n'ai jamais...

Il s'interrompt pour m'embrasser sur l'épaule et prend une grande respiration avant de continuer :

— Ça n'a jamais été comme ça, confesse-t-il.

Il m'embrasse dans le cou cette fois et me serre plus fort dans ses bras.

— Ça va, Dixie Leigh ?

— Tu m'as complètement anéantie, Gavin. Je ne suis plus bonne à rien.

La première pensée cohérente qui me vient à l'esprit est qu'il m'a bordée. Épuisée et à moitié endormie, je me rappelle vaguement ce qui s'est passé. Après m'avoir donné plus de plaisir que je n'en aurais jamais imaginé, il s'est occupé de moi, il m'a lavée, puis il m'a enroulée dans une serviette et il m'a portée jusqu'au lit. Je crois que je suis toujours enveloppée dans la serviette, d'ailleurs, ou du moins en partie.

Ma tête repose sur le torse puissant de Gavin et son corps est tellement brûlant que je transpire. Néanmoins, je reste là, blottie contre lui, et je profite de ces derniers instants, bercée par sa respiration.

Notre nuit ensemble a été... Elle a été tout un tas de choses. Sauf qu'on n'a pas parlé de la suite et que je ne sais même pas s'il y en a une. Je me redresse et prends appui sur un coude pour admirer la beauté ensorcelante de son visage. Une douleur familière surgit dans ma poitrine, comme pour me rappeler que, peu importe ce qui s'est passé entre nous cette nuit, il ne m'appartient pas. Il n'appartient à personne. Il a toujours été un loup solitaire. Il a simplement fait une exception pour Dallas et moi quand il a décidé qu'on pouvait se joindre à lui.

A l'épier ainsi dans son sommeil, j'ai presque l'impression d'être un pervers, mais je ne peux pas détacher mon regard de lui. C'est plus fort que moi. Comme ce que j'éprouve à son égard.

Tomber amoureuse de Gavin Garrison est arrivé sans que j'aie mon mot à dire. J'imagine que c'était inévitable, tout simplement. Il a trouvé une faille dans mon cœur et il est entré, d'abord sur la pointe des pieds. Sans que je m'en rende compte, mes sentiments se sont progressivement insinués dans toutes les cellules de mon corps, jusqu'à devenir partie intégrante de ce que je suis. Même lorsque je sortais avec Jaggerd, c'était toujours là. Et même si un jour je me marie avec un autre et que j'aie avec lui des enfants que j'aime de tout mon cœur, mon amour pour Gavin Garrison sera toujours là.

C'est un peu comme mes yeux bleus, mes cheveux bruns ou la tache de rousseur sur l'aile de mon nez : je dois vivre avec. Je ne peux pas continuer à lutter ou à essayer de le cacher comme je l'ai toujours fait jusqu'à maintenant. Même si ce qui s'est passé cette nuit ne mène à rien, même s'il ne ressent pas la même chose que moi ou s'il se croit incapable de ressentir la même chose, je ne peux plus faire semblant. Pas après ce qu'on a vécu ensemble.

— Je t'aime, Gavin.

Je murmure contre son torse et sa respiration conserve le même rythme régulier, mais ses bras se resserrent autour de moi. Je relève un peu la tête et vois que ses paupières tressaillent dans son sommeil. De quoi rêve-t-il ? A-t-il déjà rêvé de moi ?

Avant que le sommeil ne m'emporte définitivement, j'ajoute :

— De tout mon cœur. Pour toujours.

— Debout, marmotte. C'est l'heure.

Je m'étire et je bâille avant d'ouvrir les yeux. J'ai des courbatures jusque dans les orteils.

— Bonjour, Bluebird, dit Gavin avec un petit sourire satisfait. Comment tu te sens ?

— J'ai mal partout. Et toi ?

— Moi, je suis plutôt fier de moi, je dois dire, répond-il en souriant encore plus. Enfin... plus ou moins.

Je me redresse et ramène la serviette autour de mon corps nu.

— Comment ça, plus ou moins ?

— Je lui ai dit que j'avais dormi chez un ami cette nuit et que je passais te réveiller.

Pas la peine de demander de qui il parle. Je le sais pertinemment.

— On a combien de temps ?

Je me redresse légèrement et laisse tomber ma serviette.

Aussitôt, Gavin écarquille les yeux et son regard se pose sur ma poitrine dénudée.

— Pas assez, dit-il d'un air visiblement contrarié.

— Je voulais dire combien de temps pour me préparer avant qu'on se mette en route. Mais si on a aussi le temps de...

— Non, me coupe-t-il. Habille-toi.

Il me tend un jean et un T-shirt blanc, qui est sans doute le dernier haut propre qu'il me reste.

— Dallas est en bas, il nous attend dans le hall.

Et voilà. La vie reprend déjà son cours, comme si rien ne s'était passé. Je fais de mon mieux pour ignorer le nœud qui se forme dans ma gorge et je m'habille pendant que Gavin met ses chaussures. Un coup d'œil en direction de l'horloge m'indique qu'il a raison : il est déjà 7 heures ; Dallas voulait partir à 6 heures.

Néanmoins, je ne peux pas me résoudre à boutonner mon jean ou à mettre mes chaussures. Je n'arrive pas à m'imaginer quittant cette chambre et retournant dans un monde où Gavin Garrison ne me touche pas. Où je ne peux pas l'embrasser quand j'en ai envie. Je veux rester ici, dans le cocon de cette chambre qui abrite et protège notre secret.

Le temps est passé trop vite et je ne suis pas prête. C'est trop tôt pour que je puisse reléguer tout ça au rang de souvenir.

J'avance jusqu'à Gavin en traînant lamentablement les pieds, chacun de mes pas alourdi par le poids de notre séparation toute proche. Il lève la tête vers moi et soupire.

— Ma belle, on...

— Je lui dirai que j’ai dû prendre une douche.

Ce sont les derniers mots que je prononce avant de l’embrasser. La nuit dernière ou tôt à l’aube, c’était du sexe, de la baise, et c’était incroyable. Mais ce matin, c’est différent. Ce matin, en dépit de l’heure, on prend tout notre temps et on fait l’amour.

Mes vêtements atterrissent sur le sol à côté des siens, il se laisse aller contre le dossier de la chaise et je viens sur lui sans un mot. Ses mains m’accueillent comme après une longue absence et je me délecte de sa chaleur tandis que je commence à bouger au-dessus de lui.

Sa bouche ne quitte pas la mienne. Il n’y a pas de paroles, pas de blagues, pas de mots coquins. Pas de promesses ni de déclarations.

Il n’y a que nous.

\* \* \*

— On va devoir tracer comme des malades étant donné que Dixie a cru vital de se laver les cheveux. S’il y a des bouchons, on est mal.

Dallas est encore en train de se plaindre du retard que j’ai causé pendant qu’on charge le van. De mon côté, je flotte dans une sorte de dimension parallèle où rien ne m’atteint, mais ça n’a pas l’air de le décourager. Il faut dire que Dallas n’a jamais été du genre à lâcher le morceau.

— Non mais franchement, Dixie, tu crois quoi ? Qu’on peut se pointer quand ça nous chante, à n’importe quelle heure ? On ne peut pas se permettre de merder. Une opportunité pareille ne va pas se présenter deux fois.

— Je suis désolée.

Pas vraiment, en fait. Je ne suis pas vraiment désolée, tout comme je ne suis pas vraiment dans ce van qui nous emmène à Nashville. Je suis encore dans une chambre d’hôtel à Austin, avec Gavin.

Une voiture nous coupe la route et Dallas klaxonne furieusement.

— Dégage, abruti !

— Du calme, Dallas, on va y arriver. J’ai regardé mon GPS et c’est seulement...

Il détourne son attention de la route pour me jeter un regard assassin dans le rétroviseur.

— Dis-moi, ton téléphone peut aussi prévoir les accidents sur l’autoroute ? Ou alors peut-être que tu as une application qui prédit l’avenir ? C’est un nouveau modèle dont je n’ai pas entendu parler ?

Je fais la grimace. Je me sens coupable de nous avoir retardés, dans le fond, mais si c’est le prix à payer pour ma dernière étreinte avec Gavin, tant pis.

— Non. Je veux juste dire que...

— Ce n’est pas en me répétant qu’on va être à l’heure que ce sera le cas, alors tais-toi, ça vaudra mieux.

— Et ce n’est pas non plus en râlant comme tu le fais qu’on va y arriver, lance sèchement Gavin. Alors lâche-la, maintenant.

Dallas se tourne vers lui et je retiens un sourire. Gavin ne prend jamais parti, il a toujours été le pacificateur du groupe. Mais ce matin, à voir le regard qu’il lance à mon frère, il a choisi son camp. Et c’est le mien.

En dépit de la tension palpable qui règne entre nous trois, mon frère se met à rire.

— Du calme, mec. Tu es drôlement nerveux, ce matin. Je croyais que tu avais tiré ton coup la nuit dernière, pourtant. Tu n’as rien trouvé à te mettre sous la dent ?

— Ça ne te regarde pas, *mec*.



— Excuse-moi, dit Dallas en riant de nouveau. Quand tu m’as dit que tu dormais chez un pote, j’en ai déduit que...

— Lark, je ne plaisante pas. Ferme-la.

J’enroule mes bras autour de mes genoux et j’essaie de m’habituer à l’idée que c’est de moi qu’ils parlent, même si mon frère ne le sait pas.

— OK, c’est bon, je la boucle. C’est bien la première fois qu’un coup d’un soir te met dans un état pareil. A croire que tu l’aimes bien, celle-ci. Tu vas me la présenter ? Sauf si tu as peur qu’elle se rende compte de son erreur et qu’elle te lâche pour sortir avec moi.

*Amicale de l’inceste, bonjour.*

En dépit de mon envie de me boucher les oreilles, je ne peux pas m’empêcher d’être à l’affût de la réponse de Gavin.

— Je vais faire un somme. Réveille-moi si tu veux que je prenne le volant.

Il place son sac contre la vitre pour l’utiliser comme un oreiller et ça s’arrête là. Je lui proposerais bien de changer de place avec moi pour qu’il puisse s’allonger, mais sa colère et sa frustration irradiant, et je sais que je le prendrai affreusement mal s’il m’envoie balader.

Il ne me faut pas longtemps pour sombrer dans ce drôle de monde entre l’éveil et le sommeil. Je me rends vaguement compte que les garçons changent de place quelque part entre Little Rock et Memphis. Ils me tendent un sac venant d’un fast-food quelconque, mais je me rendors et, quand je me réveille de nouveau, la nourriture a refroidi.

Un peu plus tard, je sens qu’on s’arrête une fois de plus. Lorsque j’ouvre les yeux, je vois Dallas qui grimpe pratiquement par-dessus Gavin pour repasser derrière le volant. Je me redresse et j’aperçois un policier qui se dirige vers nous. Je tente d’avoir l’air d’une passagère enthousiaste au lieu d’une auto-stoppeuse prise en otage, mais avec mon air endormi je peine à faire illusion. L’officier demande à Dallas son permis de conduire et la carte grise du véhicule avant de s’éloigner.

— Où est-ce qu’on est ?

— A environ une heure de Nashville.

Dallas lance un drôle de regard à Gavin et marmonne quelque chose que je ne comprends pas.

— Sans déconner, répond Gavin.

Il tapote nerveusement son genou droit et semble étrangement mal à l’aise.

— Pourquoi vous avez changé de place comme ça ? Tu es sous mandat d’arrêt ou quoi, Garrison ?

Je dis ça pour plaisanter mais, quand il me regarde par-dessus son épaule, il n’a visiblement pas envie de rire.

— Un truc comme ça.

Je suis sur le point de lui demander ce qui se passe quand le policier revient. Dallas allait trop vite, et il lui met une amende, en dépit des excuses et des protestations de mon frère. Lorsqu’on se remet en route, je repars à l’attaque.

— Comment ça, un truc comme ça ?

— Laisse tomber, ce n’est rien, dit Gavin sans même se retourner.

— Si ce n’était rien, vous n’auriez pas échangé vos places en ayant l’air d’être au bord de la crise de nerfs.

— Ce n’est pas le moment, me lance Dallas avec un regard menaçant.

Un silence pesant s’installe pendant les derniers kilomètres qui nous séparent de Nashville. Lorsqu’on arrive à l’entrée de la ville, il fait nuit et je regarde les néons défiler à travers la fenêtre.

— On y est, annonce Dallas.

Quelques minutes plus tard, on arrive sur le parking d'un hôtel à la façade imposante.

— Mandy nous a réservé une chambre dans le même hôtel qu'elle. Il faut qu'on se dépêche, on a moins d'une heure pour se préparer et aller au showcase.

— Je ne bouge pas de ce van tant qu'un de vous deux ne m'aura pas expliqué ce qui se passe.

Entre l'incident de l'autoroute et l'attitude étrange de Gavin quand on a été arrêtés sur la route de Potter, je suis certaine que ce qui s'est passé pendant que j'étais à Houston est plus grave que ce qu'ils ont bien voulu me faire croire. On m'a caché la vérité, mais ça a assez duré. Même si la réponse m'angoisse au point de m'empêcher de respirer, je veux savoir.

Gavin et Dallas échangent un regard, et Gavin se raidit avant de se tourner vers moi.

— J'ai eu des problèmes quand tu es partie l'an dernier. J'ai fait des trucs que je n'aurais pas dû faire et ça a merdé. Mais c'est terminé, je gère.

— Il faudrait savoir. Si tu gères, c'est que ce n'est pas terminé.

— Dixie, s'il te plaît. Je te jure qu'on t'expliquera, mais là, il faut vraiment qu'on y aille, implore mon frère.

Je l'ai déjà assez énervé aujourd'hui avec mon retard, alors je me résigne. Je connais suffisamment bien mon frère pour savoir qu'il tiendra sa promesse.

— D'accord.

Il sort de la voiture et commence à décharger le matériel. De mon côté, je m'étire et je grogne doucement en sentant mes muscles meurtris se détendre.

— Arrête ça tout de suite, ordonne Gavin en me fusillant du regard.

— Que j'arrête quoi ? De m'étirer ?

Il ne répond pas et je baisse les bras, perplexe.

— Désolée, mais il va bien falloir que je m'étire de temps en temps.

— Je ne parle pas de ça. Je parle des bruits que tu fais. Si tu pouvais éviter de pousser des petits cris en ma présence, ça m'arrangerait.

Un rire amusé m'échappe, mais il a l'air tellement énervé que j'arrête aussitôt.

Il ferme les yeux dans un soupir et je tends le bras pour lui caresser la joue. En sentant mes doigts sur sa peau, il rouvre les yeux et ce que j'y lis me cloue sur place. Moi qui pensais avoir déjà vu une flamme brûler dans son regard, ce n'était rien comparé à l'éruption volcanique que j'y découvre en ce moment.

— Je peux encore sentir ton odeur sur moi, ton goût sur ma langue. Ça me rend complètement dingue, Bluebird.

Mon estomac se tord. S'il savait à quel point je suis à l'agonie depuis qu'on a quitté cette fichue chambre...

— Ce qu'on a fait, ce n'est pas simplement...

Il n'a pas le temps de terminer, car Dallas ouvre brusquement sa portière. Je retire précipitamment ma main, mais heureusement je crois qu'il n'a rien vu.

— Magnez-vous, tous les deux. On n'a vraiment pas le temps de discuter, là.

Gavin sort du van sans un mot tandis que je reste là, hébétée par ce qu'il vient de me dire et frustrée de ne pas avoir pu lui répondre.

*Moi aussi, je peux te sentir, Gavin. Et, moi aussi, je peux encore te goûter.*

Il y a une différence, néanmoins. Et c'est que, moi, je suis sûre que je ne regretterai jamais ce qui s'est passé. Est-ce que lui peut en dire autant ? Je n'en ai aucune idée, et ça me terrifie.

Lorsqu'on arrive dans le hall de l'hôtel, Mandy est là qui nous attend. Dès qu'elle aperçoit Dallas et Gavin, elle sourit de toutes ses dents, mais sa joie semble diminuer quand elle me voit. Elle a l'air de sortir d'une couverture de magazine de mode tandis que j'ai l'air de sortir d'une benne à ordures.

— Bonsoir, vous trois. Tout est prêt, voici la clé de votre chambre. Il va y avoir des gens très importants ce soir. J'ai parlé de vous à énormément de monde.

— Euh... Merci. C'est gentil.

Je ne vois pas trop quoi lui dire d'autre. On a signé une promesse de contrat avant de prendre la route ce matin, ce qui veut dire qu'elle est notre manager à présent. Sauf que je ne la connais pas et que je ne sais pas vraiment comment interagir avec elle.

— C'est mon travail.

Elle tend une carte magnétique à Dallas et se tourne vers moi.

— Dixie, je n'ai pu réserver qu'une seule chambre, donc j'ai dit à ton frère que ça ne me dérangeait pas de partager la mienne avec toi.

Pour une surprise...

— Excellente idée, déclare Dallas sans me laisser le temps de répondre.

Elle me sourit et je lui offre le rictus le plus reconnaissant que j'aie en réserve, puis on se dirige tous vers l'ascenseur.

Elle et Dallas passent en revue ce qui nous attend au cours des prochaines heures. On va se préparer pendant que Randall, l'assistant de Mandy, se charge de conduire notre van au showcase. Quant à nous, on prendra une voiture avec chauffeur en compagnie de Mandy jusqu'au Palace. Là-bas, on rencontrera des patrons de maisons de disques puis on jouera plusieurs morceaux. J'ai l'impression d'être un poisson hors de son bocal et je me concentre sur la dernière partie. J'ai besoin de jouer, d'évacuer la folie de la dernière semaine pour que mes émotions arrêtent de faire le yo-yo. Mandy nous explique que de gros producteurs seront présents, dont certains ont déjà remporté des Grammy. Naturellement, il y aura aussi des promoteurs, des publicistes et des agents artistiques.

Tous les mots qui sortent de sa bouche font briller les yeux de mon frère, mais de mon côté ils me font l'effet d'un poids qui pèse lourdement sur mes épaules. Toutes ces attentes, cette pression... sans parler du risque d'être nulle ce soir et de le décevoir ou, pire, de gâcher nos chances de décrocher un contrat.

— Ça va ? me murmure Gavin.

Je hoche la tête en silence. Si j'ouvre la bouche, je sais que la vérité va en sortir. Ça, ou alors le hamburger que j'ai mangé entre Memphis et Nashville.

L'ascenseur s'arrête au huitième étage et les portes s'ouvrent.

— C'est votre étage, les garçons. Je vous retrouve en bas dans vingt minutes.

Une fois qu'on se retrouve seules, j'ai l'impression de ne plus être face à la même personne. Ses yeux, qui pétillaient il y a encore une seconde, sont à présent sombres et menaçants. Elle n'essaie même plus de faire semblant d'être agréable avec moi. Soit j'ai des hallucinations causées par la fatigue accumulée au cours des derniers jours, soit elle a un trouble dissociatif de l'identité. Mon instinct me dit que c'est la seconde solution.

— Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de toi, Daisy May ?

Je lui souris, bien déterminée à ne pas lui montrer la crainte qu'elle m'inspire.

— C'est Dixie Leigh, pas Daisy May. Et tant que tu ne payes pas quelqu'un pour me tuer et balancer mon corps dans une rivière...

Elle rit, ou plutôt elle glousse. A vrai dire, si je fermais les yeux, je pourrais croire que je suis à côté d'un dindon. Je n'étais peut-être pas si loin de la vérité quand je disais qu'elle avait un trouble de la personnalité.

— Je plaisante, bien sûr. J'ai hâte de voir ce que tu vas nous jouer sur ton petit *fiddle* ce soir.

Je hausse les sourcils. Premièrement, Oz n'est pas mon « petit *fiddle* », et deuxièmement, elle s'est peut-être mis mon frère et Gavin dans la poche, mais moi, je ne suis pas dupe. Afton avait raison. Elle n'est pas digne de confiance et j'ai la nausée en pensant qu'on a signé avec elle.

— J'ai croisé un ami à toi à Austin.

— Vraiment ? demande-t-elle avec une petite moue. Qui ça ?

— Afton Tate.

Je vois qu'elle résiste à l'envie de lever les yeux au ciel. On arrive au douzième étage et je l'invite d'un geste à sortir de l'ascenseur en premier pour qu'elle me guide jusqu'à notre chambre.

— Tiens donc. Et comment va-t-il, ce brave Afton ?

— Il m'a conseillé de continuer à explorer nos options. Tu as une idée de ce que ça veut dire ?

Arrivée devant la chambre 128, Mandy ouvre la porte et on entre dans une suite qui est certainement bien plus luxueuse que la chambre qu'occupent Gavin et Dallas.

— Afton était encore très jeune et très inexpérimenté quand nos chemins se sont croisés. Il n'a pas réussi à avoir une vision globale. Ou à accepter le fait que tout le monde ne joue pas fair-play.

— Je ne savais pas que c'était un jeu.

— Tout est un jeu, Dixie. Dans tous les domaines, il y a des stratégies à adopter et des paris à faire. Il y a toujours des gagnants et des perdants.

— C'est une façon intéressante de voir les choses.

J'ouvre ma valise et je suis atterrée de voir le désordre qui règne à l'intérieur.

— C'est la seule vision qui vaille, lance-t-elle avec dédain. En parlant de façon de voir, certains des hommes qui seront présents ce soir prendront des décisions concernant Leaving Amarillo en se fondant uniquement sur le plaisir qu'ils prendront à te regarder. Alors on va s'assurer que tu vailles la peine d'être vue, d'accord ?

— Je te demande pardon ?

— Tiens.

Elle me lance deux robes. L'une est noire avec un motif argenté dans le dos et a l'air tellement minuscule que je me demande si ce n'est pas un débardeur. L'autre est dans des tons champagne, avec un corsage moulant et une jupe à volants qui serait parfaite si elle était plus longue de dix centimètres.

— Essaie ça. Pour ce soir, les deux styles font l'affaire.

— J'ignorais que j'allais devoir me déguiser.

Elle secoue la tête et m'adresse un petit sourire sardonique.

— Je te laisse te changer. Retrouve-moi dans le hall. J'entends bien l'emphase qu'elle met sur le mot « changer ». Il résonne presque dans la pièce une fois qu'elle est partie. Comme pour bien me faire comprendre que la version traditionnelle de Dixie Lark n'est pas assez bien pour elle.

Je regarde mon reflet fatigué dans la glace. La robe à volants est mignonne, presque innocente, et elle irait parfaitement à la vieille Dixie. Mais après ma nuit avec Gavin j'ai le sentiment d'avoir changé, alors je me glisse dans la robe noire en retenant mon souffle et en rentrant le ventre.

Quand je me regarde de nouveau, je me sens rougir. C'est comme si j'étais quelqu'un d'autre. A quelques centimètres près, la robe pourrait passer pour une nuisette. Elle laisse apercevoir le haut de ma poitrine et mon décolleté, une partie de mon corps que je ne dévoile jamais. Quant au bas, si j'écarte un peu trop les jambes, mon entrejambe risque de faire partie du spectacle, lui aussi.

Bon. Soit Mandy Lantram a complètement disjoncté, soit c'est une mère maquerelle qui cherche à me recruter pour un réseau de prostitution clandestin.

Je pivote sur moi-même pour voir comment la robe tombe dans mon dos, et je pousse un cri de surprise.

Il n'y a pas de dos. Le tissu couvre uniquement mes fesses et mes tatouages ressortent sur le blanc de ma peau. Est-ce une mauvaise idée ? Pour une fois, j'ai envie de les assumer au lieu de les cacher systématiquement. Je prends une grande respiration. Mon choix est fait : ce sera la robe noire. Je peux le faire. Je peux monter sur scène, et jouer, et...

Et je suis une grosse dégonflée, en fait. Je fouille dans mes affaires et je mets la main sur une petite veste en cuir noir. Je me sens beaucoup mieux une fois que je l'ai sur le dos. J'ai trop chaud et je vais transpirer mais, au moins, je n'ai plus l'impression de participer à un défilé de lingerie.

Mes cheveux sont une cause perdue, alors je me contente de les relever sur les côtés avec des pinces pour dégager mon visage. Un peu de mascara, de gloss et j'abandonne. Même si j'avais vingt minutes de plus devant moi, je ne pourrais pas faire beaucoup mieux.

Je prie silencieusement pour que le vent tourne pour le groupe, mais aussi pour Dallas, Gavin et moi. Je prie pour que ce soit notre chance d'arrêter de vivre dans l'ombre d'un passé douloureux et de commencer à accomplir notre rêve. Enfin.

Lorsque j'ai fini de me préparer, j'appelle papy pour lui parler du showcase. Une fois de plus, je tombe sur son répondeur. Je suis tentée d'envoyer Mme Lawson lui rendre une petite visite, mais c'est bientôt l'heure à laquelle il va se coucher, alors je lui laisse un message vocal. Je lui fais un résumé des derniers jours, je lui parle de Mandy et de l'interview avec *Indie Music Magazine*, tout en l'imaginant en train de piquer du nez dans son fauteuil favori, avec la radio en fond sonore.

Il y a foule dans le hall de l'hôtel et, tandis que je me faufile parmi les différents petits groupes, je regrette de ne pas avoir pris Oz avec moi, je n'aime pas le laisser entre les mains d'un inconnu. Mais il est un peu tard pour y penser.

— La voilà, s'exclame Mandy lorsqu'elle m'aperçoit.

Mon frère et Gavin sont déjà avec elle. Dallas porte un jean que je ne reconnais pas (sans doute l'œuvre de Mandy) et une veste cintrée noire. Sachant qu'il est plutôt du style T-shirt et chapeau de cow-boy, je suis assez étonnée par son look. Autant que Gavin l'est par le mien, apparemment.

— La troupe est au complet, poursuit Mandy avec enthousiasme.

Gavin a son fameux regard taciturne, celui qui veut dire : « Je déteste avoir envie de toi », et il a l'air presque aussi mal à l'aise que moi dans ses vêtements noirs.

On se met en route, avec Mandy et Dallas qui ouvrent la marche comme à l'accoutumée.

— Je rêve ou c'est bien une cravate que je vois autour de votre cou, monsieur Garrison ?

— Je ne sais pas, rétorque-t-il. Ce sont bien des sous-vêtements que je vois là, mademoiselle Lark ?

Je me penche pour murmurer à son oreille sur le ton de la confidence :

— En vérité, je n'en porte pas. Ils se seraient vus sous la robe.

Je pensais que ma blague l'amuserait, mais son regard s'assombrit et il accélère le pas. Il me laisse en queue de peloton, seule et vexée.

Je ne desserre pas les dents pendant le trajet, concentrée sur les rues animées de Nashville qui défilent par la fenêtre. Mandy fait une remarque à propos de ma veste, mais je ne me fatigue pas à lui répondre. Je n'ai pas le courage de jouer à son petit jeu. J'ai des préoccupations plus importantes et moins nombrilistes que ça à cet instant.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit ce soir, ni d'elle ou même de Gavin. Ce qui est sur le point de se passer est bien plus grand, bien plus puissant que nous en tant qu'individus. Ce qui compte par-dessus tout ce soir, c'est le groupe et tout ce qu'on a fait pour que *Leaving Amarillo* connaisse le succès. Je repense aux sacrifices, au temps passé, au dévouement, à la sueur et aux larmes, aux jours et aux nuits passés dans un van, aux heures interminables passées à répéter... Sans parler de mamie et papy qui

ont donné tout ce qu'ils avaient pour nous aider et nous soutenir. Jouer nous a aidés à nous relever lorsqu'on était trois gamins à terre et je refuse de laisser qui que ce soit me perturber et se mettre en travers de notre route. On a travaillé trop dur.

Je jette un regard à Gavin et vois qu'il tapote rapidement son genou avec son pouce. Mes yeux s'attardent sur ses doigts et, pendant un instant, je me rappelle la sensation de ses mains sur moi. Quand il sent que je l'observe et qu'il tourne la tête vers moi, je détourne le regard et me plonge de nouveau dans la contemplation des rues au dehors.

Non. Rien ne se mettra en travers de notre route ce soir.

Pas même mon imbécile de cœur.

\* \* \*

Un groupe nommé Black Revolver est en train de remercier le public et de quitter la scène quand on arrive. Le Palace est à la fois un bar, un restaurant et une salle de concert. Le lieu est immense et bondé, avec des hommes et des femmes qui portent aussi bien des costumes hors de prix que des tenues texanes. Mandy nous conduit à une table alors qu'un autre groupe, Cold September, se présente et commence à jouer. Leur style est plus alternatif que ce à quoi je m'attendais pour un showcase à Nashville, mais c'est vraiment original et je me retrouve à les écouter, au lieu de prêter attention à ce que Mandy nous raconte.

— Dixie, tu as entendu ce que je viens de dire ? demande-t-elle soudain d'un ton exaspéré.

— Euh... Non. Désolée.

— Vous avez dix minutes pour prendre un bain de foule et vous présenter. Ensuite, tu dois te tenir prête pour ton ouverture.

— D'accord.

— On joue les mêmes morceaux qu'hier soir, OK ? s'assure Dallas, fébrile.

On dirait presque qu'il voudrait qu'on forme un cercle et qu'on pousse un cri de guerre, comme une équipe avant un grand match. Il est bien le seul : Gavin acquiesce d'un air absent tandis que je suis toujours distraite par le groupe sur scène.

— C'est bon ? insiste-t-il.

— Oui, Dallas. Ne t'en fais pas, ça va aller.

Je prends sa main et la serre dans la mienne, et il me sourit.

— Ça va être génial, dit Mandy en lui donnant un petit coup d'épaule. Comme toujours.

Elle ne parle pas du groupe : elle parle de Dallas. Il n'y a qu'à voir la façon dont elle s'interpose entre lui et nous pour s'en rendre compte. Ça m'est égal, cependant. Mon frère sourit et je suis heureuse de le voir heureux.

— C'est parti, dit-il avec enthousiasme. Allons serrer des mains.

Une fois de plus, Dallas et Mandy avancent les premiers et je leur emboîte le pas, suivie de Gavin.

Mandy s'arrête devant une première table, occupée par deux hommes en costume et une femme très séduisante. Elle porte une veste qui ressemble un peu à la mienne, sauf que la sienne a dû coûter l'équivalent de six mois de pourboires. Mandy nous dit leurs noms et celui de la maison de disques pour laquelle ils travaillent. Naturellement, je n'ai jamais entendu ces noms de ma vie. Dallas, lui, se lance immédiatement dans son numéro de charme : il nous présente chacun notre tour et leur fait un bref exposé sur notre groupe et les endroits où on a joué. Je souris à chaque fois que l'un d'entre eux me regarde, mais je préfère largement laisser parler Dallas. Je ne suis pas du tout dans mon élément.

Une fois que la femme reporte son attention sur la scène, j'en déduis que je ne vais pas passer pour une gamine mal élevée si j'en fais autant. Quelques instants plus tard, Mandy nous entraîne de nouveau dans son sillage jusqu'à une table haute, où sont installés deux hommes qui boivent ce qui ressemble à du cognac.

— Brian Eades et Lowell Kirkowitz, je vous présente Dallas et Dixie Lark et Gavin Garrison, autrement dit les membres de Leaving Amarillo. Ce sont mes nouveaux clients, indique-t-elle avec un clin d'œil.

Elle flirte outrageusement avec eux tandis qu'elle leur parle de notre groupe, de notre style de musique et des concerts qu'on a déjà donnés. Dallas répond ensuite à la plupart de leurs questions tandis que Gavin et moi hochons gentiment la tête, comme des marionnettes dont il tirerait les ficelles.

On s'apprête à s'éloigner en direction d'un autre petit groupe quand un des deux hommes, celui que Mandy a appelé Brian, m'attrape par le bras.

— Dixie, c'est bien ça ?

J'acquiesce en jetant un coup d'œil en direction de mon frère, mais il n'a pas remarqué que je ne les suivais plus.

— Oui ?

— J'ai une question à vous poser, si vous avez un instant à m'accorder.

Je regarde mon petit groupe une fois de plus et vois que Gavin s'est aperçu de mon absence. Il dit quelque chose à l'oreille de mon frère, qui me jette un regard par-dessus son épaule et me sourit. Mandy, elle, lève le pouce dans ma direction. Si ça se trouve, Brian Eades est un tueur à gages et elle vient de lui confirmer que c'est bien moi, la personne à abattre.

— Bien sûr. Je vous écoute.

Gavin a l'air d'être sur le point de mettre le feu au restaurant, mais je ne peux pas faire grand-chose. Je hausse les sourcils, impuissante, puis je me tourne vers Brian, qui sourit en attendant patiemment que je lui consacre toute mon attention.

— Est-ce qu'il y a une différence ?

— Excusez-moi, dis-je au-dessus du bruit de la basse et de la batterie. Je n'ai pas entendu ce que vous avez dit au début, une différence entre quoi ?

Ses yeux bleus pétillent comme s'il venait de faire une blague dont j'aurais raté la chute.

— Entre le violon et le *fiddle*. Mandy m'a dit que vous jouiez du *fiddle* et je me demandais quelle était la différence entre les deux.

— Ah.

Je souris, heureuse d'avoir une réponse à lui apporter.

— Mon grand-père dit toujours qu'il n'y a qu'une différence, en réalité.

— Et qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en se penchant vers moi.

— On ne renverse pas de bière sur un violon.

Il rit et je prends quelques instants pour l'observer. Avec sa barbe de trois jours et ses cheveux châtain, on dirait un peu le grand frère de Justin Timberlake. Je dois dire que c'est agréable de sentir que quelqu'un a envie de discuter avec moi, après la façon dont Gavin m'a éconduite dans le hall d'hôtel.

— Est-ce que vous êtes en train de me dire que les *fiddles* sont imperméables à la bière ?

Puisqu'il a l'air sincèrement intéressé, je décide de lui donner une vraie explication.

— Je pense que ce qu'il veut dire par là, c'est qu'un violon doit être manipulé avec le plus grand soin. Mais, avec un *fiddle*, ce sont les coups et les éclats dans le bois qui lui donnent ce son si unique.



Il acquiesce et je continue mon cours magistral :

— Ce qui fait la différence, c'est la musique qu'on joue sur chacun. Avec un violon, on joue de la musique classique. Mais si vous jouez de la musique plus folk, alors on appelle ça un *fiddle*.

On se rapproche légèrement pour que je puisse lui parler sans avoir à crier.

— Ils ont tous les deux quatre cordes, mais ils sont assemblés différemment, notamment au niveau des parties qui peuvent se remplacer, comme le chevalet ou le cordier. Par exemple, j'aime bien un chevalet assez plat, à l'inverse de la majorité des violonistes classiques avec qui j'étais en formation à Houston.

— Un chevalet plat. Bien sûr.

Son air malicieux indique qu'il essaie de donner le change même s'il est évident qu'il n'y connaît rien.

— Ce serait plus facile à expliquer si j'avais Oz avec moi pour vous montrer exactement de quoi je parle.

— Oz ?

Il prend une gorgée de cognac et sourit.

— Mon *fiddle*. Oui, je lui ai donné un nom. Et non, je ne vous conseille pas de renverser de la bière sur lui.

Je crains qu'il ne me demande pourquoi je l'ai appelé comme ça. Je n'ai pas très envie d'entrer dans les détails, de parler de mes parents, ni du rôle que la musique joue dans ma vie, mais je ne veux pas non plus mentir ou être impolie.

Il s'avère que Brian n'a pas le temps d'aller plus loin. Une poigne solide entoure mon poignet et me fait pivoter sur moi-même.

— C'est l'heure.

Gavin est livide. L'espace d'un instant, je redoute d'avoir encore perdu la notion du temps et de nous avoir mis en retard. Mais un coup d'œil vers la scène m'indique que Cold September n'a toujours pas terminé. J'adresse un sourire poli à Brian.

— Je vous prie de m'excuser un instant.

Les mots ont à peine quitté mes lèvres que Gavin me traîne jusqu'à une zone d'ombre du côté de la scène. Je manque de me cogner dans tout ce qui bouge en chemin et j'aperçois Dallas et Mandy en grande conversation avec plusieurs hommes plus âgés qui me rappellent papy. Ou peut-être que c'est juste parce que j'ai le mal du pays.

Dès qu'on est à l'abri des regards, je me dégage brusquement.

— On peut savoir ce qui t'arrive ? Depuis quand tu la joues petit ami possessif ? Surtout si on considère que tu n'es ni l'un ni l'autre. Tu veux bien m'expliquer pourquoi tu m'as interrompue en plein milieu d'une conversation professionnelle ?

— Une conversation professionnelle ne consiste pas à mater les seins de son interlocuteur. Et, crois-moi, il faisait bien plus qu'écouter religieusement ce que tu lui racontais.

— Tu es complètement malade. Si j'avais osé, ne serait-ce qu'une fois, t'interrompre quand tu es avec une de tes groupies, je n'ose même pas imaginer la crise que tu aurais piquée.

Il lève les yeux au ciel comme si je racontais n'importe quoi.

— Je n'aurais jamais piqué une crise.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que j'en sais ?

J'ignore pourquoi cette conversation me met autant en colère, mais je suis furieuse. Je bouillonne tellement que ma veste ne va pas tarder à entrer en fusion avec ma peau.

— Tu sais combien j'en ai vues parader juste sous mon nez sans jamais dire un mot ? Et toi, tu interromps une conversation d'ordre strictement professionnel et tu te comportes comme un homme des cavernes.

— Exactement. Tu n'as jamais dit un mot, réplique-t-il en tirant sur le col de sa chemise comme s'il étouffait.

Je le fusille du regard.

— Tu sais, après la nuit dernière, je comprends pourquoi tu fais ça avec toutes les nanas qui passent. C'est tellement agréable, j'aurais du mal à me retenir aussi, à ta place.

Je ne sais pas ce qui me prend, mais je suis complètement hors de contrôle.

— Tu sais pertinemment qu'hier soir n'avait rien à voir avec... Peu importe.

— Merci pour cette explication, c'est très clair. Je suis vraiment ravie qu'on ait eu cette conversation.

Il faut que je me calme. Je doute que les patrons de maisons de disques présents aient envie de voir les membres d'un même groupe s'étriper, alors je tourne les talons pour mettre un terme à la conversation. C'est compter sans l'entêtement de Gavin, qui attrape mon poignet et m'empêche de partir.

— Attends une minute. Je n'ai pas fini. La nuit dernière... ce n'est pas comme ça que ça se passe d'habitude. Et ce qui s'est passé ce matin y ressemble encore moins. Je n'ai même pas de mots pour décrire ce qui s'est passé ce matin.

*Ça s'appelle « faire l'amour ».* Mais je garde ma leçon de sémantique pour moi. Il se passe une main dans les cheveux et continue :

— Je tiens plus à toi que je n'ai jamais tenu à personne, et ça m'énerve que tu ne t'en rendes pas compte. La raison pour laquelle on n'a jamais... *fait* quoi que ce soit, c'est justement parce que tu représentes bien plus que ça à mes yeux.

— Et à cause de Dallas.

— Oui, admet-il. Aussi.

Si mon cerveau met un certain temps à imprimer ce qu'il dit, mon cœur et mes poumons, eux, ont l'air d'avoir tout compris. J'ai l'impression que ma poitrine va exploser. Il s'approche de moi et nos nez se frôlent presque.

— Bluebird... Ça me tue de te voir dans cette robe, parce que je sais ce que pensent les autres types dans la salle quand ils te regardent. Comme l'autre, là, Brian... Il te bavait pratiquement dessus.

— Il ne...

— Si. Et il est encore en train de baver, d'ailleurs.

Avant que je puisse vérifier par-dessus mon épaule, il pose une main sur ma hanche et se penche sur moi pour me parler à l'oreille.

— Laisse-moi un peu de temps, ma belle. Je sais qu'on avait dit que ce serait juste une nuit, mais tu ne t'es même pas encore douchée. Tu as toujours mon odeur sur toi. Alors excuse-moi si j'ai encore tendance à me comporter comme si tu m'appartenais. Il va me falloir plus de quelques heures avant de pouvoir être stoïque face à un type qui rêve de te faire ce que j'ai fait la nuit dernière.

— Et ce matin.

— Et ce matin.

Pendant un instant, on se sourit comme deux gamins qui partagent un secret, bercés par un souvenir mutuel auquel j'aimerais redonner vie à chaque instant.

— Tout va bien ?

La voix de Dallas nous fait redescendre de notre petit nuage. Gavin me lâche et je recule d'un pas.

— Oui, on passait juste en revue les derniers détails.

— Tout est carré, Garrison ? demande-t-il à Gavin sans même me jeter un regard.

— Plus que carré, Lark. A quelle heure on commence ?

— Dans pas longtemps. On ferait mieux d'aller en coulisses, dit Dallas en nous scrutant bizarrement.

— On te suit, grand frère.

Je sens de la sueur se former entre mes omoplates. Je vais me liquéfier si je joue avec ma veste. Une fois dans les coulisses, je la retire et la pose sur une chaise. Mandy me regarde d'un air entendu. Je crois d'abord que c'est parce qu'elle approuve mon choix vestimentaire, jusqu'à ce que je la voie hocher discrètement la tête en direction de Gavin.

Et merde. Elle sait.

Je suis au bord de la crise de panique et j'écoute à peine mon frère réciter une dernière fois la liste de chansons qu'on s'apprête à jouer.

Mandy a visiblement été bien plus attentive que lui et, à présent, la personne au monde en qui j'ai le moins confiance connaît mon secret. Qu'est-ce qu'elle a vu exactement ? Depuis combien de temps nous observe-t-elle ? Je n'en ai aucune idée et savoir qu'elle a quelque chose à utiliser contre moi — et contre Gavin — me retourne l'estomac.

« Dans tous les domaines, il y a des stratégies à adopter et des paris à faire. Il y a toujours des gagnants et des perdants. »

A présent, je comprends exactement ce qu'elle voulait dire. C'est elle qui a l'avantage : elle sait quelque chose que je ne veux surtout pas que mon frère découvre.

La vraie question est : qu'est-ce qu'elle compte en faire ?

\* \* \*

— Bonsoir à tous. On est Leaving Amarillo, managés par Mandy Lantram. On espère que notre musique va vous plaire.

Et c'est parti. On commence avec *When You Leave Amarillo*, une vieille chanson que Dallas a trouvée sur YouTube et qu'on a arrangée à notre sauce.

J'ai des papillons dans l'estomac et des fourmis dans les jambes. Sans me laisser distraire, je joue et je trouve rapidement mon rythme. Bientôt, les papillons et les fourmis se mettent à danser au son de mes notes et j'oublie leur présence.

Le public semble partagé. Certains lèvent la tête et nous écoutent attentivement quand on joue *Whiskey Redemption*, mais d'autres recommencent à tapoter sur leur portable ou à discuter avec leur voisin pendant nos reprises. Je m'efforce de ne pas les regarder et je me concentre sur la musique. Je fais en sorte de jouer avec la même passion que celle qui vibrait entre Gavin et moi cette nuit. Je sais depuis longtemps que la seule façon de libérer mon âme est d'interpréter chaque note à la perfection.

Pourtant, à un moment, je m'embrouille un peu. Dallas a remarqué que les reprises de country standard n'attirent pas l'attention du public et a changé notre set pour intégrer plus de nos propres compositions et un hit R'nB retravaillé qu'on a très peu répété. A la fin du set, je suis à bout de souffle. J'étais tellement concentrée que je ne sais même pas si on a cassé la baraque ou si c'était la pire performance de notre vie.

Dallas remercie le public et quitte la scène. Je le suis et Gavin m'emboîte le pas. Je suis si nerveuse qu'en l'entendant faire tinter ses baguettes l'une contre l'autre j'ai envie de les lui arracher des mains et de les jeter. Je suis en train de ranger Oz dans son étui quand Mandy nous rejoint dans les coulisses.

— Vous vous êtes bien débrouillés, dit-elle en regardant Dallas de biais. Vous auriez pu faire mieux, néanmoins. Je pense que j'ai vu mieux à Austin, ce qui est fort dommage, étant donné que c'est le concert de ce soir qui a vraiment de l'importance.

— Tous nos concerts ont de l'importance, lâche Gavin.

— Bien sûr. Bref, vous avez de la chance, chaque groupe a le droit de jouer un rappel, ça devrait vous permettre de rattraper le coup. J'aimerais qu'on discute du choix de la chanson, mais d'abord je voudrais dire un mot à Dixie.

Elle place une main sur l'avant-bras de mon frère et lui sourit mielleusement.

— Trucs de filles, dit-elle pour se débarrasser de lui et de Gavin.

Je pourrais leur adresser un regard suppliant pour qu'ils restent avec moi, mais je sais que ça ne sert à rien. Les garçons s'en vont et je croise les bras sur ma poitrine.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, mademoiselle Lantram ?

Mon ton est volontairement narquois, nous n'en sommes plus au stade où nous faisons semblant de nous apprécier.

— Je pense que je n'ai pas besoin de te dire que tu étais distraite pendant le concert. Ce que tu ignores peut-être, par contre, c'est que Dallas a un talent incroyable, et je pense qu'il est temps que tu te mettes en retrait dans son intérêt. Il mérite d'être sous le feu des projecteurs, tu ne crois pas ?

Elle admire son reflet dans un immense miroir derrière moi, comme si je n'existais déjà plus.

— Ou bien... ?

Je connais déjà la réponse, mais mon côté masochiste prend le dessus, comme d'habitude.

— Tu sais, c'est drôle. La première fois que j'ai parlé à ton frère à Austin, je lui ai demandé s'il y avait quelque chose entre toi et Gavin.

Elle n'a pas attendu longtemps pour sortir son atout. Je fais de mon mieux pour avoir l'air placide, mais je déteste entendre le nom de Gavin dans sa bouche. Elle effleure l'étui d'Oz du bout de ses doigts parfaitement manucurés et j'ai une envie folle de lui donner une tape sèche sur la main. Comme mamie quand je voulais prendre un cookie alors qu'ils n'avaient pas encore refroidi.

— Tu veux savoir ce qu'il m'a dit ?

— Tu vas me le répéter de toute façon, alors vas-y.

— Il a dit, je cite : « Nous trois, on est comme une famille. Gavin a toujours été comme un frère pour Dixie et moi. »

Je hausse les sourcils. D'une certaine façon, c'est la vérité : Gavin fait toujours attention à moi, et il fait de son mieux pour me protéger.

— Et alors ?

— Alors, je doute qu'il se passe quoi que ce soit d'incestueux entre toi et Dallas. Tandis qu'avec Gavin...

Je ne peux pas retenir une grimace de dégoût.

— Dis-moi que je rêve.

— Je vois bien la façon dont vous vous regardez. Avec le batteur, je veux dire.

— Je sais ce que tu veux dire, et tu sais quoi ? Ce ne sont pas tes oignons.

— Tu crois ça ? Tu sais, si je pressens un problème potentiel qui pourrait porter préjudice au bien-être de mes clients, je me dois de le leur signaler. C'est mon travail d'empêcher le problème en

question de nuire à leur carrière.

Elle prononce chaque mot avec soin. Chaque syllabe est chargée d'une menace et je ne suis pas sûre de faire le poids dans cette bataille. Mais je ne peux pas abandonner aussi facilement, alors je me défends comme je peux.

— Et donc ? Tu es en train de me dire que tu as remarqué que je regardais Gavin de temps en temps, et que tu trouves ça vital d'en parler à mon frère ? Tu ne crois pas que ça ne ferait que le contrarier à un moment crucial de sa carrière ? Et d'ailleurs Gavin et moi sommes aussi tes clients.

— Ce point-là peut s'arranger facilement. Je commence à me dire qu'il vaudrait mieux pour Dallas qu'il fasse une carrière solo. Surtout si les autres membres du groupe font des trucs derrière son dos.

— Tu veux que je quitte mon propre groupe ?

— Jamais je ne suggérerais une chose pareille. Ce que je te conseillerais, en revanche, c'est de les laisser jouer le rappel sans toi. Tout le monde a vu que tu semblais... *distracte* ce soir. Il faut dire que cet endroit est un peu plus impressionnant que les bastringues et les bars de seconde zone auxquels tu es habituée.

La simple perspective de ne pas monter sur scène génère en moi une douleur physique, mais ce n'est pas le pire. Le plus terrifiant, c'est la possibilité que Mandy raconte tout à mon frère, et que lui et Gavin se disputent au pire moment possible.

« Vous êtes tout ce que j'ai, Dallas et toi. Tu comprends ? »

Le groupe est tout ce que Gavin possède. Dallas et moi, on a aussi cette envie dans nos tripes que le groupe fonctionne, bien sûr, mais pour Gavin c'est différent. Il a besoin de Leaving Amarillo pour ne pas partir à la dérive, pour ne pas déraiper de nouveau. Je me demande si je saurai jamais ce qui s'est vraiment passé pendant mon absence. Ce que je sais, en revanche, c'est que je ne veux pas que le groupe échoue à cause de moi. Et je ne veux pas non plus être la raison d'une altercation entre mon frère et Gavin pendant la soirée la plus importante de notre vie.

— D'accord.

— Tu es sérieuse ? demande-t-elle d'un air sincèrement surpris.

*C'est juste une chanson. On réglera le reste après le showcase.*

Voilà. Je n'ai qu'à me dire ça, et ça va aller.

En voyant que je ne réponds pas, Mandy hoche la tête et tourne les talons.

— Dixie ? lance-t-elle par-dessus son épaule.

— Oui ?

Son regard est presque un regard d'excuse. Dommage qu'il soit teinté de son éternelle et insupportable arrogance.

— Ça vaut ce que ça vaut, mais je pense que tu as pris la bonne décision.

Je suis soudain la proie d'une migraine terrible. J'ai l'impression que quelqu'un me fait un trou dans le crâne avec une perceuse, et la pression au milieu de mon front est à peine supportable.

— Pour qui ?

Elle ne répond pas, elle est déjà partie.

Je me mets en quête de Dallas et Gavin pour parler du rappel avec eux avant que Mandy ne leur annonce la nouvelle. Je reconnais la voix de mon frère dans un coin derrière le bar, et je sursaute en entendant à quel point il semble en colère. Apparemment, je n'ai pas été assez rapide.

— Où est-ce qu'elle est ? Il faut que je lui parle. Qu'est-ce qu'elle croit ? Ce n'est pas un foutu jeu de chaises musicales dans lequel on peut passer notre tour si ça nous chante ?

— Elle ne se sent pas très bien. Elle avait l'air un peu paniquée sur scène. En tant que votre manager, je te conseille vivement de ne pas te disputer avec elle, et encore moins en public. Je te rappelle qu'on est dans une pièce pleine de gens susceptibles de faire décoller ta carrière. Si elle ne veut pas monter sur scène, tu dois respecter sa décision.

Quelle garce ! J'en ai envie de vomir. Je suis sur le point de faire irruption au milieu de leur petite conversation pour annoncer que je compte bien monter sur scène. Mais, avant que j'aie le courage de passer à l'action, Mandy continue son petit discours :

— Ecoute, je t'ai promis que je serais honnête avec toi. Je suis désolée si la vérité est dure à entendre, mais c'est peut-être mieux comme ça. Tu as le talent et toutes les qualités pour réussir. *Vraiment* réussir. Mais combien de groupes célèbres as-tu déjà vus qui commencent leur concert avec un solo au *fiddle* ? Aucun, Dallas. Zéro. Ta sœur est adorable et je sais bien que vous comptez beaucoup l'un pour l'autre. Mais elle est un frein pour ta carrière. C'est aussi simple que ça.

Un cri de surprise m'échappe et je recule immédiatement, par peur qu'ils s'aperçoivent de ma présence.

« Elle est un frein pour ta carrière. C'est aussi simple que ça. »

C'est ma faute. C'est moi, la raison pour laquelle tellement de managers et de maisons de disques nous ont ignorés.

Voilà. C'est la vérité, sortie tout droit de la bouche d'une professionnelle de l'industrie. Elle ne sait pas que je suis en train de les écouter, alors ce n'est pas comme si elle disait ça pour me faire du mal.

Le rêve que j'ai depuis si longtemps, cette image de Leaving Amarillo en tournée, de nous trois qui jouons ensemble la musique qui nous habite depuis l'enfance, s'estompe doucement jusqu'à disparaître.

J'ai bien remarqué l'expression amusée des spectateurs pendant mon ouverture. Le doute me submerge et je sens de la bile remonter dans ma gorge. A cet instant, je suis sûre de deux choses : Mandy Lantram a raison, et je vais être malade.

J'ai juste le temps de sortir du bâtiment et de poser mes mains sur mes genoux, pliée en deux, avant de vomir. Heureusement que je n'ai pas dîné avant de venir.

— Bluebird ?

*Pitié.* Bien sûr, il fallait qu'il soit dehors. J'ai la chair de poule et je sens de la sueur perler sur ma nuque.

— Salut.

Il a retiré sa cravate et déboutonné le col de sa chemise. En dessous, il porte son T-shirt qui dit : « Pour un bon coup, choisissez un batteur. »

— Je croyais que tu avais arrêté ?

Je désigne du menton la cigarette dont il est en train d'écraser le mégot sous son talon.

— J'ai arrêté en ta présence, nuance.

— Tu n'es pourtant pas du genre à te planquer.

— Et toi, tu n'es pas du genre à être nerveuse avant un concert. Qu'est-ce qui se passe ?

— Est-ce que tu penses que je suis un frein ? Pour Dallas et toi, je veux dire.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Est-ce que tu penses que le groupe aurait plus de succès si je n'en faisais pas partie ?

— D'où tu sors un truc pareil ? Quelqu'un t'a dit quelque chose ?

Il n'a pas répondu à ma question... Je secoue la tête pour ne pas avoir à lui mentir à haute voix, mais les larmes qui se mettent à couler sur mes joues me trahissent.

— Parle-moi. Je ne sais pas ce qui te met dans un état pareil, mais il faut que ça sorte.

— Ce n'est pas si simple.

Il fronce les sourcils et franchit la distance qui nous sépare.

— On est encore en train de parler du groupe ?

— A ton avis ?

Je m'adosse contre le mur de briques derrière moi et le fusille du regard. Toutes ces émotions que j'ai retenues pendant si longtemps sont en train de se transformer en un ouragan de frustration qui menace de balayer Gavin Garrison.

— Tu vois, Bluebird, c'est exactement pour ça que je ne voulais pas qu'on fasse ce qu'on a fait. Tu es en colère, je ne sais pas pourquoi, et le fait que je ne sache pas pourquoi a l'air de t'énerver encore plus.

Un nœud se forme dans ma gorge et j'ai toutes les peines du monde à respirer.

« Je ne voulais pas qu'on fasse ce qu'on a fait. »

Un sanglot m'échappe, mélangé à ce qui ressemble à un cri d'animal blessé. Ses mots me font tellement mal que j'arrive à peine à tenir debout. Me faire arracher le cœur serait sans doute moins douloureux et, au moins, ça aurait le mérite de résoudre tous mes problèmes.

— Désolée de t'avoir forcé à faire quelque chose dont tu n'avais pas envie. Et je déteste ce putain de T-shirt.

Je le repousse brutalement, mais il m'attrape les poignets d'une main et passe son autre bras autour de moi. Génial. Me voilà coincée entre Gavin et un mur.

— Tu ne m'as pas forcé à quoi que ce soit. Et ne t'en prends pas à mon T-shirt, d'autant plus que tu sais que c'est la vérité.

Mon cœur se met à battre plus vite. Comme si j'avais besoin qu'il me le rappelle. Les souvenirs de la nuit dernière ont défilé dans ma tête sans interruption depuis que j'ai fermé la porte de ma

chambre d'hôtel derrière moi.

Je tente faiblement de me dégager, mais il est plus fort que moi. Je ne parviens pas à éviter de respirer son odeur, un mélange de savon, de tabac et du parfum que je lui ai offert pour son dernier anniversaire.

— Tu n'es qu'un connard.

— Certes, mais ce n'est pas le sujet. Dans un premier temps, tu pourrais peut-être me dire ce qui te met dans cet état ?

— Je... Je ne sais même pas par où commencer.

— Essaie toujours.

Je repense à ce que Mandy a dit à mon frère. Je ne veux pas lui mentir, mais je ne veux pas non plus qu'il prenne ma défense face à Dallas ou qu'il se dispute avec Mandy devant tout le monde. Je finis par opter pour un mensonge par omission.

— J'ai entendu quelqu'un dire que le groupe fonctionnerait mieux si je n'en faisais pas partie. Et ce n'était pas n'importe qui. C'était quelqu'un d'important, qui sait de quoi il parle.

— Dixie, écoute-moi. Je ne sais pas qui a dit ça, mais je peux te certifier que c'est un débile profond. C'est toi, l'essence du groupe. C'est grâce à toi que les gens arrêtent de boire, ou de parler, ou de faire ce qu'ils sont en train de faire, et qu'ils nous écoutent. Alors je t'interdis de croire une chose pareille. Tu m'as bien compris ?

Je baisse les yeux et laisse échapper un petit soupir.

— D'accord.

— Et arrête de faire ce genre de bruits. Sauf si tu veux que notre deuxième fois se passe dans une contre-allée.

On est tellement proches que ses lèvres effleurent les miennes quand il parle et je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— Techniquement, ce serait notre quatrième fois. La — deuxième était dans la douche, et la troisième dans le fauteuil près de la fenêtre. Suis, un peu.

Il pose ses mains en bas de mon dos et ses doigts s'enfoncent dans ma chair. Je ne sais pas si c'est moi ou lui qui arque le bassin, mais quand nos corps se touchent je sens qu'il est aussi excité que moi.

— Tu vas nous créer des problèmes, Dixie Leigh.

Il enfouit son visage dans mon cou et je frissonne quand ses dents me mordillent.

— Peut-être que j'aime ça.

Je me sens tellement bien dans ses bras. Comme si j'étais à ma place, au chaud, à l'abri des regards et du jugement d'un public inconnu. Et des commentaires assassins de Mandy. Son souffle tandis qu'il rit doucement dans mon oreille me chatouille et je me tortille en riant à mon tour.

Un bruit de porte qui claque me fait tourner la tête. Je me redresse immédiatement et Gavin fait un pas en arrière. On a de la compagnie.

La rage qui émane de Dallas est palpable. Il serre les poings en avançant vers nous et je suis terrifiée à l'idée que ces poings finissent dans la figure de son meilleur ami.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? C'est quoi, ce bordel ?

Mon cœur bat si fort que je l'entends à peine. Ses traits sont déformés par la colère et je me sens rougir.

— Gavin était juste en train de me consoler. Je ne me sentais pas très bien et j'étais contrariée par ce que Mandy t'a dit. Il me réconfortait, c'est tout.



La culpabilité remplace la colère sur le visage de mon frère et son regard s'adoucit considérablement.

— Dix, ce n'est pas ce qu'elle voulait dire. J'ai discuté avec elle et je lui ai expliqué. Elle ne...

— Elle a dit que j'étais un frein pour ta carrière, Dallas. Peut-être qu'elle a raison.

Je hausse les épaules nonchalamment en dépit de la douleur que je ressens. Gavin serre les poings aussi, à présent, et je me rends compte que, sans le vouloir, je viens de révéler que c'est à cause de Mandy que j'étais aussi mal.

— Je croyais qu'elle nous comprenait, qu'elle aimait notre musique. Sans Dixie, il n'y a pas de groupe.

— C'est plus compliqué que ça. Dixie a seulement entendu une partie de la conversation.

Dallas m'adresse un regard plein de sympathie, mais son expression change du tout au tout quand il se tourne de nouveau vers Gavin.

— A l'avenir, quand *ma petite sœur* n'est pas bien, tu lui dis de venir me parler. Et à partir de maintenant, quand tu veux la réconforter, tu le fais à distance.

— Personne ne me donne d'ordres, Dallas, et ça vaut aussi pour toi. Sache que j'apprécie moyennement la façon dont tu laisses ta nouvelle copine parler de *ta petite sœur*. Et pour ta gouverne elle n'est la petite rien du tout de personne et elle est à deux mètres de toi, alors tu peux peut-être commencer par arrêter de parler d'elle comme si elle n'était pas là.

Je vois tout le corps de Dallas se contracter et il vient se planter juste devant Gavin.

— Tu as quelque chose à me dire, Garrison ? Parce qu'on a déjà parlé de ça. Je pensais avoir été clair la première fois, mais tu as peut-être besoin que je répète ?

— Ne me pousse pas à bout. Tu sais très bien ce que j'en pense. Ou peut-être que c'est toi qui as besoin d'un petit rappel.

Je ne comprends pas tout ce qu'ils racontent, mais je suis en état d'alerte. Ça va dérapier si je ne m'interpose pas immédiatement.

— Arrêtez. Inutile de vous mettre dans des états pareils. Je ne me sens vraiment pas très bien, alors je ne vais pas faire le rappel. Vous n'avez qu'à y aller tous les deux. Si quelqu'un est intéressé, on verra à ce moment-là si je dois ou non garder ma place dans le groupe. Peut-être que je pourrais faire votre première partie pendant votre tournée internationale.

Je donne un petit coup d'épaule à Dallas en espérant avoir réussi à détendre l'atmosphère. Il secoue la tête et reprend la parole comme si je n'avais rien dit.

— Tu fais partie de ce groupe, Dixie Leigh. Tu as toujours eu ta place et tu l'auras toujours. Et maintenant c'est l'heure de monter sur scène, alors on y va.

Gavin joue avec son briquet, comme à chaque fois qu'il a besoin de canaliser son énergie ou de se défouler sur quelque chose.

— Dallas, je suis sérieuse. Ce n'est pas la peine d'en faire une affaire d'Etat, c'est juste une chanson. Allez-y. Je serai dans le public pour vous applaudir.

J'essaie de me montrer encourageante. Je veux le convaincre que ce n'est pas grave, car ça ne l'est pas. Enfin, pas vraiment... La vérité, c'est que, même si ça me blesse de ne pas faire le rappel, j'ai besoin de savoir. Je veux qu'ils le fassent sans moi pour voir comment le public réagit. Si c'est réellement leur chance de se faire un nom, je ne supporterais pas d'être un obstacle sur leur route. Alors je vais faire profil bas et les laisser tenter le coup sans moi.

— Les garçons ?

Mandy passe la tête dans l'entrebâillement de la porte, et elle agite le bras impatiemment.

— Il faut y aller. C'est l'heure.

— Dixie ?

— Vas-y, Dallas. Je vais bien, je t'assure.

Il plisse les yeux, visiblement sceptique face à mes piètres talents d'actrice, mais il se résigne. En voyant l'expression sur son visage, je repense à la fois, quand j'avais onze ans, où on est partis faire de l'escalade dans une carrière. Il y avait un lac artificiel au milieu et l'idée était de grimper aussi haut que possible pour sauter dans l'eau. J'étais terrifiée — j'ai toujours eu un peu le vertige —, mais j'y suis allée avec eux pour m'assurer qu'il ne leur arriverait rien. Au final, ils ont sauté et ils étaient surexcités après, comme s'ils avaient accompli un exploit. Quant à moi, j'ai levé les yeux au ciel en faisant comme si je n'étais pas du tout impressionnée, alors que je l'étais, bien sûr. J'ai fini par rassembler mon courage et décider que je voulais sauter, moi aussi, pour ne pas rester sur la touche. Mais, au moment où j'ai voulu le dire à Dallas, les garçons avaient déjà décrété qu'ils étaient prêts à rentrer à la maison et on est partis. J'avais laissé passer ma chance et, des années plus tard, je me retrouve de nouveau dans la même situation.

— Gavin ? On y va ou quoi ?

— Donne-moi une minute.

Mon frère lui lance un regard désapprobateur et Gavin serre les dents.

— Une minute, j'ai dit.

Dallas secoue la tête et nous laisse seuls, non sans avoir lâché une bordée de jurons à voix basse.

— Pourquoi tu fais ça ? me demande alors Gavin en se tournant vers moi. Est-ce que c'est vraiment à cause de cette garce manipulatrice ou est-ce que c'est à cause de moi ? De nous ?

— Est-ce qu'il peut vraiment y avoir un « nous » ? Apparemment, mon frère et toi avez déjà voté contre. Sans même me demander mon avis.

Un masque de regret et de tristesse recouvre son visage, mais il ne dit rien. Être avec moi équivaudrait à trahir mon frère, je le lis dans ses yeux. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais c'est un fait. Je ne peux pas leur demander de changer d'avis, mais je ne peux pas non plus continuer à cacher mes sentiments. Je suis incapable de continuer comme ça, je ne supporte plus d'être cette bombe à retardement qui menace d'exploser et de détruire leurs rêves, leur avenir, par la même occasion.

Comment ai-je pu être stupide au point de croire qu'une nuit allait suffire à tirer un trait sur des sentiments vieux de dix ans ? Mon désir a tellement faussé mon jugement que j'ai fini par me mentir à moi-même sans même m'en rendre compte.

— J'aimerais pouvoir t'expliquer..., commence-t-il, mais je pose mes doigts sur sa bouche pour le faire taire.

— Merci pour la nuit qu'on a passée ensemble. Même si je sais que tu ne veux rien de plus, je ne regretterai jamais ce qu'on a vécu. Mais là, Dallas a besoin de toi et j'ai besoin de le laisser tenter sa chance sans lui mettre de bâtons dans les roues, ni le pousser à se battre avec son batteur. Il faut que tu ailles le soutenir.

— Viens avec moi. On va jouer ce morceau comme on l'a toujours joué. Pour le reste, on pourra toujours trouver une solution plus tard.

Il prend ma main et, quand ses doigts enlacent les miens, je suis presque tentée. Mais, entre ce qui a failli se passer entre Dallas et lui et ce que Mandy a dit, je dois prendre un peu de recul. Du moins pour le moment.

— Je l'ai déjà, la solution. Vas-y.

Je me hausse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur sa joue.

— Je vais bien, je te le promets. Va leur montrer de quoi tu es capable.

— Il faut qu'on parle après le concert. Et après ça on parlera à ton frère et à notre nouveau *manager*, dit-il en crachant le dernier mot avec dédain.

— Gavin, je...

— Non, Bluebird. Ça suffit. Arrête de te convaincre du contraire de ce que tu veux. Je n'en ai rien à foutre de ce que Mandy Lantram peut penser, ou de ce que qui que ce soit peut penser d'ailleurs, et je voudrais que tu en fasses autant. Arrête de faire passer les autres avant toi. C'est à toi de décider ce que tu veux vraiment. Que tu fasses ou non partie du groupe ne dépend que de toi et de personne d'autre. C'est uniquement pour toi que tu dois prendre la décision, tu as compris ?

Je hoche la tête. Je sais ce que je veux. Le groupe est la chose qui compte le plus dans ma vie et sans lui je suis perdue.

La porte s'ouvre brusquement.

— Tu viens ou quoi ?

La voix de Dallas est glaciale, comme son regard quand il voit la main de Gavin dans la mienne.

— J'arrive.

Dallas retourne à l'intérieur et Gavin me serre contre lui.

— Attends-moi après le rappel, d'accord ?

J'acquiesce mais, quand il lâche ma main et qu'il s'éloigne, je sais au fond de moi que ce n'est pas seulement au rappel que je viens de dire adieu.

Malgré la foule, je trouve un siège vide au bord d'une des premières rangées. Heureusement, la scène est encore plongée dans l'obscurité, je n'ai donc rien raté. Je ne sais même pas quelle chanson Dallas a choisie au final, alors je n'ai aucune idée de ce à quoi m'attendre. Soudain, le bruit des cymbales de Gavin retentit et j'ai la chair de poule. Dallas joue quelques accords et je reconnais la chanson immédiatement. Elle s'intitule *The End*. Sachant qu'ils sont le dernier groupe de la soirée, ça n'aurait pas pu mieux tomber.

Les lumières s'allument et j'aperçois enfin les deux hommes que j'aime le plus au monde — enfin, à l'exception de papy, bien sûr. A cet instant, je redeviens la petite fille qui reste assise au bord de la falaise en se disant qu'elle aimerait bien sauter au lieu d'être une poule mouillée.

Au cours de la dernière année, on a envisagé un tas d'hypothèses pouvant expliquer le fait que le groupe ne perçait pas. Dallas a tout passé en revue, de notre goût trop prononcé pour la country classique à notre refus de jouer de la pop, en passant par notre look. On a souvent discuté des changements qu'on pouvait faire, mais jamais personne n'avait suggéré que c'était peut-être Oz et moi, le problème. Je suis sur le point de découvrir si c'est bel et bien le cas.

L'émotion me serre la gorge et mes yeux se remplissent de larmes tandis que je regarde Dallas jouer son solo de guitare. Il n'a pas du tout la même voix que le chanteur d'origine et il s'approprie vraiment la chanson, au lieu d'essayer d'imiter quelqu'un d'autre. Je déborde de fierté et d'amour quand je vois le changement d'attitude dans le public. Presque toutes les personnes présentes se sont redressées sur leur siège, et elles sont captivées par l'énergie et l'originalité de Dallas et Gavin.

Je suis heureuse pour eux et, en même temps, ne pas être avec eux me donne l'impression qu'on m'a arraché les tripes. La douleur dans ma poitrine est tellement intense que je m'attends presque à me mettre à saigner.

Mes yeux se posent sur Gavin et je retiens mon souffle. Il met tout son cœur et toute son âme dans le morceau. Sa concentration est maximale. Je serais incapable de fixer mon regard sur autre chose même si ma vie en dépendait. Mon cœur bat au rythme de sa batterie et, en le voyant sur scène, j'ai le sentiment de tomber encore plus amoureuse de lui. Dans cette salle pleine d'inconnus, je me laisse encore une fois emporter par les images de notre nuit et je me repasse chaque caresse, chaque baiser, dans les moindres détails.

Il est vivant quand il joue, quand il est assis derrière sa batterie et qu'il donne le tempo. Il a besoin de Leaving Amarillo pour survivre et j'ai honte d'avoir osé faire quelque chose susceptible de l'en priver.

Dallas chante les dernières phrases *a cappella* et sa voix me transporte dans une autre dimension. Quand ils ont terminé, un tonnerre d'applaudissements retentit, mais je ne me joins pas aux autres. Je suis trop occupée à me couvrir la bouche d'une main pour m'empêcher de sangloter, tandis que mon autre main est posée sur mon cœur, brisé en mille morceaux. J'attrape mon portable dans mon sac pour les prendre en photo. J'ai plusieurs messages, mais je décide de les consulter plus tard, et je me dépêche de les photographier avant qu'ils ne quittent la scène.

Je me lève pour les rejoindre en coulisses et les féliciter quand je sens une main se poser dans le bas de mon dos.

— C'était très bien, mais ç'aurait été encore mieux si vous aviez été sur scène avec eux.

La voix, masculine, appartient vraisemblablement au propriétaire de la main, et l'intonation est bien trop intime compte tenu du contexte. Je me retourne et Brian Eades m'adresse un petit sourire compatissant.

— Je ne me sentais pas très bien.

J'essaie de lui échapper en me dirigeant vers la scène, mais il m'emboîte le pas.

— Dommage pour eux, répond-il avec un clin d'œil complice.

— Ils se sont très bien débrouillés sans moi.

Je tente de lui sourire, mais le cœur n'y est pas.

— Bluebird, tu es prête ?

Je tourne la tête vers la voix familière et un frisson me parcourt en voyant l'éclat de jalousie féroce qui brille dans les yeux de Gavin. Il est de nouveau en train de marquer son territoire comme un petit chien alors qu'il n'en a aucun droit, mais je n'ai même pas la force de me mettre en colère. Je repère mon frère un peu plus loin, en train de serrer la main de l'homme qui était assis avec Brian plus tôt dans la soirée.

Malgré moi, je suis Gavin à l'extérieur. En nous apercevant, le chauffeur sort de la voiture, mais je lui fais signe d'attendre. Pour l'instant, j'ai juste besoin de prendre l'air.

— Je sais ce que tu as fait, dit Gavin en s'approchant de moi. J'ai vu l'expression sur ton visage à la fin du morceau.

Mentir ne servirait à rien et je n'ai pas les mots pour expliquer ce que j'ai ressenti en les voyant jouer sans moi, alors je ne réponds pas. Je laisse simplement la chaleur de son corps contre le mien me reconforter.

— Je me fiche de ce que les gens disent. Plus jamais on ne remonte sur scène sans toi.

Je garde le silence. De toute façon, j'ai trop de mal à respirer pour parler.

— Bon sang, Dixie, dis quelque chose. Je t'ai vue. J'ai vu ce que ça t'a fait. Regarde-moi.

Je lève la tête et je me résous à affronter son regard.

— Vous avez été géniaux. C'était parfait.

— C'était tout sauf parfait.

— Tu as tort. Vous avez complètement électrisé le public, ils étaient captivés.

— Je n'ai pas remarqué. Je ne voyais que toi.

Ça me fait tellement de bien d'entendre ça, après la douleur que j'ai ressentie en les voyant jouer sans moi, que je me mets sur la pointe des pieds et que je l'embrasse sans réfléchir.

Il m'agrippe fermement par les épaules et me fait reculer d'un pas.

— On ne peut pas, Bluebird. Tu le sais bien.

Sauf que ce que je lis dans ses yeux est totalement à l'opposé des mots qui sortent de sa bouche, alors je pose mon sac sur le sol et passe mes mains dans ses cheveux.

— Je le sais. C'est vrai, tu as raison.

Ce sont les derniers mots que je prononce avant de l'embrasser de nouveau.

Ce qui commence comme un témoignage d'amour et de tendresse devient rapidement le baiser le plus intense et le plus sensuel que j'aie jamais donné. Nos lèvres, nos langues, nos dents s'entrechoquent désespérément, on a tellement besoin de se rapprocher encore de l'autre, de le marquer, de se l'approprier. Quand il m'attrape pour me serrer contre lui avec un grognement, j'enroule les jambes autour de sa taille sans même y penser. Je suis prête à ce qu'il ouvre la portière de la voiture pour me prendre sur la banquette arrière, et tant pis si n'importe qui risque de nous surprendre.

— Gavin.

Je murmure son nom dans un soupir tandis qu'il m'embrasse derrière l'oreille. Sa langue suit le contour de mon lobe avant que ses dents ne titillent le creux de mon cou, comme s'il hésitait à me mordre.

— Nom de Dieu, Dixie. Pourquoi faut-il que tu aies aussi bon goût ?

Je frémis et il me repose sur le sol. Doucement, il appuie son front contre le mien. J'enroule mes bras autour de sa taille pour essayer de l'attirer contre moi, mais il recule. Son souffle est irrégulier et il descend du trottoir en secouant la tête.

— J'ai promis. J'ai promis, putain.

— Tout n'est pas blanc ou noir dans la vie, Gavin. Tout n'est pas bien ou mal, et on n'a *rien* fait de mal tous les deux. Du moins ce n'est pas l'impression que j'ai eue... que j'ai encore. Mon cœur me supplie d'arrêter, de me taire. Je suis encore bouleversée de les avoir vus jouer sans moi et je n'ai pas eu le temps de me préparer à un deuxième round. Mais je ne l'écoute pas, parce que j'ai besoin de savoir.

— Est-ce que tu regrettes ?

Je sais ce qu'est le regret. Ne pas monter sur scène avec eux me l'a appris. C'est un poids qui pèse sur votre poitrine quand vous vous rendez compte que vous ne pouvez plus rien faire pour changer ce qui s'est passé, ou ce qui ne s'est pas passé d'ailleurs. Vous devez juste l'accepter et essayer d'avancer en soignant vos blessures du mieux que vous pouvez.

Je ne voudrais pour rien au monde avoir fait ça à Gavin. Et, en même temps, je suis terrifiée à l'idée de la blessure que Gavin est peut-être sur le point de m'infliger, car je ne suis pas sûre d'avoir la force de la supporter.

— Réponds-moi, bordel. Je veux savoir. Est-ce que tu regrettes ?

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit ? commence-t-il d'une voix tendue. Que tu veux être celle avec qui j'ai envie de passer mes nuits, de me réveiller le matin, et celle à qui je pense sans arrêt.

Il fait un pas vers moi et j'acquiesce, tremblante.

— Tu l'es, Bluebird. Tu l'as toujours été.

En entendant sa confession, c'est comme si tout mon univers s'écroulait. Tout s'évanouit : le groupe, la peur, mon frère et même la musique. Il n'y a plus que Gavin, plus que nous.

Il me dévisage comme si c'était la première fois qu'il me voyait et je me mords nerveusement les lèvres pendant qu'il m'observe. On a tout à perdre mais, maintenant que je sais qu'on est deux dans le même cas, ça n'a plus la même signification.

Je tends le bras vers lui pour le serrer contre moi, l'embrasser, le consoler. J'aimerais lui dire que je l'aime, que plus jamais je ne les laisserai jouer un morceau sans moi, qu'il est tellement plus que ce qu'il croit. Mais on ne m'en laisse pas le temps.

— Garrison, c'est quoi, ce bordel ?

La voix de mon frère nous fait l'effet d'un coup de massue. Il avance vers nous au pas de charge avec Mandy sur les talons, et Gavin recule d'un pas.

— Calme-toi, Dallas. Ce n'est pas ce que tu crois.

*Pas ce que tu crois ?*

Qu'est-ce que mon frère croit ? Et, si ce n'est pas ce qu'il croit, qu'est-ce que c'est alors ? Chaque question est comme un coup de poignard en pleine poitrine.

— Vous m'avez laissé en plan. On est censés rencontrer du monde et faire la connaissance de gens importants, et vous, vous êtes là à prendre l'air ?

— Si Dixie se sentait mal au point de ne pas pouvoir monter sur scène, je pense que ça veut dire qu'il est temps de rentrer, dit Gavin sans se laisser impressionner.

Mandy se dirige vers la voiture, suivie de Dallas. Je ramasse mon sac et mon regard croise celui de Gavin, chargé d'incertitude.

Mandy donne l'adresse de l'hôtel au chauffeur et les garçons regardent par la fenêtre sans desserrer les dents. A la façon dont Mandy sourit, je parie qu'elle n'en perd pas une miette.

J'en profite pour sortir mon portable de mon sac et je vois que j'ai plusieurs appels en absence de Mme Lawson. Les messages vocaux qu'elle m'a laissés sont sûrement à propos de ses chats, mais je les écoute quand même.

Dans le premier, sa voix est si perçante et paniquée que je ne comprends rien. Mais le second est clair comme de l'eau de roche.

Papy a fait un infarctus. Elle l'a trouvé dans le jardin tôt ce matin et il est à l'hôpital St Anthony, dans un état grave.

Mon portable glisse entre mes doigts.

— Il faut qu'on rentre à la maison. Tout de suite.

Le trajet depuis Nashville s'est déroulé dans une sorte de brouillard épais. Je ne crois pas avoir dit un seul mot. On a commencé par se demander si on pouvait se permettre de prendre l'avion tous les trois, pour ensuite se rendre compte qu'il n'y avait aucun vol jusqu'à 8 heures le lendemain matin. Alors on a chargé Emmylou et on s'est mis en route. Je crois que les garçons ont essayé de me faire manger quelque chose à un moment, et que j'ai bu quelques gorgées de la boisson que quelqu'un m'a tendue dans une station-service, mais je ne me rappelle rien d'autre.

J'avais mal et j'étais énervée, mais je ne me souviens pas pourquoi. Je ne me souviens de rien. Plus rien n'a d'importance. Toutes mes pensées sont prisonnières dans un tunnel de peur et d'incertitude.

La salle d'attente du service de soins intensifs est presque vide. Une odeur agressive d'antiseptique flotte dans l'air. On est arrivés plus vite que prévu, grâce à notre mépris affiché pour le code de la route et les limitations de vitesse. Dallas se met en quête de l'infirmière en chef et on nous informe qu'un médecin viendra nous parler pendant sa tournée de l'après-midi. En attendant, il n'y a rien à faire à part rester assis près du lit de papy et regarder les machines respirer et l'hydrater à sa place. Elles bipent à un rythme régulier mais, pour la première fois, je n'entends pas de musique. J'entends juste le passage irrévocable du temps.

Chaque moment, chaque respiration représente une mesure qui nous rapproche un peu plus de la fin et me rappelle qu'il n'y aura pas toujours de lendemain. On tient tellement de choses pour acquises...

Si je pouvais bouger au lieu d'être terrassée par le choc, je me jetterais dans les bras de Gavin. Je dirais à mon frère et au monde entier que je suis amoureuse de lui, que je l'ai toujours été, et que je le serai jusqu'à mon dernier souffle. Mais là, avec papy qui semble avoir pris dix ans et paraît si fragile enveloppé dans ce drap blanc, ce serait égoïste et inutile. Aimer, être aimé, est un effort inutile. Exactement comme l'énergie que je dépenserais en rentrant à la maison pour prendre une douche ou manger, alors que je peux rester ici près de lui en priant pour qu'il se rétablisse.

On reste donc assis là, avec Dallas et Gavin, au milieu du bruit des machines. La télévision est allumée et les sous-titres de CNN défilent silencieusement en bas de l'écran, car personne ne prend la peine de monter le son ou de changer de chaîne. Le nombre de visiteurs autorisés est normalement de deux, mais Gavin a dû faire du charme aux infirmières, parce qu'elles l'ont laissé rester. Elles vont et viennent, demandent nos noms, se présentent et notent sur leur carnet des choses sur l'état de papy, qui reste inchangé à chaque fois.



A l'heure du déjeuner, on n'a encore vu personne capable de nous dire ce qui se passe exactement. Dallas appelle Mme Lawson, qui lui explique, en larmes, que ses chats avaient prédit qu'un malheur allait arriver.

— Elle l'a trouvé près de la boîte aux lettres. Elle m'a dit qu'il était sur le dos, de la mousse lui sortait de la bouche et il ne répondait pas quand elle lui parlait. Elle a appelé les pompiers, qui lui ont expliqué comment faire un massage cardiaque, mais il continuait à écumer.

Tandis que Dallas me rapporte leur conversation, je hoche la tête. C'est tout ce que je me sens capable de faire. Il pourrait tout aussi bien me mettre une gifle entre chaque phrase que je ne réagis pas davantage.

— Il a fallu vingt minutes à l'ambulance pour arriver et les ambulanciers étaient encore en train de le ranimer quand ils sont partis pour l'hôpital. Elle m'a demandé de la tenir au courant.

J'acquiesce de nouveau, comme un automate.

Je suis sur le point de m'endormir quand un homme blond à l'air fatigué entre dans la chambre. Dallas et Gavin somnolent, recroquevillés dans des fauteuils.

— Mademoiselle Lark ?

Je me lève d'un bond, comme un policier surpris en train de dormir pendant le service.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes sa fille ?

— Sa petite-fille. C'est le père de ma mère. Elle est morte quand j'étais petite et c'est lui qui nous a élevés, avec mon frère.

Je désigne Dallas du doigt. Je n'ai aucune idée de pourquoi je viens de lui déballer tout ça. J'ai l'impression d'être un robot qui débite des informations à la demande.

Il me serre la main et je remarque qu'il a les yeux rouges et de gros cernes. Il ne doit pas avoir plus de trente ans, mais la fatigue le vieillit.

— Bonjour. Je suis le Dr Paulsen. Je n'étais pas là quand votre grand-père a été admis, c'est le Dr Rasheed qui s'est occupé de lui à son arrivée, mais j'ai supervisé tous ses examens.

— Quels examens ?

— Des scanners, en majorité. Votre grand-père a fait une crise cardiaque. On a constaté un blocage à 90 % et plusieurs scanners ont révélé une activité cérébrale très faible, voire inexistante. Un neurologue doit passer demain pour discuter de ses résultats plus en détail.

Je suis sûre que tout ce qu'il me dit est supposé avoir un sens, mais le manque de sommeil m'empêche de comprendre quoi que ce soit. J'attends le moment où il va me donner la solution, m'expliquer la procédure ou l'opération qui va réparer ça, soigner papy.

Il m'adresse un sourire compatissant que je suis trop épuisée pour lui retourner. Un nœud se forme dans ma gorge et je sens mes yeux se remplir de larmes.

— Alors c'est grave ?

C'est tout ce que je parviens à dire.

— Il a eu une attaque très sérieuse et, pour être honnête, on ne peut pas savoir pendant combien de temps son cerveau a été privé d'oxygène.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça signifie que, même si son cœur bat, il y a de grands risques pour qu'il soit en état de mort cérébrale.

Mon esprit rejette aussitôt cette possibilité. Je regarde mon grand-père et je décide qu'il est simplement fatigué. Il dort très profondément, c'est tout. Le médecin se trompe, d'ailleurs il n'a pas dit qu'il était désolé, ou aucun de ces trucs que disent les médecins quand c'est vraiment grave.

La poitrine de mon grand-père monte et descend à un rythme régulier et je décide d'ignorer le fait que c'est uniquement grâce aux tubes qui entrent dans son nez et dans sa bouche. Il respire. Il est en vie. Il n'est pas en état de mort cérébrale. La dernière conversation qu'on a eue au téléphone n'est pas la dernière conversation de nos vies. C'est impossible.

— Je devais lui faire du pain de viande.

Ma voix s'étrangle avant que les derniers mots n'aient quitté mes lèvres. Le médecin écrit quelque chose sur le dossier de papy et raccroche bruyamment le porte-bloc au bout de son lit, avant de reprendre la parole :

— Nous allons surveiller de près ses constantes et le retourner pour éviter les escarres, mais je me dois d'être honnête avec vous. Vous allez devoir prendre des décisions difficiles, notamment en ce qui concerne le formulaire de refus de réanimation. Les infirmières vous en parleront.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— C'est un papier qui précise que le patient ne doit pas être réanimé si son cœur s'arrête. Si vous le signez, alors les infirmières placeront un bracelet autour de son poignet et l'indiqueront dans son dossier. Ça veut dire que s'il fait un infarctus, comme c'est souvent le cas des patients dans sa situation, nous n'imposerons pas à son corps le traumatisme que suppose une réanimation. Nous le laisserons partir, tout simplement.

« Nous le laisserons partir, tout simplement. »

Il a presque chuchoté, mais les mots résonnent dans ma tête comme s'il les avait hurlés dans mon oreille.

— Je devais lui faire du pain de viande.

J'ai l'impression d'être un disque rayé. Je suis brisée, cassée, et mon cerveau ne fonctionne plus.

— Je vais vous laisser discuter de tout ça avec votre famille. Si vous ou votre frère avez des questions, je repasserai demain pendant ma tournée du matin.

Après une dernière faible tentative de sourire et un petit signe de tête compatissant, il s'en va. Je suis seule, à essayer d'assimiler tout ce qu'il vient de me dire et à me demander comment je vais annoncer ça à Dallas.

— Je suis désolé.

Je sursaute en entendant la voix de Gavin. J'étais persuadée qu'il était endormi.

— Ce n'est pas ta faute.

Sans force, je me laisse retomber dans mon fauteuil.

— Essaie de dormir, Bluebird. J'en ai entendu assez pour pouvoir tout expliquer à Dallas quand il se réveillera.

Une petite partie de mon cerveau, celle qui croit encore aux fins heureuses en dépit d'une vie qui n'a cessé de me démontrer que ça n'existait pas, se met à espérer que je dors déjà. Oui, je suis en train de faire un horrible cauchemar et, quand je vais me réveiller, papy se portera comme un charme. Alors je laisse cette partie prendre le dessus et je bascule dans l'inconscience, là où tout va toujours mieux.

\* \* \*

— Hello.

J'ouvre les yeux et je tente de répondre, mais seul un grognement sort de ma bouche. Des rayons de soleil entrent dans une chambre grise meublée d'un lit blanc. Vide.

— Où est-il ?

J'aimerais me lever, mais j'ai dormi avec les jambes pliées sous moi et j'ai tellement de fourmis que je ne peux pas bouger.

— Ils l'ont emmené pour des examens, m'explique Dallas. Il a l'air aussi épuisé que moi. Quant au fauteuil de Gavin, il est vide.

— Où est-ce que...

— Il est rentré. Je lui ai demandé de garder la maison pour nous et je lui ai dit qu'on l'appellerait si on avait besoin de quelque chose.

Je hoche la tête et tente d'avaler ma salive, mais j'ai l'impression que ma bouche est pleine de sable.

— J'ai vu un neurologue ce matin. J'ai oublié son nom. Il m'a plus ou moins dit la même chose que ce que le médecin t'a expliqué hier, d'après ce que m'a raconté Gavin.

C'est grave. Vraiment grave. Je le vois à la façon dont ses épaules sont affaissées, dont sa tête est baissée, mais je ne suis pas encore prête à avoir cette conversation.

— J'ai dormi longtemps ?

— Presque seize heures. Tu étais épuisée. On n'a pas arrêté ces temps-ci... Peut-être que j'ai été trop exigeant.

— Ne t'en fais pas, je vais bien. Qu'est-ce que le médecin a dit ? Il y a du nouveau ?

Il se penche vers moi. Ses yeux ont la même expression que celle du Dr Paulsen hier.

— Dixie, je sais que c'est dur et, crois-moi, s'il y a bien quelqu'un qui sait que papy est un battant, c'est moi. Mais je pense qu'il faut qu'on discute de...

— Tu veux signer le papier.

Je le connais, je savais qu'il penserait que c'était la meilleure chose à faire à la seconde où le médecin lui en parlerait.

— Avoir des infirmières qui le torchent et qui le tournent pour qu'il n'attrape pas d'escarres... je pense qu'il détesterait ça. Quand je le vois allongé là en sachant qu'il ne sera plus jamais le même, qu'il va passer le reste de sa vie comme ça, je me dis qu'on n'a pas le droit de le laisser dans cet état. Je pense qu'il préférerait partir.

— Tu te rends compte que, si on fait ça, ils vont le marquer comme une bête qu'on envoie à l'abattoir ? Il va avoir un bracelet qui veut dire « Laissez-moi mourir » ! J'ai l'impression qu'on le laisse tomber. Qu'on n'essaie même pas de se battre pour lui.

Je suis tellement bouleversée que j'arrive à peine à finir ma phrase. Dallas a les yeux pleins de larmes. Je ne crois pas l'avoir jamais vu pleurer.

— D'accord. Alors on ne signe pas. Pas tant que tu n'es pas prête.

J'apprécie qu'il n'argumente pas, car je n'ai vraiment pas la force de me lancer dans ce genre de débat. Je sais qu'il a raison : papy serait furieux de savoir qu'on l'a laissé végéter dans ce lit sans aucune dignité. « Je suis un ancien combattant, bon sang de bonsoir ! » Voilà ce qu'il nous dirait s'il pouvait parler. Dallas me prend dans ses bras et me berce en me murmurant qu'il m'aime et qu'il est désolé.

— J'étais censée lui faire du pain de viande.

Je suis incapable de penser à autre chose.

C'est tout ce qui me reste : l'espoir qu'il va se réveiller, que je lui ferai du pain de viande et que la vie continuera comme avant.

Au bout de quatre jours, Dallas se fâche et me menace de me faire interner dans le service psychiatrie si je ne vais pas me reposer. Il ne plaisante pas : je l'ai entendu dire à Gavin qu'il lui donnait vingt-quatre heures pour trouver un moyen de me convaincre de rentrer à la maison. Dans le cas contraire, il demande à un psy de venir m'examiner.

Je n'ai pas vraiment mangé quoi que ce soit de consistant depuis qu'on est revenus de Nashville, je n'ai pas non plus pris de douche et j'ai l'air d'un vrai zombie. Je le vois à chaque fois que je passe devant le miroir de la petite salle de bains attenante à la chambre de papy.

« Rentre à la maison, Bluebird, juste pour une nuit. Prends une douche, fais un vrai repas et passe une vraie nuit de sommeil dans ton lit. Ensuite, je te ramène ici. »

C'est la promesse que me fait Gavin tous les jours. Dallas et lui se relaient sans arrêt et quelque chose me dit que ce n'est pas uniquement pour veiller sur papy. S'ils sont tout le temps à l'hôpital, c'est aussi pour garder un œil sur moi.

Depuis quatre jours, j'ai brossé ses cheveux gris, je lui ai coupé les ongles et je l'ai rasé. Ses paupières bougent de temps en temps, surtout quand je lui parle d'Austin, et aussi lorsqu'on n'est que tous les deux et que je lui parle de Gavin. Mais, à part ça, il n'y a pas vraiment eu de changement. J'ai joué du *fiddle* pour lui à deux reprises et jusque-là personne ne s'est plaint. La première fois, j'ai cru que papy m'avait serré la main, mais les docteurs ont dit que c'était juste un réflexe musculaire et que ça ne voulait rien dire.

Une infirmière entre dans la chambre et prend ses constantes avant de me poser des questions. Est-ce que j'ai mangé, est-ce que je veux qu'elle m'apporte quelque chose à grignoter... Quand elle me demande si j'ai déjà pensé à me faire du mal, je comprends qu'elle n'est pas juste en train de me faire la conversation. Dallas a parlé au psy et elle est là en reconnaissance.

Quand elle quitte la chambre, je me tourne vers Gavin, qui est le chien de garde de service aujourd'hui. Il ronfle doucement, installé dans un fauteuil à côté de moi. J'appuie ma tête sur son épaule et je passe mon bras sous le sien. Il prend ma main et la serre doucement.

— D'accord. On rentre à la maison.

Je m'attendais à trouver une maison en désordre et des meubles recouverts de poussière, un peu comme dans les films. A ma grande surprise, c'est loin d'être le cas. Les volets jaunes sont ouverts, le plancher brille, toute la maison est propre et bien rangée. Dallas et Gavin s'en sont bien occupés.

J'effleure du bout des doigts le canapé beige à fleurs et une foule de souvenirs me reviennent. Ce sofa a rempli tellement de rôles différents pour nous au cours des années : il nous a servi de planque pendant nos parties de cache-cache, de perchoir quand on jouait à chat... C'est aussi sur lui que je me suis assise pendant des années pour jouer à des jeux de société avec mes grands-parents, avant qu'ils ne cèdent à nos supplications et qu'ils achètent une télévision.

Apparemment, ces jours-ci, le canapé a aussi fait office de lit. Il y a un oreiller et une couverture soigneusement pliée à une des extrémités.

J'entends Gavin mettre l'eau en route dans la salle de bains et je suppose que c'est pour lui, mais il réapparaît presque aussitôt dans le salon. Quand il entre dans la pièce, je suis plantée devant le piano, avec mes doigts qui se promènent sur les touches. *Do, ré, mi...* Je peux encore entendre la voix de Mamie.

« *Do, ré, mi*, Dixie Leigh. Un, deux, trois. »

— La douche n'attend que toi, ma belle. Donne-moi tes habits, je vais les mettre à la machine.

Je ne sais même plus quand j'ai enfilé le jean et le T-shirt que je porte. Je ne discute pas, je ne me lance pas dans un grand discours sur le fait que je suis une adulte responsable qui peut se débrouiller toute seule. Je me contente de me déshabiller et de lui tendre mes vêtements. Gavin disparaît dans le couloir et je vais dans la salle de bains. La pièce est déjà pleine de vapeur d'eau, ce qui m'arrange bien. Comme ça, je ne peux pas me voir dans le miroir.

Je me mets sous le jet et je laisse l'eau me débarrasser du poids des dernières semaines. Je le porte à bout de bras depuis si longtemps que je n'ai plus de forces. Je me lave en réfléchissant à toutes les choses que je vais dire à papy quand il va se réveiller. Premièrement, je ne partirai plus jamais. Je trouverai un job en ville et je pourrai toujours jouer de la musique sous le porche pour lui tous les soirs. Deuxièmement, je vais lui passer un savon. Et troisièmement, je vais m'asseoir et l'écouter me raconter absolument tout ce qu'il sait sur la vie et la musique. Chaque journée avec lui était une leçon et j'ai encore tellement de choses à apprendre.

Sauf que je prends soudain conscience d'une chose : si papy meurt, lui et mamie seront enfin réunis. C'est ce qu'il a toujours voulu. Il n'aura plus à passer des journées entières assis seul dans cette maison, à songer à combien elle lui manque. Ils formaient un sacré couple... « une équipe », comme ils le disaient toujours. Il n'a plus jamais été le même depuis son décès.

Je sors de la douche et m'enveloppe dans une serviette que Gavin a sûrement dû sortir pour moi. Je passe la main sur le miroir pour en retirer la buée et j'observe mon reflet. Si papy me voyait, il aurait honte de moi. Il aurait honte de me voir dans cet état, si maigre et hagarde, en deuil comme s'il était déjà mort.

Quand on a appris que mamie était malade, il nous a fait asseoir près de lui, avec Dallas, et il nous a demandé de faire en sorte que chaque jour qui lui restait à vivre soit rempli de rires et de joie. Il ne voulait surtout pas qu'on pleure ou qu'on se morfonde sur notre sort, alors on a fait de notre mieux et on a retenu nos larmes, jusqu'à ce qu'elle nous quitte, six mois plus tard. Le jour de son enterrement, en revanche, on a sangloté pendant des heures et papy n'a rien fait pour tenter de nous en dissuader. Lui aussi avait les yeux brillants ce jour-là. Après ça, un mois s'est écoulé sans qu'il me retrouve dehors sous le porche pour ma leçon de *fiddle* quotidienne. Mais j'ai continué à aller l'attendre tous les jours, jusqu'à ce qu'il me rejoigne un matin après son café. « Tu as la beauté d'une fleur et la résistance d'une mauvaise herbe, ma petite Dixie », a-t-il dit ce jour-là, avant de me donner quelques conseils pour détendre mes doigts.

Je ne suis pas sûre de ressembler à une fleur, mais en ce qui concerne la mauvaise herbe, je vais essayer. Je lui dois d'être plus forte et plus résistante que jamais.

J'enfile un vieux bas de pyjama rayé et un débardeur, je me démêle les cheveux et je rejoins Gavin dans la cuisine. En le voyant devant la gazinière, en pleine préparation de macaronis au fromage — mon plat préféré —, je suis partagée entre l'envie de l'embrasser et celle de le mettre dehors. Dallas a déjà dû annuler deux concerts cette semaine et je sais à quel point Gavin a besoin d'argent. Ils feraient mieux de s'en aller tous les deux, je peux très bien m'occuper de papy toute seule. Les mots se forment dans mon esprit, mais je n'arrive pas à les prononcer. A la place, je me mets à table en souriant du mieux possible et il dépose devant moi une assiette fumante et un verre de thé glacé.

— Je n'arriverai jamais à manger tout ça. Tu as fait toute la boîte ?

— Non, juste la moitié, dit-il en s'installant en face de moi.

Pendant un instant, je me contente de le regarder manger, reconnaissante qu'il soit là avec moi.

— Merde, lâche-t-il soudain. J'ai oublié que tes grands-parents disaient toujours une prière avant le repas. Tu veux le faire ?

Je me mets à rire et Gavin me dévisage d'un air sincèrement inquiet.

— Je pense que Dieu me pardonnera, pour une fois. Il a dû voir que j'étais un peu distraite.

Il me sourit et pointe sa fourchette dans ma direction.

— Mange, dans ce cas.

J'obéis et on évoque en riant les crises que piquait mamie quand elle nous surprenait en train de manger avant d'avoir rendu grâce.

— Sérieusement, j'étais persuadé qu'elle avait une ligne directe pour parler au bon Dieu. Une fois, je lui ai dit que je ne servais à rien et que je finirais en enfer parce que mes parents n'étaient pas mariés et que ma mère ne savait même pas qui était mon père.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

— Elle m'a dit : « Noé était un alcoolique, Jacob était un menteur, Moïse bégayait et Lazare était mort. Dieu trouve une utilité à chacun, aux bâtards comme aux autres. »

Je m'étrangle de rire et je plaque une main devant ma bouche pour ne pas recracher mes pâtes. C'est tout à fait le genre de choses que mamie disait.

— Elle avait vraiment réponse à tout.

— Ça me rappelle quelqu'un.

— Qui ? Moi ?

— A ton avis ? me taquine-t-il en haussant les sourcils.

— Je voudrais bien.

Ça ressemble plus à un grommellement qu'à une vraie phrase, et je reporte mon attention sur mon assiette. Je suis loin d'avoir réponse à tout. Je n'ai pas la réponse en ce qui concerne papy. Je ne sais pas comment concilier le groupe et ce qui se passe dans ma vie. Et je sais encore moins comment avouer à mon frère que je suis amoureuse de son meilleur ami et que je l'ai toujours été.

Quand j'ai fini de manger, je me lève avec l'intention de rincer mon assiette et je bâille à gorge déployée.

— Tu as sommeil ? demande Gavin.

— Un peu. Je pense que je vais me coucher de bonne heure pour retourner à l'hôpital tôt demain matin. Merci pour le dîner.

— Bonne nuit, Bluebird, dit-il doucement.

Là-dessus, il s'empare de mon assiette et la pose dans l'évier. Pendant une seconde, quelque chose flotte entre nous, comme une étincelle qui n'aurait besoin que d'un souffle pour s'embraser. Mais presque aussitôt il me tourne le dos et je vais me coucher. Seule.

\* \* \*

La dernière chose que je me rappelle, c'est d'avoir regardé les ombres des branches d'arbre qui sont devant ma fenêtre danser au plafond. J'ai dû finir par m'endormir car, quand j'ouvre les yeux, je suis dans mon lit et il fait encore nuit. Je titube jusqu'à la salle de bains et ce n'est qu'après m'être passé un peu d'eau sur le visage que je reviens à la réalité. Je me rappelle pourquoi je suis de retour, pourquoi je suis à la maison. Je retourne dans ma chambre et j'envoie un texto à Dallas pour lui demander des nouvelles de papy. Il doit dormir car, au bout de plusieurs minutes, il ne m'a toujours pas répondu.

Incapable de me rendormir, je me relève pour aller au salon. Peut-être que jouer sur le vieux piano de mamie va me reconforter un peu. Je m'arrête sur le seuil. Je pensais que Gavin dormait peut-être dans la chambre de Dallas ce soir, mais non, il est là, sur le canapé. Son torse nu se soulève régulièrement et je prends quelques secondes pour le regarder dormir, avant de faire demi-tour sans bruit.

J'ai l'impression d'étouffer dans ma chambre, alors je laisse la porte entrouverte. Il fait toujours chaud dans la maison car il n'y a pas l'air conditionné, à part dans la cuisine et la chambre de papy. Je retire mon bas de pyjama et je me roule en boule, mon oreiller dans les bras, en essayant de ne pas repenser à toutes les fois où papy m'a bordée quand j'étais enfant.

Mon oreiller est humide et je me demande si c'est parce que j'ai pleuré ou bavé dans mon sommeil. Peut-être les deux.

J'entends alors la porte de ma chambre grincer doucement. Elle s'ouvre complètement, laissant passer un peu de lumière en provenance du couloir. Gavin ne prononce pas un mot. Il ne me demande pas si je vais bien ou si j'ai besoin de quelque chose. Il avance jusqu'à mon lit et se glisse près de moi sous la couverture.

— Excuse-moi de t'avoir réveillé.

Il me serre contre son torse et me berce tendrement.

— Je ne dormais pas. Et même si je dormais, tu pourrais bien jouer du piano toute la nuit si tu en as envie, ça ne me dérangerait pas.

Les vibrations de sa voix caressent ma joue et je prends soudain conscience de la proximité de nos deux corps. Je ne porte qu'un débardeur usé et une culotte, et lui un boxer. Passer du désespoir le plus total à un besoin irréprensible de chaleur et de réconfort n'a pas de sens et pourtant, en quelques secondes, mon corps n'est plus du tout sur la même longueur d'onde.

— Gavin, je voudrais...

En réalité, je ne sais pas ce que je veux. J'ai juste le sentiment que mon sang est glacé dans mes veines et que la seule façon de ne pas mourir gelée est de presser mon corps contre le sien.

— Prends tout ce que tu veux. Tout ce que j'ai est à toi. Dis-moi ce que tu veux que je fasse pour que tu te sentes mieux.

J'enroule ma jambe autour des siennes et je l'attire plus près.

— C'est toi que je veux.

Même si la maison est vide à part nous, je parle tout bas, comme si j'avais peur que quelqu'un découvre notre secret.

— Je suis tout à toi, Bluebird. Je l'ai toujours été.

Je m'assieds pour retirer mon haut et je vois ses yeux scintiller dans l'obscurité quand je me mets à califourchon sur lui. Il reste parfaitement immobile jusqu'à ce que je l'embrasse : là, il se redresse, prend mon visage entre ses mains et me rend mon baiser avec fougue.

— Je veux te sentir en moi, Gavin.

Sans un mot, il nous retire nos sous-vêtements et vient au-dessus de moi. Je le prends par les hanches pour l'attirer contre moi, mais soudain il se fige.

— Attends. Tu es sûre ? Je n'ai rien sur moi.

— Certaine.

Sans me lâcher, il s'allonge sur le dos, et je descends doucement sur son sexe jusqu'à ce qu'il soit entièrement en moi.

Je sais que c'est mal de prendre du plaisir de cette façon pendant une tragédie, un peu comme de jeter des bouteilles en verre contre un mur de briques le jour des funérailles de ses parents. Mais Gavin est là pour me rappeler qu'au milieu de cette douleur je suis en vie. Il me laisse faire, il me laisse bouger contre lui jusqu'à alléger un peu ma peine, encore et encore, jusqu'à l'épuisement. Enfin, lorsqu'il a la certitude que je suis rassasiée, lui aussi se laisse emporter et jouit en m'étreignant de toutes ses forces.

— Ce n'est pas pour ça que je suis venu, dit-il alors que je reprends mon souffle. Je ne voulais pas profiter de toi. Je veux seulement...

— Je sais. Bonne nuit, Gavin.

Je l'embrasse doucement sur l'épaule.

— Bonne nuit, Bluebird.

Il me prend dans ses bras et j'enfouis mon visage dans son cou. Les battements de son cœur me bercent jusqu'à ce que le sommeil m'emporte.



Mon grand-père est mort le jour de mon anniversaire.

Je m'étais absentée quelques minutes pour aller chercher des cafés et, à mon retour, j'ai trouvé Dallas dans le couloir. Il m'attendait devant la porte de la chambre avec cette expression sur le visage. Cet air si malheureux et si désolé qu'il en paraissait plus vieux de plusieurs années et encore plus épuisé qu'il ne l'était. Au moment où nos yeux se sont rencontrés, j'ai compris que papy n'était plus là.

Je ne m'étais même pas rendu compte que c'était mon anniversaire, et je crois que Dallas et Gavin non plus. Si je m'en suis souvenue, c'est uniquement parce que Robyn m'a envoyé un message pour me le souhaiter et me demander comment papy allait.

C'est vraiment étrange, quand quelqu'un meurt le jour de votre anniversaire. Jusqu'à la fin de ma vie, cette date ne marquera plus seulement une autre année vécue, mais aussi une année de plus depuis qu'il est parti.

Je suis totalement sous le choc quand Dallas me ramène à la maison. Il appelle le funérarium depuis la voiture et prend rendez-vous pour qu'on aille choisir les fleurs et un cercueil. Comme quand on était petits, Dallas vient à la rescousse, me protège. Grâce à lui, je n'ai pas à m'occuper de tous ces détails si atrocement douloureux. Il tend le bras vers moi et me serre la main pendant qu'il continue sa conversation, mais les mots qu'il prononce ne forment aucune phrase cohérente dans mon esprit.

Je regarde vaguement dehors, entre les rigoles de pluie qui dégoulinent le long de ma fenêtre. A l'horizon, je vois le champ qui entoure la mare des Baker. La plupart des lupins bleus ont disparu à cette période de l'année, mais les pissenlits tiennent le coup.

« Tu sais, Dixie Leigh, les pissenlits sont plus forts qu'ils en ont l'air », m'a dit papy un jour où je faisais un vœu en soufflant sur des aigrettes de pissenlit. « Comme ils sont dispersés par le vent, ils ne choisissent pas l'endroit où ils grandissent, mais ils arrivent à pousser presque n'importe où. »

Je l'avais trouvé triste cet après-midi-là, mais je n'avais jamais compris pourquoi. Jusqu'à maintenant.

J'avais fait un vœu en soufflant. J'avais souhaité que mes parents reviennent, pour que Dallas et moi puissions rentrer à la maison.

J'ai tellement mal au cœur que je porte la main à ma poitrine, en espérant que ça l'empêchera d'exploser.

Les pissenlits ne choisissent pas le lieu où ils poussent et je n'ai pas choisi non plus.

On m'a arrachée à ma jolie petite vie pour me jeter dans un monde complètement différent. Un monde bien moins raffiné et, surtout, beaucoup plus humble.

Si j'avais grandi avec mes parents, j'aurais pris des cours de piano auprès du professeur le plus cher que ma mère aurait trouvé — sans doute un type collet monté en cravate qui n'aurait pas pu faire la différence entre bluegrass et rhythm and blues. Au lieu de ça, c'est mamie qui nous a appris à jouer, à Dallas et à à moi. Elle nous faisait cours tous les samedis après-midi et elle nous faisait nous entraîner toute la semaine, une heure chacun après le dîner.

En voyant que j'aimais le violon, ma mère m'aurait envoyée dans une école branchée arts et elle m'aurait sûrement inscrite à des cours de violoncelle pour faire bon poids. Mais, à Amarillo, je me levais à l'aube le samedi pendant que papy prenait son premier café du matin et j'allais l'attendre sur un vieux banc en pierre dans le jardin. Il me rejoignait après son second café et me donnait quelques instructions et une tape sur la tête avant de retourner à l'intérieur. Après ça, je passais la journée à m'entraîner et à martyriser les oreilles des chiens du voisinage.

Un sanglot monte dans ma gorge et les larmes se mettent à rouler sur mon visage. Je ne sais pas si c'est parce que je culpabilise de ne pas avoir été dans sa chambre quand il est mort ou si c'est parce que j'ai enfin arrêté d'espérer le retour de mes parents.

— Dixie, ça va ?

Je m'essuie précipitamment les joues et je me force à sourire à Dallas. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il n'était plus au téléphone.

— Oui, c'est juste que... Tu t'es déjà demandé ce qui nous serait arrivé si papa et maman n'étaient pas... Enfin, tu sais.

Il garde le silence quelques instants avant de me répondre :

— Pas vraiment, non. Je me suis toujours dit que ça ne servait à rien de penser à ce genre de choses. Ils sont morts et papy et mamie nous ont élevés, c'est tout.

— Je sais. Je me disais juste que... j'aime bien notre vie et nos souvenirs. Ça me rend triste de me dire que, si on n'était jamais tombés sur les vieux instruments de papy dans cette cabane, on n'aurait peut-être jamais appris à jouer. Et en même temps je me sens coupable de penser ça, parce que ça me donne l'impression que papa et maman ne me manquent pas assez et que...

— Tu n'étais qu'une gamine, Dix. Crois-moi, ils t'ont bien assez manqué, et penser à ce qui aurait été différent est une perte de temps. Réfléchis plutôt à l'endroit où pourrait être rangé le costume marron de papy, celui qu'il porte toujours aux mariages et aux enterrements. M. Phillips veut qu'on le lui apporte au funérarium à la première heure demain matin.

Il serre les mâchoires et je vois qu'il est mal à l'aise. Il a toujours été plus doué pour l'action que pour les émotions, comme s'il avait appris à ne jamais les laisser prendre le dessus. J'aimerais tant savoir comment il fait, parfois.

— D'accord. Je m'en occupe.

*Les pissenlits arrivent à pousser presque n'importe où.*

\* \* \*

Les funérailles ont lieu au funérarium de M. Phillips, à la sortie de la ville. Je n'en reviens pas du nombre de personnes qui sont venues lui rendre hommage. Tous les amis avec qui il buvait son café au marché sont là, à discuter comme de vraies pipelettes, et chacun d'eux me prend dans ses bras. Leur chapeau à la main, ils saluent Dallas et nous disent à quel point ils admiraient papy pour tout ce

qu'il avait accompli dans la marine, et combien ils aimait qu'il leur raconte des blagues. Je hoche la tête en souriant faiblement. Il ne nous racontait jamais de blagues, à nous.

A part ça, tout le reste est flou et tous les visages qui défilent devant moi se mélangent, entre larmes et condoléances. Le pasteur de l'église baptiste où papy avait arrêté de se rendre après la mort de mamie dit quelques mots et invite tout le monde à se mettre en route pour le cimetière.

Sur sa tombe, je joue *Amazing Grace* sur Oz et tout le monde garde la tête baissée, visiblement ému. Mme Lawson et quelques autres dames de la paroisse passent ensuite à la maison avec des gratins, des gâteaux et plus de tartes que le réfrigérateur ne peut en contenir. Quelques personnes s'attardent un peu, alors je leur prépare du café pendant qu'elles regardent de vieilles photos et évoquent des souvenirs. Par la fenêtre, j'aperçois Jaggerd, assis seul sur le perron. Gavin, lui, circule dans le salon avec une cafetière pleine à la main. Je m'apprête à le rejoindre quand des éclats de voix attirent mon attention. C'est Dallas, qui est en train de crier sur quelqu'un à l'arrière de la maison.

Au début, je crois qu'il est au téléphone, mais un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine m'indique que je me trompe. Je reconnais immédiatement les boucles rousses de Robyn Breeland. Elle est venue aux funérailles et nous a tous les deux serrés dans ses bras, mais Dallas a reculé au bout d'une demi-seconde. Il ne l'a même pas regardée quand il l'a remerciée d'être venue. Mamie lui aurait botté les fesses en le voyant se comporter aussi mal. Quant à moi, même s'il ne me l'a jamais vraiment dit, je crois comprendre pourquoi il est comme ça. J'ai le sentiment que, s'il garde ses distances avec Robyn, c'est parce qu'il tient encore à elle.

— Si je peux faire quoi que ce soit...

— Pas la peine, tout est sous contrôle. Mais merci quand même.

Sa voix est si cassante que je rentre la tête dans les épaules. *Au moins, il a dit merci.* Le pire, c'est qu'il ne sait même pas à quel point il est blessant. Enfin... j'espère.

— Salut, toi.

L'arrivée de Jaggerd dans la cuisine me prend par surprise et je sursaute légèrement.

— Salut, Jag.

Je lui souris et je lui tends une part de tarte, mais il secoue la tête.

— Est-ce qu'on peut s'asseoir un instant ? J'aimerais te parler de quelque chose.

— Bien sûr.

Je m'assois sur une des chaises et je croise les mains sur la table. J'aimerais bien avoir une tasse de café à tenir pour me donner une contenance, mais je n'en ai pas, alors je martyrise mes ongles d'un air absent. J'ai l'impression que je n'ai pas eu le temps de respirer entre le moment où je suis arrivée à l'hôpital et celui où j'ai appris que papy était décédé. Et dire que c'était il y a déjà trois jours.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas très important. Rien qui nécessite que tu t'en occupes tout de suite, prévient Jaggerd.

Une mèche de cheveux lui tombe dans les yeux. Il aurait bien besoin d'une coupe, mais il est du genre à ne pas aller chez le coiffeur à moins que sa petite amie ne prenne rendez-vous à sa place.

— C'est à propos du camping-car. Je voulais juste te dire que ça ne me dérange pas de le garder aussi longtemps que tu voudras. Le seul petit souci, c'est que mon père va s'attendre à ce que l'emplacement continue à être payé et tu sais à quel point il peut être con pour ce genre de trucs.

— Le camping-car ?

Jaggerd me regarde comme si je venais de faire une blague qu'il n'aurait pas comprise.

— Oui, le camping-car de tes grands-parents. L'American Coach Heritage, tu sais ?

Je secoue la tête. Je n'ai pas la moindre idée de ce dont il parle.

— Ils l’ont acheté juste avant que vous emménagiez ici, avec Dallas. Ils avaient prévu de faire un grand voyage mais...

Il se tortille sur sa chaise, mal à l’aise.

*Mais, après, mes parents sont morts et ils se sont retrouvés avec deux gosses qui n’étaient pas les leurs sur les bras. L’émotion me serre la poitrine.*

— Tu n’étais pas au courant ?

— Non.

— Une belle bête. Je suis sûr que tu pourrais en tirer pas loin de cent mille dollars. Il est garé sur un emplacement que ton grand-père nous loue depuis des années, derrière le garage. Je le sors de temps en temps pour faire tourner le moteur, et je change l’huile et le liquide de refroidissement tous les ans.

— Oh... Merci.

Je suis bien trop choquée par ce que je viens d’apprendre pour trouver autre chose à dire. Ils allaient partir en voyage, et on les en a empêchés.

— La carte avec l’itinéraire qu’ils pensaient emprunter est encore dedans. Ils avaient prévu plusieurs routes différentes et entouré les endroits où ils voulaient aller. Tu peux venir jeter un coup d’œil quand tu veux, tu n’as qu’à m’envoyer un message.

J’acquiesce. Pour la première fois, je comprends ce que ça fait que d’être K-O. S’il fallait une image pour un dictionnaire illustré, je pense que ce serait moi à cet instant.

— Si tu décides de le vendre, je pourrai sûrement trouver un acheteur digne de confiance parmi les clients du garage.

— D’accord.

Je me force à sourire et je me lève dans l’espoir de mettre fin à cette conversation. J’ai besoin d’être un peu seule pour assimiler ce que je viens d’apprendre, et Jag a l’air de comprendre car il se lève à son tour.

— Je suis vraiment désolé pour ton grand-père et pour tout le reste, Dixie. Et quand je dis *tout*, ça inclut aussi le fait d’avoir agi comme un abruti jaloux quand on était ensemble. Tu ne méritais pas ça. Tu mérites beaucoup mieux.

Je lisse les plis de ma robe noire et joue distraitement avec le collier de perles qui orne mon cou, un bijou hérité de ma grand-mère.

— Merci, mais ne t’en fais pas, c’est oublié. C’est du passé, tout ça.

— Si tu penses rester en ville quelque temps, j’adorerais t’emmener dîner. Pour me faire pardonner d’avoir oublié ton anniversaire.

Est-ce que je vais rester en ville quelque temps ? Voilà une excellente question.

— Si tu veux. Ce serait sympa.

Il me serre amicalement dans ses bras et je me raidis en entendant quelqu’un s’éclaircir la gorge. Gavin se tient dans l’encadrement de la porte, une cafetière vide à la main. Jaggerd me serre un peu plus fort pendant un bref instant, puis il me lâche.

— Il n’y a plus de café, annonce Gavin. Tu veux que j’en refasse ?

— Je m’en occupe.

— Je t’appelle, dit Jaggerd.

Il toise Gavin en sortant et c’est le moment que mon frère choisit pour faire irruption dans la cuisine. J’ai l’impression d’être en train de regarder un soap opera très étrange.

— D’accord. Super.

Je lance un regard appuyé à Jag. Pourvu qu'il comprenne ce que ça veut dire. Je préfère qu'il ne parle pas du camping-car ou du projet de mes grands-parents à Dallas pour le moment. Pas avant que j'aie réussi à assimiler tout ça.

— Salut, Dallas, lance Jaggerd en serrant la main de mon frère. J'espère qu'on se recroisera bientôt... dans d'autres circonstances.

— Moi aussi, répond Dallas avant de l'accompagner dehors.

D'une main tremblante, j'entreprends de refaire du café... et renverse des grains partout sur le plan de travail. Gavin pose la cafetière à côté de moi pour m'aider à nettoyer. Sauf que, naturellement, je donne un coup de coude dedans, que la cafetière tombe et qu'elle se brise en mille morceaux à mes pieds.

Je n'ai pas pleuré à l'enterrement. J'ai même réussi à contenir mes larmes en jouant *Amazing Grace* alors que tout le monde sanglotait. Mais là, je m'effondre. Savoir que ma simple existence a empêché mes grands-parents de vivre leur rêve et que c'est peut-être ma faute si Dallas ne parvient pas à réaliser le sien depuis tout ce temps... C'est trop.

— Je m'en occupe, Bluebird. Ne bouge pas.

Gavin attrape un torchon pour ramasser les plus gros morceaux pendant que Dallas s'empare d'un balai et d'une pelle pour les plus petits. Mes bras enroulés autour de moi, je tremble violemment et Gavin me murmure que je ferais peut-être mieux d'aller m'allonger.

— File, ma chérie, intervient Mme Lawson qui est venue voir ce qui se passait. Je me charge de mettre toutes ces vieilles commères dehors. Va donc te reposer.

Elle passe son bras frêle autour de mes épaules et m'escorte à l'extérieur de la cuisine. Je remercie les personnes présentes d'être venues et je me retire, enfin, dans le refuge de ma chambre.

Le seul problème, c'est que, même ici, je ne suis plus vraiment à l'abri. Parce que, lorsque je m'allonge dans mon lit, je suis cernée par l'odeur de Gavin. Elle est partout, sur la couette, sur les draps...

Je commence à peine à somnoler lorsque ma porte s'ouvre doucement, laissant apparaître des cheveux roux.

— Dix ? Tu es là ?

Les yeux émeraude de Robyn Breeland sont un peu rougis, mais ils pétillent autant que d'habitude. Je m'assois dans mon lit et repousse les couvertures sur mes pieds.

— Salut. Désolée d'avoir laissé tout le monde en plan. Je voulais te voir mais...

— Ne t'excuse pas. C'est l'enterrement de ton grand-père, tu n'es pas là pour divertir tes invités.

Je souris et elle s'assied à côté de moi. Les petites taches de rousseur sur son nez se voient moins qu'avant car elle porte un peu plus de maquillage. Sa robe noire et sa petite veste en tweed lui vont à merveille et mettent en valeur sa silhouette menue. Elle est pleine d'allure et vraiment sophistiquée.

— Tu as l'air en super forme, Rob. J'ai l'impression que je ne t'ai pas vue depuis une éternité.

Elle acquiesce tout en retirant ses chaussures à talons hauts.

— Ça a été la folie avec mon nouveau travail. J'ai vu des photos d'Austin sur le Net et j'ai entendu dire que vous aviez eu un showcase à Nashville ?

Mon cœur se serre en repensant à cette soirée.

— Ce n'était pas juste pour nous. C'était une sorte d'audition avec plusieurs autres groupes. On a décroché une place à la dernière minute.

Elle scrute mon visage attentivement, à la recherche d'indices. Elle sent que je ne lui dis pas tout. Elle a toujours été le genre d'amies qui comprenait les choses sans que j'aie besoin de trop en dire.

— Gavin m'a dit que ça s'était bien passé. Vous avez même signé avec un manager, il paraît ? C'est super-excitant !

Je hausse les épaules. Ça ne l'est plus tant que ça. Plus depuis que la femme qui devait m'offrir la vie dont j'ai toujours rêvé m'a mise sur la touche.

— Oui. Enfin, tout ça me passe un peu au-dessus de la tête en ce moment.

— J'imagine, oui... Bon, assez parlé pour ne rien dire. Comment tu vas ? Réellement ?

C'est le moment où je suis censée sourire courageusement et lui dire que c'est dur, mais que je m'accroche. Qu'il est avec mamie maintenant et qu'il ne souffre plus. Mais c'est Robyn, alors j'opte pour une version moins édulcorée.

— Je n'en sais rien. Je lui avais parlé peu de temps avant et il avait l'air en pleine forme. On avait discuté, je devais lui faire du pain de viande. Et ensuite... Ensuite, Mme Lawson a appelé et la Terre s'est arrêtée de tourner.

— Je suis sincèrement désolée, Dix. Il était tellement gentil. Je sais à quel point vous étiez proches et combien il comptait pour toi.

Elle passe un bras autour de mes épaules et me serre contre elle.

— Il a été comme un père pour moi après la mort de papa. Je me rappelle quand je venais chez vous le samedi matin, avec mon jogging moche et ma queue-de-cheval mal faite. Il m'accueillait toujours de la même façon.

— « Bonjour, belle demoiselle », dit-on toutes les deux en même temps.

Il disait toujours ça. Il était de la vieille école, un vrai gentleman en toutes circonstances.

— Tu te souviens de la fois où il a surpris Dallas et Gavin en train d'essayer d'acheter de la bière au supermarché ?

Un petit rire m'échappe.

— Comment je pourrais l'oublier ? Il les a fait asseoir à la table de la cuisine et il les a forcés à boire le pack entier de douze bières. Une marque immonde, en plus.

— Ils ont dû regretter de ne pas avoir essayé d'acheter un pack de six.

— C'est sûr ! Gavin a tenu le choc, mais Dallas a été malade toute la nuit.

— Quand je pense qu'il a dû m'accompagner au déjeuner de la Société honorifique de la chambre de commerce le lendemain... En costume en plus. Il avait tellement mal à la tête qu'il a passé la journée avec ses lunettes de soleil sur le nez.

On rit toutes les deux. J'avais oublié ce détail. Robyn avait gagné un prix cette année-là pour un projet qu'elle avait organisé dans la communauté, et elle devait prononcer un discours devant le maire. Malgré sa gueule de bois, mon frère est allé avec elle et il l'a soutenue, exactement comme elle le faisait pendant nos répétitions, nos concerts dans des contre-allées et nos animations de fêtes d'anniversaire. Je me souviens que j'enviais la façon dont ils se regardaient, à l'époque. Ils avaient cette expression qui semblait vouloir dire qu'ils s'aimeraient toujours. Mais peut-être que j'étais juste jeune et naïve.

— J'ai entendu la façon dont il t'a parlé tout à l'heure. Quand vous étiez derrière la maison. Je sais qu'il se comporte comme un mufle, parfois, mais tu le connais... Il n'est pas doué dans ce genre de situations.

— Je sais et je te le répète : c'est l'enterrement de votre grand-père et vous n'êtes pas là pour amuser la galerie et faire des câlins à tout le monde. Vous venez de perdre un être cher. C'est normal de réagir comme ça.

Malgré tout, je sens bien qu'il l'a blessée. Elle ne l'admettra peut-être pas, mais il lui a fait de la peine. Ça fait quatre ans qu'ils ne sont plus ensemble, mais j'entends bien dans sa voix qu'elle tient

encore à lui. Au moins, pendant que je me concentre sur leurs problèmes, je ne pense pas aux miens.

— Il ne m'a jamais dit pourquoi vous aviez rompu. Je ne suis même pas sûre que Gavin sache.

Elle pousse un petit soupir et hausse les épaules.

— Certains jours, je ne m'en souviens même pas. Mais je crois surtout qu'on était jeunes et qu'on voulait prendre des chemins différents. Votre grand-mère venait de mourir et j'étais sur le point de partir à la fac. Dallas ne voulait pas quitter ton grand-père si tôt après le décès et il voulait travailler. Son projet, c'était d'économiser assez d'argent pour enregistrer une démo. Il espérait que, grâce à ça, vous seriez prêts à rejoindre le groupe au moment où tu finirais le lycée.

Je fronce les sourcils.

— Sauf que ça ne s'est pas passé comme ça. On a fini troisièmes au State Fair Sound Off, mais j'avais déjà accepté ma bourse d'études. Du coup, ça nous a seulement rapporté mille dollars et quelques poignées de main.

Les paroles de Mandy me reviennent. C'est ma faute si on n'est pas allés plus loin à l'époque.

— Mais les choses sont en train de changer, on dirait. Non ?

Je me raidis. J'aimerais hausser nonchalamment les épaules, mais elles sont trop lourdes et mon corps refuse de coopérer.

— Plus ou moins. En réalité, notre nouveau manager n'est pas vraiment ma plus grande fan, ni celle d'Oz d'ailleurs.

— Comment ça, pas ta plus grande fan ?

— Elle a suggéré que je ne monte pas sur scène pour le dernier morceau au showcase.

Robyn hausse tellement ses sourcils parfaitement sculptés qu'ils atteignent presque la racine de ses cheveux.

— Et toi, est-ce que tu lui as suggéré d'aller se faire foutre ?

Je secoue la tête sans pouvoir m'empêcher de sourire.

— Non.

Je soupire bruyamment. Ça fait du bien d'en parler à quelqu'un, même si j'ai honte de ne pas lui avoir tenu tête.

— J'étais nerveuse et un peu dans la lune, alors elle a dit que je ferais mieux de me mettre en retrait et de laisser Dallas briller seul sous le feu des projecteurs. Et elle savait des choses... sur Gavin et moi. Alors...

— Parce qu'il y a des choses à savoir sur toi et Garrison maintenant ? Et elle s'est servie de ça pour te faire du chantage ? Mais c'est du délire.

— Je sais. Mais c'était juste une chanson, alors je me suis dit que...

— Que rien du tout, oui. Tu en as parlé à ton frère ?

— Pas exactement, non.

— Dixie Leigh Lark, il faut que tu parles à Dallas. Et le plus tôt sera le mieux.

— Et qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? Au fait, Dallas, je couche avec Gavin, et notre nouveau manager a menacé de t'en parler si je refusais de passer mon tour et de te laisser tenter ta chance sans moi ?

Je ferme les yeux pour ne pas voir l'expression sur le visage de Robyn.

— Je vois, répond-elle doucement. Alors, comme ça, Garrison a fini par tenir tête à ton frère et faire le premier pas ? Il était temps.

— Non. C'est *moi* qui ai fait le premier pas. Elle me sourit d'un air approbateur.

— Bien joué.

— C'est compliqué. Avec tout ce qui s'est passé ces jours-ci, je ne sais pas du tout où on en est.

— Je m'en doute. Mais vous vous aimez depuis toujours, alors vous allez bien finir par trouver une solution. Ça s'arrangera, j'en suis sûre.

— Assez parlé de moi. A ton tour. Elle se redresse, les yeux brillants.

— Je suis sur un petit nuage. Je viens juste d'avoir une promotion. Midnight Bay sponsorise la prochaine tournée de Jason Wade et ils m'ont nommée responsable de la campagne promotionnelle.

Midnight Bay Bourbon est une marque de spiritueux. Ils ont embauché Robyn juste après le stage de fin d'études qu'elle a effectué chez eux. J'ignorais qu'ils sponsorisaient la prochaine tournée de Wade.

— C'est génial ! Jason Wade, c'est énorme. Tu l'as rencontré ? Il est comment ?

Elle rougit. Robyn Breeland qui rougit, ça, c'est nouveau.

— Un peu dragueur mais, tu sais, du style macho country au cœur tendre. Enfin, si ça se trouve, il ne pense pas la moitié de ce qu'il dit.

— Comme tous les mecs.

On rit et on parle encore de son travail pendant quelques minutes, ce qui a le mérite de me distraire. Malheureusement, elle finit par s'en aller et je me retrouve de nouveau seule, avec mes souvenirs et mes fantômes.



— Comment tu veux que je le sache ? Je t'ai dit que j'allais lui parler.

Les éclats de voix m'arrachent de force au doux cocon du sommeil et je m'enfouis aussi loin que possible dans les profondeurs de mon lit.

— Il était en retard et il nous a seulement vus à deux au moment du rappel. C'est tout ce qu'elle m'a dit.

Dallas crie presque dans la pièce d'à côté. Je me dépêtre de mes couvertures et je me frotte les yeux. Le collier de perles que j'ai oublié de retirer avant de m'endormir est incrusté dans mon cou et ma robe est entortillée autour de ma taille. Je grogne et consulte le réveil sur ma table de nuit. Il est un peu plus de 9 heures.

Je n'arrive pas à croire que j'ai dormi toute la nuit. Le souvenir des dernières vingt-quatre heures me revient et j'ai presque la tête qui tourne face à l'enchaînement des événements.

Je retire ma robe et mes perles pendant que Dallas continue à se disputer (avec Gavin, vraisemblablement). Puis, une fois que j'ai enfilé un jean et un T-shirt, je les rejoins dans le salon, curieuse de savoir ce qui leur arrive.

— Je ne veux pas passer à côté, moi non plus, mais tu ne peux pas te permettre de...

— Bonjour ! s'exclame Gavin.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il m'accueille avec un enthousiasme excessif.

— Bonjour, Dixie Leigh, dit Dallas en me voyant. Ça va ? Tu as bien dormi ?

S'ils pensent qu'ils vont m'avoir à coups de formules de politesse...

— Ça allait jusqu'à ce que vous me réveilliez en vous hurlant dessus. Qu'est-ce qui se passe ?

Au regard gêné qu'ils échangent, j'ai la nette impression qu'aucun d'eux ne va répondre honnêtement à ma question.

— Puisque c'est comme ça, je retourne me coucher.

Je tourne les talons, prête à rejoindre le doux refuge que constitue mon lit, quand la voix résignée de Dallas me retient :

— Attends. Il faut qu'on parle.

Avec un soupir, je prends place dans le fauteuil de papy.

— Je t'écoute.

Je n'aime pas du tout l'air inquiet avec lequel Gavin me regarde. Il porte un T-shirt sur l'évolution, avec des silhouettes : un singe, un homme debout, puis un homme assis derrière une batterie. Je suis sur le point de lui demander s'il a dormi ici cette nuit ou s'il est rentré chez sa mère, mais Dallas ne m'en laisse pas le temps.

— Barry Borscetti nous a entendus au showcase de Nashville. Il était en retard, mais il a vu le rappel et, apparemment, il était très impressionné. Il pense qu'on pourrait être de bons candidats pour une tournée qu'il organise et il aimerait nous revoir pour une audition. D'après Mandy, c'est très rare que ce soit lui qui se mette directement en contact avec des artistes.

— Barry qui ?

Je me tourne vers Gavin mais, à voir sa tête, il est déjà au courant.

— C'est un gros patron de maison de disques, précise Dallas. Il a fondé Clear the Air Records avant de passer chez Universal.

Ça ne veut pas dire grand-chose pour moi, mais je hoche la tête pour l'encourager à continuer, même si je n'écoute pas un mot de ce qu'il me dit parce qu'une phrase en particulier passe en boucle dans ma tête.

« Il était en retard, mais il a vu le rappel et, apparemment, il était très impressionné. »

Il a aimé le rappel, donc. La seule chanson pour laquelle je n'étais pas sur scène.

— Dixie, tu m'écoutes ?

— Désolée, je réfléchissais. Continue. Tu disais que Barry est quelqu'un de très important et qu'il avait été impressionné.

Mon frère hoche la tête, mais l'étincelle qui devrait briller dans ses yeux n'est pas là.

— Ce n'est pas tout. Mandy dit que, s'il nous inscrit sur cette tournée, l'étape suivante serait sûrement un gros contrat avec Universal.

J'appuie les coudes sur mes genoux et je me masse les tempes. Avec tout ce qu'on a à régler ici, rien que l'idée de repartir sur les routes m'épuise.

— Le seul problème, c'est que l'audition a lieu à Nashville demain. Ce qui veut dire qu'il faudrait qu'on parte ce soir.

Je relève brusquement la tête.

— Mandy ne pouvait pas repousser ? Ils ne savent pas qu'on vient d'avoir un décès dans la famille ?

— Ça ne dépend pas d'elle, Dixie Leigh. On ne faisait qu'en discuter avec Gavin vu que tu dormais, mais, maintenant qu'on est là tous les trois, on peut décider ensemble si on veut saisir cette opportunité ou pas.

— On a tellement de choses à faire ici... Le testament de papy, les factures de son enterrement, trier ses affaires...

— Il y a un milliard de trucs à régler, je sais, mais on pourrait toujours s'en occuper en revenant.

J'ai l'impression que je vais être malade. Je suis sur le quai d'une gare et le train de ma vie passe devant moi à toute vitesse. Soit je monte en marche, soit je le regarde s'éloigner. Le souci, c'est qu'à cet instant je n'ai absolument pas la force de courir après le train.

— Dis-lui le reste, Dallas. Il faut qu'elle sache la vérité.

Est-ce que je vais enfin découvrir pourquoi ils ont l'air aussi bizarres, tous les deux ? Je me tourne vers Gavin, mais il désigne mon frère du doigt, visiblement décidé à le laisser faire le sale boulot, ce qui m'irrite passablement.

Dallas soupire et se laisse tomber dans un fauteuil que papy adorait.

— Eh bien, Barry ne... Enfin, disons que Mandy n'a pas réussi à le convaincre qu'il avait besoin de nous voir tous les trois.

Je devrais être sous le choc, éprouver quelque chose. De la colère ? De la tristesse ? Et pourtant je ne ressens que du soulagement. Je n'ai aucune envie de reprendre la route et de laisser la maison et

les affaires de papy en désordre. Alors si ma présence n'est pas requise à l'audition, ça me va. Je souris à Dallas pour le rassurer.

— Pas de problème. S'il pense que ma présence n'est pas utile, ce n'est pas un drame. Vous n'avez qu'à y aller ensemble.

Ils se tortillent tous les deux, comme s'ils étaient reliés par un fil invisible.

— C'est plus compliqué que ça, Dixie. Mais ça n'a pas d'importance, lâche soudain Dallas. Barry voulait nous faire auditionner en même temps qu'un autre guitariste qu'il veut ajouter à la tournée. Si ça se trouve, on va juste lui servir de faire-valoir le temps de l'audition et il va nous jeter après. De toute façon, comme je l'ai dit à Mandy et comme j'étais en train d'essayer de l'expliquer à Gavin, ça ne change rien. Même si c'est génial qu'il soit intéressé, soit on y va tous ensemble, soit personne n'y va.

— Dallas, détends-toi, ça ne va pas me tuer de rater une audition. Si c'est vraiment une grosse opportunité, alors vous devriez...

— Ce n'est pas une grosse opportunité *pour le groupe*, me coupe mon frère. L'offre n'inclut pas de billets d'avion pour nous trois, Dix. Et si l'audition le convainc, ce n'est pas *le groupe* qui participerait à la tournée.

Ses épaules s'affaissent et je comprends enfin. Maintenant, je ressens quelque chose. Un tas de choses, en réalité. Le mélange est tel que je n'arrive pas à toutes les identifier, mais un sentiment se détache des autres : la peur. Je suis terrifiée à l'idée que Dallas se retrouve coincé pour le restant de ses jours à Amarillo, à attendre que le groupe se fasse remarquer et à laisser passer des opportunités sur lesquelles il devrait se jeter sans hésiter.

— Dallas, peut-être que vous devriez...

— Non, interrompt-il sèchement. C'est nous trois ou rien du tout, point à la ligne.

— Mais...

— Il n'y a pas de *mais*. Je vais leur dire que ça ne nous intéresse pas.

Gavin dit quelque chose, mais je ne l'entends pas parce qu'une autre voix résonne dans ma tête.

« Prenez soin l'un de l'autre », dit-elle.

La dernière phrase de mon père. L'ordre auquel mon frère tente d'obéir depuis dix ans, pour faire honneur à la mémoire de nos parents. Il a toujours pris soin de moi et, en le voyant se sacrifier de façon aussi altruiste et stupide, je comprends que le moment est venu pour moi de prendre soin de lui.

\* \* \*

Plusieurs heures ont passé et mon frère fait les cent pas dans le salon. Sa valise est près de la porte. Je le sais parce que c'est moi qui l'ai faite.

— C'est bon, je te dis. On n'aura qu'à te mettre au clavier ou un truc comme ça en attendant que Barry se fasse à l'idée du *fiddle* pendant les concerts. Il faut que tu sois avec nous en studio pour l'enregistrement de la démo de toute façon. S'il te plaît, Dix, ne me laisse pas tomber au moment où j'ai le plus besoin de toi.

Une partie de moi a envie de faire ce que je fais toujours et de le suivre là où il va, mais cette fois c'est différent. La discussion tourne en rond depuis deux heures et on n'a plus le temps. S'ils ne partent pas maintenant, ils vont rater l'avion.

Dallas a passé une heure au téléphone à argumenter avec Mandy, mais ça n'a rien changé. Apparemment, Barry a une fille de mon âge et il est du genre traditionnel. D'après Mandy, il pense

qu'une jeune fille n'a pas sa place sur la route. J'ai regardé sur Internet et, effectivement, sa maison de disques produit beaucoup plus d'artistes masculins que de femmes. Quelque chose me dit que je n'aimerais pas beaucoup Barry si je le rencontrais.

— Je ne te laisse pas tomber, Dallas. Je me mets en retrait pour ne pas être un obstacle pour toi. Je te laisse partir au lieu de t'empêcher d'avancer.

— Tu ne m'empêches pas d'avancer, voyons, tu fais partie de ce groupe. Une fois que Barry aura vu à quel point tu es talentueuse, il...

— J'ai vingt ans, Dallas. Le moment est venu que j'arrête de te suivre à la trace, tu ne crois pas ? Je n'arrive pas à croire que je suis en train de dire ça. Les mots me laissent un goût amer dans la bouche, mais je n'ai pas le choix.

— Le groupe, c'est toi, Gavin, et moi. Sans toi, il n'existe pas. Je reste assise sur le canapé sans répondre. J'attends qu'il se fasse à l'idée que je ne viens pas. De toute façon, il y a tellement de choses à mettre en ordre avec le décès de papy... Retourner sur la route me donnerait l'impression d'abandonner son souvenir.

Assis à l'autre extrémité du canapé, Gavin remue nerveusement les jambes.  
— Gavin, s'il te plaît, tu veux bien lui dire de grimper dans cette foutue voiture ?  
— C'est sa décision, répond Gavin en secouant la tête. Il est temps que tu la laisses faire ses choix toute seule.

J'aimerais lui adresser un regard reconnaissant, mais j'ai peur qu'il se rende compte que je mens à mon frère, alors je m'abstiens.

— Il a raison, Dallas. Il y a des choses que tu ignores à propos de papy et mamie. Ils avaient des projets avant qu'on arrive dans leur vie, des projets qu'on les a empêchés de réaliser. Et je refuse que l'histoire se répète avec toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Mamie et papy ont choisi de nous élever. On aurait très bien pu aller en famille d'accueil ou partir vivre dans l'Oklahoma chez tante Shelly. Ils voulaient s'occuper de nous, Dix. Alors, quel que soit le parallèle que tu essaies de faire, il est plus que controversable.

— Controversable ?  
Je lui adresse un petit sourire moqueur et il rit. Au moins, l'atmosphère se détend un peu.  
— Absolument, déclare-t-il en croisant les bras sur sa poitrine. Et maintenant on y va. Je me lève et vais leur ouvrir la porte.

— Je t'aime, grand frère, et tu sais à quel point je veux que le groupe réussisse, mais j'ai des choses à régler ici. Alors tu prends l'avion, tu vas en mettre plein la vue à Barry et tu m'appelles ensuite pour tout me raconter dans les moindres détails. S'il décide que vous avez absolument besoin d'une joueuse de *fiddle* dans le groupe, je verrai bien. Mais, si je t'accompagne aujourd'hui, je ne ferai que te causer des ennuis.

Dallas et Gavin gardent la tête obstinément baissée, jusqu'à ce que je siffle entre mes dents et que je leur fasse signe de déguerpir.

— Allez !  
Ils se lèvent enfin et sortent de la maison en traînant les pieds, comme si je venais de les condamner à mort. C'est ridicule : ils ont joué plein de fois sans moi et ils s'en sont toujours très bien sortis. Si les voir sur scène à Nashville m'a fait atrocement mal, ça m'a au moins prouvé qu'ils pouvaient se débrouiller seuls. Et puis ça me reconforte de savoir qu'eux, au moins, aimeraient que je vienne, même si les patrons de maisons de disques ne veulent pas de moi.

Je m'assois sur la balancelle du porche et je leur souris avec tout l'enthousiasme dont je suis capable.

— Tu m'appelles tout de suite après, d'accord ?

Mon frère me serre dans ses bras pendant une éternité avant de me lâcher.

— Tu n'as pas à faire ça, Dix. Je suis sérieux, tu sais : je pense vraiment que, s'il te voit jouer, il sera heureux qu'on ait un *fiddle* dans le groupe.

— Tu n'as pas besoin de moi, Dallas. Tu vas le scotcher.

Pour faire diversion, je lui demande les chansons qu'il a prévu de jouer, et soudain j'ai une illumination. C'est comme si les planètes s'alignaient l'espace d'une seconde et que je découvrais la raison des plus grands mystères de l'univers. C'est arrivé si vite que j'ai failli passer à côté.

J'ai presque fini d'écrire les paroles de la chanson que j'ai créée pour Gavin le soir où papy est mort. Même si j'étais au fond du trou, un déclic s'est produit en moi quand j'ai compris que l'amour ne se résumait pas au bonheur. L'amour, ce ne sont pas seulement les bons moments, les étreintes, les cours de violon et le réconfort. Mes parents, mes grands-parents, Dallas et même Gavin, tous m'ont appris une leçon inestimable, que je viens de comprendre maintenant que je les ai tous perdus.

Ce sont aussi les mauvais moments qui aident l'amour à devenir plus fort. Je sais combien j'aimais mes parents et combien ils m'aimaient, car je n'ai jamais cessé d'avoir mal depuis leur départ. La même chose s'applique à ma grand-mère et mon grand-père. Et aussi à Dallas et Gavin, même s'ils ne partent pas pour toujours. C'est ça, la face cachée de l'amour : la douleur, la perte et le manque. C'est réel, puissant, et aussi évident et inévitable qu'une catastrophe naturelle qui s'abat sur vous et laisse une trace définitive de son passage.

C'est dangereux d'aimer et de s'autoriser à l'être. Mais j'ai trouvé le courage de voler trop près des flammes et j'ai découvert que je préférais me brûler et avoir des cicatrices plutôt que de ne pas prendre de risques.

Les deux dernières phrases qui me manquaient pour terminer la chanson prennent vie en moi et j'agrippe le bras de mon frère.

— Attends. Ne bouge pas d'ici, je reviens.

Je me précipite dans la maison et je cours jusqu'à ma chambre. Je mets la main sur mon carnet de notes au fond de ma valise, j'attrape un stylo sur le bureau où j'avais l'habitude de faire mes devoirs, et j'écris les deux phrases aussi vite que possible avant de les oublier.

Dès que j'ai fini, j'ai l'impression que quelqu'un vient de me retirer un énorme poids. Ça me fait toujours de l'effet quand j'achève une chanson, mais ce que je ressens en ce moment dépasse tout ce que j'ai connu. Cette chanson-là, je l'ai écrite avec mon cœur et mes tripes. Elle s'adresse à des gens que j'aime plus que ma vie et pour qui je vendrais mon âme sans hésiter.

Je détache soigneusement la feuille de mon carnet, la plie en deux et retourne dehors.

— C'est pour toi. Pour vous deux.

Je tends le papier à mon frère avec un sourire.

La patience n'a jamais été une de ses qualités. Il le déplie donc immédiatement et se met à lire les paroles devant moi.

Quand il relève les yeux, ils contiennent tant d'amour et d'émotion que je suis bouleversée.

— Je t'aime, Dixie Leigh. Je devrais te le dire plus souvent, fait-il d'une voix étranglée. Avec toutes les personnes qu'on a perdues, je devrais même te le dire tous les jours.

Il secoue énergiquement la tête, comme s'il était écœuré par sa propre attitude.

— C'est juste que je...

— Je sais, Dallas. Moi aussi.

Je me jette une dernière fois dans ses bras. Il faut absolument qu'il s'en aille, autrement je vais me mettre à pleurer et il refusera de partir. A la fin de notre étreinte, je ne me contente pas de le

lâcher : je le pousse pratiquement vers la voiture. Gavin attend que Dallas se soit éloigné pour me parler.

— C'est vraiment pour mettre en ordre les affaires de ton grand-père que tu restes, ou il y a autre chose ?

— Qu'est-ce que ça change ? Je reste. Point barre.

J'évite son regard, mais je le vois secouer la tête du coin de l'œil.

— Non, pas « point barre ». Dis-moi la vérité.

— Commence par me dire la vérité sur ce qui s'est passé quand j'étais à Houston.

On se fait face pendant de longues secondes.

— Disons que j'ai eu un problème. Et maintenant je suis en liberté surveillée.

— Quoi ? Quel genre de problème ? Comment ça, en liberté surveillée ?

Chacune de mes questions semble le mettre un peu plus mal à l'aise, mais ça m'est égal. Il faut que je sache.

— J'ai fait de mauvais choix et j'en ai payé le prix. Ça n'a pas d'importance.

Ça en a pour moi. Je suis sur le point de lui dire ma façon de penser quand soudain je repense à cet article que j'ai lu il y a quelque temps. Il parlait d'un homme qui s'était fait arrêter parce qu'il avait quitté l'Etat alors qu'il était en liberté surveillée.

— Attends un peu. Si tu es en liberté conditionnelle, alors comment se fait-il que tu aies le droit de quitter le Texas ?

Le silence qu'il m'offre en guise de réponse est assourdissant.

— Dis-moi que tu n'as pas risqué de finir en prison à chaque fois qu'on a traversé les frontières texanes. Et que tu n'es pas sur le point de recommencer.

Mes mains tremblent violemment, mais ma voix est étonnamment calme.

— Je ne me ferai pas prendre. Ce n'est pas comme si je passais d'un Etat à un autre pour faire du trafic de drogue, Blue...

— Arrête avec tes Bluebird, Gavin. Je ne plaisante pas. Les gens d'*Indie Music Magazine* nous ont pris en photo, on leur a parlé des concerts qu'on avait donnés dans l'Oklahoma et le Tennessee. Et maintenant, tu es sur le point d'aller dans un aéroport rempli de flics alors que tu n'es pas censé quitter l'Etat. Tu n'as pas comme l'impression que c'est une mauvaise idée ?

— Ça ne risque rien.

— C'est pour ça que vous avez changé de place avec Dallas.

Je me sens si stupide de ne pas l'avoir compris plus tôt que j'ai envie de me mettre une gifle.

— Ça ne risque rien ? Tu crois vraiment ce que tu dis ? Et si Dallas avait été endormi ? Tu te serais fait embarquer dans la minute.

— C'est possible.

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec ta mère qui t'a demandé si tu avais quelque chose qui traînait ? Elle parlait de drogue, c'est ça ?

Visiblement, il espérait que j'avais oublié cet épisode. Il se passe une main dans les cheveux et regarde dans la direction de Dallas.

— C'est compliqué.

— Regarde-moi.

J'attends, jusqu'à ce qu'il s'exécute.

— C'est loin d'être compliqué, au contraire. C'est même très simple. Tu es en liberté conditionnelle et tu ne dois pas quitter le Texas, alors tu vas dire à Mandy de trouver une solution ou

de contacter le juge. Tu as besoin de parler à ton agent de probation, pour voir si vous pouvez trouver un accord. Ils peuvent t'autoriser à quitter l'Etat pour des raisons professionnelles.

— Ça ne marche pas comme ça. Ce n'est pas comme si j'étais employé par une société et que je pouvais leur fournir des fiches de paye en guise de preuve. J'ai essayé, crois-moi.

— Alors tu vas courir le risque d'aller en prison ?

— Certains risques valent la peine d'être pris, Bluebird, mais je pense que tu le sais déjà. Essaie d'imaginer ça du point de vue de ton frère. Le jour où il apprendra la vérité sur nous, j'aimerais au moins pouvoir lui dire que j'ai risqué ma peau pour le soutenir quand il avait besoin de moi.

— Je t'interdis d'utiliser ce qu'on a fait comme excuse pour...

— Ce n'est pas ce que je suis en train de faire. Tout ce que je dis, c'est que je suis prêt à prendre le risque pour mon meilleur ami. A ton tour maintenant. Pourquoi tu ne veux pas venir ? Je sais que tu souffres et je le comprends, mais je ne pense pas que rester seule ici va t'aider.

Je n'ai absolument pas envie de répondre, surtout que je suis sérieusement en colère contre lui. Mais, quand il me regarde comme ça, je n'ai pas d'autre choix que d'être sincère.

— J'ai peur d'empêcher Dallas de vivre son rêve. De vous en empêcher tous les deux. Il peut dire ce qu'il veut, mais la vérité, c'est que ce type a aimé ce qu'il a vu sur scène, et que je ne faisais pas partie du décor.

J'essaye de faire bonne figure, même si j'ai l'impression qu'on me coupe en deux. Peut-être que ce nouveau rebondissement a quelque chose à voir avec Mandy, ou peut-être pas. Mais, dans tous les cas, je ne suis pas en état d'y aller, ni de me battre contre notre manager. J'ai besoin de temps pour faire le deuil de mon grand-père, sans prendre le risque de laisser ma peine porter atteinte au groupe.

— De toute façon, j'ai besoin de temps pour régler les affaires de papy comme il aurait aimé qu'elles le soient. Je ne suis pas comme Dallas, la tristesse ne me transforme pas en chef de projet surmotivé.

Il me regarde un long moment sans répondre. A la façon dont il me scrute, je me demande s'il n'est pas sur le point de faire une grande déclaration ou de me dire que j'ai raison et qu'il va rester.

— Fais attention à toi, tu veux ?

Ah. D'accord.

— Je n'aime pas te savoir toute seule dans cette maison. Alors assure-toi de toujours verrouiller les portes et les fenêtres. Et si tu as besoin de quelque chose, n'importe quoi, tu m'appelles. A n'importe quelle heure.

Je ne suis pas sûre que je le ferai, mais je sens qu'il a besoin d'être rassuré.

— Promis. Gavin, je...

Je n'ai pas le temps de finir car il presse ses lèvres contre les miennes. Je me dresse sur la pointe des pieds et je sens une pointe d'espoir germer en moi. Au bout de quelques secondes, il recule à regret, non sans avoir mordillé une dernière fois ma lèvre inférieure.

— Je suis toujours fâchée contre toi, Gavin Michael Garrison. C'est une mauvaise idée. Ça ne vaut pas le coup. La bonne opportunité se présentera quand ce sera le bon moment. Dallas comprendra.

Il ignore toutes mes supplications et m'en adresse une autre en retour :

— Attends-moi, Bluebird. S'il te plaît.

Je regarde par-dessus mon épaule pour voir si mon frère nous a vus nous embrasser. Bizarrement, ça n'a pas l'air d'inquiéter Gavin. Dallas nous tourne le dos et il est en train de ranger je ne sais quoi à l'arrière du fourgon. Au nœud qui serre ma gorge, je sais que je ne vais pas tarder à pleurer à chaudes larmes.

On reste face à face, chacun perdu dans le regard de l'autre, le visage caressé par nos souffles respectifs. Quand Dallas l'appelle en disant que c'est l'heure de partir, Gavin m'adresse un dernier regard suppliant et m'embrasse doucement sur le front.

Pour la première fois, c'est moi qui recule.

— Tu traverses l'Etat tout entier pour sortir ta mère de prison. Tu fais tout ce que te demande Dallas, même si ça implique de violer la loi et de risquer une peine d'emprisonnement. Tu m'as même donné ce que je voulais, en dépit de tous les risques que ça comportait.

Vu son expression de surprise, il ne voit absolument pas où je veux en venir, mais moi je le sais. Je lui pose enfin la question qui me hante depuis des années.

— Qui prend soin de toi, Gavin ? Qui veille sur toi ? Dis-moi. Qui te rattrape quand tu es sur le point de tomber ? Qui est là pour toi quand tu as besoin d'aide ? C'est littéralement toi qui donnes le rythme : tu as toujours été au cœur de ce groupe, à marquer le tempo et à assurer nos arrières quand on perd le fil. Mais qui assure les tiens ?

*Moi. Laisse-moi faire tout ça.*

— Ne t'en fais pas, Bluebird. Je m'en sors très bien tout seul. Je n'ai jamais eu besoin de personne.

La vérité blesse parfois, et celle-ci me frappe en pleine poitrine. Je respire une dernière fois son odeur et j'ai envie de l'embrasser encore et encore, jusqu'à ce qu'il accepte de rester et d'obtenir une autorisation de sortie du territoire. Une image de lui avec des menottes aux poignets, à l'arrière d'une voiture de police, se matérialise dans mon esprit et je n'arrive plus à respirer.

Mais, quand il recule, je le laisse partir.

Je les regarde s'éloigner jusqu'à ce qu'ils soient hors de ma vue. J'ai tellement mal que j'ai le sentiment qu'ils ont emporté un morceau de mon cœur avec eux. Je peux presque le voir qui traîne sur la route, accroché à l'arrière du fourgon.

C'est seulement à ce moment-là que je me rends compte que je ne lui ai pas répondu. Je ne lui ai pas dit si, oui ou non, j'allais l'attendre et il est quand même parti.

« Je m'en sors très bien tout seul. Je n'ai jamais eu besoin de personne. »

D'un seul coup, l'air se raréfie et mon cœur doit faire un effort surhumain pour continuer à battre.

Je sais comment l'audition va se passer. Je le vois comme si j'y étais. Je sais à quel point ils seront excités en apprenant qu'ils font partie de la tournée. Mais moi, où est-ce que je serai dans tout ça ? Une image de moi se forme devant mes yeux. Je suis habillée tout en noir, mes cheveux domptés dans un chignon serré, et je joue la musique que le maestro réclame au lieu de celle que j'aime et qui me rend libre.

*Non.*

Je secoue la tête pour faire disparaître la vision et je commence à dresser la liste mentale de tout ce que j'ai à faire.

Je dois d'abord appeler Jaggerd et lui demander s'il veut bien me conduire à l'aéroport pour que je récupère le fourgon de Dallas. Ce qui me rappelle que je dois aussi aller voir le camping-car de mes grands-parents. Heureusement que Jag est là. Ça ne me fera pas de mal d'avoir un ami pour m'aider à faire face à la montagne de responsabilités qui m'attend maintenant que papy est parti. Je pourrai toujours me transformer en une version rajeunie de Mme Lawson si Gavin et Dallas partent en tournée — ou si Gavin va en prison —, mais pour le moment je vais faire de mon mieux pour ne pas rester seule dans mon coin à m'apitoyer sur mon sort.



A l'exception de ma pause houstonienne de l'an dernier, je n'ai jamais vraiment réfléchi à ce que je ferais sans le groupe. Ce qui est certain, c'est que, même si mon frère va très probablement piquer une crise, je refuse de retourner à Houston à l'automne. La vie est trop courte, mes parents et mes grands-parents en sont la preuve. Peut-être que le groupe n'a plus besoin de moi, peut-être qu'il n'aura plus jamais besoin d'un *fiddle*, mais il est hors de question que je revienne en arrière.

J'erre dans le salon vide. Sans papy ni mamie, je me sens presque comme un fantôme qui hanterait leur maison.

Je prends le châle qui orne le fauteuil à bascule préféré de mamie et m'enroule dedans comme une chenille dans un cocon. Mon regard se pose sur les photos qui, aussi loin que je m'en souviens, ont toujours décoré les murs de la pièce. Mon regard s'arrête sur celle de Dallas, Gavin et moi, pendant notre première répétition officielle. C'était dans l'abri de jardin et j'avais quinze ans. J'effleure le cadre du bout des doigts, le sourire joyeux de mon frère et mon propre visage tourné vers le garçon à ma gauche. Gavin sourit aussi, mais son regard est indéchiffrable.

« Attends-moi, Bluebird. »

Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, ce qui attend le groupe, mon frère, ou nous. Mais j'ai un souvenir, un bout de passé auquel je peux me raccrocher et que je peux ajouter à ma boîte de souvenirs en attendant que l'univers m'aide à trouver une solution.

L'espace d'une nuit, j'ai tenu le feu entre mes mains. Et il y a quelques jours, l'espace d'une autre nuit, le feu m'a tenue, lui aussi.

Je pensais que ça me détruirait d'être si proche de lui et, d'une certaine façon, ça a été le cas. Mais, au milieu de ma solitude, je me rends compte d'une chose : le feu que Gavin et moi avons créé m'a aussi nourrie et permis de rester en vie.

Je l'attendrai. De toute façon, je l'ai attendu toute ma vie.

La différence, c'est que désormais je refuse de mettre ma vie entre parenthèses une seconde de plus.

— Je suis content que tu m’aies appelé, me dit Jag quand je grimpe dans sa voiture.

C’est une superbe Mustang bleue, que son père et lui ont restaurée à l’époque où on sortait ensemble.

— Et moi je suis contente que tu aies été dans le coin. Encore merci d’avoir envoyé tes gars récupérer le fourgon de Dallas. C’est vraiment gentil de ta part.

— Tout ce que tu voudras, princesse, répond-il en souriant.

Je lève les yeux au ciel — Mon héros... Bon, allez, parle-moi plutôt de ce camping-car.

Il écarte les cheveux qui lui tombent devant les yeux, d’une main tachée d’huile de moteur.

— C’est un modèle américain classique avec une kitchenette, une chambre et une petite salle de bains. C’était le top à l’époque où ils l’ont acheté, mais ça a un peu vieilli. Enfin, j’ai regardé sur Internet et tu pourrais encore en tirer autour de soixante-quinze mille dollars.

— Je n’arrive pas à croire qu’ils ne l’aient jamais vendu.

Jaggerd me regarde bizarrement. Je sens bien qu’il a envie de me demander ce qui se passe avec le groupe — ce groupe pour lequel je n’ai pas hésité à le quitter —, mais par chance il ne le fait pas.

— C’était leur rêve de faire un grand voyage et ils avaient mis toutes leurs économies dans ce truc. Ce n’est pas évident de tirer un trait sur un rêve, tu le sais mieux que personne.

Je le sais, et c’est pour ça que j’ai une telle hâte de voir le camping-car. Parce que mon rêve à moi me paraît désormais impossible à atteindre. Bientôt, ce qui était encore mon groupe il y a quelques jours partira en tournée sans moi et je serai... seule.

Après le départ de Gavin et Dallas, j’ai envoyé les papiers à l’assurance-vie et réglé toutes les factures en retard. Et c’est tout. Papy avait tout prépayé pour ses obsèques, de la pierre tombale à l’emplacement, à côté de mamie. Résultat : je me suis rapidement rendu compte qu’en réalité il n’y avait pas tant de choses à faire que ça. Mais je n’étais toujours pas sûre d’être prête à repartir, encore moins pour un endroit où les personnes qui décidaient du futur du groupe ne voulaient pas de moi.

Dallas m’a appelée tout de suite après l’audition pour me dire que ça s’était bien passé. Ils ne devraient pas tarder à savoir s’ils participent à la tournée ou pas. Je suis contente pour eux, vraiment, mais une partie de moi est encore cette gamine qui regrette de ne pas avoir sauté dans l’eau. Ou cette fille assise dans le public, qui regrette de ne pas être montée sur scène pour le rappel.

Je ne peux pas changer le passé, mais je peux choisir mon avenir. Alors, après avoir fait du pain de viande, mangé des restes pendant trois jours d’affilée et pleuré pendant des heures au-dessus du clavier du piano, j’ai décidé qu’il était temps d’aller prendre l’air. Et peut-être même plus loin que dans le jardin. Alors j’ai appelé Jaggerd.

Quand on arrive au garage de son père dans le centre d'Amarillo, Jag a l'air nerveux.

— Tu peux me redire pourquoi je ne dois parler de ça à personne ?

— Parce que Dallas a déjà bien assez de soucis en ce moment. Ce n'est pas la peine d'en rajouter.

Je sors de la voiture, j'attrape mon sac et je suis Jaggerd jusqu'à l'emplacement où le camping-car est garé. Et là, je reste sans voix. Je savais qu'il était en excellente condition, mais je n'avais pas imaginé qu'il serait comme neuf.

— Merci de l'avoir si bien entretenu.

— J'aimais bien ton grand-père. Et j'aime penser qu'on est encore amis, toi et moi.

— Bien sûr que oui.

— Dixie, ce n'est pas un véhicule que tu peux juste conduire comme ça. Il vaut vraiment mieux avoir un permis poids lourds pour...

— Détends-toi. Je veux juste jeter un coup d'œil.

Pour le moment, du moins. Il ouvre la porte et je le suis à l'intérieur.

— J'ai mon permis poids lourds, de toute façon. Je l'ai passé au moment où on pensait acheter un van plus grand pour partir en tournée.

Jag fait un pas de côté et me laisse visiter la maison sur roues grâce à laquelle mes grands-parents pensaient réaliser leurs rêves.

Je m'approche de l'avant et je vois le plan, posé sur le siège du conducteur.

En le dépliant, j'ai l'impression que papy et mamie sont là, près de moi, et l'émotion me noue la gorge. Plusieurs Etats et plusieurs villes sont entourés sur le plan, avec des noms de monuments griffonnés ici et là.

Depuis le départ de Gavin et Dallas, je me sens perdue, incapable de décider quoi faire ensuite. Là, assise au volant du camping-car, je repense à mon rêve qui ne va pas se réaliser. D'habitude, cette pensée me bouleverse et me coupe le souffle, mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, je sais que, même si je ne peux pas réaliser mon rêve, je peux encore réaliser le leur.

\* \* \*

Les lumières de l'autoroute presque vide me guident le long de la bande de bitume. Je suis peut-être au volant d'un camping-car, mais j'ai l'impression d'être sur le point de faire décoller un 747. Je baisse le son de la radio et je regarde encore une fois le plan, déplié à côté de moi.

Onze Etats, près de deux douzaines de villes, et plusieurs monuments dont je n'avais jamais même entendu le nom m'attendent de pied ferme. Je prends la main de la petite fille au bord du lac artificiel, j'attrape celle de la femme dans le public, et je les emmène toutes les deux avec moi. Il n'est plus question qu'on reste sur la touche, ni qu'on soit de simples spectatrices.

Quand j'aperçois le panneau qui indique la sortie de la ville, mon cœur se serre dans ma poitrine et je commence à fredonner la chanson qu'on entonnait à la fin de chacun de nos concerts.

Mamie disait toujours que chaque fin est en réalité un nouveau commencement, même si on ne le comprend pas toujours tout de suite.

Elle avait raison.

## Epilogue

### Gavin

« Qui prend soin de toi, Gavin ? Qui veille sur toi ? Dis-moi. Qui te rattrape quand tu es sur le point de tomber ? Qui est là pour toi quand tu as besoin d'aide ? »

*Toi.* Voilà ma réponse à la question de Dixie. Ça doit bien faire mille fois que je revois la scène. La conversation résonne en boucle dans ma tête depuis que je l'ai laissée sous ce foutu porche et la réponse est la même. A chaque fois.

Sauf que je n'ai rien dit. J'aurais dû. Quel con !

— Garrison, tu m'écoutes ?

Dans notre chambre d'hôtel, Dallas pose son portable sur sa table de chevet et s'allonge sur son lit, à quelques mètres du mien.

— Mec, tu as entendu ?

J'ai entendu. Il a dit : « C'est bon. »

L'audition s'est bien passée. Dallas a chanté la chanson que Dixie lui avait donnée avant qu'on parte. Ça m'a complètement retourné le cerveau. Et maintenant on part en tournée. Sans elle.

J'arrête de relire pour la millième fois les paroles qui me détruisent tout en me redonnant espoir et je relève la tête.

— Oui, je t'ai entendu. C'est génial.

Je lui tape dans la main et il me sourit.

— Ce n'est pas tout. Etant donné que le groupe d'Afton Tate participe aussi à la tournée, davantage de salles ont signé. Au lieu de durer trois semaines, la tournée va en durer six et, au lieu de passer dans une douzaine de villes, elle va passer dans trente-six. Tu te rends compte ? Trente-six villes !

Encore un peu et il va commencer à sauter sur le lit en poussant des petits cris comme un gamin de cinq ans. Moi, j'ai plutôt l'impression que le sol s'ouvre sous mes pieds.

— Cool.

— Arrête de jouer les blasés, ils nous ont adorés ! Toi et moi, une tournée sponsorisée, trente-six villes, c'est énorme ! Son enthousiasme est contagieux et je finis par lui sourire, mais, à l'intérieur, les mots de Dixie me ravagent comme une violente tornade.

Même son écriture est belle.

*Ces mots s'adressent à celui que j'aime,*

*Ecrits à l'encre de ma peine.*

*Tu es celui que je ne peux pas oublier,*

*La flamme qui m'a brûlée à jamais.*

*On sait tous les deux que je suis une rêveuse,*

*En quête d'espoir dans un monde de doute.*

*Mais comment savoir ce qu'il y a entre nous,*

*Si tu ne veux pas me suivre sur la route ?*

Les mots résonnent encore une fois dans ma tête et, tout à coup, il m'arrive un truc bizarre. Je ne sais pas ce que c'est, mais ça ressemble à un coup de pied aux fesses pendant un mauvais trip sous acide.

Dallas se lève et dit un truc à propos des vols et des horaires, mais je ne l'entends pas. Les paroles de Dixie prennent vie dans mon esprit, je peux presque sentir leur chaleur.

*Je préfère me sentir vivante juste pour une nuit,*

*Plutôt que de cacher ce que je ressens jusqu'à la fin de ma vie.*

*La face cachée de l'amour, je la découvre enfin :*

*C'est la peine, la douleur, et une détresse sans fin.*

*Lorsque tout est fini, que c'est l'heure des regrets,*

*On pourrait être amis. Sauf que, la vérité,*

*C'est que pour être à tes côtés*

*Je paierais n'importe quel prix.*

Une vision de son magnifique corps nu pressé contre le mien est imprimée de manière indélébile dans ma mémoire, comme les tatouages sur ma peau. C'est comme si mon sang s'était transformé en essence et que Dixie Lark m'avait jeté une allumette.

*C'est mieux de prendre des risques et de se brûler.*

*Je préfère me brûler les ailes que de passer à côté.*

*J'ai volé trop près des flammes, je ne pouvais pas m'en empêcher.*

*On n'a simplement plus le temps de jouer la sécurité.*

— Dallas. Il faut qu'on parle.

Je m'éclaircis la gorge et il arrête enfin son monologue.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Mes yeux se posent sur la feuille de papier dans mes mains.

*J'étais perdue quand tu as illuminé mes nuits.  
Laisse-moi être l'ange qui t'emmène au paradis.  
Nous n'avons pas à traverser cette vie dans la solitude,  
Tu n'as pas à t'accrocher à cette habitude.  
Quand tout sera fait et tout sera dit, je ne serai plus que des cendres.  
Le vent m'emmènera loin d'ici, mais je resterai à t'attendre.  
Et, s'il faut recommencer, je signerai sans hésiter.*

Le premier couplet se répète et je reste immobile, les yeux dans le vague.

— Tu lui as dit ? demande Dallas en désignant le papier.

Il veut savoir si j'ai raconté à Dixie ce qui s'est passé pendant qu'elle était à Houston. Il n'a pas la moindre idée de ce que les mots écrits sur cette feuille signifient pour moi. Heureusement d'ailleurs. Même si je risque de devoir lui en parler... pas plus tard que maintenant.

— Pas tout.

Il hausse les épaules et croise les bras sur sa poitrine. Je pose les paroles à côté du portable de Dallas et je me sens à la fois soulagé et démuné de ne plus les avoir entre les mains.

— Trente-six villes... Ça fait beaucoup de frontières.

On sait tous les deux que je ne suis pas censé franchir celles du Texas. Même Dixie est au courant maintenant... sauf qu'elle ne sait pas pourquoi.

Ses épaules s'affaissent et son enthousiasme retombe comme un vieux soufflé. Quand je lève la tête vers lui, il est en train de me regarder de la même façon que sa sœur quand elle sait que quelqu'un lui raconte des bobards. Ils ont tous les deux ce foutu pouvoir magique qui fait que c'est impossible de leur mentir sans qu'ils s'en rendent compte. Je parie qu'ils tiennent ça de leur grand-mère.

— C'est juste que... Je ne suis pas sûr. Il y a un paquet d'endroits où je suis susceptible de...

Je hausse les épaules au lieu de finir ma phrase. Il n'a pas besoin que je lui explique ce qui pourrait arriver.

— Je sais, Gavin. Ecoute, peut-être qu'on ferait mieux de retourner à Amarillo pour aider Dixie et chercher autre chose. Ce n'est qu'une tournée, il y en aura d'autres.

Il sourit, mais je n'y crois pas une seconde, et lui non plus. On sait tous les deux que ce n'est pas vrai. Les occasions comme celle-là ne sont pas si fréquentes dans notre monde. Elles seraient plutôt du genre à se présenter tous les trois siècles.

— Arrête. C'est hors de question.

Je refuse de laisser mes erreurs l'empêcher d'avancer.

— Fais ce que tu as à faire. Casse la baraque. Il faut que tu y ailles. Mais personnellement...

Il soupire.

— Ne t'en fais pas. Je comprends. Tu as toujours été là pour moi. Si les rôles étaient inversés, je ne suis pas sûr que je serais prêt à prendre ce risque, alors je ne vais certainement pas te demander un truc pareil.

— Il y a autre chose. Tu peux t'asseoir, ou reculer ? Parce que, si tu me mets ton poing dans la figure, tu vas peut-être te faire mal et ce serait dommage de ne pas pouvoir jouer de la guitare au concert d'Omaha.

— Gavin, tu es en liberté conditionnelle. Je ne vais quand même pas te frapper parce que tu...

— C'est à propos de Dixie.

Il s'assoit.

Je n'ai plus le choix. Je dois prendre mon courage à deux mains et lui avouer la vérité. Dallas est un bon ami. Mon meilleur ami. C'est le frère que je n'ai jamais eu et je dois être honnête avec lui. Alors je le regarde droit dans les yeux et je me lance.

— Je l'aime, Dallas. Je l'aime comme un dingue. Je te jure que je ne voulais pas que ça arrive. Je ne savais même pas que ça pouvait arriver. Tu avais raison l'an dernier, quand tu disais qu'elle n'avait pas besoin de moi et de mes problèmes. Et tu avais raison de me dire de ne pas m'approcher d'elle quand on était gamins. Mais je n'ai pas pu tenir ma promesse.

— Il va falloir m'en dire un peu plus.

Sa mâchoire est tendue et je prends une grande bouffée d'air.

— Je suis amoureux de ta sœur, peut-être même que je l'ai toujours été. Je n'ai pas pu tenir la promesse que je t'ai faite quand on était petits, ni celle de l'année dernière. Mais même si je suis profondément désolé, si c'était à refaire et que ma vie en dépendait, je recommencerais.

J'attends une réaction de sa part. Il ne dit rien, mais un tas d'émotions passent sur son visage. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point lui et Dixie se ressemblaient. Ils sont incapables de cacher ce qu'ils ressentent.

Il finit par opter pour ce qui ressemble à un mélange d'inquiétude et de détermination.

— J'ai vu comment vous étiez à l'enterrement, et après aussi. Peu importe ce que tu fais, tant que tu es sincère. Mais si c'est juste parce que tu es jaloux de McKinley, je te conseille d'arrêter tes conneries et de la laisser tranquille.

— Ça n'a rien à voir avec ce type. Même si ça ne me dérangerait pas de l'amputer des deux mains si je le revois poser ses sales pattes sur elle.

Il commence à sourire, mais arrête quand il voit que je suis sérieux. Je lève les mains en signe d'impuissance.

— Il faut que je rentre à la maison et que je mette de l'ordre dans ma vie. Je veux être à la hauteur pour elle.

— Je vois bien que tu as l'air de vraiment tenir à elle et je trouve ça génial. Je pense sincèrement que tu peux la protéger et ne pas laisser tes problèmes l'atteindre. En tout cas, tu as intérêt, sinon, tu es un homme mort. Par contre, l'appeler par son petit surnom ou la toucher devant moi, tu oublies.

— Je ferai de mon mieux. Mais je pense qu'on sait tous les deux que ce que Dixie veut, elle l'obtient, du moins avec moi. Je ne peux plus te faire passer en premier.

— Bon sang, Garrison, c'est pire que si on était en train de rompre. Est-ce qu'on peut coucher ensemble une dernière fois, au moins ?

— Tu peux toujours rêver.

Je me lève pour attraper mon sac.

— Tu pars parce que tu ne veux pas prendre le risque d'aller en prison ou tu pars pour elle ?

Voilà une excellente question...

— Les deux, je crois.

Je glisse mon portable dans ma poche et je passe mon sac à mon épaule. Je vais sûrement devoir faire du stop jusqu'à Amarillo, mais ça m'est égal. Je demande à Dallas de s'assurer que quelqu'un ramène ma batterie et il promet qu'il va s'en occuper.

— Tu es quelqu'un de bien, Gavin, et j'ai entièrement confiance en toi. Mais, si tu fais du mal à ma sœur, je te jure que je...

— Je sais, et je ne lui en ferai pas. Ou, du moins, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'éviter.

— Il faut que tu lui parles. Elle doit savoir. Peut-être pas d'un seul coup, mais il faudra bien tout lui dire.

— Je sais. Je vais lui parler. Je vais régler ce que j'ai à régler et, après, je lui dirai tout.

— Quand je t'ai vu avec elle dans l'allée, j'ai cru que c'était comme...

— Non.

Ma réponse est abrupte et je poursuis plus doucement :

— Et ça ne le sera jamais.

— Tant mieux. Tu n'as pas intérêt.

— De toute façon... une fois qu'elle saura tout ce que j'ai fait, elle me dira de ne plus jamais l'approcher, si ça se trouve.

Il n'essaie pas de me contredire, ni de me rassurer. Sans doute parce qu'il sait que j'ai raison.

— Peut-être. Mais c'est un risque à prendre.

— Il y a des péchés que même des saints ne peuvent pas pardonner...

Dallas me donne une tape sur l'épaule et glisse quelque chose dans ma paume quand il me serre la main.

— Il n'y a plus qu'à espérer qu'elle t'aime assez. Bonne chance.

J'ajuste mon sac et je désigne d'un mouvement de tête la guitare de Dallas, appuyée contre l'armoire.

— A toi aussi.

\* \* \*

Je suis à la gare routière. Je viens d'acheter un billet de bus pour Amarillo avec l'argent que mon meilleur ami a glissé dans ma main en me disant au revoir. J'ai environ cinq minutes avant que mon bus n'arrive, alors je décide d'appeler la dernière personne à laquelle j'ai envie de parler. Enfin... une des dernières personnes.

Elle répond à la seconde sonnerie et elle reconnaît tout de suite ma voix.

— Tiens, tiens. Qu'est-ce qui me vaut cet honneur ?

— Il faut qu'on se voie.

— Voilà qui m'a l'air prometteur. Pour dîner ? Ou alors tu préfères qu'on se retrouve directement chez moi pour le dessert ?

Un frisson de dégoût me parcourt en entendant sa voix. J'enfouis un souvenir que j'aimerais mieux oublier au plus profond de mon esprit, en espérant qu'il y reste à jamais.

— Aucun des deux. Ce n'est pas pour ça que je t'appelle.

— On peut toujours rêver.

— Je ne suis pas d'humeur à jouer à ça.

— Dommage, roucoule-t-elle. On s'amuse tellement quand on joue ensemble.

*Au secours.*

— On peut se voir, oui ou non ?

— Je suis libre demain après le déjeuner.

— D'accord. Alors à demain.

Je raccroche sans prendre la peine de lui dire au revoir. Elle n'a pas besoin de ce genre de politesses, et elle ne les mérite pas de toute façon.

Je monte dans mon bus et m'installe sur un siège vide. Une longue route m'attend mais, pour la première fois de ma vie, elle me mène vers quelqu'un que j'aime.



Quelqu'un que j'aimerais ne pas avoir à blesser.

## Playlist

*The Devil Went Down to Georgia*, The Charlie Daniels Band  
*If You're Gonna Play in Texas (You Gotta Have a Fiddle in the Band)*, Alabama  
*Whataya Want from Me*, Adam Lambert  
*Beneath Your Beautiful*, Labrinth feat. Emeli Sandé  
*Ring of Fire*, Johnny Cash *Set Fire to the Rain*, Adele  
*Love Runs Out*, OneRepublic  
*One Night*, Christina Perri  
*All Your Life*, The Band Perry  
*Metamorphosis*, Philip Glass  
*Dust to Dust*, The Civil Wars  
*Let the Drummer Kick*, Citizen Cope  
*If I Lose Myself*, OneRepublic  
*Somewhere in My Car*, Keith Urban  
*Eavesdrop*, The Civil Wars  
*Bluebird*, Christina Perri  
*Lover Dearest*, Marianas Trench  
*The End*, Kings of Leon  
*Time to Go*, Sara Swenson  
*Dream*, Priscilla Ahn  
*Dust*, Eli Young Band

*A paraître*

Découvrez, en avant-première,  
un extrait de

**LOVING DALLAS**

de

CAISEY QUINN

SÉRIE

**NEONDREAMS**

TOME 2



## Dallas

Quand j'arrive à l'aéroport, il est encore plus bondé que dans mes pires cauchemars. La majorité des gens a le nez collé à son portable. Quelques mères crient sur leurs gosses en leur ordonnant de rester là où ils sont, y compris une qui a accroché une laisse au sac à dos en forme d'ours de sa fille. Nom de Dieu... Quelle idée de voyager avec des gremlins.

Mon portable vibre. C'est un message de Mandy.

On se voit à Omaha ! Bon voyage, Superstar !

Je fixe l'écran pendant une bonne minute. Ça y est. Je participe à une vraie tournée, sans avoir à déboursier un centime de ma poche. Et, si tout va bien, on me proposera un contrat ensuite.

— L'embarquement des passagers des groupes un et deux est ouvert. Nous invitons tous les passagers de première classe et les passagers des programmes de fidélité Elite et Platinum à se présenter aux hôtes.

L'annonce s'adresse aux passagers de mon vol, alors je prends place dans la queue. La jolie brune qui parle dans le micro me regarde pendant qu'elle continue à donner des informations à propos du vol. Je lui souris et je relève légèrement mon chapeau de cow-boy pour la saluer.

Plus j'approche de la passerelle qui relie la porte d'embarquement à l'avion, plus mon cœur bat vite. Au moment de tendre mon billet, je sors de la queue, soudain pris de panique. Des petits groupes de voyageurs vont et viennent. Je regarde les gens dire au revoir à leurs proches et embarquer en souriant.

— Monsieur ? Voyagez-vous avec nous aujourd'hui ? me demande la jolie brune en tendant la main pour prendre ma carte d'embarquement.

Mon cœur et mon esprit commencent à se livrer une guerre sans merci. Le premier veut faire demi-tour, rentrer à la maison pour retrouver ma sœur et mon meilleur ami, autrement dit le groupe que j'ai abandonné. Le second sait qu'il doit prendre cet avion et les laisser derrière.

— Monsieur ?

Cette fois, l'hôtesse a l'air plus agacée qu'intéressée. Je lui tends ma carte d'embarquement, j'ajuste la sangle de l'étui de ma guitare et je fais un premier pas vers le rêve que je poursuis depuis aussi longtemps que je m'en souviens.

Je savais que j'y arriverais un jour. Simplement, je n'aurais jamais cru que je serais tout seul.

## REMERCIEMENTS

Ecrire la série *Neon Dreams* a constitué une des expériences les plus incroyables que j'aie jamais vécues. Elle m'a fait grandir en tant qu'écrivain et aussi en tant que personne. J'ai beaucoup appris, j'ai reçu un soutien incroyable, j'ai relevé de nombreux défis et j'ai des tas de personnes à remercier pour ça.

J'ai tellement de chance d'avoir la famille que j'ai. Sans eux, je serais incapable d'écrire les histoires que j'imagine. Je suis infiniment reconnaissante de vous avoir, à tel point qu'il n'y a pas de mots pour dire ce que vous représentez pour moi.

Mon agent est exceptionnel. Sans elle, vous n'auriez pas ce livre entre les mains. Kevan Lyon, merci du fond du cœur pour avoir donné sa chance à une parfaite inconnue venue d'Alabama ! Je ne remercierai jamais assez Kelly Simmon d'Inkslinger PR de nous avoir présentées. Sans les efforts constants d'Amanda Bergeron et sa capacité à voir bien plus de potentiel dans mes personnages que moi, ce livre serait bien moins intéressant qu'il ne l'est (du moins, j'espère que c'est ce que vous pensez !). Amanda, merci pour ta patience et ta confiance !

J'ai aussi un tas de remerciements larmoyants en réserve pour les filles de l'équipe marketing de HarperCollins ! Merci, mesdames, pour votre enthousiasme et votre soutien. Je ne saurais pas exprimer à quel point j'admire le service artistique et le travail qu'ils effectuent. La perfection même ! Je suis si heureuse de faire partie de la famille Avon/William Morrow ! D'ailleurs, tant que j'y suis, je souhaiterais aussi remercier les charmants membres de Romance Writers of America, qui ont pris le temps de lire ce livre alors qu'elles étaient déjà débordées par leurs propres travaux d'écriture. Merci à Jennifer Armentrout, Candis Terry, Jennifer Ryan, Cora Carmack et Jay Crownover. Les mots me manquent pour exprimer ce que ça fait d'avoir rencontré tant d'auteurs que j'admire. Sans parler du fait de savoir qu'elles étaient en train de lire mes écrits... Ma consommation de vin et d'anxiolytiques a sensiblement augmenté à ce moment-là !

Je suis aussi entourée d'une fabuleuse équipe sur le terrain, les BackwoodBelles, composée des femmes les plus formidables qu'il m'ait été donné de rencontrer. Je pourrais en dire autant de mon groupe de prélectrices, CQ's Road Crew. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter un soutien aussi exceptionnel mais, dans tous les cas, j'en suis ravie ! Les filles, merci d'avoir toujours été là !

Mes amies critiques ont grandement contribué à améliorer ce roman. Elizabeth Lee et Emily Tippetts, merci du fond du cœur d'avoir pris le temps de lire mes premiers jets absolument atroces et merci pour vos commentaires honnêtes et constructifs. Elizabeth, merci d'avoir trouvé un nom pour le groupe et merci d'avoir passé des heures avec moi à discuter de cette série au téléphone.

J'ai quelques autres premières lectrices que je tiens à remercier absolument ! Amy, Erica, Chelcie, Jaclyn, Stephanie, Tricia, Marie, Kristy, Kelly, Mickey, Natalie, Jenna, Leah et Rahab, vous

avez été d'une aide inestimable et je vous adore ! Cela vaut aussi pour toutes les personnes qui ont pris le temps de lire mes livres et de poster des avis ou des articles de blog pour en parler. Je ne vous remercierai jamais assez !

La dédicace du début s'adresse à mon frère : je le remercie de m'avoir rendue cinglée pendant toutes ces années avec les ballades à la guitare qui résonnaient constamment dans sa chambre. Il m'a également expliqué ses TRÈS nombreuses théories sur l'intégrité et l'importance de la musique. Merci d'être tel que tu es, petit frère.

On arrive au moment où je sombre dans la guimauve. La musique fait tant partie de moi et de ma vie que c'est presque impossible à expliquer. Quand j'étais à peine assez grande pour m'asseoir à l'avant du vieux pick-up de mon père et qu'on écoutait ce que ma mère appelait « de la musique de sauvage », je ne savais pas qu'un jour il ne serait plus là et que ces chansons continueraient à passer en boucle dans ma tête. Je ne savais pas non plus qu'un jour la moindre chanson des Boyz II Men me rappellerait cette rupture douloureuse en troisième, ou que *Crazy* d'Aerosmith me donnerait encore des frissons, quinze ans après mon premier baiser. Shania Twain et Bryan White qui chantent *From This Moment On* feront toujours renaître très précisément les souvenirs du jour de mon mariage, et la bande originale de ma vie se compose de tellement de chansons que je serais bien incapable d'en faire la liste. Je ne sais pas trop comment m'y prendre pour « remercier la musique », alors, à la place, je vais remercier les gens qui soutiennent les musiciens. Merci aux professeurs de musique : que vous appreniez des comptines aux enfants de maternelle ou que vous soyez à la tête des plus grands orchestres, ce que vous faites n'a pas de prix. Merci aux nombreux musiciens qui se sont battus et ont réussi à faire entendre leur musique malgré tout. Chaque musicien que j'ai rencontré a une histoire à propos de « cette fois-là », quand quelqu'un lui a donné une chance et qu'il a enfin rencontré le succès. Merci à vous tous de m'avoir donné la mienne.

A ceux d'entre vous qui chantent en voiture et qui s'en moquent lorsqu'ils se rendent compte que le type dans la voiture d'à côté les a surpris, à ma famille qui me laisse chanter faux à pleins poumons : je vous aime tous.

Enfin et surtout, si vous avez lu ce livre entièrement et que, pour une raison que je ne m'explique pas, vous en êtes arrivé là de mon monologue sans queue ni tête, merci à vous. C'est vous qui m'envoyez des e-mails, des messages sur Facebook et des tweets, et c'est vous qui faites tourner mon monde. Si je vous voyais en personne, je vous serrerais dans mes bras jusqu'à vous faire mal. D'ailleurs, méfiez-vous, c'est sûrement ce qui risque d'arriver si vous venez me voir à une séance de dédicace !

Cette série est tout un tas de choses. C'est un aperçu des dessous d'un groupe. C'est sexy, courageux, romantique, attendrissant à certains moments, moche à d'autres. Mais, au fond, c'est surtout une histoire qui parle de rêve. Depuis que j'étais cette petite fille qui inventait des histoires, j'ai toujours rêvé de devenir écrivain. Quand j'ai grandi et pris conscience de la réalité, à savoir le nombre d'auteurs qui se font publier et qui parviennent à en vivre, mon rêve a commencé à ne plus être que ça : un rêve. Quelque chose qui m'amusait quand je l'imaginais, mais qui ne risquait pas d'arriver dans la vraie vie.

Si vous lisez ceci, ça signifie que mon rêve est devenu réalité

N'arrêtez *jamais* de rêver et, surtout, n'arrêtez jamais d'essayer de réaliser votre rêve. Même si ce n'est pas possible d'en faire votre principal objectif dans la vie (malheureusement, les rêves ne paient pas les factures et ne remplissent pas le réfrigérateur), faites chaque jour une petite chose qui maintient votre rêve en vie. Votre futur vous remerciera.

J'arrête maintenant, promis, mais je sais que j'ai oublié au moins une personne, parce que c'est ce que je fais toujours. A cette ou à ces personnes que j'ai oublié de citer, s'il vous plaît, pardonnez-moi. Vous êtes sans doute les personnes qui comptent le plus et je vous tiens pour acquises ! Merci de m'aimer en dépit de mes défauts !



*Traduction française* : TYPHAINE DUCELLIER

*TITRE ORIGINAL* : LEAVING AMARILLO

&H<sup>®</sup> est une marque déposée par Harlequin

© 2015, Caisey Quinn.

© 2016, Harlequin.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © MARK HARE

Réalisation graphique couverture : M. GOUAZE

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-6086-9

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)



## Toutes les couleurs de la romance

### Passions :

Un homme. Une femme.  
Ils n'étaient pas censés s'aimer.  
Et pourtant...

Black Rose :  
Amour + suspense =  
Black Rose.

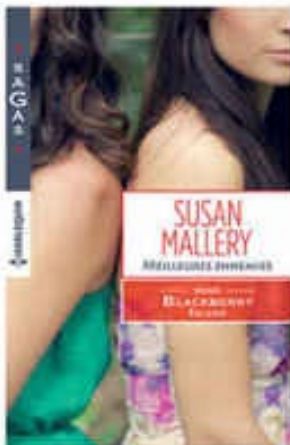


Les Historiques :  
Réveillez la lady  
qui est en vous !



**Découvrez toutes  
nos collections :  
autant d'univers  
différents pour  
des plaisirs  
de lecture variés !**

Sagas : des romans  
qui ne s'arrêtent pas  
à la dernière page



### Sexy : Osez

la romance érotique !



Nocturne :  
Succombez à  
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS  
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

Ebooks, promotions, avis des lectrices,  
lecture en ligne gratuite,  
infos sur les auteurs, jeux concours...  
et bien d'autres surprises vous attendent !

**ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX**



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone  
et tablettes avec nos applications gratuites



 **HARLEQUIN**

SÉRIE  
**NEONDREAMS**

TOME 1

LEAVING  
AMARILLO

Aussi loin que je me souviene, je n'ai toujours vécu que pour deux choses : la musique et Gavin Garrison. La musique est l'exutoire de mes peines, Gavin, le reflet de mon âme.

Aujourd'hui, je vais devoir choisir : le festival pour lequel a été sélectionné notre groupe, Leaving Amarillo, peut lancer notre carrière, c'est notre chance de vivre notre rêve.

Mais je ne sais pas si je suis capable de passer une semaine entière avec Gavin, de dormir chaque nuit dans la même chambre d'hôtel que lui, sans tout détruire. Parce que Gavin n'est pas seulement le batteur de notre groupe, il est aussi le meilleur ami de mon frère, celui qui a promis de ne jamais poser la main sur moi.

Il est le seul homme que je ne peux avoir et le seul que je veux.

**CAISEY QUINN** vit à Birmingham, dans l'Alabama, avec son mari, sa fille et ses nombreux animaux de compagnie. Elle est notamment l'auteur de la trilogie à succès *Kylie Ryans*. Tous ses romans New Adult, aussi bien que ses romances contemporaines, ont un point commun : ils mettent en scène des filles du sud des Etats-Unis qui trouvent l'amour là où elles s'y attendent le moins.